




OATAO is an open access repository that collects the work of Toulouse researchers and makes it freely available over the web where possible

This is an author's version published in: <http://oatao.univ-toulouse.fr/> 25806

**To cite this version:**

Blanc, Anne-Laure . *Evolution de la relation Hommes-Animaux dans les sociétés occidentales au XXIème siècle : conséquences sur le cas particulier de la relation propriétaire-animal de compagnie et rôle de la profession vétérinaire dans cette évolution*. Thèse d'exercice, Médecine vétérinaire, Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse – ENVT, 2019, 205 p.

Any correspondence concerning this service should be sent to the repository administrator: [tech-oatao@listes-diff.inp-toulouse.fr](mailto:tech-oatao@listes-diff.inp-toulouse.fr)

# EVOLUTION DE LA RELATION HOMMES-ANIMAUX DANS LES SOCIÉTÉS OCCIDENTALES AU XXIÈME SIÈCLE. CONSÉQUENCES SUR LE CAS PARTICULIER DE LA RELATION PROPRIÉTAIRE-ANIMAL DE COMPAGNIE ET RÔLE DE LA PROFESSION VÉTÉRINAIRE DANS CETTE ÉVOLUTION

---

THESE  
pour obtenir le grade de  
DOCTEUR VÉTÉRINAIRE

DIPLOME D'ÉTAT

*présentée et soutenue publiquement  
devant l'Université Paul-Sabatier de Toulouse*

*par*

**Anne-Laure BLANC**  
Née, le 04 octobre 1995 à Toulouse (31)

---

**Directeur de thèse : Mme Annabelle MEYNADIER**

---

## JURY

PRESIDENT :  
**Mr Gérard CAMPISTRON**

Professeur à l'Université Paul-Sabatier de TOULOUSE

ASSEESSEURS :  
**Mme Annabelle MEYNADIER**  
**Mr Alain DUCOS**

Maitre de Conférences à l'Ecole Nationale Vétérinaire de TOULOUSE  
Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire de TOULOUSE



**Ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation  
ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE**

**Directeur** : Professeur Pierre SANS

**PROFESSEURS CLASSE EXCEPTIONNELLE**

- M. **BERTAGNOLI Stéphane**, *Pathologie infectieuse*
- M. **BOUSQUET-MELOU Alain**, *Physiologie et Thérapeutique*
- Mme **CHASTANT-MAILLARD Sylvie**, *Pathologie de la Reproduction*
- Mme **CLAUW Martine**, *Pharmacie-Toxicologie*
- M. **CONCORDET Didier**, *Mathématiques, Statistiques, Modélisation*
- M. **DELVERDIER Maxence**, *Anatomie Pathologique*
- M. **ENJALBERT Francis**, *Alimentation*
- Mme **GAYRARD-TROY Véronique**, *Physiologie de la Reproduction, Endocrinologie*
- M. **PETIT Claude**, *Pharmacie et Toxicologie*
- M. **SCHELCHER François**, *Pathologie médicale du Bétail et des Animaux de Basse-cour*

**PROFESSEURS 1° CLASSE**

- M. **BAILLY Jean-Denis**, *Hygiène et Industrie des aliments*
- M. **BERTHELOT Xavier**, *Pathologie de la Reproduction*
- Mme **BOURGES-ABELLA Nathalie**, *Histologie, Anatomie pathologique*
- M. **BRUGERE Hubert**, *Hygiène et Industrie des aliments d'Origine animale*
- Mme **CADIERGUES Marie-Christine**, *Dermatologie Vétérinaire*
- M. **DUCOS Alain**, *Zootechne*
- M. **FOUCRAS Gilles**, *Pathologie des ruminants*
- M. **GUERIN Jean-Luc**, *Aviculture et pathologie aviaire*
- Mme **HAGEN-PICARD, Nicole**, *Pathologie de la reproduction*
- M. **JACQUIET Philippe**, *Parasitologie et Maladies Parasitaires*
- M. **LEFEBVRE Hervé**, *Physiologie et Thérapeutique*
- M. **MEYER Gilles**, *Pathologie des ruminants*
- Mme **TRUMEL Catherine**, *Biologie Médicale Animale et Comparée*

**PROFESSEURS 2° CLASSE**

- Mme **BOULLIER Séverine**, *Immunologie générale et médicale*
- Mme **DIQUELOU Armelle**, *Pathologie médicale des Equidés et des Carnivores*
- M. **GUERRE Philippe**, *Pharmacie et Toxicologie*
- Mme **LACROUX Caroline**, *Anatomie Pathologique, animaux d'élevage*
- Mme **LETRON-RAYMOND Isabelle**, *Anatomie pathologique*
- M. **MAILLARD Renaud**, *Pathologie des Ruminants*
- M. **MOGICATO Giovanni**, *Anatomie, Imagerie médicale*
- M. **RABOISSON Didier**, *Productions animales (ruminants)*

**PROFESSEURS CERTIFIÉS DE L'ENSEIGNEMENT AGRICOLE**

- Mme **MICHAUD Françoise**, *Professeur d'Anglais*
- M. **SEVERAC Benoît**, *Professeur d'Anglais*

**MAÎTRES DE CONFÉRENCES HORS CLASSE**

- M. **BERGONIER Dominique**, *Pathologie de la Reproduction*

Mme **CAMUS Christelle**, *Biologie cellulaire et moléculaire*  
M. **JAEG Jean-Philippe**, *Pharmacie et Toxicologie*  
M. **JOUGLAR Jean-Yves**, *Pathologie médicale du Bétail et des Animaux de Basse-cour*  
M. **LYAZRHI Faouzi**, *Statistiques biologiques et Mathématiques*  
M. **MATHON Didier**, *Pathologie chirurgicale*  
Mme **MEYNADIER Annabelle**, *Alimentation*  
Mme **PRYMENKO Nathalie**, *Alimentation*  
M. **VOLMER Romain**, *Microbiologie et Infectiologie*

#### **MAITRES DE CONFERENCES (classe normale)**

M. **ASIMUS Erik**, *Pathologie chirurgicale*  
Mme **BENNIS-BRET Lydie**, *Physique et Chimie biologiques et médicales*  
Mme **BIBBAL Delphine**, *Hygiène et Industrie des Denrées alimentaires d'Origine animale*  
Mme **BOUHSIRA Emilie**, *Parasitologie, maladies parasitaires*  
M. **CONCHOU Fabrice**, *Imagerie médicale*  
M. **CORBIERE Fabien**, *Pathologie des ruminants*  
Mme **DANIELS Hélène**, *Microbiologie-Pathologie infectieuse*  
Mme **DAVID Laure**, *Hygiène et Industrie des aliments*  
Mme **DEVIERS Alexandra**, *Anatomie-Imagerie*  
M. **DOUET Jean-Yves**, *Ophthalmologie vétérinaire et comparée*  
Mme **FERRAN Aude**, *Physiologie*  
Mme **JOURDAN Géraldine**, *Anesthésie - Analgésie*  
Mme **LALLEMAND Elodie**, *Chirurgie des Equidés*  
Mme **LAVOUE Rachel**, *Médecine Interne*  
M. **LE LOC'H Guillaume**, *Médecine zoologique et santé de la faune sauvage*  
M. **LIENARD Emmanuel**, *Parasitologie et maladies parasitaires*  
Mme **MEYNAUD-COLLARD Patricia**, *Pathologie Chirurgicale*  
Mme **MILA Hanna**, *Elevage des carnivores domestiques*  
M. **NOUVEL Laurent**, *Pathologie de la reproduction (en disponibilité)*  
Mme **PALIERNE Sophie**, *Chirurgie des animaux de compagnie*  
Mme **PAUL Mathilde**, *Epidémiologie, gestion de la santé des élevages avicoles et porcins*  
M. **VERGNE Timothée**, *Santé publique vétérinaire – Maladies animales réglementées*  
Mme **WARET-SZKUTA Agnès**, *Production et pathologie porcine*

#### **ASSISTANTS D'ENSEIGNEMENT CONTRACTUELS**

M. **DIDIMO IMAZAKI Pedro**, *Hygiène et Industrie des aliments*  
M. **LEYNAUD Vincent**, *Médecine interne*  
Mme **ROBIN Marie-Claire**, *Ophthalmologie*  
Mme **ROMANOS Lola**, *Pathologie des ruminants*  
M. **TOUITOU Florian**, *Alimentation animale*

#### **ASSISTANTS D'ENSEIGNEMENT ET DE RECHERCHE CONTRACTUELS**

Mme **BLONDEL Margaux**, *Chirurgie des animaux de compagnie*  
M. **CARTIAUX Benjamin**, *Anatomie-Imagerie médicale*  
M. **COMBARROS-GARCIA Daniel**, *Dermatologie vétérinaire*  
M. **GAIDE Nicolas**, *Histologie, Anatomie Pathologique*  
M. **JOUSSERAND Nicolas**, *Médecine interne des animaux de compagnie*  
M. **LESUEUR Jérémy**, *Gestion de la santé des ruminants – Médecine collective de précision*

# **Remerciements**

## **À Monsieur le Professeur Gérard Campistron**

Professeur des Universités,

Praticien hospitalier,

Physiologie-Hématologie,

Qui nous a fait l'honneur d'accepter la présidence du jury de thèse,

Hommages respectueux.

## **À Madame le Docteur Annabelle Meynadier**

Maître de Conférences de l'École Nationale Vétérinaire de Toulouse,

Alimentation,

Qui m'a aidée et guidée pour la réalisation de ce travail,

Sincères remerciements.

## **À Monsieur le Professeur Alain Ducos,**

Professeur à l'École Nationale Vétérinaire de Toulouse,

Zootecnie,

Qui a accepté de participer à ce jury de thèse,

Sincères remerciements.

## **À Monsieur le Professeur Pierre Sans**

Directeur de l'École Nationale Vétérinaire de Toulouse,

Professeur à l'École Nationale Vétérinaire de Toulouse,

Productions animales,

Pour son intérêt pour mon travail,

Sincères remerciements.

# Table des matières

<b>Table des figures .....</b>	<b>9</b>
<b>Introduction.....</b>	<b>10</b>
<b>Partie I. Animal et société occidentale du XXI<sup>ème</sup> siècle : des « communautés hybrides » complexes qui bouleversent les codes des sciences humaines et sociales, et qui engagent une quête urgente de redéfinition des statuts humains et animaux .....</b>	<b>13</b>
<b>I. Intérêts de l'étude de la relation Homme-Animaux : constitution d'une « communauté hybride » dont l'étude s'appuie sur les sciences humaines et les sciences de la vie.....</b>	<b>13</b>
1. Une cohabitation millénaire avec des degrés d'interaction multiples.....	13
a. Un habitat partagé obligeant des interactions physiques.....	14
b. Une présence animale forte dans le figuratif et l'imaginaire humain .....	21
c. La figure animale : identité, fondement créateur et stabilisateur de grandes civilisations.....	25
2. Étude d'une communauté hybride : moyens et enjeux .....	29
a. Les sciences de la vie seules ne suffisent pas à parler des Hommes ni des animaux de manière exhaustive.....	30
b. L'étude de la communauté hybride avant tout, par une approche pluridisciplinaire .....	34
<b>II. Un éventail complexe de façons d'aborder la relation Hommes-Animaux.....</b>	<b>38</b>
1. La biologie, arbitre du débat ?.....	38
a. Sciences de la vie : de la génétique aux sciences cognitives.....	38
b. Exploitation animale et alimentation carnée .....	43
c. Sensibilité et bien-être animal .....	45
d. Société mixte et conséquences médicales .....	47
2. Relation Hommes-Animaux : des implications morales majeures .....	49
a. La naissance de l'anti-spécisme : un courant dans la lignée progressiste d'autres combats de société.....	49
b. « Une similitude constatée fonde une égalité exigée » : la similitude comme obligation morale ?.....	52
c. Statut d'être vivant sensible et souffrance animale .....	55
3. Un contexte social propice à la remise en question de notre rapport aux animaux .....	58
a. La situation sociale comme facteur explicatif du débat en cours .....	58
b. Des phénomènes sociaux comme facteur « d'expansion » du débat en cours.....	61
c. Des conséquences sociales majeures à envisager.....	64
4. En quoi la relation Hommes-Animaux est une question d'ordre géographique ? .....	66
a. La superposition physique des espaces animaux et humains .....	67
b. Un rapport Hommes-Animaux individuel et collectif défini par la spatialité.....	69
5. Un questionnement écologique central .....	70
<b>Ouverture .....</b>	<b>74</b>

<b>Partie II. Evolution d'une relation Hommes-Animaux particulière : l'exemple de l'animal de compagnie.....</b>	<b>77</b>
<b>I. « Un presque-humain qui est en même temps une quasi-chose » (Cervellon, 2004) .....</b>	<b>78</b>
1. Redéfinition du statut de l'animal de compagnie et anthropomorphisme.....	78
a. Sommes-nous plus attachés aux animaux dits de compagnie qu'au XX <sup>ème</sup> siècle ? .....	79
b. Nouveau statut et anthropomorphisme.....	81
c. L'anthropomorphisme : un phénomène inévitable et conscient dans la construction de la relation Homme - Animal de compagnie .....	84
d. Le marché du « <i>petcare</i> », comme réponse et amplificateur du « phénomène animal de compagnie » .....	87
2. De l'animal enfant à la réification : l'ambiguïté du propriétaire de chien/chat .....	90
a. Anthropomorphisme ou syndrome de la poupée vivante ? .....	90
b. De l'animal de compagnie à la « machine à amour » (Vänskä, 2014 ; Lestel, 2007).....	92
3. De la « machine à aimer » trop lourde de contraintes à l'abandon, le paradoxe d'un animal-objet toujours présent .....	94
a. Acquisition et abandon de l'animal : symboles d'une considération de l'animal de compagnie discutable.....	94
b. Valeur ostentatoire de l'animal de compagnie.....	96
c. « Réification commerciale » des animaux de compagnie : industrie et demande d'animaux d'acquisition rapide, et effets de mode.....	99
<b>II. Statut de l'animal de compagnie et nouvelles formes de mal-traitance .....</b>	<b>102</b>
1. L'anthropomorphisme peut-il remplacer la connaissance spécifique des animaux ? .....	102
a. Les propriétaires du XXI <sup>ème</sup> siècle connaissent-ils bien les besoins de leurs animaux ? .....	102
b. Des croyances qui remplacent trop souvent la connaissance .....	106
c. Un défaut de connaissance compensé par une volonté de renseignement ?.....	110
2. Vers une nouvelle forme de mal-traitance .....	113
a. Races pures et sélection, pool génétique et variétés alléliques.....	113
b. Un mode de vie moderne inadapté, exemple du chien.....	120
c. Débat autour du bien-être du chat.....	122
d. Un amour un peu trop épanouissant pour l'animal .....	125
e. Du refus de soins au refus d'euthanasie : conflit entre qualité et quantité de vie .....	129
3. De la déception à l'abandon .....	132
a. Incompréhension réciproque et pathologie du comportement .....	133
b. Peut-on voir dans le geste d'abandon une conséquence de l'incompréhension ? .....	137
<b>Conclusion et ouverture : L'animal de compagnie, comme point de repère dans la création de nouvelles relations avec l'animal sauvage et l'animal de rente .....</b>	<b>142</b>



<b>Partie III. Le vétérinaire, professionnel de la santé animale, de la santé publique, et du bien-être animal doit être un interlocuteur accessible pour tous, un acteur éclairé et un médiateur du débat .....</b>	<b>148</b>
<b>I. La profession vétérinaire, concernée <i>de facto</i> par l'évolution du rapport Homme-Animaux .....</b>	<b>148</b>
1. Définir le rôle du vétérinaire .....	148
2. Évolution de la relation Homme-animaux et conséquences sur la santé animale, publique et l'appréciation du bien-être animal.....	150
3. La relation Homme-Animaux au cœur de notre métier : empathie et compassion, de la maltraitance animale à la misère humaine, de la souffrance du patient à celle du client.....	153
4. Adapter notre pratique pour ne pas subir l'évolution de notre profession .....	154
<b>II. Positionnement vétérinaire face au débat concernant le statut des animaux dans la société .....</b>	<b>156</b>
1. D'un rôle d'expert de la santé et du bien-être des animaux, et de la santé publique... ..	157
2. ... À celui de médiateur éclairé .....	160
3. Une profession toute entière doit-elle parler d'une seule voix ? .....	162
<b>III. Quels leviers d'action.....</b>	<b>165</b>
1. Une prise de conscience vétérinaire en cours.....	166
2. L'enseignement comme initiateur d'une prise en compte de l'évolution du rapport Hommes-Animaux .....	169
3. De nouveaux outils à notre disposition .....	171
<b>Conclusion .....</b>	<b>180</b>
<b>Bibliographie .....</b>	<b>182</b>

# Table des figures

Figure 1 : Impact environnemental de trois régimes alimentaires humains différents, en termes de production de CO <sub>2</sub> , d'après une figure et les résultats de Rosi et al., 2017 .....	72
Figure 2 : Emotions ressenties par les animaux de compagnie, selon leur propriétaire, d'après la figure de Morris et al., 2008. (Bleu : émotion secondaire, jaune : émotion primaire)108	
Figure 3 : Prise d'informations avant adoption de la part des propriétaires d'animaux de compagnie au Royaume-Unis, d'après une figure du rapport PDSA, 2018 : un défaut de renseignement marqué. ....	111
Figure 4 : Mortalité et risques relatifs d'interventions vétérinaires pour quatre races canines, dont trois sont fortement sélectionnées sur la base de critères morphologiques, d'après les résultats de Sandøe et al., 2017 .....	114
Figure 5 : Evolution du coefficient de consanguinité moyen dans des populations de border collie hongroises, entre 2010 et 2016, selon le type de lignée. Depuis la Figure de Ács et al., 2019.....	117
Figure 6 : Maladies et problèmes associés à la vie du chat en intérieur strict ou avec accès à l'extérieur, traduit d'après le tableau de Rochlitz, 2005.....	124
Figure 7 : Représentation de l'environnement en mutation de la profession vétérinaire, d'après une figure présentée dans le Livre Bleu (Projet VETFuturs FRANCE, 2018).....	157

# Introduction

« Révoltons-nous contre l'ignorance, l'indifférence, la cruauté, qui d'ailleurs ne s'exercent si souvent contre l'homme que parce qu'elles se sont fait la main sur les bêtes. Rappelons-nous, puisqu'il faut toujours tout ramener à nous-mêmes, qu'il y aurait moins d'enfants martyrs s'il y avait moins d'animaux torturés, moins de wagons plombés amenant à la mort les victimes de quelconques dictatures, si nous n'avions pas pris l'habitude de fourgons où des bêtes agonisent sans nourriture et sans eau en route vers l'abattoir, moins de gibier humain descendu d'un coup de feu si le goût et l'habitude de tuer n'étaient l'apanage des chasseurs. Et dans l'humble mesure du possible, changeons (c'est-à-dire améliorons s'il se peut) la vie. »

Ces mots sans concession sont ceux de Marguerite Yourcenar, première femme à entrer à l'Académie Française et connue, entre autre, pour son engagement pour la cause animale. Ces mots font également partie d'un des textes composant le corpus que les lycéens des séries « Scientifique » et « Economique et Social » ont étudié à l'occasion du baccalauréat de français 2018. C'était alors la première fois qu'une épreuve nationale invitait les étudiants à s'interroger sur le statut de l'animal dans la société et, plus généralement, sur le rapport de l'Humanité à l'Animalité de manière aussi directe. Ce choix montre bien l'attention portée par la société française actuelle au soulagement de la souffrance et au bien-être des animaux en général. D'ailleurs, M. Yourcenar fait, dans ce même extrait, une référence directe à « La Déclaration Universelle des Droits de l'Animal », co-rédigée en 1977 par la Fondation Droit Animal éthique et sciences (LFDA), avec le soutien de nombreux philosophes et membres de l'Académie Française. Cette déclaration, quoique n'ayant pas de valeur juridique, a été prononcée lors de l'assemblée générale de l'UNESCO le 15 octobre 1978. Ainsi, il a fallu quarante ans pour qu'une référence directe à ce texte soit faite dans une épreuve officielle. Cette mise en lumière *a posteriori* est le témoin d'un changement important en cours dans les sociétés occidentales du XXI<sup>ème</sup> siècle. Et si le XXI<sup>ème</sup> siècle était le siècle de l'animalité, comme le titrent les journaux ?

L'actualité regorge d'exemples dans la même veine que celui du choix des textes du baccalauréat 2018. La problématique du statut animal dans nos sociétés et notamment du bien-être animal et de son exploitation font partie des grands enjeux de notre époque. Ce sont des questionnements d'autant plus importants qu'ils impliquent toutes les strates de la

population. Ainsi, si les philosophes et biologistes s'interrogent plus encore qu'avant, le débat est également descendu dans la rue. Un sondage IFOP de 2018 met ainsi en évidence un intérêt marqué de la part des français pour les différents aspects du bien-être animal :

- 86% des français interrogés sont ainsi favorables à une interdiction de l'élevage industriel, défini dans ce cas par « élevage qui vise à augmenter la productivité par exemple en raccourcissant la phase de croissance ou en utilisant des espaces réduits » ;
- 74% des français interrogés sont favorables à une interdiction de la corrida et 86% sont favorables à une interdiction de l'élevage pour la fourrure ;
- 67% des français interrogés sont favorables à une interdiction des animaux sauvages dans les cirques.

Un tel intérêt de la part des citoyens pour la question de notre rapport aux animaux nécessite une réponse à la fois politique et juridique. Ainsi, l'attention portée au bien-être animal a été officialisée à plusieurs reprises. La loi agriculture et alimentation, notamment, promulguée le 1<sup>er</sup> novembre 2018, comporte plusieurs mesures qui devraient contribuer à la lutte contre la maltraitance animale, entre autres au cours des phases de transport et d'abattage. Le ministère de l'Agriculture, de l'Agroalimentaire et de la Forêt (MAAF) a par ailleurs publié en 2016 « La stratégie de la France pour le bien-être des animaux 2016-2020 » :

« Par cette première stratégie ministérielle en faveur du bien-être animal, le MAAF a l'ambition de mobiliser tous les acteurs concernés autour de priorités nationales de travail pour les cinq prochaines années en faveur de la cause animale et dans un objectif : placer le bien-être animal au cœur d'une activité durable. »

L'évolution de notre environnement juridique en lien avec l'évolution du statut sociétal de l'animal fait d'ailleurs l'objet d'une thèse de doctorat vétérinaire (Marie Royer, 2019).

Pourtant, ces dispositions sont jugées insuffisantes par une partie de la population qui demande un changement en profondeur de notre paysage politique et juridique. Ainsi, certains philosophes vont jusqu'à discuter de citoyenneté animale. De manière plus modérée, en 2016, un manifeste notamment signé par Boris Cyrulnik, Matthieu Ricard et Elisabeth de Fontenay demandait la création d'un secrétariat d'État à la condition animale. Cette demande a été quelque peu délaissée pendant deux ans avant de revenir sur le devant de la scène à la rentrée 2019 à la faveur d'un scandale dans la sphère politique.

Effectivement, la question du statut animal semble sujette à de nombreux scandales et donne lieu à des débats sinon violents, au moins brûlants. La notion de respect de la sensibilité et de la vie animale semble acceptée par tous. Pourtant, la mise en pratique

concrète de ce rapport à la vie animale ne trouve pas de consensus actuellement. Une explication à cette situation est sans nul doute l'incroyable complexité de « la relation Hommes-Animaux ». Après plusieurs millénaires d'existence partagée, Hommes et Animaux ont construit une relation qui dépasse largement le simple partage de territoires. Les animaux occupent la pensée humaine, et symbolisent leurs croyances. Ils sont le support de leur imaginaire et de leurs constructions politiques. Ils sont également une ressource alimentaire et utilitaire, tout en étant des compagnons de vie précieux. Ainsi, modifier le statut animal et notre façon d'interagir avec les animaux implique un bouleversement en profondeur des sociétés humaines. De plus, les différentes facettes de notre relation aux animaux sont bien souvent à l'origine des différences d'opinions relatives au questionnement en cours. En ce sens, comprendre l'évolution de la relation Hommes-Animaux est un défi méthodologique à part entière : il s'agit d'explorer les différentes facettes de cette relation, telles qu'elles se définissent et évoluent dans le temps. Par ce travail d'exploration, se dégageront probablement les grandes problématiques qui sous-tendent le débat général. Nous mettrons par ailleurs en évidence les spécificités du contexte sociétal actuel qui expliquent la mise en lumière soudaine d'un questionnement particulièrement ancien.

Ainsi, le statut animal qui émerge de ce questionnement est particulièrement compliqué à définir par sa multiplicité. Cependant, un attrait particulièrement marqué pour l'animal en général et une recherche de contact et de proximité semble se dégager et concerne toutes les strates de la population. À cet « amour des animaux » s'ajoute souvent un anthropomorphisme marqué, et une mauvaise connaissance de la nature animale spécifique en elle-même. Ces différentes caractéristiques supposées de notre relation aux animaux en général, sont particulièrement perceptibles dans notre rapport aux animaux de compagnie. Ainsi, la deuxième partie s'attachera à explorer les conséquences de l'évolution de la relation Hommes-Animaux sur la relation propriétaire-animal de compagnie. Il s'agit ainsi d'interroger les conséquences quotidiennes du nouveau statut animal, tant pour l'animal que pour l'Homme, en prenant appui sur l'exemple spécifique de l'animal de compagnie.

Or, si l'évolution du statut animal dans notre société a des conséquences à la fois sur nos patients et sur nos clients, les vétérinaires, sont, *de facto*, impliqués dans ce questionnement, et, plus encore, ont un rôle à jouer et une parole à faire entendre. La troisième partie s'attachera alors à expliciter le rôle du vétérinaire dans ce débat et les modes et voies d'actions envisageables.

# **Partie I. Animal et société occidentale du XXI<sup>ème</sup> siècle : des « communautés hybrides »<sup>1</sup> complexes qui bouleversent les codes des sciences humaines et sociales<sup>2</sup>, et qui engagent une quête urgente de redéfinition des statuts humains et animaux**

## **I. Intérêts de l'étude de la relation Homme-Animaux : constitution d'une « communauté hybride » dont l'étude s'appuie sur les sciences humaines et les sciences de la vie**

### 1. Une cohabitation millénaire avec des degrés d'interaction multiples

Peut-on concevoir une vie humaine, aujourd'hui ou des milliers d'années plus tôt, privée de toute interaction avec le monde animal ? Peut-on raconter une histoire, prier, ou dessiner le monde en supprimant les figures animales de la toile ?

Les animaux, dans toute leur diversité, sont présents à chaque étape de l'histoire de l'humanité. Nous partageons un univers physique commun mais bien plus encore. La figure animale est omniprésente dans toutes les constructions spirituelles humaines : elle hante notre imaginaire, et les toutes premières formes d'art humain en témoignent.

La présence animale dans les sociétés humaines est ainsi une constante. Ce qui change d'une société ou d'une époque à une autre est plutôt la frontière établie entre Hommes et Animaux ; une frontière mouvante et de porosité variable.

Ainsi, la thèse soutenue par Laurent Bazin en 1996 (Bazin, 1996) permet d'envisager les fluctuations de cette frontière par le biais d'une approche chronologique rigoureuse des rapports Hommes-Animaux physiques dans un premier temps. Cette description est

---

<sup>1</sup> Au sens du philosophe Dominique Lestel, 2004 : « associations d'hommes et d'animaux, dans une culture donnée, qui constituent un espace de vie pour les uns et pour les autres, dans lequel sont partagés des intérêts, des affects et du sens. », explicité dans un entretien avec Jean Estebanez en 2013 : « L'humain ne se conçoit pas sans sa vie partagée avec les autres qu'humains, en particulier les animaux. Il s'agit moins de savoir ce qui distingue l'homme de l'animal que de se demander dans quelle mesure nous débordons sur les non-humains et dans quelle mesure ils débordent sur nous.

<sup>2</sup> La distinction s'appuie ici sur une opposition traditionnelle entre ces deux pans des sciences, telle que l'illustre la définition des sciences de l'Homme par le dictionnaire de l'Académie Française : « *Les sciences humaines*, celles qui étudient l'homme dans son activité et son comportement, par opposition aux sciences de la nature. [...] *L'histoire, la psychologie, la sociologie et l'anthropologie font partie des sciences humaines.* »

complétée dans un second temps par une ouverture sur un deuxième degré d'interaction, d'ordre spirituel, caractérisé par l'omniprésence animale dans la pensée humaine. Notre approche s'appuie sur cette même dichotomie, révélatrice d'un rapport à l'animal complexe et profondément impactant dans la construction des sociétés humaines.

#### **a. Un habitat partagé obligeant des interactions physiques**

##### *Un monde de chasse*

Plus de 3 millions d'années nous séparent de ce que l'on peut considérer comme le « début de l'Humanité ». Les premiers Hommes partageaient le monde avec des animaux sauvages uniquement et avaient une place non spécifique dans l'écosystème. Grossièrement, nous résumerons ce système à sa chaîne alimentaire : les premières interactions physiques Hommes-Animaux se sont probablement constituées sur le modèle d'animal chassé, ou chasseur, voire, s'il n'y avait pas d'intérêt alimentaire réciproque, sous la forme d'une cohabitation pacifique. Ce type d'interaction « primaire » entre Homme et Animaux fait ainsi l'objet du premier chapitre de la thèse de L. Bazin (1996). L'ascension de l'Homme dans la chaîne alimentaire y est décrite : depuis le statut de proie charognard à celui de chasseur redoutable. L'essentiel des premiers milliers d'années d'évolution humaine se caractérisent en effet par la spécialisation de l'Homme chasseur et le perfectionnement des techniques et outils à « visée alimentaire carnée ».

Parallèlement, une forme de « curiosité naturaliste caractérise l'humain » (Lestel, 2007) et le pousse à approcher les animaux, non pas dans un but de chasse mais pour les observer. De l'autre côté de la barrière d'espèce, l'Homme « est le seul à susciter autant de curiosité de la part des animaux » (Lestel, 2007). D'ailleurs, ce double intérêt (chasse et curiosité) des Hommes pour les animaux sauvages a intéressé de nombreux anthropologues. Si la chasse semble être la première forme d'interaction Hommes-Animaux, on ne peut y voir qu'une simple recherche de nourriture. Sergio Dalla Bernardina montre ainsi la complexité de l'attitude de l'Homme chasseur, quelle que soit l'époque ou la civilisation étudiée. Il décrit la traque d'une proie comme une succession complexe de phases de respect de l'être chassé, comme un quasi-égal, puis de haine et réification<sup>1</sup> (Dalla Bernardina, 1991). L'histoire commune aux Hommes et aux animaux aurait ainsi débuté par une relation physique simple

---

<sup>1</sup> Dictionnaire Larousse : En philosophie, processus par lequel on transforme quelque chose de mouvant, de dynamique en être fixe, statique. Transformation effective d'un rapport social, d'une relation humaine en « chose », c'est-à-dire en système apparemment indépendant de ceux pour lesquels ce processus s'est effectué. Le concept de réification est dû à Marx ; mais il a été surtout développé par Lukács.

en apparences et pourtant rendue d'ores et déjà complexe par un fort paradoxe entre violence et respect, haine et admiration.

### *Domestication<sup>1</sup>*

Pourtant, les interactions Hommes-Animaux se diversifient et s'intensifient encore, depuis peut-être près de 30 000 ans, avec le processus de domestication. La domestication animale est un processus fondamental pour les sociétés humaines mais particulièrement complexe à aborder. Un livre publié en 2018 par Stépanoff et Vigne (Stepanoff, Vigne, 2018), regroupe plusieurs articles récents sur le sujet et apporte un éclairage intéressant sur un thème fondamental dans l'approche des rapports Hommes-Animaux. La domestication constitue en effet, depuis de nombreuses années, un champ d'étude vaste et prolifique, de par la diversité des espèces concernées et des types de relations Hommes-Animaux domestiques, mais aussi de par la multiplicité spatio-temporelle des initiatives de domestication.

Notamment, alors que la domestication des animaux de rente s'inscrit dans le même mouvement temporel et culturel que l'agriculture, le chien est la seule espèce à avoir été domestiquée avant l'apparition de l'Agriculture (Germonpré et al., 2018). Cette toute première domestication est un sujet d'actualité qui interroge au sein de la communauté scientifique : notamment, qui, des Hommes ou des animaux, a initié ce processus ? Où et quand ? La plupart des chercheurs s'accordent aujourd'hui pour situer la domestication du chien au cours du pléistocène supérieur, plus probablement au début du paléolithique supérieur (-45000 ; -11700 ans). Cependant, la nature du processus en lui-même fait l'objet d'un débat dans lequel deux hypothèses principales sont discutées (Germonpré et al., 2018). La première suppose que des groupes humains ont initié le processus en élevant des louveteaux prélevés dans le milieu sauvage (*Human-initiative model*). Cette explication implique que les hommes en question aient déjà deviné ce que pourrait leur apporter cette coopération, alors qu'aucune domestication n'avait encore eu lieu. L'intérêt représenté aurait, de plus, du leur paraître suffisamment grand pour négliger le danger représenté par un des principaux prédateurs de l'époque et pour consacrer une partie de leurs ressources à l'élevage

---

<sup>1</sup> Larousse : Transformation d'une espèce sauvage en espèce soumise à une exploitation par l'homme, en vue de lui fournir des produits ou des services ; Attention à cette définition classique qui peut laisser croire à un passage d'un état donné, l'état sauvage, vers un nouveau statut définitif, celui d'animal domestique. La domestication est aujourd'hui considérée avec tout comme un processus, toujours en cours, « sous peine de dédomestication » (Digard 1999). De plus, l'association anciennement acceptée d'action volontairement et uniquement humaine est également à nuancer fortement. (Stepanoff, Vigne, 2018).

De la même façon, définition officielle d'un animal domestique : « On entend par animal domestique un animal appartenant à une espèce qui a fait l'objet d'une pression de sélection continue et constante, à l'origine de la formation d'un groupe d'animaux qui ont acquis des caractères stables et génétiquement héréditaires. » code de l'environnement (article R.411-5). Ces critères ont été revus par un arrêté ministériel du 11 août 2006, qui précise qu'un animal domestique appartient « à des populations animales sélectionnées ou dont les deux parents appartiennent à des populations animales sélectionnées. » Or, pour bien des auteurs, la barrière domestique/sauvage est constamment interrogée au sein d'une même espèce et parfois même au cours de la vie d'un individu.



des louveteaux (Bradshaw, 2011). On notera, sur ce point, que si la collaboration Homme-Chien à venir pouvait difficilement être conceptualisée à l'aube de la domestication du loup, en revanche, les Hommes de cette époque voyaient dans cet animal une ressource alimentaire, de fourrures et d'outils (Wojtal et al., 2012 ; Wilczyński et al., 2015 ; Germonpré, Lázníčková-Galetová, et al., 2017 ; Germonpré, Fedorov, et al., 2017). Ils accordaient par ailleurs, d'ores et déjà et nous y reviendrons, une valeur spirituelle à la figure animale et notamment à celle du loup (PORR Martin, 2015)(Germonpré et al., 2012). Ce dernier aspect peut justifier une curiosité et un attrait particulier pour l'adoption d'animaux sauvages. Enfin, ce processus à l'initiative des humains repose également sur un tout premier phénomène de sélection : seuls les louveteaux les plus dociles et proches de l'Homme auraient été gardés et reproduits. Cette sélection suppose un nombre suffisamment grand de louveteaux adoptés et implique donc que l'adoption de louveteaux ait été une pratique relativement répandue dans les populations humaines concernées (Germonpré et al., 2018). Ces différentes considérations et les dernières données archéologiques et génétiques suggèrent la possibilité d'une réalité inversée. La deuxième hypothèse voit ainsi dans la domestication du chien, l'aboutissement d'un commensalisme de plus en plus intense, initié par des loups adultes attirés par les restes laissés dans leur sillage par des groupes d'hommes nomades (*Self-domestication model*). C'est le point de vue défendu par Bradshaw (John Bradshaw, 2011). Il est cependant probable que les populations humaines de cette époque aient développé différentes méthodes permettant de mettre à l'abri des prédateurs les restes de nourriture, probablement en quantité trop faible par ailleurs pour nourrir convenablement plusieurs animaux (Germonpré et al., 2018). De plus, une relation de commensalisme avec des carnivores prédateurs n'assurent pas une domestication : actuellement la plupart des attaques de loups sur des humains interviendraient en milieu anthropisés et il est suspecté qu'une certaine forme de commensalisme pourrait être à l'origine d'attaques sur des enfants (McNay, Mooney, 2005 ; Behdarvand, Kaboli, 2015). Ainsi, la domestication du chien, premier processus de ce type dans l'histoire de l'Humanité, est tout aussi fondamental qu'il est complexe à aborder : des milliers d'années après, nous ne sommes finalement pas capables d'affirmer qui, du loup ou de l'Homme, a réellement initié le processus. Une réponse mixte conviendrait probablement, et illustre, dès l'origine, la complexité de nos rapports aux animaux.

Plus tard, aux prémices de l'agriculture, de nouvelles phases domesticatoires, répondant à un processus différent, voit le jour sur la base de motivations, là encore différentes. Si la domestication du loup n'a eu que des conséquences modérées sur le mode de vie humain, la domestication des herbivores a profondément bouleversé l'organisation

sociale, démographique, culturelle, économique et spirituelle des différentes civilisations humaines impliquées. Effectivement, la domestication à but d'élevage est associée au processus de néolithisation. Ce processus est lui-même caractérisé par la sédentarisation des populations humaines et un passage d'un mode de vie de chasseurs-cueilleurs à celui de producteurs de nourriture, d'une part, et d'autre part, par une augmentation de la natalité et un profond changement culturel et spirituel (Vigne, 2011). Effectivement, le travail commun des hommes et des animaux a largement favorisé le développement de l'agriculture. La force animale a joué un rôle majeur dans l'extension de l'agriculture, et l'accroissement des rendements. Le surcroît de production individuelle a alors permis l'apparition de classes agricoles et, parallèlement, l'apparition de classes sociales non-productrices de leur alimentation. Autrement dit, la domestication a vu naître une toute nouvelle forme de société humaine (Bazin, 1996), et a dessiné le monde tel que nous le connaissons aujourd'hui. Par ailleurs, le travail commun a également renforcé considérablement la proximité physique entre Hommes et Animaux.

Cette proximité est décrite dans le monde de l'élevage d'aujourd'hui et d'hier, par Jocelyne Porcher (Jocelyne Porcher, 2011) notamment (en opposition à la distance entretenue selon elle par le système des productions animales<sup>1</sup>) : « Le sentiment de profonde proximité avec les animaux, exprimé par les éleveurs d'aujourd'hui, est sans aucun doute proche du sentiment des paysans du XVIII<sup>ème</sup> et du XIX<sup>ème</sup> siècles pour leurs animaux. Paysans et animaux vivent ensemble. »

Puis reprenant une citation de Keith Thomas au sujet des éleveurs du XVII<sup>ème</sup> siècle (Keith Thomas, 1985), au sujet de l'élevage : « [...] Les paysans et les pauvres font très peu de différences entre eux-mêmes et leurs bêtes. Ils vont avec elles aux champs le matin, s'échinent avec elles toute la journée et rentrent avec elles le soir à la maison. »

Hommes et animaux peuvent-ils être plus proches les uns des autres qu'ils ne le sont au sein d'une étable ? Traditionnellement non. On notera cependant que cette proximité s'est vue largement compromise par un point de rupture au XX<sup>ème</sup> siècle, après la seconde guerre mondiale, caractérisé par deux phénomènes conjoints, l'industrialisation et l'urbanisation. La forte demande alimentaire et la modernisation de l'outillage comme des pratiques agricoles a conduit à un productivisme animal extrême et un éloignement physique des Hommes par rapport à « ses » animaux, mais aussi par rapport aux animaux en général. Quelques espèces

---

<sup>1</sup> Le travail de Jocelyne Porcher repose en partie sur la distinction qu'elle établit entre élevage et productions animales, refusant de considérer les unes comme « une suite logique » du premier. Elle explique ainsi la distinction entre ces deux notions : « L'élevage est une relation de travail aux animaux qui a dix mille ans, et qui continue d'exister envers et contre tout un peu partout dans le monde alors que les productions animales ont cent cinquante ans et représentent l'un des rejets les plus cupides et malfaisants du capitalisme industriel. »

ont échappé à ce processus d'éloignement par l'attribution d'un statut alors en pleine expansion : les animaux dits « de compagnie ».

### *Compagnie*

Effectivement, de manière assez paradoxale, cette même époque a vu la montée en puissance d'un autre type d'interactions, pourtant déjà ancien : « le phénomène animal de compagnie » (Digard, 1999). Dès l'Antiquité, l'animal domestique au sens large a, de manière plus ou moins absolue, délaissé son activité et, est entré dans les foyers. Le passage du statut d'animal domestique à une spécialisation en animal de compagnie<sup>1</sup> fait l'objet de nombreuses réflexions. La question de « l'inutilité économique » de l'animal de compagnie notamment est centrale et discutée dans la définition de ce statut, nous y reviendrons dans la deuxième partie de ce travail. L'exemple du chat est caractéristique de cette évolution (Jean-Pierre Digard, 1999) : en Europe occidentale, jusqu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle, l'espèce féline est chassée, brûlée, tout juste tolérée suffisamment pour qu'il lui soit possible d'exercer son rôle de chasseur de *Rattus rattus*. Il a fallu attendre l'invasion de l'Europe par *Rattus norvegicus*, pour que, « désormais impuissant face à cet adversaire redoutable, (le chat), soit enfin admis à se prélasser en toute quiétude au foyer de son maître ». Ainsi, maltraité mais toléré tant qu'il était utile, le chat aurait obtenu une place près du feu et un rôle de compagnie quasi-strict lorsqu'il est devenu incapable de remplir sa fonction de chasseur. Pourtant, actuellement, la diversité des rôles canins par exemple, interroge cette dichotomie « compagnie/utilité » : il semble effectivement déraisonnable de rejeter le statut « de compagnie » des chiens d'assistance en raison de leur rôle essentiel aux côtés de leur propriétaire. On notera cependant que, traditionnellement, les différences de traitements entre chiens de travail et chiens de compagnie au sein d'un même foyer illustrent assez bien la nécessité de perte d'utilité pour la compagnie. De manière plus récente, le sort du cheval interroge : serait-il en passe de vivre la même évolution que celle du chat, au fur et à mesure que le « travail équin » décline ? (Digard, 1999)

---

<sup>1</sup> « Les animaux de compagnie sont des animaux dont l'homme a la garde, notamment dans son foyer, pour son agrément et qui ne sont pas détenus principalement à des fins économiques. » fiche pratique de la DGCCRF, juin 2014. Ainsi, si d'après la définition officielle, la notion d'utilité économique ne doit simplement pas être majoritaire dans la relation à l'animal de compagnie, Digard durcit le trait : « Pour accéder pleinement à leur statut d'intimes de l'homme, ces animaux ne doivent servir à rien d'autre qu'à sa compagnie et donc être entièrement disponibles pour leur maître. » (Digard 1999)

Ainsi, de l'animal sauvage chassé ou prédateur, aux animaux domestiques, de rente ou de compagnie, nous vivons avec les animaux, dans une proximité physique souvent étroite. L'histoire a façonné nos interactions pratiques autour de deux grands changements : la domestication puis l'apparition de l'animal de compagnie. Les Hommes et les Animaux évoluent ainsi dans une proximité physique variable qui dépend, grossièrement, du rôle de chaque animal dans la société humaine : animal utilitaire ou de compagnie et animal sauvage. On notera cependant, que, comme nous le verrons progressivement, l'intensité de ces relations, dépasse bien souvent les limites du découpage utilitaire et se définit sous l'influence de critères culturels et, de manière plus générale, selon le statut accordé à l'animal dans les sociétés. On retiendra, à ce stade du raisonnement, qu'il n'est pas un siècle de l'histoire qui soit caractérisé par une absence totale des animaux dans la société humaine.

#### *Conséquences pour les Hommes et pour les Animaux*

Des siècles de vie commune, à des distances plus ou moins grandes l'une de l'autre ont bouleversé, tant l'espèce humaine que les espèces animales. La sélection en est un excellent exemple du côté des animaux : présente dès l'initiation de la domestication, elle a connu un essor majeur au XX<sup>ème</sup> siècle avec le développement des productions animales et de la génétique. J-P. Digard souligne très justement la coexistence d'une sélection à l'origine d'une miniaturisation des animaux de compagnie et de maximisation des animaux de rente (Digard, 1999). Nous avons souhaité des animaux de rente plus docile et d'une grande productivité (laitière, de viande etc.) et avons pour cela, axé les efforts de sélection sur des aspects physiques, physiologiques et comportementaux. De la même façon, nous avons sélectionné les chiens de travail pour les rendre spécialisés. Le Border Collie par exemple est une des seules races caractérisées par des critères comportementaux (aptitude sur troupeau) presque exclusivement. Enfin, nous avons sélectionné les chiens de compagnie, puis les chats de compagnie, sur la base de critères esthétiques mais aussi, sur la base de critères comportementaux spécifiques. Le cavalier King Charles par exemple est « un chien de compagnie sélectionné dans cet objectif depuis plusieurs siècles. [...] Il a une grande capacité d'adaptation à la vie de ses maîtres. » (Société Centrale Canine).

Cependant, si l'influence humaine sur les caractéristiques physiques et comportementales des animaux semble évidente dans le cadre de la domestication, elle n'y est pas limitée. Il est aujourd'hui tout aussi évident que la cohabitation avec les Hommes et les espèces animales domestiques est à l'origine d'une sélection volontaire et non-volontaire des

espèces sauvages (modification de l'environnement, chasse etc). Il résulte de ces interactions une évolution physique et, plus encore, comportementale. Par exemple, « la conception de la juste place de l'animal dans les Alpes », de I. Mauz (Mauz, 2002) illustre l'adaptation voire l'habituation des animaux sauvages, herbivores principalement dans cet article, à la présence de l'homme et des animaux domestiques. Cette cohabitation millénaire les conduit à rompre avec ce que l'on considérerait comme un comportement fuyant instinctif, quitte à quitter « leur juste place » et à se mêler aux troupeaux ou descendre bas dans les vallées. Dans un cadre plus spécifique et à l'étranger, Nicolas Lescureux montre l'adaptation du comportement du loup aux habitudes pastorales des Kirghizes (Kirghizstan) mais aussi l'influence réciproque de ces deux populations au cours de leur cohabitation millénaire (Lescureux, 2006). Notamment, il a été montré que l'organisation spatio-temporelle des déplacements de populations lupines est une adaptation au rythme de vie et de déplacement des populations humaines voisines. De la même façon, les loups adaptent constamment leur technique de chasse aux espèces domestiques et aux tentatives humaines de se protéger de leurs attaques. Ainsi, cet exemple, quoique « simple » en apparence, illustre non seulement l'adaptation d'une espèce sauvage à la présence humaine mais également la prise en compte de la cohabitation avec l'animal dans la construction d'une société d'Hommes.

Effectivement, l'importance majeure de la présence animale dans l'évolution humaine a été mainte fois développée du point de vue utilitaire ; nous avons d'ores et déjà abordé la question et y reviendrons. L'apport alimentaire carné mais aussi l'agriculture et la sédentarisation facilitées par le travail animal ont posé les fondements des sociétés telles que nous les connaissons. Cependant, la présence animale dans la pensée humaine est tout aussi importante, et est particulièrement perceptible dans l'imaginaire et le figuratif de toutes les sociétés. En effet, la figure animale se pose en miroir de l'être humain et interroge continuellement sa nature : « S'il n'existait point d'animaux, la nature de l'homme serait encore plus incompréhensible », disait déjà GL Leclerc de Buffon, en 1753. Le questionnement humain face au figuratif animal est tel que « Les images et les formes de l'animal façonnent l'identité de l'homme, sa personnalité et sa conscience sociale » (Lestel, 2007).

## **b. Une présence animale forte dans le figuratif et l'imaginaire humain**

Rapidement au cours de l'histoire de l'Humanité, la figure animale a servi de repère aux Hommes, à la fois dans leur compréhension d'eux-mêmes mais aussi dans leur appréhension du monde.

### *Figure animale au cours de la préhistoire*

Avant même la domestication, le statut animal dans la vie des hommes n'était pas limité à un rôle alimentaire, et notamment, nous avons déjà évoqué le rapport complexe du chasseur à sa proie. Plus encore, les animaux peuplaient déjà l'imaginaire humain. L'art pariétal en est un excellent exemple : d'une part, les animaux sont les formes figuratives les plus représentées dans l'art paléolithique, alors que les décors (arbre, paysage etc.) ainsi que les figures humaines sont rares (Bazin, 1996). D'autre part, d'après les ossements retrouvés, les animaux les plus représentés ne sont pas, comme on l'a longtemps pensé, les plus consommés ni les plus chassés (Sauvet, Sauvet, 1979). Une forme de dichotomie entre utilité et imaginaire apparaît donc de manière nette, dès la préhistoire. À cette distinction s'ajoute par ailleurs une ritualisation marquée de l'art pariétal et, par extension, de la figure animale. L. Bazin soutient cette idée en décrivant la descente des premiers peintres dans les portions les plus profondes et les plus obscures des grottes, dans un mouvement contraire à l'instinct humain.

De même, les fouilles du site de Göbekli Tepe (12000 ans avant JC), au Sud-Est de la Turquie, considéré comme un des sites archéologiques les plus importants découverts à ce jour, sont édifiantes à ce sujet. Construit au cours du Néolithique pré-céramique, bien avant l'apparition de l'écriture cunéiforme (3400 ans avant JC), le site présente de très nombreuses représentations animales sous forme de figurines en pierre, sculptures et piliers mégalithiques décorés en bas-relief, l'ensemble formant une grande structure circulaire de 300 mètres de diamètre. Quoique l'interprétation précise de ce symbolisme soit incertaine, Peters, Joris et Klaus Schmidt concluent à un rôle indubitable des animaux dans le monde spirituel des groupes humains fréquentant ce site (Peters, Schmidt, 2004). Le site peut, de ce fait, être considéré comme un des plus vieux temples du monde. La sacralisation de la figure animale sera par ailleurs de plus en plus marquée avec l'avancée de l'Humanité, notamment avec l'apparition progressive des figures hybrides.

### *Figure hybride et intériorité commune de l'Antiquité aux civilisations modernes*

L'invention de l'écriture et la formation des grandes civilisations antiques marquent également l'apparition des premières religions connues. La plupart de ces religions, polythéistes, sont marquées par l'omniprésence de l'animal et notamment par le rôle majeur joué par l'hybride Homme-Animal. Les cultes égyptiens associent ainsi la plupart des divinités à une figure animale complète ou hybride : Bastet (chat), Anubis (chacal), Apis (taureau), Horus (faucon) etc. Dans le même ordre d'idée, la frontière Hommes-Animaux est particulièrement floue dans la mythologie gréco-romaine ; la figure animale étant tantôt le symbole d'une divinité (ex : chouette d'Athéna, biche d'Artémis, Zeus et aigle) tantôt une des formes physiques des principales divinités (multiples métamorphoses de Zeus), tantôt être hybride en tant que tel (centaure, sirènes, satyres etc.). De la même façon, en Amérique, les civilisations humaines précolombiennes accordaient aux félins une place spirituelle centrale. Le jaguar notamment faisait ainsi l'objet de cultes dans plusieurs civilisations : les Olmèques (3000-1000 avant JC), au Mexique, allaient jusqu'à déformer les traits de leur visage pour ressembler au félin, alors que les Aztèques (1300-1600 ap JC) se maquillaient et s'équipaient de façon à ressembler au jaguar et s'attribuer ainsi sa force (Meynadier, 2001).

Ainsi, le début de l'histoire humaine est marqué par des cultures dans lesquelles la frontière Hommes-Animaux est largement poreuse. La notion « d'intériorité commune » y est centrale et s'exprime même en dehors du domaine religieux strict, notamment dans la théorie de métempsycose<sup>1</sup>, fondamentale pour plusieurs philosophes grecs.

Il serait par ailleurs faux de cantonner ce questionnement aux époques antiques alors qu'il est encore central dans plusieurs sociétés modernes. D. Lestel prend l'exemple de la culture traditionnelle chinoise dans laquelle « la vie est composée du tissage multiple des existences entre elles ; des animaux avec les animaux, des humains avec les humains et des animaux avec les humains » (Lestel, 2007).

---

<sup>1</sup> Larousse : Réincarnation de l'âme après la mort dans un corps humain, ou dans celui d'un animal ou dans un végétal. La métempsycose se distingue de la réincarnation par le passage possible d'un règne à l'autre (règnes minéral, végétal, animal, et humain) : ce passage est fondamental dans le sens où ils prêtent une âme à tous les règnes, et qui plus est, une âme de même nature que l'âme humaine, puisque le passage de l'un à l'autre est possible. Il y a, dans cette idée, une notion de continuité spirituelle essentielle. Idée présente notamment dans le travail de Platon, suivant l'impulsion de Pythagore.

On aurait également pu citer les cultures animistes<sup>1</sup> ou totémistes<sup>2</sup> telles que les décrit Philippe Descola et qui perdurent en Afrique ou en Asie (Journet, 2007). On notera d'ailleurs que l'animisme a longtemps été considéré comme la plus ancienne religion au monde.

Notamment la question d'une âme animale, semblable à l'âme humaine et capable de passer d'un corps d'une espèce à celui d'une autre est loin d'être un débat résolu. Si la notion d'intériorité commune ou d'« essence » du vivant nous semble fantaisiste, il y a fort à parier qu'il ne s'agit, là encore, que d'une influence culturelle forte enfermant l'esprit occidental dans un « carcan conceptuel qui s'est constitué dans la trame (...) d'un anthropocentrisme mal assuré » (Lestel, 2007). En occident, la frontière Hommes-Animaux s'est effectivement refermée en grande partie lors d'un premier point de rupture : le passage au monothéisme et « l'oubli animal » dans les évangiles (Catsaras, 1999). En effet, la religion catholique n'accorde, dans l'ensemble, que peu de place à la figure animale, et ce, à quelques exceptions près. Saint François d'Assise par exemple désignait malgré tout le règne animal sous le terme « nos frères ». L'évêque d'Autun, quant à lui semblait accorder une valeur particulière à la rédemption de « l'âme animale » puisqu'il a demandé l'excommunication d'une population de rats en 1510. Les animaux échappèrent à la condamnation grâce à la brillante plaidoirie de Barthélemy Chassanée pour la défense (Chapouthier, 2009). Par ailleurs, quoique la religion chrétienne ait négligé la figure animale, le symbolisme animal n'a pas disparu de l'imaginaire médiéval ni de ses représentations (blasons, tapisseries, enluminures, etc.). Heck et Cordonnier soulignent d'ailleurs le paradoxe du serpent, représentation classique du mal sur la base de la Genèse, et pourtant représenté par certains enlumineurs sous forme d'hybride Homme-reptile (Heck, Cordonnier, 2018).

Il n'en reste pas moins que le christianisme a laissé peu de place à la figure animale et est à l'origine, entre autres choses, de l'orientation anthropocentrée de la pensée occidentale traditionnelle. Ainsi, en excluant tout préjugé culturel, en 1993, Marc Catsaras (vétérinaire)

---

<sup>1</sup> Larousse : Conception générale qui attribue aux êtres de l'univers, aux choses, une âme analogue à l'âme humaine.

Tylor est le premier sociologue à avoir théorisé la notion d'animisme dans *Primitive Culture* (Encyclopédie Universalis) : il y voyait un des premiers stades de la religiosité humaine. Cette théorie est aujourd'hui remise en question, notamment par Philippe Descola, qui ne considère par l'animisme comme une religion ou une croyance mais comme une façon de percevoir le monde : « L'animisme peut être défini comme un « mode d'identification », c'est-à-dire une façon de concevoir la relation entre soi et l'autre. Je m'explique : dans le sens commun occidental moderne, on admet que l'homme partage le même monde physique que le reste des êtres qui peuplent l'univers. En revanche, nous (les humains) estimons être différents des animaux ou des plantes par le fait que nous sommes des sujets, possédant une intériorité, des représentations, des intentions qui nous sont propres. C'est ce que j'appelle le « naturalisme ». L'animisme procède autrement. Il attribue à tous les êtres humains et non humains le même genre d'intériorité, de subjectivité, d'intentionnalité. Il place la différence du côté des propriétés et manifestations physiques : apparence, forme du corps, manières d'agir, comportements. [...] L'animisme suppose la multiplicité des manières d'habiter le monde, mais attribue à tous les êtres le même genre d'intentionnalité, que nous dirions « humaine ». » (Journet, 2007)

<sup>2</sup> Larousse : Dans certaines sociétés, ensemble de croyances et de pratiques symboliques, impliquant une relation entre l'individu ou un groupe d'individus, d'une part, un animal, un objet ou un ensemble d'êtres vivants ou de phénomènes, d'autre part.



conclue au sujet de la continuité spirituelle des mondes humains et animaux « nous ne savons rien ! Et il convient d'ajouter que nous savons que nous ne savons rien ! »...(Catsaras, 1993). Cette incertitude fondamentale semble suffisante pour justifier la fascination humaine pour l'animal.

« *To suppose that animals first entered the human imagination as meat or leather or horn is to project 19th century attitudes backwards across the millennia. Animals first entered the imagination as messengers and promises.* »<sup>1</sup> (Berger, 2009)

### *L'art comme forme d'expression privilégiée de ce questionnement*

Cette fascination n'est pas seulement perceptible sous des aspects religieux ou spirituels purs : la figure animale est abondante dans l'art en général, et sert de support à l'expression des questionnements évoqués précédemment.

En offrant une certaine liberté narrative ou de représentation, l'art en général laisse en effet s'exprimer librement les interrogations humaines face à l'Animalité. Notamment il offre la possibilité de donner vie au fantasme de l'abolition totale de la frontière Hommes-Animaux évoquée ci-dessus à travers le motif récurrent de l'être hybride, mi-homme, mi-animal. De manière évidente, la métamorphose, figure classique de la littérature comme de la peinture, caractérise une interrogation profonde concernant la part d'animalité humaine. Un mythe que différents spécialistes de la littérature, dont Pierre Brunel (Brunel, 1974), ont largement interrogé tant dans sa construction que dans sa signification symbolique. Christina Noacco, auteure de « La Métamorphose dans la littérature française des XII<sup>ème</sup> et XIII<sup>ème</sup> siècle » en dira en conclusion : « le mythe de la métamorphose traduit un questionnement universel de l'homme sur sa place dans ce monde » (Noacco, 2008). De même, il faut bien entendre que la question de l'Animalité humaine, plus encore que la simple question d'intériorité commune, est, et nous y reviendrons, une interrogation essentielle de la vie humaine qui n'a de cesse d'être questionnée et remise en question.

De manière plus légère, les animaux prennent régulièrement les caractéristiques les plus humaines, ou, inversement, l'homme s'animalise dans la caricature, la satire etc. Par ailleurs, la figure animale constitue un vrai « porteur de message ». Elle est ainsi utilisée pour adoucir la violence des histoires. Notamment, la plupart des contes pour enfants traditionnels s'appuient sur les animaux pour atténuer la franche cruauté de la narration sensée sonnée

---

<sup>1</sup> « Supposer que les animaux ont intégré l'imaginaire humain sous la forme de viande, cuir ou cornes c'est projeter un point de vue du XIX<sup>ème</sup> siècle, des millénaires en arrière. Les animaux ont intégré notre imaginaire en tant que messagers et espoirs. »

comme un avertissement des pièges de la vie à venir. D. Lestel en dira : « les animaux sont les métaphores de l'enfant » (Lestel, 2007). Plus simplement, la figure animale est couramment utilisée pour contourner la censure. Les fables de la Fontaine en sont l'exemple le plus célèbre, mais la ferme des animaux de Orwell (Orwell, Quéval, 1984) est, de manière plus récente, tout aussi caractéristique.

**Ainsi, la présence animale aux côtés des Hommes n'est pas uniquement physique, elle est également fondamentale dans la pensée humaine.** Cette importance s'exprime notamment matériellement dans l'art ; dès les premières formes d'art pariétal, et aujourd'hui encore. Une part importante de la littérature, de la peinture, du cinéma ou de la publicité modernes est consacrée à la figure animale. Le rôle animal y est multiple, à la fois miroir de la nature humaine qui s'interroge, et allié précieux dans le contournement des critères de violence et de censure sociale.

Ce statut de porteur de message, attribué par l'art humain, fait de la figure animale un outil essentiel pour permettre l'émergence d'idées sociales, politiques etc. En ce sens, mais également par d'autres aspects, l'Histoire humaine telle que nous la connaissons s'est écrite avec les animaux.

### **c. La figure animale : identité, fondement créateur et stabilisateur de grandes civilisations**

Le rôle des animaux dans l'Histoire des Hommes est illustré par l'importance croissante qui leur est accordée dans l'approche de cette discipline. L'importance du rôle des animaux est notamment défendue par Baratay et Maynaud (Baratay, Maynaud, 1997), et prend progressivement de l'importance au sein de la discipline. Ainsi, la revue d'Histoire du XIX<sup>ème</sup> siècle a consacré son numéro 54 tout entier, à la question de la place de l'animal dans l'Histoire, une question aujourd'hui centrale mais également hautement polémique, comme l'explique Q. Deluermoz et F. Jarrige, dans l'article introductif du numéro (Deluermoz, Jarrige, 2017).

Pourtant, comme nous avons commencé à en discuter dans le a. et le b. de cette partie, de nombreux arguments font des animaux des acteurs indiscutables de l'évolution des sociétés humaines. Le rôle animal y est double : un rôle physique tout d'abord et ses conséquences concrètes, et, par ailleurs, le rôle de la figure animale telle qu'elle est mise à profit par l'imaginaire et le figuratif humain (cf b.).

Effectivement, l'utilisation de la force animale et des productions permises par les animaux d'élevage (viande, produits laitiers, laine et cuir etc.) dès le début de la domestication est associée à plusieurs bouleversements sociétaux. Nous avons déjà évoqué précédemment l'association entre force animale (bovine principalement), production agricole excédentaire et spécialisation des classes sociales. Dans le même ordre d'idée, l'apparition du transport par la force animale (chevaux principalement), a joué un rôle majeur dans les grands déplacements de population et migrations, ainsi que dans les grandes conquêtes. (Bazin, 1996). Ces grands changements sont autant d'évènements qui ont forgé l'Histoire humaine et les sociétés et qui n'auraient probablement pas eu lieu sans animaux à nos côtés.

Par ailleurs, dans la plupart des sociétés, la possession d'animaux est un argument fondamental dans l'établissement d'une hiérarchie sociale. Ainsi, d'une manière simple, au XVIII<sup>ème</sup> siècle, avoir des animaux de rente, et donc, être capable de les nourrir sur la base d'une production agricole suffisante, était un symbole de richesse essentiel. Au sein même de la noblesse, la possession d'un cheval, et notamment de certaines races de chevaux, était également un symbole de pouvoir majeur, très bien décrit dans la présentation de l'Animal en politique par Christian LeBart (LE BART, 2006). J-P. Digard étend, quant à lui, cette notion à la possession d'animaux de compagnie en général dans les sociétés occidentales modernes. La notion de valeur ostentatoire des animaux de compagnie est centrale dans son travail et M. Digard décrit de manière convaincante l'association entre appartenance à un groupe social et animal de compagnie qu'il convient de posséder et exhiber (Digard, 1999).

De manière plus symbolique, le rôle des animaux dans l'histoire humaine se passe parfois de la présence physique des animaux en question. Ainsi, le poids social de la possession physique d'un animal se prolonge par le poids social accordé à la symbolique animalière. Cette symbolique a joué un rôle majeur dans la création des sociétés et leur stabilité, à plusieurs reprises au cours de l'histoire et même récemment. Ainsi, Christian Le Bart développe le rôle du cheval, non pas seulement en tant que pièce essentielle d'une écurie noble, mais comme symbole à part entière de pouvoir, à l'instar du jaguar en Amérique, du lion ou du tigre, ou encore des jardins à la française, symboles de pouvoir et de maîtrise (LE BART, 2006). Ces animaux, en tant que symboles, sont autant d'arguments indispensables pour asseoir une autorité et légitimer un pouvoir. Dans le même ordre d'idée, Jawad Daheur, s'est intéressé à l'utilisation du figuratif animalier dans la construction de sociétés en Allemagne, en Pologne et à Kaliningrad de 1862 à 1961 (Daheur, 2013). Il y montre l'importance identitaire des figures animales (ici le bison et l'élan), mais aussi leur caractère polysémique, repris à leur compte par les pouvoirs successifs d'une même région, chacun

s'appropriant à son tour l'image animale dans un processus identitaire et une volonté de légitimation du pouvoir. Ainsi, Débarre et al. évoquent une « Instrumentalisation de la figure animale dans le cadre d'un processus de légitimation du pouvoir » (Débarre et al., 2013).

Par ailleurs, une idéologie similaire est bien souvent, sinon la base, au moins essentielle à la constitution d'une société. La valeur symbolique des découvertes de Gobekli Tepe, évoquées précédemment, est telle qu'elles ouvrent de nouveaux horizons pour l'exploration du néolithique et des transformations associées pour les sociétés humaines. Klaus Schmidt suggère ainsi que l'établissement des populations nomades en sociétés humaines de grande taille a pu être rendu possible par la capacité à matérialiser une culture symbolique et formuler ainsi une identité spirituelle commune (Schmidt, 2010). Le fait que la figure animale ait eu une place centrale dans ces premières formes de symbolisme est particulièrement significatif pour l'importance spirituelle de la relation Hommes-Animaux. La figure animale étant bien souvent le support de la pensée humaine, et cette pensée étant fondamentale dans la construction des sociétés, la présence animale est donc elle-même fondamentale dans l'établissement et l'évolution des sociétés humaines.

Par ailleurs, de manière plus directe encore, la figure animale agissant en miroir de l'Homme, définir le lien philosophique voire religieux qui unit (ou non) Hommes et Animaux est essentiel dans l'établissement d'une pensée commune. Notamment, nous avons développé le rapport culturel à l'animal dans l'Antiquité puis dans les cultures modernes : toutes les civilisations évoquées ont, soit religieusement, soit culturellement, établi une frontière Hommes-Animaux spirituelle à même de répondre à la question de la nature humaine et de sa différence par rapport au monde animal. **Se situer par rapport aux animaux deviendrait ainsi une étape essentielle de la constitution d'une idéologie commune pour toutes les sociétés.**

Pour finir, si la distinction Hommes-Animaux est parfois religieusement franche, la façon dont on traite les animaux se dessine bien souvent en miroir avec la façon dont est également traitée la vie humaine. Ainsi plusieurs historiens étudient le traitement des animaux comme reflet d'un contexte historique social et culturel spécifique et établissent un parallèle entre considération animale et des humains. Cette théorie est notamment défendue par Keith Thomas. Il établit ainsi un parallèle entre la domination des animaux, forte en Angleterre et inexistante en Polynésie, et la domination des Hommes, parallèlement plus autoritaire en Angleterre qu'en Polynésie. Cette comparaison miroir l'amène à conclure que « la domination des Hommes sur les créatures inférieures a fourni l'analogie mentale sur laquelle bien des arrangements politiques et sociaux sont fondés ».(Keith Thomas, 1985) De la même façon,

Tapper en 1994 (Tapper, 1994) crée un parallèle entre les différentes formes de rapport Hommes-Animaux et les rapports humains : il établit ainsi des analogies entre domestication et esclavage, ou encore pastoralisme et construction féodale par exemple et « montre ainsi que nos relations avec les animaux sont donc intimement liées au contexte historique, social et politique » (Jocelyne Porcher, 2011). Enfin, plus récemment, J. Porcher propose un rapprochement intéressant entre Direction des Ressources Humaines et gestion des Ressources Animales. Elle explique ainsi que l'industrialisation des productions animales, conduisant à traiter la vie animale comme une ressource économique, s'est développée parallèlement à une considération fortement économique de la vie et du travail humains également. « Et on comprend effectivement fort bien qu'entre « ressources humaines » et « ressources animales », le mot « ressources » est celui qui compte pour le management ». J. Porcher considère ainsi la zootechnie comme le symptôme d'un nouveau rapport à la production en général et d'une appréciation de la vie animale ou humaine comme unité de travail.

La façon dont sont traités et considérés les animaux dans une société serait ainsi symptomatique d'un contexte historique et du rapport humain à la vie. Cette idée sera développée, dans toutes ses implications morales et éthiques, dans la deuxième section de cette partie.

**Nous vivons à côté des animaux, parmi eux, et avec eux, mais plus encore, nous les faisons vivre dans l’imaginaire collectif. La figure animale a un poids philosophique considérable : « Miroir ou continuité de l’Homme », « l’Animal » interroge continuellement la nature humaine et notre place dans le monde.**

**Hommes et animaux coexistent au sein d’un espace physique partagé, avec parfois, une proximité remarquable, mais, plus encore qu’un simple partage physique, nous vivons, « d’avoir vécu tant de passions avec les animaux », dans un « espace affectif partagé » (Lestel, 2007). La proximité et le partage d’existence induit par la domestication conduit M. Midgley à parler de « communauté mixte » pour désigner cet univers quotidien partagé, depuis le Néolithique, par les Hommes et leurs animaux domestiques (Midgley, 2006). D. Lestel, pour sa part, lui préfère la notion de « communauté hybride »<sup>1</sup>, en tant qu’« associations d’hommes et d’animaux, dans une culture donnée, qui constituent un espace de vie pour les uns et pour les autres, dans lequel sont partagés des intérêts, des affects et du sens. » (Lestel, 2004)**

**Le monde d’Hommes et d’animaux ainsi constitué, partageant un univers physique et tellement plus encore, se doit d’être étudié pour ce qu’il est : ni l’un ou l’autre, mais bien un monde « hybride ».**

## 2. Étude d’une communauté hybride : moyens et enjeux

En plus d’établir, de manière succincte, un historique des interactions Hommes-Animaux et un inventaire des différentes formes que prend la figure animale dans la pensée humaine, la partie précédente illustre la complexité de la communauté hybride ainsi formée. La relation Hommes-Animaux est multiple, au point que parler au singulier fait peu de sens : les formes et degrés d’interactions sont nombreux et leurs implications physiques, pratiques, morales et philosophiques le sont tout autant.

Pourtant, cette complexité est souvent négligée. Des jardinerie aux magazines culturels, la problématique générale de l’« Évolution de la relation Homme-animal » fascine. Le « nouveau statut animal » est devenu une question de société essentielle, sur laquelle chacun semble avoir un avis affirmé et clairement tranché, qui tient rarement compte de tous les

---

<sup>1</sup> Notion explicitée dans un entretien avec Jean Estebanez en 2013 : « Je me suis donc plutôt engagé dans l’étude des communautés hybrides homme-animal. L’humain ne se conçoit pas sans sa vie partagée avec les autres qu’humains, en particulier les animaux. Il s’agit moins de savoir ce qui distingue l’homme de l’animal que de se demander dans quelle mesure nous débordons sur les non-humains et dans quelle mesure ils débordent sur nous. » (Estebanez, 2013)

aspects du problème. En effet, aborder de manière exhaustive un système d'interactions aussi diversifié est un défi à part entière. Comment étudier une communauté mixte, à la fois animale et humaine, biologique et psychologique, agricole et religieuse, géographique et spirituelle ? À quels domaines de connaissances faire appel pour aborder le sujet de façon exhaustive ? Comment éviter la contradiction si l'on prend appui simultanément sur des domaines des sciences traditionnellement envisagés séparément, comme la sociologie et les sciences dures ? Déterminer une méthodologie adaptée à l'approche des relations Hommes-Animaux est une problématique à part entière, et une étape indispensable.

Notamment, une approche moderne des Hommes, des animaux et de la communauté mixte Hommes-Animaux s'appuie sur une réconciliation des sciences humaines et des sciences naturelles, et sur une approche pluri-disciplinaire. C'est ce que montre Etienne Bimbenet pour l'Homme, entité non résumable à ses caractéristiques biologiques (Bimbenet, 2017). C'est également ce que soutiennent plusieurs auteurs de domaines différents au sujet de leur propre discipline : il est temps d'insérer les animaux dans le domaine des sciences dites humaines. Ainsi, « Écrire l'histoire avec ou sans les animaux résulte d'un choix, pas nécessairement conscient, qui possède par ailleurs une portée politique : peut-on ignorer plus longtemps à quel point nous sommes interdépendants avec les bêtes comme avec le reste de la biosphère ? », (Deluermoz, Jarrige, 2017). De même, en géographie, la revue « Espaces et société » a entièrement consacré son numéro 110/111 de 2002 à l'introduction de l'animal dans l'approche géographique et titre sobrement le numéro « La place de l'animal » (Espaces et sociétés, 2002).

#### **a. Les sciences de la vie seules ne suffisent pas à parler des Hommes ni des animaux de manière exhaustive**

*« L'Homme est double »<sup>1</sup>*

En prenant l'exemple du XX<sup>ème</sup> siècle, nous comprendrons mieux comment une approche exclusivement scientifique de la vie et rejetant ce que les sciences de l'Homme ont à apporter, peut nuire à notre compréhension des animaux comme des Hommes.

---

<sup>1</sup> Expression de Emile Durkheim : « L'homme est double. En lui il y a deux êtres : un être individuel qui a sa base dans l'organisme et dont le cercle d'action se trouve, par cela même, étroitement limité, et un être social qui représente en nous la plus haute réalité, dans l'ordre intellectuel et moral, que nous puissions connaître par l'observation, j'entends la société. » (Durkheim, 2013)  
« En d'autres termes, si, comme on l'a dit souvent, l'homme est double, c'est qu'à l'homme physique se surajoute l'homme social. » (Durkheim, Paugam, 2013)

Avant le XX<sup>ème</sup> siècle, dans les civilisations occidentales, un poids considérable était accordé aux sciences humaines, tant dans l'organisation de la vie sociale et l'éducation, que dans l'approche du monde en général, au point que ces sciences aient pendant longtemps été considérées comme les seules valides. Pourtant, elles ont progressivement perdu de leur influence, parallèlement au développement massif des sciences « dures ». Par la crédibilité que leur a accordé l'histoire, la rigueur qui leur est associée, en opposition à la subjectivité des réflexions philosophiques et sociologiques, mais aussi parce que les sciences de la vie permettaient de « tourner la page de la métaphysique » (Bimbenet, 2017), les sciences naturelles se sont rapidement imposées comme seul outil d'étude acceptable pour tout ce qui concerne les organismes vivants. C'est dans ce contexte que la théorie de l'évolution de Darwin est venue créer, dans un univers culturel dominé par une vision anthropocentrée chrétienne de l'Homme, ce que Freud qualifiera de nouvelle blessure narcissique<sup>1</sup>. La société européenne a alors rompu avec la vision dualiste Hommes/Animaux dans laquelle la frontière Hommes-Animaux est franche et l'Homme apparu tel qu'il est aujourd'hui dans toute sa perfection. Passant d'un extrême à l'autre, les Hommes sont à présent des animaux comme les autres, mammifères primates avant tout.

Personne aujourd'hui ne remettrait en question cette continuité phylogénétique. Pourtant le contexte scientifique et culturel ainsi créé tend à présent à rejeter tout ce qui ne répond pas des sciences de la nature, et plus que tout, tout ce qui relèverait d'une analyse à tendance anthropocentrique ; anthropocentrisme dont sont systématiquement accusées les sciences humaines. Or comment étudier l'évolution de l'Homme, d'un point de vue purement génétique et biologique, en dehors de son contexte culturel ? Par exemple, comment l'évolution et la sélection naturelle seules pourraient-elles expliquer l'extension de l'altruisme, de l'aide désintéressée et de la coopération extensive ? Comment expliquer que le tricheur ne gagne pas toujours dans une société humaine ? « L'Homme est double » défend E. Bimbenet dans le chapitre 5, à la fois nature et culture, ADN et société. La « théorie de double héritage » (Boyd, Richerson, 1988) propose une explication au fait que la génétique seule ne suffise pas à comprendre l'évolution des Hommes, contrairement à ce qu'a pu laisser penser le « règne du gène » au début du XXI<sup>ème</sup> siècle. « La culture fait à l'Homme un nouveau milieu de vie » (Bimbenet, 2017) qui modifie la notion du succès évolutif au sens biologique

---

<sup>1</sup> Blessures narcissiques de Freud, au nombre de trois, présentées dans son travail « Une difficulté dans la psychanalyse » :

- la blessure copernicienne (la terre n'est pas le centre de l'univers),
- la blessure darwinienne (l'Homme est un animal comme les autres) et
- la blessure psychanalytique (« le Moi n'est pas le maître dans la maison »).



du terme. Se priver des sciences humaines dans l'étude des Hommes c'est négliger la moitié de ce qu'ils sont.

### *Vers une sociologie des animaux ?*

De même, l'approche « par les sciences de la vie » uniquement a, par certains aspects, entamé cruellement l'image des animaux. Notamment, Dominique Lestel consacre le premier chapitre de son livre à la figure de l'Animal-machine de Descartes : il montre très bien à quel point cette notion est insidieuse et a imprégné les sciences biologiques jusqu'à très récemment. De la même façon, la conclusion de A. Doré (Doré, 2010) sur cette question est édifiante : « De la génétique à l'éthologie en passant par la physiologie, l'animal-machine, ou du moins l'animal réifié, reste une figure dominante ».

La notion d'Animal-machine est en fait une thèse initiée par Descartes et développée par Malebranche et autres cartésiens qui postule que l'animal peut être expliquée exclusivement « en terme de mécanismes divers et de causalités concordantes » (Lestel, 2007). Cette thèse, *a priori* réductrice, se décline en réalité sous de nombreuses variantes dont l'ombre plane sur énormément de travaux scientifiques, aujourd'hui encore. Dominique Lestel pointe par exemple du doigt l'expérimentation animale telle qu'elle était encore pratiquée récemment dans les laboratoires américains sur les grands singes. Il y voit une des expressions de cette approche mécanistique des animaux. Une position soutenue par Antoine Doré sur l'expérimentation animale en générale. L'influence de l'Animal-Machine a également été analysée par Larrère et Larrère : les sciences des productions animales et de la zootechnie tendraient à faire de l'animal une « machine vivante à aptitudes multiples » plus proche du programme informatique que de l'être sensible que l'on souhaite défendre (Larrère, Larrère, 2004).

Malgré tout, aujourd'hui, la biologie se préserve mieux de l'écueil de la réification animale dans ses études et tend même parfois à l'excès inverse. L'éthologie et la primatologie ont coutume de rechercher dans les organisations sociales et les comportements animaux des caractéristiques que nous pensions propres aux Hommes. Ainsi, les notions de culture, de politiques, d'empathie etc. ont été mises en évidence dans différentes populations animales. Ces découvertes ont d'ailleurs été largement popularisées et diffusées par des auteurs comme F. de Waal (Bimbenet, 2017 ; Débarre et al., 2013). Or, ces capacités sont attribuées à l'animal sur la base de critères objectifs et définis par les équipes de recherche pour répondre à une définition bien souvent simplifiée, voire réductrice, de concepts sociologiques complexes. Les concepts de culture, politique ou empathie ont ainsi fait l'objet de siècles

d'étude dans le domaine des sciences humaines. Ce biais de « simplification » se manifeste de manière encore plus franche, non pas directement dans les articles scientifiques, mais plutôt dans la littérature de vulgarisation. Ces articles, accessibles au grand public, sont publiés en grand nombre pour répondre à la fascination qu'exercent sur le public moderne certaines branches des sciences, et notamment, la primatologie (Bimbenet, 2017). Or, la vulgarisation conduit souvent à un défaut de nuance délétère à la compréhension rigoureuse des résultats des travaux éthologiques. Il ne s'agit donc pas de nier aux animaux les capacités affectives qu'ils montrent chaque jour un peu plus. Il s'agit plutôt de nuancer les termes employés et leurs implications : s'il suffisait d'un test en laboratoire pour définir l'empathie, d'une organisation sociale pour définir la politique, alors de quoi discutent donc tous les essais de sociologie, politique et philosophie paru sur la question concernant les Hommes ? Il semble dommage de ne pas tenir compte de tous ces travaux, et plus encore, les ignorer semble délétère pour une compréhension de ce que toutes ces notions impliquent pour les Hommes et les Animaux. Comment ne pas attendre d'un animal qu'il raisonne comme un humain si l'on suppose, qu'il est à la fois empathique, capable de culture et de politique, tout comme un humain ? Comment ne pas s'étonner de le voir réagir différemment de ce qu'on attendrait de lui ? L'imprécision associée à la diffusion de ce genre d'informations est une vraie difficulté pouvant conduire à la construction d'une image idéalisée des animaux sur laquelle nous reviendrons par la suite.

Ainsi, une certaine prudence semble de mise dans l'approche biologique et éthologique des sociétés animales. Si l'étude de ces sociétés animales n'a pas été acceptée par les sociologues, et est même parfois considérée comme un oxymore (Débarre et al., 2013), il y a fort à parier qu'une étude sociologique vraie de l'organisation animale, sans point de départ anthropocentré, aurait eu beaucoup à apporter à la biologie.

La compréhension de l'humanité comme de l'animalité, l'une répondant à l'autre, et les deux se définissant l'une par rapport à l'autre, ne peut s'appuyer sur une approche biologique uniquement. Elle doit faire intervenir toutes les disciplines, des sciences humaines et des sciences naturelles, sous peine de présenter une image tronquée de ce qu'est un Homme et de ce que sont les animaux. « Cette interrogation en miroir mobilise toutes les disciplines » (Débarre et al., 2013).

## **b. L'étude de la communauté hybride avant tout, par une approche pluridisciplinaire**

### *Anthropozoologie<sup>1</sup>*

Plus important encore, il ne s'agit pas seulement de s'intéresser à l'un ou à l'autre, les hommes ou les animaux, mais à la communauté hybride qu'on a décrite précédemment : là encore seule une approche pluridisciplinaire peut faire sens (Gouabault, Burton-Jeangros, 2010 ; Doré, 2010 ; Débarre et al., 2013). Cette étude transversale des interactions Hommes-Animaux se définit comme l'étude des relations anthropozoologiques, un domaine récent qui constitue notamment le fondement du champ d'étude des « Animal Studies »<sup>2</sup>. Il s'agit, pour comprendre les rapports Hommes-Animaux dans toute leur diversité, de rechercher, décrire et expliciter les points de contact, les zones d'interactions entre Hommes et Animaux. Ces points de contact peuvent être évidents au point de ne constituer qu'une frontière quasi-virtuelle, comme ce peut être le cas dans une relation anthropocanine. À l'inverse, il s'agit parfois d'aller comprendre les articulations de relations moins évidentes, par exemple lorsqu'intervient la question de la friction des mondes sauvage et humain.

C'est ce que propose de faire D. Lestel (Lestel, 2007) lorsqu'il s'intéresse aux travaux de Rachel Smolker sur les interactions Hommes-dauphin dans la baie de Monkey Mia comme illustration de l'importance des matérialités dans la relation d'amitié Hommes-Animaux (Smolker, Charlet, 2002). Il cherche à comprendre comment se construit ce type de rapport, et dans quelles circonstances concrètes, comment une amitié Hommes-Animaux<sup>3</sup> peut durer et évoluer. L'exemple du dauphin est, à ce titre, édifiant. Le dauphin est une figure animale particulière et très connotée dans l'imaginaire collectif. C'est ce qu'explique E. Gouabault lorsqu'il parle de « phénomène dauphin » : l'engouement général pour cet animal est soutenu à la fois par l'intérêt du public (animal préféré de 50% des français en 98), celui des scientifiques et écologues (pour ses capacités cognitives et sa symbolique dans le combat pour la biodiversité) mais aussi des industriels (pour le marché associé) (Gouabault, 2010). Or D. Lestel, reprenant les descriptions de R. Smolker, explicite posément et avec raison les conditions matérielles rendant possible l'« amitié Homme-Dauphin ». Il explique ainsi le rôle

---

<sup>1</sup> « Une nouvelle discipline se constituera, l'anthropozoologie, mélange d'anthropologie, d'archéologie, d'écologie et d'ethnozootechnie, intégrant souvent des éléments de psychologie, d'éthologie humaine, voire de médecine. » (Michalon et al., 2016)

<sup>2</sup> « *Animal studies is an interdisciplinary field that captures one of the most important topics in contemporary society: how can humans rethink and reconfigure their relationships with other animals?* », (Kalof, 2017). Depuis les années 1980, les Animal Studies regroupe tous les travaux scientifiques (au sens large) qui concernent les relations anthropozoologiques. Ces travaux sont régulièrement présentés au cours de colloques et conférences et publiés dans des revues spécialisées (Anthrozoös, Society & Animals notamment). Ce champ d'étude est considéré par certains chercheurs et philosophes comme trop engagé en faveur de la cause animale (cf infra). Cet avis n'est cependant pas partagé par tous : des Animal Studies est d'ailleurs né le mouvement des Critical Animal Studies qui s'inscrit dans une démarche militante animaliste revendiquée et critique vis à vis des Animal Studies « Mainstream ». voir (Michalon, 2017)

<sup>3</sup> L'amitié Hommes-Animaux, au sens de D. Lestel : « Sera qualifié d'amical tout *attachement électif* entre deux ou plusieurs agents, sans raisons utilitaires exclusives [...], avec ou sans émotions, et sur une durée d'une certaine importance. [...] j'adopte une *perspective logique* sur l'amitié et non une *perspective psychologique*. » (Lestel, 2007)

de la profondeur des eaux de la baie, celui des pêcheurs et du fruit de leur pêche comme « intérêt » alimentaire, et le rôle des algues comme médiation de communication et de jeu. Ainsi, au-delà de la relation « d'amitié » en elle-même, l'étude de la relation Hommes-dauphins présentés ci-dessus prend tout son sens par l'approche centrée sur les « modalités de la relation ». C'est, là encore, une approche résolument moderne qui s'intéresse à la relation plus qu'aux membres de l'interaction.

Estebanez, quant à lui, s'intéresse aux équipes de soigneurs des zoos (Estebanez, 2010). Il propose ainsi, d'une part, une discussion intéressante sur une structure, le parc zoologique, qui en elle-même est un premier point de contact Hommes-Animaux digne d'un intérêt tout particulier et a d'ailleurs fait l'objet de plusieurs articles du même auteur. D'autre part, il s'intéresse en plus ici à une deuxième dimension : le franchissement de la barrière physique de la cage par le soigneur qui rentre par le même geste dans le monde de l'animal sauvage.

On pourrait enfin citer l'étude de la relation anthropocanine proposée par Marion Vicard dans une thèse universitaire « Des chiens auprès des hommes : ou comment penser la présence des animaux en sciences sociales » dans laquelle elle propose une analyse détaillée des modes de présence partagée entre l'Homme et le chien (Vicart, 2010a).

Toutes ces études sont des exemples de cette volonté toute neuve d'explorer la communauté hybride que nous formons avec l'animal dans ce qui fait bien d'elle une communauté mixte et non pas seulement la juxtaposition de deux univers.

### *Question de point de vue*

Dans cet ordre d'idée, la question du point de vue adopté est centrale : comment étudier, de manière équilibrée, un rapport déséquilibré dans lequel un des membres (l'Homme) s'interroge sur la relation commune ? Pour compenser cette « inégalité », il peut sembler judicieux d'adopter le point de vue de l'animal. Ce choix est cependant fréquemment associé à l'écueil du « pour la cause animale » : à adopter le point de vue animal, la description devient cause défendue et le risque est de perdre une objectivité déjà relative dans ce genre de travaux. C'est notamment le problème rencontré dans l'approche de la question par les *Animal Studies* évoquées précédemment : initialement destinés à l'étude des rapports anthropozoologiques, selon certains auteurs, cette branche d'étude se serait progressivement affirmée comme une sociologie pour les animaux et a perdu, par cet engagement, une partie de l'adhésion scientifique. (Michalon et al., 2016 ; Jocelyne Porcher, 2011).

À l'inverse, l'étude des relations anthropozoologiques n'est pas exempt du biais d'anthropocentrisme féroce dénoncé aujourd'hui. Le risque est en effet de ne plus voir

les relations Hommes-Animaux que comme éclairantes pour la nature humaine ou dans son utilité pour les hommes. C'est ce que définissent Michalon et al. (2016) comme une sociologie par les animaux : les animaux ne sont alors que les vecteurs, un outil d'analyse de la société humaine.

Ainsi, il s'agit d'entendre la voix de l'Homme mais aussi celle de l'Animal, entendre le point de vue de chacun pour comprendre la relation. Dans ce but, les apports de la biologie et de l'éthologie sont considérables, comme le montre Antoine Doré dans son analyse des travaux de J. v. Uexküll. Il propose notamment un exemple remarquable : une mise en contexte de la description du point de vue de la tique du biologiste dans son rapport aux mondes et aux autres animaux (Doré, 2010). De même le principe de *phénoménographie équitable*<sup>1</sup> développé par M. Vicart et A. Piette dans un article préalable à la rédaction de sa thèse répond à cette idée. « L'anthropologue s'initie au monde des animaux qu'il étudie autant qu'à celui des humains. L'enjeu est ici de valoriser la mise en place d'un cadre pluridisciplinaire. Cela implique, sur le plan méthodologique, d'apprendre à se familiariser avec le monde du chien, de comprendre ce qui fait sens pour lui et d'approcher la manière dont celui-ci nous perçoit. » (Vicart, 2010b)

Ainsi, l'approche de la relation de manière bilatérale suppose, une nouvelle fois, de s'appuyer sur ce qu'ont à nous apporter les différents domaines des sciences.

### *L'art vétérinaire, oublié du débat*

Il convient cependant, avant de clore cette partie, d'aborder un aspect, très rarement évoqué dans les articles et livres traitant d'anthropozoologie. Tous ces documents présentent l'anthropozoologie comme une approche résolument moderne, abordée pour la première fois dans les années 1970, au plus tôt, et qui mobilise progressivement les différents secteurs des sciences. Ce serait un type d'étude en cours de développement, et dont les papiers sont encore peu nombreux. Pourtant, il n'y est jamais fait mention du rôle vétérinaire. Or, particulièrement depuis les années 2000, le rôle du vétérinaire est plus que jamais le soin d'un couple Homme-Animal et cette notion est au cœur de notre métier. Plusieurs thèses vétérinaires et travaux demandés par le Conseil de l'Ordre mettent ce rôle à l'honneur. En plus d'être un professionnel de la santé animale au sens strict du terme, le vétérinaire est

---

<sup>1</sup> Méthodologie définie par M. Vicart et A. Piette pour l'étude des relations Hommes-Chiens selon trois principes :

- Description de la *présence*, dans tout ce qu'elle peut avoir de passif, et non pas seulement du comportement ou des actions. La phénoménographie s'intéresse ainsi aux « attitudes de distraction, de relâchement, de fatigue ou d'ennui »

- Description équitable : « produire des descriptions phénoménographiques de l'homme et du chien compatibles, pour pouvoir les comparer dans leurs modes d'existence ». Il s'agit, pour cela, de comprendre, sur la base de l'éthologie, comment le chien perçoit son environnement, et ce qui fait sens pour lui.

- Notion de filature : la description phénoménographique nécessite de suivre l'objet de l'étude, pas à pas, tout au long de sa journée. voir (Vicart, 2010b)

aujourd'hui, de façon de plus en plus évidente, un professionnel de la relation Hommes- Animaux. Il a été le premier à entendre la « voix » animale lorsqu'elle exprimait douleur et maladie et il est aujourd'hui largement engagé dans la gestion des points de contact Animaux- Humains. Le vétérinaire est sollicité pour la gestion de la vie sauvage, du couple Hommes – Animaux de compagnie, du couple Éleveur-Animaux de rente mais a aussi un rôle tout aussi important en santé publique dans la gestion des risques zoonotiques, des animaux dangereux etc. Le vétérinaire est ainsi présent à toutes les interfaces Hommes-Animaux et il est, en ce sens, un des acteurs du débat actuel sur le statut de l'animal dans nos sociétés.

**Comprendre le statut de l'animal dans la société actuelle c'est comprendre comment fonctionne aujourd'hui une société hybride qui a derrière elle des siècles d'histoire commune. L'étude nécessaire implique une approche pluridisciplinaire complexe que ne sauraient entreprendre seuls les sociologues, les éthologues et ethnologues, les généticiens, les philosophes ou encore les vétérinaires. S'il n'est pas envisageable, compte tenu de l'avancée actuelle des sciences, de parler en spécialiste de toutes les disciplines, il convient par contre d'aborder la question en toute connaissance des problématiques multiples qui sous-tendent la notion de statut animal dans notre société. Cet effort de transversalité dans l'approche des relation Hommes-Animaux permet par ailleurs, nous le verrons, d'éclairer en partie le caractère urgent et brulant du débat qui mobilise actuellement une grande partie de la population occidentale.**

**On notera, enfin, l'importance de se préserver de l'écueil de la cause animale et de l'anthropocentrisme abusif de manière générale, contre-productifs dans l'étude des relations anthropozoologiques telles que nous l'envisageons. L'engagement ne semble pas compatible, dans un premier temps en tout cas, avec la compréhension d'un débat aussi complexe ; débat rendu, en plus, extrêmement sensible par la mobilisation populaire associée.**

## **II. Un éventail complexe de façons d'aborder la relation Hommes-Animaux**

L'approche proposée dans cette partie répond au critère de pluridisciplinarité discuté précédemment. Il s'agit ici d'aborder plusieurs facettes de la relation Hommes-Animaux dans les sociétés occidentales du XXI<sup>ème</sup> siècle. Ce travail n'a pas pour ambition d'être exhaustif, mais vise plutôt à amener des éléments à la fois descriptifs et explicatifs d'une situation particulièrement complexe. Finalement, il ne convient pas d'apporter une réponse unique à la question « quelle est la relation Hommes-Animaux dans nos sociétés aujourd'hui ? » ou encore « quel est le statut animal ? », il convient plutôt de comprendre comment les différents statuts des animaux contribuent à créer une image nouvelle de l'animal en général. Ainsi, dans un souci de clarté, différents aspects de la problématique seront abordés successivement « par discipline ». Le découpage proposé s'appuie notamment sur ce que propose Gouabault et Burton-Jeangros (2010).

### 1. La biologie, arbitre du débat ?

Si, comme nous l'avons montré, les sciences de la vie ne suffisent pas à exprimer ce qu'est « l'Homme » ou ce qui différencie ou non les Hommes des grands singes, il est évident qu'en discuter passe nécessairement par une approche biologique. De manière simple, Hommes et Animaux sont des organismes vivants, non réductibles à leur biologie certes, mais dont l'étude par la voie des sciences de la vie est essentielle. Cette approche est d'autant plus importante que l'argument scientifique est très fréquemment brandi comme vérité absolue, à même de mettre un terme à toute discussion. Il est donc essentiel de connaître les bases scientifiques sur lesquelles s'appuient les relations Hommes-Animaux, ainsi que les limites de cette approche. Autrement dit, il faut savoir « ce qu'en disent les sciences », mais il faut également pouvoir distinguer conclusion scientifique et interprétation personnelle d'un résultat.

#### **a. Sciences de la vie : de la génétique aux sciences cognitives**

Le questionnement actuel concernant les relations Hommes-Animaux fait échos à une interrogation humaine essentielle : « Hommes et animaux, différence ou continuité ? », une question hautement philosophique mais également tout à fait biologique.

Le lien Hommes-Animaux est, entre autres, une relation phylogénique classique qui est aujourd'hui largement explorée par les sciences de l'évolution et la génétique. De la théorie de l'évolution de Darwin au séquençage génique, nous sommes aujourd'hui capables d'exprimer notre relation à n'importe quel animal en pourcentage de génome commun et en âge du dernier ancêtre commun. Le chiffre ainsi obtenu n'est pas une fin en lui-même, mais constitue incontestablement un argument en faveur d'une relation entre apparentés égaux devant une molécule d'ADN universelle.

De la même façon, le cognitivisme, et les neurosciences viennent donner un support biologique concret à l'expression des comportements humains et animaux. Parallèlement à « l'unité gène », l'impulsion électrique neuronale devient l'unité universelle d'expression du comportement et rapproche encore les animaux biologiques de l'humain biologique. La découverte de fonctionnements biologiques fondamentaux universels dans le monde du vivant abolit ainsi une frontière scientifique virtuelle entre « eux et nous ». Nous partageons le même fonctionnement nerveux et la plupart des neurotransmetteurs et hormones. Plus encore, nous partageons avec certaines espèces animales des structures nerveuses plus différenciées et spécialisées encore. Par exemple, il y a, dans le cerveau des baleines à bosse, dans la même région que dans le cerveau humain, des cellules fusiformes que l'on pensait présentes uniquement chez l'Homme et les grands singes. Elles y sont même depuis deux fois plus longtemps du point de vue évolutif et en plus grande proportion (Marino et al., 2007). Quel est le véritable retentissement de cette découverte ? Les cellules fusiformes seraient impliquées, dans le cerveau humain, dans les interactions sociales, le discours, l'empathie, et les réactions instinctives impliquant les émotions. Peut-on conclure directement de ces nouvelles données anatomiques que les baleines ont une vie affective plus développée encore qu'un humain ? Patrick Hof, auteur de la découverte avec Estel Van Der Gucht, invite à la prudence quand aux interprétations abusives : *“We must be careful about anthropomorphic interpretation of intelligence in whales”*<sup>1</sup> (Coghlan, 2006). Les données présentées sont anatomiques, et doivent être associées à une appréciation éthologique.

Or, l'éthologie et la primatologie confortent l'idée d'un système affectif et de capacité comportementale communs aux Hommes et à de nombreuses espèces animales. Chaque jour, des équipes de chercheurs mettent en évidence des manifestations animales de comportements que l'on pensait strictement humains, et repoussent par là-même la frontière du « propre de l'Homme », chers aux générations précédentes. Ces découvertes sont des avancées

---

<sup>1</sup> « Nous devons être prudents quant aux interprétations anthropomorphiques de l'intelligence des baleines. »



extraordinaires, qui nous rappellent que nous savons encore si peu des émotions et capacités animales. Ainsi, Jane Goodall écrit dans la préface du livre de Mark Bekoff (Bekoff, 2018): « le comportement animal est bien plus complexe que ce que la science occidentale avait reconnu au départ. Nous avons la preuve de plus en plus irréfutable de ne pas être seuls dans l'Univers, de ne pas être les seules créatures douées d'un esprit apte à résoudre des problèmes, capables d'aimer et de haïr, d'éprouver de la joie et du chagrin, de la peur et du désespoir. (...) En d'autres termes, aucune frontière nette ne sépare l'espèce humaine du reste du règne animal. Cette frontière est floue et l'est toujours davantage ».

Pourtant, si le monde entier reconnaît les travaux de J. Goodall, ce type d'interprétations ne fait pas l'unanimité, ni dans la communauté scientifique, ni en sciences humaines : des voix s'élèvent pour inciter à la prudence et dénoncer systématiquement un parti pris jugé anthropocentrique. Ainsi les études éthologiques, et particulièrement en contexte naturel, sont-elles toujours sur une pente un peu glissante entre observations, déductions strictes et interprétations personnelles. Notamment, deux grands biais sont couramment soulignés dans les études éthologiques. Le premier a déjà été évoqué dans la première partie de ce travail : le fait de désigner un comportement, répondant à une description succincte, établie de façon à être objectivable dans les conditions de l'étude, par un terme correspondant à une notion humaine hautement complexe en termes de sciences humaines nécessite une certaine prudence. Tant que la notion est accompagnée de la définition qui lui a été donnée dans le cadre de l'étude, l'association semble poser peu de problème. Il est cependant délétère de résumer l'analyse à l'expression du comportement sans explication des limites de l'observation. L'exemple de la notion de culture<sup>1</sup> est, à ce titre, très intéressant. Depuis « l'affaire des patates douces » (années 1950, (Kawai, 1965)) que tout un groupe de macaques japonais s'est mis à laver après que l'un des membres du groupe l'a fait, la notion de culture animale semble largement acceptée et aurait été retrouvée dans des populations d'oiseaux et de poissons. Pourtant la définition de culture appliquée dans ces études n'est pas unanime parmi les éthologues, de même que les moyens de la mettre en évidence (Laland, Hoppitt, 2003). Ainsi, la notion de culture répond à une telle variété de définition que le spectre des interprétations s'étend d'un extrême à l'autre :

*« Many social anthropologists conceive of culture as so deeply shrouded in language, politics, morality and institutions, that it would be grossly devalued were it attributed to*

---

<sup>1</sup> « Cultures are those group-typical behavior patterns shared by members of a community that rely on socially learned and transmitted information », (Laland, Hoppitt, 2003) : « Les cultures sont des manifestations comportementales propres à un groupe, partagées par les membres d'une communauté et qui s'appuient sur l'apprentissage et la transmission au sein même de la communauté ».

*dolphins or apes. At the other extreme, biologists Charles Lumsden and Edward Wilson concluded that in excess of 10,000 species, including some bacteria, manifest some form of extra-genetic inheritance sufficient to be deemed cultural*<sup>1</sup>. » En réalité, en acceptant une définition « de compromis » (voir note page 36), les espèces pour lesquelles une culture répondant aux critères ainsi définis a été mise en évidence de façon rigoureuse sont peu nombreuses et relativement contre-intuitives. On retrouve quelques oiseaux, deux espèces de poissons, deux espèces de mammifères marins, et l'Homme. Contrairement à ce qui pourrait être attendu, les grands singes par exemple ne font pas partie de cette liste ; une liste qui comprend essentiellement des espèces dont le comportement est aisément évaluable de manière expérimentale. Ainsi, l'existence d'une culture animale dans bien d'autres espèces n'est pas exclue, sur la base de ce que l'on sait et de ce qu'on a observé depuis des années, mais scientifiquement parlant, de manière stricte, nous n'en avons pas encore la preuve. Par ailleurs, la culture humaine répond-elle seulement à cette définition ? Pas seulement, bien entendu, et pourtant en concluant à une culture animale, sans plus d'explication, il me semble que l'on donne une image faussée de ce qui a été observé. Il est d'ailleurs d'autant plus intéressant de constater que si la question est débattue dans la sphère scientifique et n'est pas considérée comme une évidence, à l'inverse, la notion de culture animale semble communément acceptée par le grand public. Cette différence s'explique probablement en partie parce que seul le titre « culture animale » a été transmis dans la littérature grand public, et n'y est pas associé la complexité réelle du problème et aux discussions qui en découlent. Par ailleurs, le fait d'appliquer un terme humain à un comportement animal, en plus de mériter une certaine précision, est régulièrement pointé du doigt comme une forme d'anthropocentrisme délétère : observer un comportement et le catégoriser en fonction de ce que l'on sait de l'Homme ou de ses propres émotions est un mouvement compréhensible mais discutable. D'ailleurs, de nombreux éthologues assument la part de sentiment personnel que contient l'interprétation qu'ils proposent de leurs observations. Doit-on pour autant rejeter l'interprétation de chercheurs qui ont observé et vécu ce qu'ils décrivent, sous couvert de rigueur scientifique ?

Cette discussion rejoint la limite de la notion de précurseurs, qui constitue le deuxième biais évoqué précédemment : d'un point de vue strictement scientifique, la recherche des

---

<sup>1</sup> « De nombreux anthropologues considèrent que la culture s'ancre si profondément dans les notions de langage, politique, moralité et institutions qu'elle serait profondément dévaluée si on l'attribuait aux dauphins ou aux grands singes. À l'opposé, les biologistes Charles Lumsden et Edward Wilson ont conclu à l'excès que 10000 espèces, dont certaines bactéries, manifestent des formes de transmissions extra-génétiques considérées comme suffisantes pour être qualifiées de culturelles. »

précurseurs aux comportements humains dans les sociétés animales permet, ni plus ni moins, de retrouver l'ancêtre commun et de préciser la place de chacun sur « l'arbre du vivant » qui se dessine ainsi. Cependant le risque est le raccourci entre précurseurs et aboutissement. E. Bimbenet (2017) met ses lecteurs en garde contre les conclusions abusives : n'y a-t-il aucune différence entre l'utilisation d'un bâton pour accéder à un aliment et le fait d'envoyer un homme sur la Lune ? Les deux s'appuient sur l'utilisation d'outils, mais les degrés d'utilisation sont incontestablement différents. « C'est une différence de degré et non pas de nature », certes, mais l'ajout du mot degré à « différence » n'en fait pas une similitude.

Ainsi, il me semble essentiel de ne pas « conclure trop » et sur-interpréter dans un sens ou un autre. Les observations sur le terrain et les expériences en milieu contrôlé apportent un certain nombre d'informations, mais sont toujours limitées par l'interprétation de l'observation pour les uns, les limites du cadre de l'exercice proposé et son adaptation à l'espèce pour les autres. D'ailleurs, la recherche, dans le comportement d'une espèce animale, de comportements connus chez l'humain est basée sur une hypothèse de travail fondamentalement biaisée par le point de vue anthropocentrique. La tentation est grande de systématiquement comparer émotions et capacités animales aux émotions et capacités humaines. C'est un mouvement potentiellement confusant à mon sens : vouloir à tout prix utiliser les découvertes génétiques et cognitives comme des arguments de similitude me semble excessivement anthropocentré et nécessite une discussion trop souvent raccourcie, au moins dans la littérature de vulgarisation. Il semble important d'être capable de concevoir que les animaux puissent penser et ressentir différemment de l'Homme, et ce sans jugement de valeur ou de notion de hiérarchie cognitive.

D'un point de vue strictement biologique, un animal, quelle que soit son espèce, est avant tout un organisme vivant déterminé par une génétique spécifique et résultat d'une évolution continue. Il en résulte une unité du vivant, dans laquelle les grandes fonctions métaboliques sont similaires pour les Hommes et de nombreuses espèces animales. Plus encore, aujourd'hui, les animaux semblent éthologiquement « plus humains que jamais ».

La continuité biologique entre animaux ne peut être discutée et, dans ce cadre, aucune notion de hiérarchie de valeurs ne semble pertinente. Un organisme vivant reste, pour le scientifique, un organisme vivant comme les autres. Tout dépend ensuite de la valeur que chacun donne à la notion même de vie, et on dépasse alors le cadre des sciences biologiques pures. On mettra cependant en garde le lecteur quant aux conclusions excessives lorsqu'on en vient à l'extrapolation des sciences pour créer une nouvelle image de l'animal. Ainsi, une des difficultés de l'éthologie fondée sur l'observation notamment est l'impossibilité récurrente d'apporter une réponse unique et franche. Or, la diffusion de résultats de manière incomplète parce que vulgarisée parfois de manière trop simpliste, est à même de donner une image animale faussée.

## **b. Exploitation animale et alimentation carnée**

Cette continuité biologique, aujourd'hui largement connue, fait-elle de l'alimentation carnée une forme de cannibalisme, et de l'exploitation animale une forme d'esclavage, comme on peut parfois le lire ?

La réponse est d'ordre principalement éthique et nous y reviendrons. Cependant, une approche de nutrition permet de répondre de manière concrète à la question de la nécessité de l'alimentation carnée. L'alimentation est ainsi avant tout une notion fondamentalement biologique qui devra nécessairement être traitée comme telle.

La question de la ressource alimentaire « animal » est une question centrale du débat concernant le statut de l'animal. Si cette question peut trouver des réponses dans toutes les sous-parties de cette section, c'est en effet avant tout à la science de montrer à quel point l'alimentation à base de ressources animales est nécessaire à l'Homme et dans quelle mesure elle peut être substituable à grande échelle et de manière raisonnable. Un travail considérable est en cours à ce sujet, en nutrition humaine. À l'heure actuelle, de nombreuses études et organisations de santé vont dans le sens d'une alimentation végétane possible dans la mesure d'un choix raisonné des aliments et d'une complémentation adéquate. Ainsi, la plus grande association de nutritionnistes mondiale, l'Académie de Nutrition et de Diététique, a actualisé

en 2016 sa position concernant l'alimentation sans produits animaux : « La position de l'Académie de nutrition et de diététique est que l'alimentation végétarienne bien planifiée, y compris végétalienne, est saine, adéquate sur le plan nutritionnel et peut être bénéfique pour la prévention et le traitement de certaines maladies. » (Melina et al., 2016). Cette position est reprise dans une tribune signée en octobre 2017 par quarante professionnels de santé français afin d'inciter le gouvernement à reconnaître les alimentations végétarienne et végétalienne, ainsi que leurs contraintes, comme possible et à les ajouter aux recommandations officielles (TRIBUNE, 2017). Une demande qui semble ne pas avoir été complètement entendue puisque les recommandations du Programme National Santé et Nutrition sont encore très prudentes et succinctes concernant ces modes d'alimentation (site consulté le 08/02/19).

En 2019, la commission EAT-Lancet, qui rassemble 37 nutritionnistes de nationalités différentes, se donnait comme défi de proposer un régime consensus à même de répondre à la problématique alimentaire mondiale : « Can we feed a future population of 10 billion people a healthy diet within planetary boundaries?<sup>1</sup> ». La commission a ainsi publié son premier rapport en janvier 2019 (Willett et al., 2019). L'orientation générale de ce rapport est résumée par un des co-présidents de la commission, Prof. Walter Willett MD (Harvard T.H. Chan School of Public Health, Harvard Medical School & Channing, Division of Network Medicine, Brigham and Women's Hospital) : « La transformation vers une alimentation saine d'ici 2050 nécessitera d'importants changements dans nos régimes alimentaires. La consommation mondiale de fruits, légumes, noix et légumineuses devra doubler et la consommation d'aliments tels que la viande rouge et le sucre devra être réduite de plus de 50%. Une alimentation riche en plantes et contenant moins d'aliments d'origine animale confère de nombreux avantages à la fois pour la santé et pour l'environnement. » Dès sa publication, le rapport a essuyé les critiques de nombreux scientifiques qui interrogent les quantités de viandes recommandées et les complémentations nécessaires, jugée trop faibles (Leroy, Cofnas, 2019). Par ailleurs, l'adaptation d'un régime universel à des pays de niveaux de développement différents, et dont l'environnement et le mode d'agriculture varient énormément semble peu réaliste et conduirait probablement à une perte identitaire et culturelle préjudiciable (Interbev, 2019). D'ailleurs, un article paru en mars 2019 dans le British Medical Journal, interrogeait la position de l'OMS par rapport à ce travail, sur la base d'interrogations soulevées par Gian Lorenzo Cornado, ambassadeur italien et représentant de l'Italie auprès des organisations internationales à Genève (Torjesen, 2019).

---

<sup>1</sup> « La future population mondiale de 10 milliards de personnes peut-elle se nourrir sainement dans les limites des ressources planétaires ? »

Ainsi, la question de l'alimentation humaine divise la sphère scientifique, notamment sur ses aspects les plus pratiques et à long terme. Les composantes nutritionnelles, environnementales et économiques de la problématique « alimentation humaine » semblent encore trop sujettes à débat pour qu'un « régime consensus » puisse être proposé et accepté par la communauté scientifique dans son ensemble.

Par ailleurs, la substitution des produits animaux par des denrées végétales pose un problème majeur de disponibilité en nutriments à grande échelle : les apports carnés et lactés en vitamine B12 et certains acides aminés essentiels trouvent difficilement leur équivalent en quantités adéquates dans l'alimentation végétale (Mottet et al., 2018).

Ainsi, si un consensus semble se dessiner dans le sens d'une consommation raisonnée de denrées d'origine animale, les régimes extrêmes, notamment ceux excluant tout produit animal, sont abordés avec la plus grande prudence par les organisations de santé. Par ailleurs, la question en suspens reste, à l'heure actuelle, la possibilité ou non d'une diffusion à grande échelle de ces modes d'alimentation modernes, et notamment de leur impact environnemental. A ce sujet, les avis restent partagés.

### **c. Sensibilité et bien-être animal**

Un élevage raisonné s'appuie sur un bien-être animal maximisé. Cette idée est aujourd'hui soutenue par les éleveurs, les vétérinaires et agronomes tout autant que par les consommateurs. Le bien-être animal de manière générale, et en élevage notamment, constitue une véritable exigence sociétale. Selon les résultats de l'enquête menée en 2015 par l'Eurobaromètre, 94% des européens considèrent qu'il est important de protéger le bien-être des animaux d'élevage, et plus de quatre répondants sur cinq (82%) estiment que le bien-être des animaux d'élevage devrait être mieux protégé qu'aujourd'hui (Eurobaromètre, 2016). La notion de bien-être animal peut cependant être étendue aux animaux de compagnie et aux animaux gardés en captivité de manière générale. Cependant, maximiser le bien-être des animaux nécessite une appréciation de ce qu'est leur bien-être dans des conditions de captivité données. Il s'agit d'apprécier les conditions nécessaires à un état de bien-être satisfaisant pour une espèce différente de la nôtre et dans des conditions spécifiques variables.

Or, jusqu'à récemment, le bien-être d'un animal était essentiellement une absence de mal-être, au moins apparent. Depuis les années 60, le concept a été considérablement développé et constitue un secteur de recherche nouveau, dynamique et multidisciplinaire.

En 1992, le Farm Animal Welfare Council, a établi en 1992 la notion des « cinq libertés des animaux de ferme » (« *Five Freedoms* » en anglais), qui associent perception de l'animal et caractéristiques de l'environnement pour définir un état de bien-être :

- Absence de faim et de soif
- Absence d'inconfort
- Absence de douleur, de blessure ou de maladie
- Absence de peur et de détresse
- Possibilités d'exprimer les comportements normaux de l'espèce.

La définition de ces cinq libertés a servi de base à la plupart des travaux d'évaluation du bien-être des animaux de rente dans un premier temps, puis des animaux gardés en captivité de manière générale. Notamment, de ces cinq libertés découlent les critères d'évaluation développés par le projet Welfare Quality. Ce programme a permis le développement de grille d'évaluation du bien-être, comportant douze critères, pour sept espèces animales domestiques (vaches laitières, bovins à l'engraissement, veaux de boucherie, truies, porcs charcutiers, poules pondeuses et poulets de chair), de l'élevage à l'abattage. Le niveau de conformité pour chaque critère est exprimé par un score de zéro à cent (Tableau I, Veissier et al, 2007).

Actuellement, la définition du bien-être fait plus que jamais appel à des données physiologiques, éthologiques, neurobiologiques, génétiques, mais aussi philosophiques, sociologiques, et économiques. En effet, l'ANSES définit le bien-être animal comme « l'état mental et physique<sup>1</sup> positif lié à la satisfaction de ses besoins physiologiques et comportementaux, ainsi que de ses attentes. Cet état varie en fonction de la perception de la situation par l'animal. » (ANSES, 2018). En ce sens, définir et évaluer le bien-être d'un animal nécessite une appréhension éthologique et neurobiologique poussée de la façon dont un animal perçoit son environnement, au point d'être capable d'en déterminer « les attentes ». Cette approche s'appuie notamment sur l'évaluation de deux caractéristiques psychiques : la sensibilité et la conscience. Une telle évaluation nécessite par ailleurs une connaissance de l'environnement dans lequel évolue l'animal en question, dans ses conditions de captivité le

---

<sup>1</sup> Note de l'ANSES (ANSES, 2018) : « Les deux adjectifs «psychique» et «mental» ont des significations très proches. Ils ont d'ailleurs la même étymologie, l'une grecque, l'autre latine. Ils font référence à l'esprit et à la pensée. Le terme «mental» insiste plus sur les capacités intellectuelles (Qui appartient au mécanisme de l'esprit; qui fait appel aux facultés intellectuelles; TLF CNRS), tandis que «psychique» est plus global (Qui appartient au psychisme, qui concerne l'esprit, la pensée; TLF, CNRS). Les deux termes sont utilisés dans ce document de façon équivalente. »

plus souvent, avec toutes les contraintes économiques et environnementales qui y sont associées.

Ainsi, le bien-être des animaux gardés en captivité est une problématique d'actualité qui implique la société dans son ensemble mais dont la réponse repose nécessairement sur une approche scientifique rigoureuse et adaptée à chaque situation.

#### **d. Société mixte et conséquences médicales**

Par ailleurs, la question des différences et similitudes biologiques entre humains et animaux n'est pas la seule question à laquelle la biologie est amenée à répondre concernant les relations Hommes-Animaux. Ainsi, une autre problématique majeure, d'ordre médical, est régulièrement soulevée : le partage d'un environnement physique commun implique le partage partiel d'un microbiote potentiellement pathogène. Vivre avec les animaux est un risque. S'en nourrir également. Dans une société où l'on cherche à abolir la notion même de risque, les menaces zoonotiques et de l'antibiorésistance sont absolument centrales.

Paradoxalement, s'il s'agit d'une problématique très bien connue, elle fait régulièrement l'objet de discussion en dehors de la question de nos relations aux animaux, et est rarement évoquée directement dans le débat concernant le statut animal et la distance Hommes-Animaux convenable. Ce sont, le plus souvent, des crises sanitaires majeures qui nous rappellent violemment la notion de communauté et ce qu'elle implique en termes de danger. Suite à la crise de la vache folle, Larrere et Larrere écriront ainsi en 1997 : « notre santé est solidaire de celle des vaches (Larrère, Larrère, 1997). L'apparition de l'encéphalopathie spongiforme bovine, qui semble ignorer les barrières d'espèce, rappelle que nous formons avec les animaux d'élevage, que nous le voulions ou non, une communauté dont nous devons connaître les règles, pour leur bien comme pour le nôtre. ». Ils voient dans cette épizootie zoonotique une véritable rupture du « contrat domestique » et un choc sociétal majeur. Par ailleurs, si le regard est souvent porté sur le risque zoonotique en lien avec les animaux domestiques, les dernières épidémies zoonotiques impliquent un monde sauvage que l'on souhaite pourtant de plus en plus proche. Ainsi, le virus Ebola, reconnue d'origine zoonotique, a marqué les esprits, dans un monde que l'on pensait à l'abri des épidémies meurtrières que connaissaient les siècles précédents. De la même façon, la question de la diffusion d'antibiorésistance et le lien avec les traitements antibiotiques vétérinaires mais également l'utilisation en grande quantité d'antibiotiques en médecine humaine sont particulièrement sensibles (Barza, Travers, 2002).



Concernant le volet vétérinaire, cette problématique s’articule autour de plusieurs aspects dont le rôle de la chaîne alimentaire et du contact avec les animaux domestiques dans le transfert de germes antibiorésistants. En effet, dans le Nord-Est des Etats-Unis, une étude rétrospective a permis d’établir un lien entre consommation de viande de bœuf hachée crue ou peu cuite et une épidémie de *Salmonella enterica* sérotype Typhimurium DT104 résistante à plus de cinq antibiotiques (Dechet et al., 2006). Cette épidémie a été à l’origine de plus de 2200 cas cliniques. La viande de bœuf avait été préparée dans un abattoir impliqué par le passé dans une autre épidémie à *Salmonella* multirésistante en 2002 (*Salmonella enterica* Newport). Par ailleurs, une étude de 2010 (Graveland et al., 2010) a mis en évidence une augmentation de la prévalence de *Staphylococcus aureus* Multi-Résistant aux Antibiotiques (SARM) chez les humains en contact plus ou moins étroit avec des veaux de boucherie (prévalence de 15,9% dans les populations travaillant dans des élevages de veaux, 1% pour la population totale). Quoique trop rarement abordée dans les discussions portant sur les relations Hommes-Animaux, la question de l’utilisation des antibiotiques dans les productions animales a été maintes fois débattue et est bien connue du grand public. En revanche, une étude de 2018, menée par des chercheurs de l’université de Glasgow, montre un niveau de méconnaissance très élevé parmi les propriétaires d’animaux de compagnie du risque d’antibiorésistance en général et particulièrement concernant leurs animaux. Il a pourtant été montré que les animaux de compagnie sont également susceptibles de constituer un réservoir de germes multi-résistants et, par leur proximité physique avec l’homme, de les transmettre à leurs propriétaires (Guardabassi, 2004 ; Wieler et al., 2011).

Le risque zoonotique en général, et plus particulièrement la transmission de germes antibiorésistants constituent une problématique médicale majeure, amplement renforcée par l’évolution du statut animal et des pratiques associées, notamment concernant l’animal de compagnie. Cette notion est pourtant trop souvent exclue des discussions concernant les relations Hommes-Animaux.

## 2. Relation Hommes-Animaux : des implications morales majeures<sup>1</sup>

Redéfinir le statut animal dans la société n'est pas seulement, pour ceux qui défendent cette volonté, une question de rigueur scientifique. Si l'on cherche tant à définir ce qu'est « l'animal » par rapport à « l'Homme », ce qui nous différencie ou non, c'est principalement dans le but de redéfinir notre rapport moral aux animaux. Il s'agit même, plus simplement, pour ceux qui sont engagés dans la défense de la cause animale, de ramener notre façon de traiter les animaux dans le cadre de valeurs morales communes, supposées acquises et largement revendiquées dans les sociétés occidentales.

### **a. La naissance de l'anti-spécisme : un courant dans la lignée progressiste d'autres combats de société**

En quoi la (re)définition du statut animal constitue-telle un combat d'ordre moral ? la réponse est évidente pour qui s'intéresse au débat en cours, mais l'est beaucoup moins pour qui ne s'est pas penché sur la question. En ce sens, comprendre comment ce questionnement se situe par rapport à d'autres réflexions sociétales me semble tout à fait éclairant. Nous le verrons, le débat se décline sous une multitude de formes et d'arguments, mais s'initie, de manière générale, par la remise en question de la notion de spécisme. Cette notion trouve, comme souvent, une multitude de définitions selon les penseurs qui l'évoquent. Nous retiendrons la définition proposée par Richard Ryder, qui a créé le concept en 1970 et l'a développé dans « *Animals, mens and morals* », publié en 1971 (Godlovitch et al., 1971): l'auteur désigne, de manière simple, par spécisme « the prejudice against other species », que l'on pourrait traduire par « discrimination sur la base de la différence d'espèce », une définition établie par analogie directe avec les notions de racisme et sexisme.

---

<sup>1</sup> Paul Ricoeur, *Ethique et morale* 1990 : « Faut-il distinguer entre morale et éthique ? A vrai dire, rien dans l'étymologie ou dans l'histoire de l'emploi des mots ne l'impose : l'un vient du grec, l'autre du latin, et les deux renvoient à l'idée de mœurs (ethos, mores) ; on peut toutefois discerner une nuance, selon que l'on met l'accent sur ce qui est estimé bon ou sur ce qui s'impose comme obligatoire. C'est par convention que je réserverai le terme d' « éthique » pour la visée d'une vie accomplie sous le signe des actions estimées bonnes, et celui de « morale » pour le côté obligatoire, marqué par des normes, des obligations, des interdictions caractérisées à la fois par une exigence d'universalité et par un effet de contrainte. » (Ricoeur, 1990) Sur la base de cette distinction, le choix du terme « morale » s'impose, au fur et à mesure de cette section, sur la nuance d' « obligation » et d'universalité, que l'on distinguera de la notion d'éthique qui conserve une dimension plus personnelle et individuelle. Ainsi, la « libération animale » n'est pas « qu'une » question d'éthique. La réflexion concernant le statut des animaux et notre rapport à eux se fonde sur des réflexions éthiques qui doivent conduire à un positionnement moral. L'objectif à terme est de faire du respect de la vie animale, et de sa bien-traitance etc. un principe moral au même titre que la morale gouverne nos rapports aux autres hommes.

En effet, de nombreux philosophes, dont les nombreux contributeurs des « Cahiers anti-spécistes »<sup>1</sup> (Y. Bonnardel, T. Reagan, D. Olivier etc.), établissent un lien fort entre lutte anti-spéciste et les mouvements multiples de défense des minorités. L'évolution de la façon de considérer l'animal irait ainsi dans le même sens que l'abolition de l'esclavage, la lutte anti-racisme, et surtout, plus récemment les mouvements féministes et LGBT (Lesbians, Gays, Bi- and Trans-sexuals). Il existe, d'ailleurs, de manière assez polémique, une théorie de rapprochement du phénomène de meurtre de masse, et notamment des camps de concentration nazis, avec la mise à mort industrialisée et rationalisée des animaux de rente. Cette comparaison exprimée explicitement en 2008 par Patterson, pour qui tout travail animal est exploitation (Patterson, 2008), a été décryptée par Jocelyne Porcher (2011), agronome à l'INRA, et favorable à une forme d'élevage raisonnable qu'elle voudrait respectueuse de l'animal et de l'éleveur. L'analogie trouverait son fondement dans la déconstruction de l'animal par les productions animales industrielles. Le traitement de masse, la brutalité des pratiques et une certaine forme de « banalité du mal » (Hannah Arendt), associés à la perte de communication entre « victimes » et « bourreaux » feraient de l'élevage industriel un monde « désanimalisé et donc déshumanisé » (A. Caillé, préface de J. Porcher 2011). Ainsi, selon cette interprétation, l'analogie est relativement spécifique d'un système de production particulier, en lien direct avec la rupture industrielle du XX<sup>ème</sup> siècle évoquée en I. Pourtant, le questionnement moral dépasse largement les bornes de l'élevage industriel.

En fait, la question du statut animal s'inscrirait dans la même lignée que d'autres luttes sociales au sein d'une figure progressiste caractéristique (Bimbenet, 2017). La critique du spécisme s'inscrit elle-même volontairement, et comme en témoigne le choix du terme, dans le même courant de pensée que la critique du racisme ou celle du sexisme. Ainsi, aujourd'hui, le racisme, le sexisme ou encore l'antisémitisme sont rejetés avec violence par les populations occidentales, du point de vue moral et légal. Le lien théorique que certains philosophes établissent entre la lutte anti-spéciste et la lutte contre les autres grands courants discriminatoires tendrait à faire du spécisme « l'étape » suivante de notre progression morale : dans quelques années, peut-être considérerons-nous le spécisme avec le même dégoût que la majorité d'entre nous considère aujourd'hui le racisme. Cette idée prend une telle importance

---

<sup>1</sup> « *Les Cahiers antisécistes* » sont une revue créée en 1991 dont la vocation fut définie ainsi par ses fondateurs: «remettre en cause le spécisme et explorer les implications scientifiques, culturelles et politiques d'un tel projet». [...] Une définition plus large et plus floue de la vocation de la revue englobe sans doute mieux ce qu'elle a été jusqu'à nos jours: une publication qui s'inscrit dans le cadre du mouvement social dit «animaliste», et qui aborde toute sorte de sujets en rapport avec les animaux. » La revue publie des articles de philosophie, des débats, des analyses de livre etc. et compte parmi ses contributeurs Y. Bonnardel, J. Rachels, G. Francione, P. Singer, P. Cavalieri, T. Reagan, F. de Waal. Etc.

que l'association entre féminisme et véganisme par exemple a été théorisée longuement et à plusieurs reprises dans des livres comme celui de Carol J. Adams (Adams, 2015).

Ce regroupement des luttes s'appuie sur le fait qu'une même idéologie morale serait à l'origine de tous les phénomènes de maltraitance d'un groupe. D'une part, « on respecte mieux ce qui nous ressemble ». D'autre part, la notion de « hiérarchie naturelle », de race et de sexe, est au cœur du problème : les relations Hommes-Animaux, de même que ne l'étaient les rapports de domination entre Hommes (homme/femme, race blanche/noire), s'appuient sur une notion d'infériorité naturelle justifiant que l'individu et le groupe auquel il appartient soit systématiquement en position de dominé. Ainsi, la figure de l'animal-machine de Descartes, évoquée dans le I, représente bien plus qu'une simple théorie scientifique : ce serait avant tout un argument simple et efficace du point de vue moral (et religieux) pour justifier les mauvais traitements animaux et qui laisse la porte ouverte à tous les scandales.

Ainsi, de même que les femmes, par leur « incontestable faiblesse physique » ont longtemps été rendues dépendantes de l'homme, la frontière supposée scientifique entre Hommes et animaux, le bien connu « propre de l'Homme », justifie-t-elle une tout aussi incontestable supériorité et donc un pouvoir naturel sur ce qui nous est « inférieur ». C'est ce qu'explique Julie Coumeau (Coumau, 2016) : « L'esclavage et le sexisme reposaient sur l'idée de nature. L'idée de nature est façonnée pour démontrer des hiérarchies naturelles qui légitiment ensuite des hiérarchies sociales. L'appropriation s'effectue collectivement en tant que classe sur une autre classe. » La notion de Nature est centrale dans les rapports de domination et d'appropriation d'un groupe humain sur un autre, d'un sexe sur un autre ou encore d'une espèce sur une autre. « Ce qui est naturel est bien, répète-t-on. La Nature est un ordre, harmonieux, où toute chose est à sa place, qu'il ne faut pas déranger. Elle inspire un sentiment religieux de respect, au sens d'adoration et de crainte (comme de soumission devant tout ce qui nous paraît puissant et dangereux). » explique Yves Bonnardel (Bonnardel, 2005). Chaque civilisation a tiré de cette notion et de son caractère quasi-sacré et supposé immuable (sauf pour l'être humain) une justification des rapports de domination et d'appropriation qu'elle entretenait avec d'autres groupes humains. Aristote disait, déjà, « la Nature tend assurément à faire les corps d'esclaves différents de ceux des hommes libres, accordant aux uns la vigueur requise pour les gros travaux, et donnant aux autres la station droite et les rendant impropres aux besognes de ce genre... » (*Politique*, I, 5, 25). Or, d'après Y. Bonnardel cette théorie est applicable au spécisme (Bonnardel, 2010), à une différence près (Bonnardel, 1994):

« C'est que, *a contrario* des autres luttes, celle pour la libération animale est condamnée à rester un mouvement des dominants eux-mêmes, et à ne pas pouvoir compter sur la détermination, l'intelligence et la critique idéologique (culturelle) des dominés, comme celles que peuvent exercer les colonisés, les noirs américains, les femmes, etc., dans le cadre de « leurs » luttes. C'est donc à nous de nous atteler à cette tâche, pour laquelle nous ne sommes pas des mieux placés ; cela passe par la critique des thèses éthiques traditionnelles de l'humanisme, au profit, par exemple, de l'idée de considération égale des intérêts, mais aussi, donc, par la critique de notre vision commune des animaux comme êtres *naturels*, immensément différents des humains, qui seraient, eux, des êtres *libres*. C'est en fait la dichotomie Humanité/Nature elle-même qu'il me semble essentiel de critiquer : s'il y a des différences radicales à faire dans le réel, elles ne me semblent pas correspondre du tout à ce qu'on entend par naturel et humain, naturel et social, naturel et artificiel. »

Le travail culturel et sociétal en cours sur la notion d'éthique pour l'animal est un témoin d'un culpabilisme humain fort et d'une pression morale majeure de « réparer le tort commis » ; tort commis envers les animaux mais aussi un culpabilisme plus général face aux erreurs et horreurs imputables à l'Homme et aujourd'hui dénoncées. L'animal est alors élevé en étendard de toute les luttes et « victime absolue » (Garcia, 2011).

#### **b. « Une similitude constatée fonde une égalité exigée » : la similitude comme obligation morale ?**

C'est, dans un premier temps, en réfutant cette notion de différence et notamment en abolissant la notion de propre de l'Homme que se sont développés les mouvements de défense animale. Dès l'Antiquité, un courant « zoophile », soutenu entre autres par Pythagore et Plutarque était favorable au respect de l'animalité (Chapouthier, 2009). Même du temps de la grande époque de l'Animal-Machine de Descartes, des voix s'élevaient déjà et ont créé un terrain idéologique fécond à l'arrivée de la théorie de l'évolution de Darwin (Baratay, 2012). À partir de là, les mentalités évoluent progressivement et, si le contexte social entraîne un retour en arrière manifeste du statut des animaux au XX<sup>ème</sup> siècle, le développement des aspects éthiques des relations Hommes-Animaux ne s'est pas arrêté pour autant.

Les sciences évoquées en 1. (phylogénie, éthologie, cognition, primatologie, génétique) vont toutes dans le sens d'un rapprochement biologique des Hommes et des autres animaux. Il est maintenant inconcevable de contredire l'assertion « l'Homme est un animal », et c'est

même « un animal comme les autres ». Prenant appui sur les sciences, « l'éthique animale » a ainsi proposé ses premières volontés de protection animale sur la base de la « similitude des esprits » exprimée pour la première par Taimie L. Bryant en 2007 (Bryant, 2005). « *Stated generally, the argument is that if animals are similar to humans as to capacities and characteristics of humans that define humans, then animals should receive protections equivalent to the protections of humans because a just society treats like entities alike. I refer to this as “the similarity argument.”*<sup>1</sup> » Ce raisonnement constitue, à titre d'exemple, le fondement du Projet Grands singes, initié par Peter Singer, un des pionniers du mouvement de libération animale et auteur de « La libération animale », et Paola Cavalieri en 1993. Trente-quatre scientifiques, (éthologues, et philosophes notamment) dont Jane Goodall, Tom Regan, Mark Bekoff et Gary Francione, ont contribué à la rédaction du « Great Apes Project: Equality beyond Humanity » (Cavalieri et al., 2003). Ce projet vise à inclure les chimpanzés, les gorilles et les orangs-outangs dans le cadre des droits fondamentaux normalement réservés à l'espèce humaine, parce qu'ils « sont les plus proches cousins de notre espèce (et qu'ils) sont par ailleurs pourvus de capacités mentales et d'une vie émotionnelle suffisantes pour justifier leur inclusion au sein de la communauté des égaux. » (Singer et al., 1993). Ainsi, l'argument de la similitude permettait ici d'étendre le champ du droit à trois espèces animales supplémentaires, et se présentait ainsi comme un premier pas dans le mouvement de libération animale.

En effet, les principaux penseurs de l'éthique animale ont, par la suite, successivement brandi de nouvelles similitudes biologiques, plus inclusives, comme arguments de protection : la reconnaissance de soi, typiquement, a été un argument central pendant plusieurs années. Le raisonnement qui sous-tend cet argument peut se résumer ainsi : « *S'ils sont capables de se reconnaître dans un miroir, comme nous, ils font preuve de capacités intellectuelles élevées et nous ressemblent. S'ils ne sont pas différents de nous, ils ne peuvent pas être traités différemment.* » Or le gros défaut de cette approche reste le passage de la capacité commune à l'obligation morale. Pourquoi le fait de se reconnaître dans le miroir aurait-il une plus grande valeur morale que le fait de voler ? Pourquoi le fait de se reconnaître dans un miroir induirait, de fait, une inscription d'un animal dans le champ du droit, puisque donner des droits équivalents aux humains et non-humains est l'objectif final de la démarche ? Telles sont les questions que soulève la théorie de la similitude des esprits. De plus, la lutte antispéciste ne

---

<sup>1</sup> « De manière générale, l'argument est que si les animaux sont similaires aux humains sur le plan des caractéristiques qui définissent justement l'être humain, alors les animaux devraient recevoir des protections équivalentes à celles des humains parce qu'une société juste traite de manière semblable, des êtres semblables les uns aux autres. Je désigne cet argument sous le terme « argument de la similitude »

tomberait-elle pas, par l'argument de la similitude, dans le piège du passage d'un « spécisme absolu » à un « spécisme conditionné » selon les termes de James Rachel (Rachels, 1987 ; Rachels, Reus, 1998). Ainsi, Gary Francione qui avait pourtant participé au Projet Grand singe, en a finalement relevé les faiblesses dans un article paru en 2006 : « la théorie de la similitude des esprits est tout juste bonne à renforcer notre propension à exclure pratiquement tous les êtres non humains de la communauté morale. (...) Bien que la théorie de la similitude des esprits soit manifestement d'invention récente, le geste qui consiste à subordonner le statut moral des individus à la possession de caractéristiques cognitives situées au-delà du plan de la sensibilité n'a rien d'inédit. » (Francione, 2010). Tristan Garcia amorçe le même type de réflexion, et discute, entre autres, la notion de communauté du « nous » et le risque de simple déplacement arbitraire de la frontière de la morale (Garcia, 2011).

S'il ne fait manifestement pas obligation morale<sup>1</sup>, l'argument de la similitude peut, par contre, facilement parler à la sensibilité de chacun : c'est parce qu'on peut se reconnaître en l'autre qu'on éprouve pitié et empathie. En ce sens, il présente l'énorme défaut d'aboutir à la mise en place d'une échelle de protection en fonction d'un système empathique formé de cercles concentriques organisés autour de l'humain tels que les décrits Dominique Lestel (2007). Autrement dit, plus un animal nous ressemble, plus il est digne d'être protégé. Ce qui semble, tout d'un coup, moralement incorrect. On pourrait alors envisager de dégager l'argument de tout affect. La similitude se heurte malgré tout, d'une part, à la « pétition de principe morale » (Francione, 2010) évoquée précédemment (« nos caractéristiques cognitives ont plus de valeurs morales que toute autre caractéristique biologique »), et, d'autre part, à un raccourci non-justifié entre fait biologique et inscription dans le droit, que E. Bimbenet qualifie de « sophisme naturaliste »<sup>2</sup> (Bimbenet, 2017). L'argument de la similitude n'a pas une force d'obligation morale suffisante pour un engagement souhaité aussi fort.

---

<sup>1</sup> « Cette obligation, cet impératif, s'affirme d'une façon absolue : elle est un impératif catégorique. Elle ne dépend pas plus de notre bon plaisir que de celui d'autrui ; elle ne provient pas davantage de quelque autorité humaine ; et, bien que cet impératif s'articule dans notre intimité la plus personnelle, ce n'est pas nous qui l'y prononçons, puisque c'est à nous qu'il s'adresse et s'impose. » (De Raeymaeker, 1961)

<sup>2</sup> Expression de G.E. Moore, *Principia Ethica* (Moore, 1959), sur la base d'une réflexion de D. Hume, *Traité de la nature humaine*, (Hume, 1983) qui souligne l'incorrection d'un passage sans justification du fait, au devoir, glissement imperceptible du « est/n'est pas » au « doit/ne doit pas ».

« Aucun fait naturel n'a le pouvoir de nous obliger moralement ; un fait, parce qu'il n'est qu'un fait, ne saurait faire droit. » (Bimbenet, 2017)

L'argument de la similitude évolue ainsi rapidement dans le cadre d'une notion de pitié en tant qu'empathie ressentie par rapport à des êtres vivants auxquels on s'identifie. Nous définissons ainsi une notion plus psychologique que morale, qui tend à une forme masquée d'anthropocentrisme, fréquemment reprochée aux courants de libération animale. Rechercher chez l'animal des caractéristiques humaines le rendant « dignes de droit » et qui parle plus à l'empathie qu'à la morale, ne peut être fondatrice d'une égalité morale.

D'ailleurs, cette sensibilité accrue pour la souffrance des animaux qui nous ressemblent le plus, introduit le raisonnement suivant, celui d'une protection fondée sur la sensibilité.

### **c. Statut d'être vivant sensible et souffrance animale**

Fin de la citation de Y. Bonnardel (1994) :

*« Me semble bien plus pertinente la distinction qu'on peut établir entre ce qui ressent, souffre, a conscience, et ce qui est insensible. La distinction entre les « choses » qui ont des intérêts, dont l'existence peut se passer bien ou mal, et les choses auxquelles rien n'importe, insensibles, ne dégageant pas de valeurs par elles-mêmes. »*

Définir la sensibilité est en soi, un nouveau défi. De la sensibilité nerveuse, matérialisée biologiquement, à la sensibilité au sens philosophique, il s'agit encore une fois d'une notion aux sens multiples. Cependant, à la croisée des approches, la sensibilité définit le fait qu'il existe, pour l'être vivant en question, un bien et un mal et, en ce sens, un intérêt, pour cet être vivant, à aller vers son bien. Cette approche inclut nécessairement le pathocentrisme dans le cadre de la morale.

Le pathocentrisme est souvent, à son tour, accusé de faux bon-sentiments et de vouloir protéger la sensibilité des Hommes plus que celle des animaux : « nous sommes devenus sensibles à leur sensibilité », dans une société qui vise à épargner la sensibilité de tout un chacun par-dessus tout, comme le décrit Norbert Elias (Elias, Kamnitzer, 2003). C'est pourtant ce dont se défend justement la théorie de « la sensibilité comme obligation morale » telle que la présente Peter Singer (Singer, 1993). Cette théorie s'appuie sur une volonté d'objectivité fondamentale. La sensibilité est un fait et ne s'inscrit pas, contrairement à l'argument de la similitude, dans le cadre d'une manifestation empathique. C'est précisément ce qui donnerait un poids moral considérable à l'argument. Singer se plaint d'ailleurs à rappeler : « We're not animal lovers ».



Il n'en reste pas moins que la sensibilité des animaux parle directement à la nôtre : la souffrance animale est génératrice d'un « effroi directement ressenti » (Bimbenet, 2017). C'est, entre autres cet effroi qui crée l'urgence du débat. Ainsi, d'autres philosophes, dont Christiane Bailey, quoiqu'en accord avec la volonté d'une protection animale fondée sur leur sensibilité, juge contre-productif de nier toute implication de la sensibilité humaine (Bailey, 2015). La souffrance de l'animal en tant que fait, de même que le sentiment provoqué chez l'observateur, sont tous deux à même de justifier une volonté impérieuse de faire cesser cette souffrance. En ce sens, est-il vraiment contradictoire de considérer la souffrance animale comme un fait objectif tout en acceptant qu'elle soulève en nous, être vivant sensible au même titre que les autres, un profond sentiment de rejet ?

Quelle que soit la réponse à cette question, il n'en reste pas moins que considérer que la sensibilité d'un animal et donc sa volonté d'aller vers son bien et de ne pas souffrir, doit être respectée et protégée, induit une difficulté pratique majeure. Tous les êtres vivants sensibles sont ainsi mis sur un pied d'égalité en terme de « valeur morale » ... Quelles en sont les conséquences concrètes ? Notamment, est-il moral de tuer, pour le manger, un animal que l'on sait sensible ? Pour les adeptes de régimes vegan, la souffrance animale est doublée d'une supposée inutilité des produits animaux du point de vue nutritionnel. Dans ce contexte, la question se reformule donc sous cette forme choc : est-il moral de continuer de donner la mort à des êtres vivants sensibles alors qu'il nous serait technologiquement possible de faire autrement ? Il s'agit, bien entendu, d'un point de vue orienté, qui part du principe, pour l'instant non consensuel, que les produits animaux sont facultatifs dans l'alimentation et le mode de vie humain. Cependant, au-delà de ce dernier débat, la question de la sensibilité est d'autant plus importante que pour quelqu'un qui considère comme immorale la souffrance et la mise à mort animales, en y mettant sincérité et affectif, aucun autre argument ne peut faire sens. L'arrêt de la souffrance d'un animal sensible passe bien au-delà de toute discussion d'ordre matériel, pragmatique. C'est un argument qui se veut au-dessus des autres, et qui balaie notamment par elle-même la théorie de la similitude d'esprit. La sensibilité est selon Gary Francione « un critère suffisant d'intégration au sein de la communauté morale » (Francione, 2010). « Si un être souffre, il ne peut y avoir aucune justification morale pour refuser de prendre en considération cette souffrance » conclue Peter Singer (Singer, 1993).

Malgré tout, cette approche souffre cruellement de sa théorisation sans vision pratique réalisable à court comme à long terme. Comment ouvrir à ce point la communauté de l'égalité morale ? Si la sensibilité partagée n'implique pas nécessairement une égalité de traitement, il n'en reste pas moins que préserver la vie idéale de tous les êtres vivants sensibles est un défi

sans précédent. Ainsi, Peter Singer suggère de « modaliser » les droits de chaque espèce en fonction de ses capacités cognitives et notamment d'anticipation. Regan, quant à lui, propose une limitation pratique aux mammifères moraux de plus d'un an (Regan, 2013), une proposition qualifiée simplement de « mammiférisme » par Tristan Garcia (Garcia, 2011). Même des ouvrages comme Zoopolis qui font l'effort de transcrire en politique la volonté des éthiques animales se heurtent aux limites de la notion de porte-parole notamment (Donaldson, Kymlicka, 2016). Ainsi, si la sensibilité est la distinction par un être de ce qui est bien ou mal pour lui-même, qui saura exprimer le bien et le mal de la vie d'un cochon ? Il faudra un humain pour l'exprimer. Saura-t-il le faire sans anthropomorphisme ?

Enfin, fondamentalement, cette théorie souffre d'une contradiction d'ordre psychologique : mettre sur un pied d'égalité morale, sur la base de la sensibilité, l'enfant, le chien et le criminel va à l'encontre de la psychologie humaine... Est-ce bien raisonnable ? Est-il moral de sauver un chien plutôt que son enfant, l'un et l'autre étant « sensiblement égaux » ?

Dans la lignée des combats contre le racisme ou le sexisme, l'anti-spécisme se dessine comme une lutte en faveur d'une minorité exploitée sous le prétexte d'une infériorité naturelle. Or, la preuve scientifique de la continuité biologique entre humains et non-humains bouleverse la notion de propre de l'Homme et questionne profondément notre rapport moral aux animaux. De l'argument de la similitude au pathocentrisme, philosophes, éthologues et autres scientifiques s'interrogent. S'ils ne sont pas différents de nous, pourquoi les traiterions-nous différemment ? Par ailleurs, ayant conscience de la sensibilité des animaux, est-il moral d'entretenir un système d'exploitation source de souffrances inévitables, même dans un contexte d'élevage soucieux du bien-être des animaux ? Par ailleurs, de l'interrogation à la réalité pratique, le gouffre est immense : une égalité de sensibilité entre les êtres vivants implique-t-elle, comme le suggère certains penseurs, une égalité de traitement ?

Cette réflexion morale, qui est pourtant loin d'être neuve, prend tout son sens au XXI<sup>ème</sup>, parce qu'elle s'inscrit dans un contexte social propice à cette réflexion.

### 3. Un contexte social propice à la remise en question de notre rapport aux animaux

La valeur morale du questionnement relatif à la place des hommes et des animaux est incontestable et intemporelle. Pourtant, l'ampleur que prend le débat qui en résulte dans les sociétés occidentales du XXI<sup>ème</sup> siècle s'ancre dans un contexte social favorable et spécifique.

#### **a. La situation sociale comme facteur explicatif du débat en cours**

Nous avons déjà évoqué dans ce travail la rupture constituée par l'industrialisation de l'agriculture au XX<sup>ème</sup> siècle. Cette rupture n'est pas seulement technologique, elle est un véritable tournant social et une des raisons de la mise en lumière récente et horrifiée de l'exploitation animale. Il est effectivement très probable que l'image que le public a de la façon dont l'agriculture traite les animaux soit amplement faussée par les excès due à l'industrialisation de l'élevage et de l'abattage, par les productions animales et la zootechnie, dans leurs aspects négatifs. C'est un des axes fondamentaux du travail de Jocelyne Porcher : elle établit une distinction fondamentale entre productions animales, pour lesquelles l'animal serait avant tout un outil, et élevage véritable, dans lesquels Hommes et Animaux « travaillent ensemble ». Selon elle, le fait que l'on ne connaisse du travail animal que la « machinisation » de l'animal dans un contexte productiviste témoigne de « ce que la diffusion du rapport industriel au monde a fait de nos vies ». Ce point de vue est très proche de la vision du système agricole industriel donnée par Larrère et Larrère (1997) lorsqu'ils discutent de la rupture, dans ce contexte, d'un contrat domestique millénaire. Ainsi, sans rejeter tout ce que la zootechnie et les productions animales ont pu apporter à l'agriculture moderne, il semble incontestable que cette industrialisation massive a eu au moins deux effets :

- Le sentiment d'un retour à l'Animal-Machine du XX<sup>ème</sup> siècle, dans le cadre de l'élevage industriel essentiellement (*cf. supra*) monopolise l'attention. Cette vision trop peu contre-balancée de l'élevage laisse penser que les animaux d'élevage seraient nécessairement transformés en « machines à faire des veaux et produire du lait », dont on rationalise la vie en termes purement techniques et économiques, et ne donne à voir des animaux qu'un statut de victimes des Hommes.

- La création d'un contexte social contestataire plus global dans un système qui maltraite la vie de l'animal mais aussi celle de l'humain. Cette idée rejoint un aspect évoqué dans le I : la façon dont on traite les animaux est bien souvent représentative d'un rapport à la vie en général, et notamment représentative de la façon dont on traite également la vie

humaine. Ainsi, nous avons déjà cité le rapprochement proposé par J. Porcher entre Ressources Humaines et Ressources Animales, dans les structures agricoles mais également dans le monde du travail en général. Plus généralement, il semble que les animaux soient loin d'être les seules victimes d'un système industrialisé de compétitivité. Ainsi, le lien entre productivisme et compétitivité et bien-être au travail et en général a été un motif d'inquiétude central des trente dernières années. Philippe Askenazy, économiste du travail, concluait ainsi, en 2009 : « L'intensification est donc un phénomène directement dû à la révolution industrielle actuelle (Askenazy, 2009). Une dégradation des indicateurs de santé au travail et des risques professionnels s'est déjà observée lors des précédentes révolutions industrielles. » Ainsi, plus qu'une lutte « pour l'Animal » uniquement, la « libération animale » serait un des aspects d'une lutte plus vaste contre un système économique et politique dans lequel l'individu compte trop peu. Ce phénomène est notamment très bien mis en évidence dans la thèse de J. Coumau par la convergence des luttes dans le phénomène « Nuit debout » : les luttes antispéciste et anticapitaliste, entre autres, s'y confondaient (Coumau, 2016).

Dans le contexte décrit précédemment, caractérisé par une forme de culpabilisme moral fort, la figure animale, victime, comme les Hommes, d'un système de production et consommation qui tend à écraser l'individu, devient la figure de proue d'un mouvement de contestation globale. « L'Animal » devient la « victime suprême, privée de parole et incapable de se défendre par elle-même » que décrivait E. Bimbenet (2017).

Parallèlement, et de manière plutôt paradoxale, un deuxième mouvement social coexiste avec le premier : le « phénomène animal de compagnie » de Digard (1999). Plus de 50% des foyers français comptent un animal de compagnie. De nombreux sociologues, philosophes et anthropologues se sont intéressés à cet engouement populaire massif pour l'animal de compagnie et les facteurs explicatifs proposés sont nombreux. La valeur refuge des animaux dans les situations de crise et pour contrer la solitude humaine sont des thèmes récurrents, bien que peu appuyés par les données chiffrées. Catsaras (1999) évoquait cet aspect fondamental de nos relations aux animaux : « Grâce à l'animal qui apporte sa chaleur d'être vivant et son amour sans limite, est ainsi rétabli le lien qui manquait à l'humain rongé par la solitude notamment. (...) Tous ces phénomènes, comme la solitude révélée par le besoin d'un animal, sont des signes caractéristiques du mal-être de nos sociétés actuelles. ». Ainsi, si Catsaras y voit un phénomène de solitude et de mal-être social moderne, Dominique Lestel (2007) généralise la solitude humaine et en fait une caractéristique humaine tristement

fondamentale. Il y décrit un Homme « prisonnier d'une solitude spécifique insupportable », exposé, par son isolement, à l'ennui et la mélancolie. C'est ce profond sentiment de solitude, *a priori* intemporel, qui nous pousserait vers les animaux en général : « Nous ne sommes plus si seuls que cela si nous sommes prêts à reconnaître dans l'animal un compagnon possible ». Malgré tout, comme le suggère Marc Catsaras, le sentiment de solitude expérimenté universellement par l'espèce humaine est, sans aucun doute, amplement renforcé par un schéma social moderne sans précédent. Le titre choisi par David Riesman pour son analyse du monde moderne en 1964 parle de lui-même. « La foule solitaire » est ainsi un classique du genre, centré sur une forme de déterminisme de soi dictée par les normes sociales et le regard de ses pairs, une « extro-détermination », dont résulte un isolement marqué et générateur d'une angoisse grandissante (Riesman, 1964). Cet isolement social, conjoint à une perte de notre aptitude à l'action et à la parole, décrite par Hannah Arendt, font de l'animal un nouvel interlocuteur privilégié.

Enfin, un troisième mouvement se dessine dans le paysage social actuel et se caractérise par l'idéalisation du monde sauvage. Comme l'explique Sergio Dalla Bernardina dans un entretien pour La Fondation François Sommer en 2018, la société occidentale semble avoir perdu les contours de la frontière qui sépare les mondes domestique et sauvage (Dalla Bernardina, 2018). Cette confusion se traduit par un attrait touristique plus fort que jamais pour les animaux sauvages, une patrimonialisation du gibier qui devient, aux yeux du public un vaste troupeau d'animaux domestiques. Le traitement actuel des prédateurs est symptomatique de cette situation : S. Dalla Bernardina parle des « caractéristiques édulcorées des prédateurs », par « falsification de l'éthologie et attribution de vertus ». Plus on veut protéger les fauves plus ils disparaissent au sens « sauvage du terme ». De la même façon, Gouabault et Jeangros (2010) évoque la même évolution : « les nuisibles d'hier deviennent les héros d'aujourd'hui ». C'est également l'avis que développe Véronique Champion-Vincent dans un article publié en 2002 dans lequel elle explore le débat autour du retour du loup en France : « « L'émergence des amis des animaux sauvages qui se polarisent sur des espèces phares est un fait social important de ces dernières années » (Champion-Vincent, 2002). Il existe ainsi, aujourd'hui une forme d'utopie de la nature en lien direct avec la perte du monde rural. « Le sauvage devient un véritable espace projectif et accepte n'importe quel type de représentation » (Sergio dalla Bernardina, 2018), il est porteur d'une connotation authentique plaisante et associé à un sentiment de liberté inaccessible. Ce phénomène est, pour finir, décrit avec une certaine ironie amusée, par l'expression du journaliste Reynaert à ce sujet « le

syndrome du Trianon », citée par J-P. Digard (1999) dans le chapitre qu'il consacre à « la Fascination du sauvage » : « ce rêve de nature à la Marie-Antoinette, d'une nature embellie et irréelle où il n'y a que des gentils moutons, peignés et parfumés, et où, pour un peu, les loups deviendraient végétariens ».

L'association de ces différentes circonstances sociales est à même de créer une situation de confusion globale sur ce qu'est l'animal, dans une population à dominante urbaine. Effectivement, à partir de ce que l'on vient de décrire, quelle vision des animaux peut donc avoir un citadin ?

1. Un animal de rente jusque-là dans l'ombre, remis dans la lumière par les courants de libération animale et qui monopolise l'attention par son statut de victime du système industriel ; statut que l'on ne peut nier, par certains aspects, mais qui occulte complètement ce qu'est une vache, ou un cochon, ce que c'est que de vivre avec eux, et donc ce que peut être la relation Hommes-Animaux, et notamment Éleveur-Animaux, dans un contexte d'élevage raisonné.
2. L'animal de compagnie, ce presque humain qui nous est si cher (voir partie II)
3. Des animaux sauvages lointains, inconnus, et librement idéalisés, de fait.

Ainsi, le débat concernant le statut animal s'inscrit dans un contexte social global contestataire et dans lequel « l'Animal » est paradoxalement plus proche que jamais par certains aspects et pourtant complètement méconnu par d'autres. L'idéalisation de la part animale que nous connaissons le moins bien, associée à l'image positive véhiculée par la seule catégorie animale que nous côtoyons quotidiennement, les animaux de compagnie, s'associent alors pour renforcer une figure animale d'autant plus victime qu'elle est idéalisée.

#### **b. Des phénomènes sociaux comme facteur « d'expansion » du débat en cours**

Au début du XXI<sup>ème</sup> siècle, la sensibilité et la souffrance animales, pourtant questionnées depuis le XVIII<sup>ème</sup> siècle au moins, deviennent des problématiques centrales. De même, le véganisme existe depuis des années mais restaient jusqu'à présent une tendance facilement dénigrée : c'est aujourd'hui un courant en pleine expansion, et particulièrement « instagrammable ». Comment expliquer cette mise en lumière brutale et à grande échelle d'une cause animale pourtant discutée depuis plus de cent ans ?

Baratay apporte un premier élément de réponse au cours d'une conférence donnée à l'Université Jean Moulin Lyon 3, en 2015 (Baratay, 2015). Il explique en effet que l'importance prise, aux yeux du public, par la question animale s'appuie en grande partie sur la place prépondérante des sciences dans ce débat, et dans la société en général. Comme nous l'avons discuté au début de cette partie, les sciences apportent une quantité de résultats d'une grande pertinence, à la fois sur ce qui nous lie ou nous différencie des autres espèces animales, mais aussi sur des questions de bien-être des animaux ou de nutrition humaine. De même, la souffrance animale trouve dans la biologie un support crédible fait de neurones, d'hormones et d'imagerie médicale. Dans une société sensible à l'argument scientifique, ces données permettent au débat de passer du domaine de l'anecdote vécue, qui était la forme majoritaire que prenaient les arguments des défenseurs de la cause animale du siècle précédent, faute d'autres données objectives, à celui de réalité démontrée. La valeur scientifique et donc rationnelle du questionnement actuel fait qu'il ne peut plus être ignoré et prend nécessairement de l'ampleur.

Par ailleurs, à ce premier aspect s'ajoute le rôle amplificateur incontestable d'une « société de communication et de parole donnée à tous ». Notamment, les réseaux et médias sociaux servent de support à la diffusion illimitée, voire incontrôlée, du questionnement. Par exemple, l'extension du mouvement vegan et sa « valeur sociale » est intimement liée à la diffusion de vidéos, photos, et articles sur les réseaux sociaux et au travail de personnalités influentes (influenceurs), sur internet (Lowbridge, 2017). De la même façon, la diffusion d'idées en faveur de l'arrêt de l'exploitation animale est un système de communication très réfléchi. Ainsi, Brendon Bosworth s'intéresse dans sa thèse « Spreading the word: communicating about veganism », à la façon dont les adeptes du veganisme communiquent avec les non-vegans : il montre ainsi comment la communication vegan sur les réseaux sociaux est adaptée en permanence aux objections qui leur sont opposées, et aux sensibilités du public touché (Bosworth, 2012). De même, l'influence d'un certains nombres de vegans célèbres est amplement utilisée et leur témoignage est largement diffusé. L'existence d'un « vegan social network » (Reymond, 2016) est ainsi une des causes essentielles de l'extension du phénomène et de l'image positive qu'elle véhicule auprès d'une partie de la population. Par ailleurs, ce système de communication n'est pas seulement un outil de communication efficace pour chercher à diffuser une façon de penser. C'est également un moyen de répondre aux attentes de la part des consommateurs en termes d'informations. Une thèse a ainsi été publiée en 2017 sur l'utilisation des médias sociaux par les industries agro-alimentaires productrices de protéines animales pour communiquer au sujet du bien-être animal auprès des

consommateurs, répondant ainsi à une demande forte de savoir d'où vient la viande et comment elle est produite. (Norton, 2017)

La question de nos relations aux animaux est donc un sujet excessivement présent sur les réseaux et médias sociaux et l'importance populaire de ce questionnement s'appuie sur les formidables propriétés de ce système de communication. Il permet en effet d'ouvrir des débats, classiquement réservés aux spécialistes de la question, à toutes les strates de la population. Il permet également la diffusion massive d'informations, la communication participative, le feedback et la discussion. Il favorise la création de communautés d'idées (social media transforming society) et joue un rôle majeur dans la mobilisation physique des gens pour une cause. C'est ce que rapporte Conover et al, lorsqu'ils s'intéressent à l'occupation de wallstreet contre le capitalisme qu'ils étudient sous des aspects de communication digitale, *via* le site Twitter notamment (Conover et al., 2013). De la même façon, J. Coumau (2016) montre par la description de la page facebook « vegan de Paris » l'importance du rôle de ce type de réseaux dans le sentiment de communauté.

La société formée dans ce contexte-là en est profondément impactée tant en politique, qu'en médecine et dans la plupart des domaines. Jusqu'à une époque récente, les médias en général étaient considérés « séparément de la société, et de la culture ». Les scientifiques s'intéressaient alors à l'impact de certains messages véhiculés par les médias sur les individus et les institutions dans le cadre d'une campagne politique par exemple. Aujourd'hui, les sociétés occidentales sont « imprégnées de médias », à tel point qu'on ne peut plus simplement les aborder de manière isolée. On ne peut plus choisir de s'appuyer sur les médias pour communiquer : les institutions politiques, culturelles, et sociales doivent s'adapter à leur omniprésence pour exister et communiquer. Les médias font partie du fonctionnement de ces institutions et de la société en général, tout en conservant un statut d'institution indépendante : cette dualité est centrale dans le nouveau fonctionnement de notre « société médiatisée ». L'influence de cette médiatisation est telle qu'elle implique tous les domaines : de la politique, aux sciences. Ainsi, Weingart prévoyait, en 1998 déjà, un rôle croissant de l'opinion publique dans le domaine des sciences et, en ce sens, une médiatisation de plus en plus forte des sciences. En effet, l'accès permis à tous à une quantité incroyable d'information et la possibilité, pour tous, d'y répondre et de réagir publiquement, sont positifs par bien des aspects, mais représentent également un risque majeur de perte de repère : notamment une perte de distinction entre faits et interprétations, mais aussi des anciennes divisions ontologiques (Hjarvard, 2008).



Cette réflexion est, pour finir, indissociable de l'accès conjoint et non contrôlé à des *fake news*. Le domaine médical en est profondément impacté. Une analyse de l'emprise des *fake news* sur les médias sociaux polonais a ainsi montré que 40% des liens analysés, supposés traiter de médecine, contenaient des informations classées comme *Fake news* (medical *fake news*). La diffusion de ces *fake news* est par ailleurs en lien direct avec un mouvement de scepticisme de plus en plus présent : il est ainsi question de « *medical conspiracy theory* » (Oliver, Wood, 2014), relativement contradictoire avec la confiance générale dans le progrès scientifique évoqué précédemment. Une grande partie des *fake news* s'appuie ainsi sur un esprit de méfiance envers la médecine mais surtout les industries pharmaceutiques qui y sont rattachées. Or, l'étude montre en plus que non seulement ces théories complotistes sont répandues dans la population mais que le fait d'y croire ou non est corrélé à un certain type de comportement de santé (médecine alternative, refus de vaccination et de bilan de santé). Ce n'est donc pas seulement une problématique d'opinions : la diffusion de *fake news* a des conséquences concrètes incontestables, notamment dans le domaine de la santé. Ce sentiment de complot prend régulièrement une telle ampleur que même les associations de protection animale sont concernées : on retrouve ainsi des *fake news* dirigées contre la Société Protectrice des Animaux (SPA) par exemple (Delaporte, 1988).

Or, à ces différents aspects de la « société internet » s'ajoute un défaut essentiel à mes yeux : comme le défend le philosophe G. Von der Weid, les réseaux sociaux transforment régulièrement le débat en scandale et, contrairement à ce que l'on pourrait penser, empêchent trop fréquemment la discussion constructive, l'anonymat rendant possible tous les excès (Von der Weid, 2018). Les faits sont par ailleurs souvent oubliés au profit des interprétations par des non-spécialistes.

### **c. Des conséquences sociales majeures à envisager**

Le rôle majeur de l'animal dans la construction et la stabilité des sociétés vu en I s'applique aujourd'hui encore. Notre organisation sociale actuelle inclut les animaux d'une certaine façon ; modifier le statut de l'animal et notamment son statut juridique voire politique implique une restructuration complète de la société. Ainsi, les agriculteurs, et les industries agro-alimentaires, directement concernés, sont d'ores et déjà sévèrement atteints par le débat lui-même, et l'actualité en témoigne régulièrement. En dehors de sociétés occidentales également, un arrêt de l'activité d'élevage par exemple aurait des conséquences majeures sur l'organisation sociale de nombreux pays en développement, et notamment sur la vie des

femmes dont le rôle est central dans cette activité (Organisation des Nations Unies pour l'Alimentation et al., 2017).

Par ailleurs, c'est, en réalité, l'organisation sociale dans son ensemble qui est susceptible d'être bouleversée par une modification des statuts animaux. Ainsi, l'abolitionnisme défendu par une partie des mouvements de libération animale dont Gary Francione, est un exemple extrême du bouleversement potentiellement occasionné. Ce mouvement revendique un arrêt de toutes les formes d'interaction avec l'animal, notamment de l'élevage mais également de la domestication dans son ensemble. Les plus extrémistes défendent une volonté d'extinction des espèces domestiques par stérilisation générale. Il est évident qu'appliquer ces idées serait à l'origine d'un choc sociétal majeur. D'autres intervenants sont moins radicaux, ou plus selon le point de vue : peut-on faire des animaux des citoyens ? Peut-on leur attribuer un statut juridique et social équivalent à celui des humains sous tutelle ? Telle est la question que pose Zoopolis par exemple (Donaldson, Kymlicka, 2016). Utopie ou bouleversement social en cours ? Difficile pour l'instant de répondre à la question tant les avis sont partagés.

Ainsi, les questions qui se rapportent à nos relations avec les animaux sont loin d'être une nouveauté, et notamment, la souffrance animale fait l'objet de l'attention des philosophes comme des biologistes depuis les années 1800 au moins. Pourtant, avec une apparente soudaineté, ce questionnement se fait jour dans nos sociétés modernes sous la forme d'un débat, exalté voire brulant. Cette soudaine mise en lumière de la cause animale s'explique en grande partie par un contexte social spécifique.

Le questionnement animal y rejoint un mouvement contestataire plus global, opposé à tout un système de productivité, capitalisme et consommation. C'est pourtant ce même système, cette société moderne paradoxale où tout le monde a la parole mais où l'individu semble avoir peu de poids, qui permet une extension massive du questionnement, par le biais des réseaux sociaux et des médias, à toutes les strates de la population. En même temps que les discussions et informations sont diffusées à grande échelle, elles s'accompagnent d'une grande quantité d'informations fausses ou incomplètes, scientifiques notamment, qui rendent le propos général confus. Cette confusion s'ajoute, de plus, à une très mauvaise connaissance des animaux en général : une connaissance faussée d'une part par la figure dominante de l'animal de compagnie, et d'autre part par la distanciation des mondes ruraux et sauvages par rapport à une population majoritairement urbaine. Les interrogations concernant les statuts des animaux, aujourd'hui, semble représentatives d'une société en plein bouleversement, mais aussi d'une société qui aurait atteint un niveau de confort suffisant pour remettre en question sa place dans le monde.

*« Pour l'homme blanc, l'éléphant avait été pendant longtemps uniquement de l'ivoire et pour l'homme noir, il était uniquement de la viande, la plus abondante quantité de viande qu'un coup heureux de sagaie empoisonnée pût lui procurer. L'idée de la « beauté » de l'éléphant, de la « noblesse » de l'éléphant, c'était une idée d'homme rassasié. » (Gary, 1972)*

#### 4. En quoi la relation Hommes-Animaux est une question d'ordre géographique ?

Les animaux, dans toute leur diversité, sont globalement mal connus de l'opinion publique, et cette méconnaissance se traduit, entre autres, par un oubli très fréquent des aspects géographiques de la problématique animale. À l'instar du risque zoonotique ou de l'antibiorésistance, la cohabitation géographique des animaux et des hommes est trop souvent

négligée au profit des aspects moraux précédemment évoqués. Cet oubli fréquent n'est pas étranger, cependant, à l'oubli fréquent des animaux dans le domaine géographique (Espaces et sociétés, 2002). Effectivement, les animaux étaient, jusque récemment, les grands exclus de ce domaine. En 1998 par exemple, Philippe et Geneviève Pinchemel publie un livre de géographie dans lequel un chapitre entier traite des « composantes du milieu naturel » mais n'aborde pas la question des animaux (Pinchemel, Pinchemel, 1997). C'est donc récemment que, dans le courant du grand renouveau des sciences humaines présenté dans les chapitres précédents, les animaux ont finalement été inclus dans une « géographie nouvelle génération ». Cette inclusion prend ainsi une valeur éthique en offrant de la visibilité aux animaux (Coumau, 2016).

#### **a. La superposition physique des espaces animaux et humains**

La notion de « communauté hybride » est associée à une co-existence et bien souvent une superposition des « espaces humains » et des « espaces animaux » au sens physique. Cette superposition est, en elle-même, un défi géographique qui soulève plusieurs questions : nous développerons ici certains aspects, sans pour autant être exhaustif.

L'élevage, tout d'abord, est un excellent exemple de superposition physique des espaces humains et animaux à plusieurs niveaux. Sous ces aspects géographiques, il implique à la fois une gestion des espaces ruraux, et notamment de la frontière agriculture/sauvage, mais aussi une gestion des paysages et de l'impact agricole sur l'organisation du territoire. Ces différents aspects constituent ainsi une des problématiques géographiques impliquant la relation Hommes-Animaux les plus étudiées, quoique la relation Hommes-Animaux ne soit bien souvent pas au cœur de la discussion mais bien plutôt, l'agriculture au sens large. On citera notamment l'école de géographie de Berkeley telle que l'a initiée Cari Sauer, pionnier américain de la géographie culturelle, au début du XX<sup>ème</sup> siècle, qui s'intéresse avant tout à la façon dont les Hommes ont modifié les paysages et leur environnement et accorde une place importante aux animaux domestiques (Bortolamiol et al., 2017). Cependant, au-delà, du rôle primordial de l'élevage dans la construction des paysages et la gestion des territoires, la répartition des espaces ruraux au sens large et de l'espace urbain, qui tendent à se superposer de plus en plus, est un véritable défi qui divise l'opinion publique, notamment concernant la question animale. C'est ce que décrit, de façon très pratique, Unna Lassiter : « Aux États-Unis, où les différences entre la nature et la société sont plus claires qu'en Europe, entre autres du fait de l'étendue du territoire de ce pays et de l'extrême concentration des villes, ces

différences suscitent de fréquents conflits lorsque les deux domaines se rencontrent (Espaces et sociétés, 2002). Par exemple, des controverses éclatent sur la présence d'animaux sauvages tels les cougars et coyotes en ville (Wolch et al., 1997), entre les habitants qui veulent poursuivre leur vie de 'ranchers' en banlieue et les banlieusards qui n'aiment pas entendre les cris de leurs animaux (Hughes, 2001), et même entre ceux qui préfèrent utiliser les parcs naturels pour y faire des courses à vélo tout terrain et les autres qui veulent y faire de l'ornithologie (Gold, 2002). » Dans le même ordre d'idée, le cas des espèces nuisibles et des grands prédateurs (ours, loup) sont d'autres exemples de problématiques soulevées directement par la cohabitation Hommes-Animaux, et dont la gestion est directement associée à l'état de la relation Hommes-Animaux.

En toile de fond pour ces problématiques, se discute, ni plus ni moins, la question de la « juste place » de chacun (Mauz, 2002), pour une relation géographique « équilibrée » entre Hommes et Animaux. Cette notion s'appuie sur une répartition de l'espace fondée, de manière très empirique, sur la dichotomie d'un monde sauvage farouche, maintenu loin du « monde des Hommes », et du domaine domestique, proche et docile ; schéma supposé idyllique et pourtant régulièrement contredit par la réalité. Isabelle Mauz développe ces « écarts à la juste place » des animaux dans les Alpes françaises notamment : pour les éleveurs et les chasseurs notamment, un bouquetin n'est jamais plus majestueux qu'à sa place, dans les rochers d'altitude. S'il quitte les sommets, et se mêle aux brebis en estive il quitte « sa juste place ». Que dire des espèces invasives, ou pire invasives et férales<sup>1</sup> comme le ragondin qui ne « respecte rien de ce que devrait lui imposer sa place ». Que dire encore de la place incertaine du chien errant (Bobbé, 2000 ; Mauz, 2002)? Ainsi, ces « animaux marrons »<sup>2</sup> (Digard, 2004), ni sauvages, ni vraiment domestiques, présents, à leur convenance, dans les villes et en milieu rural, bouleverse la notion de « juste place » tout autant que la frontière domestique/sauvage. Comment, alors, prendre en charge cette confusion dans un système spatial que nous avons souhaité clair et bien défini ? Autrement dit, quelle sanction pour l'animal qui quitte sa place ? Une lutte par tous les moyens possibles, comme c'est le cas pour le ragondin ? (Roussel et Mougenot dans Espaces et Sociétés, 2002). Ou alors, faut-il repenser l'espace urbain pour permettre aux chats errants du Père Lachaise par exemple d'évoluer parmi nous ? Ces différents exemples bouleversent un schéma trop simpliste et posent une vraie question concernant la géographie des animaux : qui définit la juste place de l'animal ? Il s'agit d'une notion initialement écologique, mais c'est également,

---

<sup>1</sup> Larousse : Se dit d'une espèce domestique retournée à l'état sauvage

<sup>2</sup> « On appelle « marrons » [...] les animaux domestiques abandonnés, lâchés, ou échappés, et retournés à la vie sauvage. » (Digard, 1999)

incontestablement, un postulat de convenance d'initiative humaine, pour une cohabitation facilitée entre Hommes et Animaux. Les écarts à la juste place présentés ci-dessus seraient donc des manifestations du « libre arbitre » animal évoqué par Mauz (2002). Ce sont peut-être aussi des preuves de la subjectivité fondamentale de cette notion : bien que la « juste place » de chaque animal puisse paraître simple à définir, Mauz montre très bien à quel point cette notion n'est en rien une évidence selon qui la définit. La différence de points de vue est ainsi frappante dans un contexte d'interfaces sauvages/domestique comme les Alpes entre les différents intervenants géographiques du secteur, éleveurs, chasseurs, écologistes etc.

#### **b. Un rapport Hommes-Animaux individuel et collectif défini par la spatialité**

Effectivement, de même que la notion d'intérêt individuel est essentielle dans l'appréciation subjective de la juste place des animaux, « où je vis », « d'où je viens » sont des paramètres fondamentaux de notre rapport aux animaux.

Le sondage IFOP publié en 2008, sur la perception de l'Ours dans les Pyrénées est un excellent exemple de cette situation (Institut IFOP, 2008). Notamment, les différences d'opinions entre les français dans leur ensemble et les habitants des six départements pyrénéens sont particulièrement représentatives : 70% des français choisissent l'ours comme espèce emblématique des Pyrénées alors que seulement 46% des habitants pyrénéens le font. De même, parmi ces 6 départements, 70% des Audois classent l'ours au rang 1 des espèces emblématiques des Pyrénées, le pourcentage tombe à environ 50% pour l'Ariège, et les Pyrénées Orientales et 60% pour les autres départements. Il semble donc, sur la base de ces résultats, que l'image de l'ours soit en lien avec la cohabitation ou non entre l'ours et les Hommes, cette cohabitation ayant *a priori* un impact négatif sur l'appréciation de l'ours par les habitants. Unna Lassiter (dans *Espaces et Sociétés*, 2002) met en évidence le même type de résultats aux États-Unis : elle montre ainsi des différences de points de vue fondamentales concernant différents animaux emblématiques, dont la baleine, selon d'où viennent les personnes interrogées et où elles vivent (visiteurs/habitants d'un Parc National notamment). Cette différence illustre parfaitement le fossé qui peut exister entre l'« image perçue » des animaux, et notamment des animaux sauvages, et une réelle connaissance de la vie au contact de ces mêmes animaux.

D'ailleurs, la notion d'« animal emblématique », fortement associée à celle de « juste place », est particulièrement intéressante dans ce cadre et, d'un point de vue géographique tout autant que symbolique. La figure animale prend régulièrement une forte valeur

patrimoniale, et est associée étroitement à un pays, au sens géographique du terme. Cette nature patrimonialisée (Débarre et al., 2013) s'appuie le plus souvent sur la valeur d'autochtonie d'un certain nombre d'espèces animales (Gouabault, Burton-Jeangros, 2010) susceptibles d'aboutir à la création d'un « classement » des animaux, selon leur « légitimité » et leur valeur aux yeux de la localité (Nathalie Blanc dans Espaces et Sociétés, 2002). Cette valeur associée, purement subjective, joue un rôle prépondérant dans la volonté de protection et de réintroduction, et donc dans les relations Hommes-Animaux en général.

Ces différents aspects tendent à renforcer la notion d'animal sauvage emblématisé et idéalisé plus que connu. La distance qui existe entre les animaux sauvages et les Hommes, au moins, mais aussi entre les animaux de rente et les Hommes, fait oublier une partie des problématiques existantes concernant la cohabitation de ces différents univers... La notion de prédateur notamment n'a plus vraiment de réalité pour une partie de la population, de même que la notion de nuisibles, et est effacée, aux yeux d'une partie de la population, par une valeur patrimoniale forte, voire balayée si la « juste place » de l'animal est évoquée.

Par ailleurs, l'existence d'« animaux marrons », au contact de l'Homme sans être vraiment domestiques, questionne directement la frontière physique du sauvage et du monde humain, et peut constituer un réel défi d'urbanisme notamment.

## 5. Un questionnement écologique central

Enfin, il semble que par bien des aspects la question du statut des animaux dans les sociétés occidentales s'inscrive elle-même dans un questionnement écologique bien plus général. L'évolution de notre rapport à l'animal vient effectivement s'insérer dans la prise de conscience du drame écologique en cours. L'animal s'y inscrit alors dans son contexte, l'écosystème, et devient une des victimes d'un meurtre plus global, à l'échelle planétaire, qui est celui de la biodiversité et de l'environnement au sens large. À tel point que se développent de nouvelles branches issues des mouvements de Libération Animale, l'écocentrisme par exemple qui s'illustre par une valeur moindre accordée à l'individu mais une attention centrée sur le système d'interactions écologiques. La problématique animale n'est, dans ce cadre, qu'un des aspects du débat et s'inscrit alors dans un cadre infiniment plus vaste, par essence conflictuel et sujet à débat social.

De même que les relations Hommes-Animaux, la problématique environnementale s'appuie sur des arguments scientifiques et géographiques globalement inquiétants, qui servent un combat à forte valeur éthique voire morale. Le caractère brûlant de ce débat s'explique d'une part par l'urgence objective de la dégradation environnementale et d'autre part par le contexte social spécifique précédemment décrit. Que l'on aborde la question écologique sous son aspect scientifique, moral, géographique ou social, la gestion de nos relations avec les animaux y est fondamentale. Par exemple, l'un des principaux arguments en faveur de l'arrêt de l'élevage reste le pouvoir polluant des productions animales. (Gouabault et Jeangros, 2010), (FAO, 2019). De même la morale interroge la domestication même dans son rapport avec la cause environnementale : est-il moral d'utiliser des ressources (territoriales, naturelles et humaines) pour nourrir des animaux domestiques ? Cependant, ces interrogations s'adressent tout particulièrement à des modes d'élevage intensifs et ignore la rentabilisation des terres non-arables par les troupeaux, et l'entretien des prairies naturelles et de leur biodiversité (Peeters et al., 2004). A. Mottet et al. (2018) défendent d'ailleurs le rôle écologique positif d'un pâturage raisonné dans un contexte de changement climatique.

Par ailleurs, l'impact environnemental d'un remplacement des protéines animales par des protéines végétales et autres compléments alimentaires de synthèse, et d'un remplacement des sous-produits animaux (textiles, matière grasse etc.) par leurs équivalents végétaux ou de synthèse, et ce à l'échelle planétaire, est encore amplement débattu (Nijdam et al., 2012). Ainsi, la durabilité des régimes végétariens est questionnée par de nombreuses équipes scientifiques. Notamment, un article publié dans la revue *Scientific Report*, du groupe Nature, en 2017, compare l'impact environnemental des régimes vegan, omnivore et ovo-lacté-végétarien (Rosi et al., 2017). Si le régime omnivore est le plus consommateur en eau, le plus producteur de CO<sub>2</sub> et génère de manière générale l'impact environnemental le plus important, aucune différence significative n'a été mise en évidence entre les régimes vegan et ovo-lacté-végétarien (figure 1).



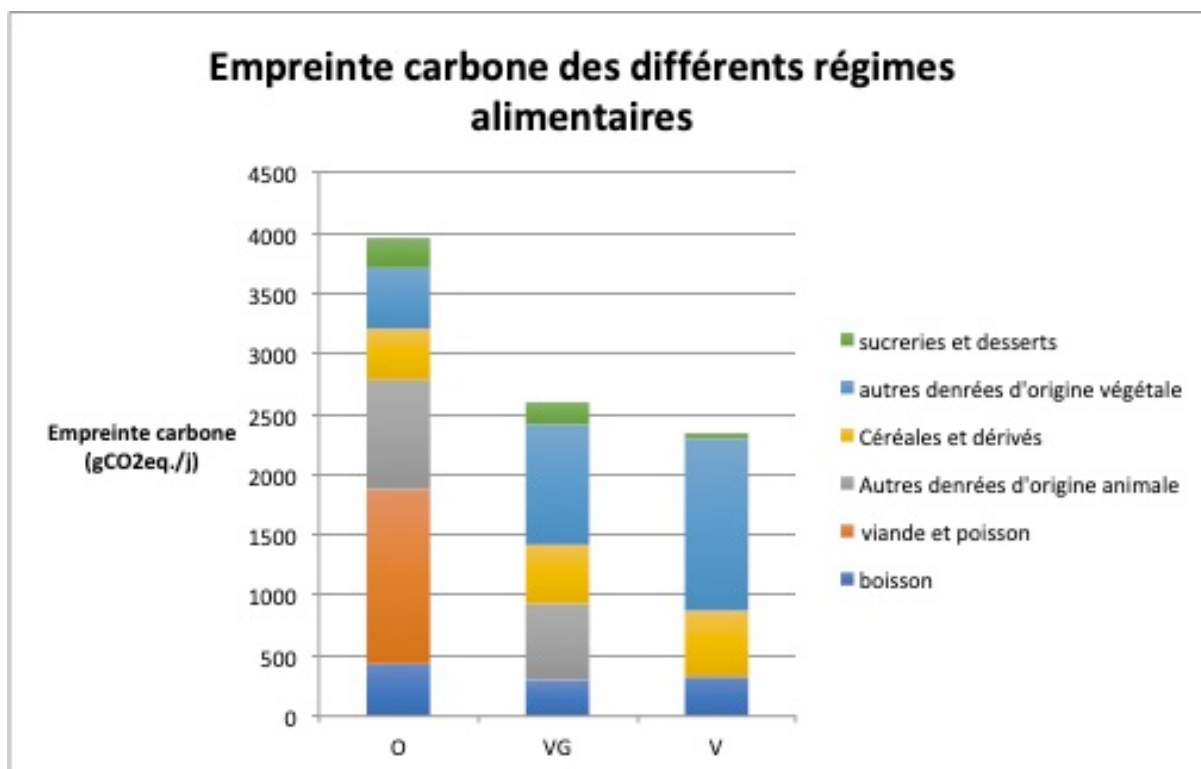


Figure 1 : Impact environnemental de trois régimes alimentaires humains différents, en termes de production de CO<sub>2</sub>, d'après une figure et les résultats de Rosi et al., 2017

O : régime omnivore

VG : régime végétarien (ovo-lacté)

V : régime végan

Par ailleurs, les chercheurs soulignent une variabilité inter-individuelle majeure, et ce dans chacun des trois groupes. Ainsi, parmi les participants, certains adhérents au régime vegan ont un impact environnemental lié à leur alimentation bien plus important que certains omnivores ; deux participants vegan notamment se sont démarqués par un impact environnemental considérable en lien avec leur régime composé de fruits exclusivement. Les auteurs soulignent donc l'intérêt d'une diminution raisonnée des produits animaux dans l'alimentation humaine, en accord avec les recommandations nutritionnelles. Ils ajoutent ensuite l'importance majeure de la réflexion concernant les habitudes et pratiques alimentaires individuelles, et ce indifféremment du régime adopté.

Ainsi, le questionnement concernant les relations Hommes-Animaux est indissociable d'un problème écologique plus vaste. Les animaux sont, en quelque sorte, la partie la plus visible de la souffrance de tout un écosystème. Ils sont aussi ceux dont la souffrance nous apparaît le plus clairement et les plus « faciles » à protéger dans un premier temps. Par ailleurs, redéfinir nos relations Hommes-Animaux, et notamment le rôle de l'élevage, constitue un enjeu écologique en lui-même. La problématique concernant l'impact environnemental de la consommation de produits animaux est largement débattu, sans réel

consensus scientifique pour l'instant, quoique la plupart des études concluent dans le sens de la promotion de pratiques d'élevage raisonnées et d'une consommation de produits animaux plus modérée. Enfin, nos relations aux animaux, notre rapport au monde sauvage, la question de « juste place » et l'interventionnisme humain dans « la nature » sont autant de questions fondamentalement écologiques : doit-on pour sauver l'environnement, dans toute sa « sauvagerie naturelle », garder les animaux loin de nous ? Où pourrions-nous plutôt retrouver une place apaisée au sein d'un écosystème sain ?

### Conclusion

À la question : « Comment qualifier les relations Hommes-Animaux au XXI<sup>ème</sup> siècle dans les sociétés occidentales ? », il n'y a pas de réponse simple. Il y a une vraie problématique de société qui ne peut être abordée que par une approche multidisciplinaire. Notamment, les bases scientifiques, géographiques et morales du débat sont fondamentales. Le questionnement actuel s'inscrit par ailleurs dans un contexte social très particulier qu'il est nécessaire d'explicitier.

Le développement de ces différents axes, proposé ci-dessus, est, par essence, incomplet. Il vise, cependant, d'une part à justifier la nécessité d'une approche multidisciplinaire du problème, et d'autre part à proposer des éléments de réponse, et de réflexion qui pourront être approfondis par la suite, d'un point de vue vétérinaire par exemple. Ce développement permet, enfin, d'apprécier la complexité de ce qui se joue aujourd'hui, alors que le monde entier discute le « nouveau statut animal », tenant rarement compte de tout ce que la relation Hommes-Animaux implique pour les sociétés humaines.

D'ailleurs, en comprenant mieux les implications d'une évolution du statut animal ainsi que les questionnements sous-jacents, on envisage plus facilement que les débats soient aussi brûlants et qu'un tel sentiment d'urgence anime les différents acteurs du débat. Le caractère moral de la relation Hommes-Animaux et notamment de la question de l'exploitation animale, sous-tendu d'un profond bouleversement philosophique concernant la place de l'Homme, rendent le débat difficile. Les apports des sciences viennent alors trop souvent à l'appui des différentes théories éthiques et des convictions personnelles. Les aspects sociaux ont un rôle principalement explicatif (solitude humaine et société de consommation) et amplificateurs de la situation (rôle des réseaux sociaux notamment). Surtout, la relation Hommes-Animaux se définit aujourd'hui dans une logique écologique globale bouleversante qui justifie à elle seule l'urgence de la situation.

## Ouverture

### *Nouveauté réelle ou retour d'un phénomène ancien ?*

Tendre à considérer les animaux et les Hommes sur un plan de relative égalité n'est pas, à proprement parler, une nouveauté. Nous avons ainsi évoqué en I les cultures totémistes, animalistes, ou alors la figure hybride des religions grecques et égyptiennes. De même, de manière paradoxale, le Moyen-âge qui voit pourtant l'avènement de la théorie de l'animal-machine, est une des rares époques auxquelles les animaux ont pu comparaître devant des tribunaux et être condamnés aux mêmes peines que des criminels humains (Chapoutier, 2009). Même l'engouement actuel pour les animaux de compagnie et leur infantilisation n'est pas une nouveauté : c'était tellement courant à la Renaissance que c'était déjà un motif d'inquiétude pour les sociologues de l'époque (Digard, 1999).

Les interrogations humaines face à l'animalité, face à la continuité des émotions entre hommes et animaux, ce qui nous lie à « eux » ou non, sont loin d'être des inventions du XX<sup>ème</sup> siècle. De même que les interactions Hommes-animaux existent, dans toute leur complexité, depuis plusieurs milliers d'années, les liens Hommes-animaux sont constamment interrogés, rompus et reformés, siècle après siècle. Ainsi, ce n'est pas la nature du débat en elle-même qui constitue une nouveauté, mais plutôt l'ampleur du questionnement en cours.

### *Un phénomène « de masse » complexe*

Le phénomène actuel s'illustre par un mouvement d'une très grande ampleur, qui ne se construit pas, comme c'est le cas dans les épisodes précédents, sur une théorie religieuse mais engage malgré tout une réflexion majeure sur la place de « l'Animal » aussi bien que sur celle de l'Homme.

Ainsi, le questionnement actuel s'appuie sur la prise de conscience de l'interpénétration des communautés humaines et animales et chamboule, de fait, les fondements à la fois des sciences humaines et des sciences de la vie. L'objectivation de la continuité Homme-Animal, tout autant que l'existence d'une souffrance commune, jusqu'à présent seulement soupçonnées, font passer la question de l'animalité humaine du domaine métaphysique à la réalité biologique. Dans ce mouvement c'est une organisation binaire du monde qui faisait foi depuis plusieurs centaines d'années, qui semble ébranlée. L'aspect moral de la souffrance animale, notamment dans le cadre de son exploitation, ne peut, de fait, plus être ignoré.

Par ailleurs, les relations Hommes-Animaux ainsi interrogées s'inscrivent dans une remise en question éthique et écologique sur un fond de catastrophe planétaire : l'évolution de

notre rapport à l'animal vient s'insérer dans la prise de conscience du drame écologique en cours.

L'ampleur du phénomène est renforcée par l'accès à tous aux connaissances plus ou moins vulgarisées, plus ou moins complètes, et plus ou moins orientées. C'est l'ensemble de la population des sociétés occidentales qui est aujourd'hui en mesure de s'interroger au sujet du statut animal, et non plus seulement une élite pensante. Le débat touche aujourd'hui toutes les couches de la population avec une connaissance plus ou moins grande des différents aspects de la question. Ces différents éléments sont à même de créer un climat socio-culturel compliqué qui prend la cause animale comme étendard et offre un paysage social dans lequel protéger les animaux est devenu une évidence théorique. En tant que vétérinaires, on ne peut que s'en féliciter. Digard, disait déjà en 1999, avec une pointe d'ironie : « À la faveur de l'usure des grandes utopies humanistes et universalistes, les « amis des animaux » se sont peu à peu érigés en ce que le sociologue américain Howard Becker appelle des « entrepreneurs de la morale ». Sans éclat ni tapage, sans que l'on n'y prenne garde, que l'on s'en félicite ou que l'on s'en désole, l'amour des animaux s'est imposé comme une sorte de « politiquement correct » à la française ».

Cependant, de la théorie à la pratique le gouffre n'a jamais été si large... Si « l'amour des animaux » semble rassembler, la protection animale concrète ne trouve pas d'unité. De même que les propositions des grands penseurs de la Libération Animale s'opposent régulièrement (de l'abolitionisme, aux théories de l'animal citoyen), les amoureux des animaux de compagnie ont, eux-mêmes, au quotidien, une foule de désaccords sur la façon dont il convient de traiter les animaux errants (Delaporte, 1988). Cette situation s'explique en partie, par la diversité des domaines et point de vue (cf II) à prendre en compte pour penser le statut animal, une diversité qui conduit à des prises de position nécessairement opposées en théorie et donc encore plus violemment en pratique.

*De l'amour des animaux, à l'équivalence Homme-Animal, à l'antihumanisme : un conflit passionnel.*

Il n'en reste pas moins que si le mouvement animalitaire est d'une diversité remarquable, il se réunit dans une forme d'unité lorsque l'on change d'échelle. L'opposition que dessine aujourd'hui le contexte décrit dans le II. de cette section consiste, grossièrement, en un clivage entre la construction sociale et culturelle d'une nature idéalisée, dans laquelle l'animal sauvage est par essence bon, et une humanité fondamentalement mauvaise qui a gâché ce qu'elle avait entre les mains. Digard (1999) avait résumé cette situation en décrivant

l'« idée d'une nature intrinsèquement bonne et harmonieuse, vis-à-vis de laquelle l'Homme apparaît surtout comme une menace et un agent de déséquilibre, une sorte d'apprenti sorcier irresponsable et prétentieux. » Derrière cette citation, transparait le poids du regard moralisateur, aujourd'hui populaire, de ces Hommes qui méprisent les Animaux et voudraient, avec une volonté antimétaphysique farouche, « en finir avec l'orgueil humain » (Bimbenet, 2017).

Il y a, derrière la volonté d'élever le statut de l'animal, un rejet profond de l'œuvre humaine et de ses excès, signe inquiétant du mal-être d'une société qui s'interroge sur sa raison d'être.

Dans ce contexte, même si la cause animale se fonde sur une objectivité supposée, c'est en général une véritable passion qui anime au quotidien les défenseurs de la cause animale. Or, dans le contexte que nous avons décrit, il n'y a qu'un pas, aisément franchi, pour que la passion devienne un combat des plus sérieux, un combat passionnel somme toute. Le risque est que la question de l'évolution de la relation Hommes-Animaux se cristallise aujourd'hui en un débat dans lequel on est soit du côté des animaux soit de l'autre. Et, si l'on est « pour les animaux », on choisit aussi, en quelque sorte, d'être contre l'Homme : et si « l'amour des animaux » finissaient par attiser la haine entre les Hommes ? (Digard, 1999, Bimbenet, 2017)

Sous l'impulsion d'un climat socio-culturel tendu, d'une diffusion massive d'informations incomplètes à fortement orientée, le dialogue constructif ne peut que se rompre et de la discussion à l'invective le pas est trop vite franchi. C'est ce dont témoigne trop souvent l'actualité.

C'est probablement en grande partie cette situation confuse qui est à l'origine d'un rapport concret à l'animal en mutation également. Les interactions Hommes-Animaux ne sont plus les mêmes et ce, quel que soit le type d'animal concerné. En ce sens, le vétérinaire est, *de facto*, impliqué.

Ainsi, il semble évident, avec l'explosion de la question éthique de l'exploitation et de la mise à mort de l'animal, que notre rapport à l'animal de rente soit bouleversé. Cependant les relations propriétaire/animaux de compagnie sont également en mutation et les vétérinaires le vivent au quotidien. La deuxième partie de cette thèse a pour objectif de montrer, à partir d'exemples concrets, l'importance d'un phénomène théorique, l'évolution de la relation Hommes-Animaux dans la société, sur nos relations quotidiennes à l'animal de compagnie.

## **Partie II. Evolution d'une relation Hommes-Animaux particulière : l'exemple de l'animal de compagnie.**

Le début du XXIème se dessine donc comme une époque de remise en question de l'impact des Hommes sur le monde dans lequel nous évoluons, une époque d'interrogation sur la valeur de la vie humaine, et de la vie de manière générale. Parallèlement à ce questionnement, se dessine une volonté de contestation d'un système global, dans lequel la vie, justement, semble avoir trop peu de valeur. **Dans ce contexte, la reconnaissance d'un nouveau statut animal semble s'imposer comme une lutte essentielle, en elle-même, tout autant que par sa force symbolique.** Le statut des animaux est devenu une problématique centrale, et mobilise tous les échelons des populations occidentales. Sous l'impulsion des sciences et d'une volonté éthique forte, la frontière Hommes-Animaux se fait toujours plus poreuse. Face à un monde urbain connoté négativement, et une certaine défiance de l'être humain, la recherche d'une proximité avec « la nature » et notamment les animaux se généralise et se traduit notamment par le « phénomène animal de compagnie » (Digard, 1999).

Effectivement, les animaux de compagnie constituent une des manifestations les plus flagrantes de l'intérêt animalier aujourd'hui généralisé. Ils sont omniprésents dans les villes et les campagnes occidentales, dans près d'un foyer français sur deux (FACCO, 2017). Ils sont gâtés, câlinés et leurs propriétaires affirment les considérer comme des membres de la famille (Juliani, 2015). Le statut de l'animal de compagnie aurait donc changé, ne cesse-t-on de répéter ; vers un statut de quasi-humain, dit souvent la presse. Son statut aurait changé à tel point que la préoccupation anthropomorphique est aujourd'hui centrale dans notre relation aux chiens et chats principalement. Ce serait même le nouveau fléau de la relation Hommes-Animaux de compagnie moderne. Pourtant, peut-on objectiver un tel changement ? L'élévation théorique du statut des animaux de compagnie au sein des foyers s'accompagne-t-elle d'une bientraitance maximisée ? À l'heure où le bien-être animal est dans toutes les bouches, en avons-nous réellement fini avec les chiens et chats jetables et remplaçables que dénonçaient les associations de protection animale une trentaine d'années plus tôt ? Par ailleurs, il semble indispensable de revenir sur la notion d'anthropomorphisme, si féroce dénoncé dans les journaux grand-public et dans les revues professionnelles : sommes-nous sûrs de savoir de quoi nous parlons ? Surtout, est-il justifié d'incriminer « l'anthropomorphisme » comme grand coupable des excès et dérives de notre trop plein

d'amour animalier ? Cette notion est probablement sur-utilisée, aujourd'hui. Elle est également probablement sur-interprétée en tant que conséquence directe d'un amour excessif des animaux, par opposition à la vision réifiante anciennement dominante des animaux de compagnie. Enfin, j'aimerais également interroger cette opposition : certains comportements humains, considérés comme des manifestations d'anthropomorphisme, ne sont-ils pas plutôt des formes déguisées de réification des animaux de compagnie ?

Enfin, alors que la connaissance réelle du monde animal tend à s'estomper en raison d'un éloignement fort des mondes urbains et ruraux, elle est comme « remplacée » par une vision des animaux teintée d'idéalisation et d'anthropomorphisme. En ce sens, il n'est pas certain qu'un amour plus grand des animaux de compagnie soit associé à une attention plus grande portée à leurs besoins physiologiques. Ce paradoxe apparent fera l'objet d'une deuxième partie.

## **I. « Un presque-humain qui est en même temps une quasi-chose » (Cervellon, 2004)**

### 1. Redéfinition du statut de l'animal de compagnie et anthropomorphisme

Il est courant de justifier l'évolution du statut de l'animal de compagnie dans les sociétés modernes par l'abandon des pratiques de travail et de l'utilité économique du chien, et, dans une moindre mesure, du chat. Classiquement, le statut actuel des animaux de compagnie est opposé à un statut utilitaire, supposé majoritaire pendant plusieurs millénaires. La plupart des foyers modernes peuvent effectivement se passer du travail quotidien des animaux à leurs côtés. Pourtant, chiens et chats partagent toujours notre vie quotidienne : c'est précisément la définition de l'animal de compagnie.

Nous avons déjà discuté dans la partie I de l'existence du statut « de compagnie » depuis plusieurs centaines d'années. La distinction d'animaux de compagnie et d'animaux de travail au sein d'une même espèce n'est pas une nouveauté. Ce qui semble nouveau, *a priori*, c'est la proportion de chaque catégorie : la majorité des chiens et chats actuels sont des animaux de compagnie. Un animal qui travaille n'est précisément pas un animal de compagnie au sens pur du terme : comme l'expliquait Digard, les chiens et chats ont gagné leur place dans les foyers à la faveur de leur « inutilité économique » (Digard, 1999). La diminution du nombre d'animaux de travail au sein de nos espèces de compagnie est ainsi probablement associée à

une modification du regard que la société porte sur elles : le chien et le chat deviennent de manière plus évidente encore qu'avant des animaux de compagnie presque exclusivement. On notera cependant que cette diminution apparente du travail canin est à nuancer par une diversification des rôles du chien (chiens d'assistance, équipes cynotechniques spécialisées variées, de la recherche de stupéfiants au sauvetage en mer, zoothérapie, etc. (Portal, 2002)). Ces nouveaux rôles, entre autres, interrogent la frontière supposée étanche entre travail et compagnie. Notamment, la notion d'attachement Homme-animal est bien souvent centrale dans ce type de « duos de travail » et rend la relation beaucoup plus complexe qu'une simple relation utilitaire au sens propre.

Il semble ainsi peu probable que la redéfinition de notre relation à l'animal de compagnie soit simplement et uniquement fondée sur le passage d'un statut d'animal de travail à un statut de compagnie. Plus récemment, une autre différence semble en effet se dessiner. Nous avons admis les animaux de compagnie dans nos foyers depuis longtemps à présent. Or, ce statut est loin d'être unique : la considération de l'animal de compagnie, en elle-même et sans comparaison à l'animal de travail, aurait changé, et se décline sous une multiplicité de relations animal-propiétaire. Dans quelle mesure ce changement est-il objectivable ?

#### **a. Sommes-nous plus attachés aux animaux dits de compagnie qu'au XX<sup>ème</sup> siècle ?**

La question qui sous-tend cette problématique est particulièrement complexe à aborder : les propriétaires d'animaux de compagnie sont-ils plus attachés à leur compagnon aujourd'hui que 50 ans plus tôt ? Il est compliqué de répondre à cette question. D'une part, peu de données sont disponibles sur la relation propriétaire-animal de compagnie avant les années 1980. D'autre part, même aujourd'hui, la mesure de l'attachement réciproque entre un propriétaire et un animal reste difficilement objectivable. Plusieurs approches ont été proposées sur la base d'échelles d'attachement, dont deux sont présentées par Lise Mancel (Mancel, 2017). Le problème de ce type d'indicateur est qu'ils sont encore utilisés de manière relativement marginale, non uniformisée et que, de fait, les résultats objectifs, reproductibles et comparables sont rares. Il est d'autant plus compliqué de déterminer une évolution objective de l'attachement homme-animal, du fait que les outils proposés sont récents et n'ont donc pas été utilisés sur les générations de propriétaires précédentes. De plus, Lise Mancel (2017) soulève un certain nombre de facteurs de variation de ce degré d'attachement. Ainsi, si le facteur « attachement » semble difficile à évaluer de manière directe, un certain nombre



d'indicateurs indirects sont en faveur, aujourd'hui, d'un lien fort et de nature affective entre les propriétaires et leurs animaux de compagnie. Ainsi, plusieurs études ont interrogé les propriétaires sur leur propre perception de leur relation à leur animal de compagnie. D'après Juliani (2015), les français n'adoptent plus un animal à des fins utilitaires mais bien « pour la compagnie » ou « par amour des animaux », ce qui correspond à ce que nous évoquions en introduction de cette partie. Les animaux ainsi adoptés reçoivent alors un statut tout nouveau : dès 1985, 99% des répondants de l'étude de Voith (Voith, 1985) considèrent leur animal comme un membre de la famille. D'ailleurs, la perte d'un animal de compagnie est aujourd'hui reconnue comme pouvant être aussi douloureuse émotionnellement que le décès d'un proche humain (Mohanti, 2017). La relation propriétaire-animal de compagnie n'a pas seulement quitté la sphère de la relation utilitaire, mais elle a acquis une valeur affective particulièrement forte.

Il semble même que l'animal de compagnie ne soit pas n'importe quel membre de la famille, mais bien, peut-être, celui qu'il faut choyer le plus pour certains foyers. Effectivement, de manière assez pragmatique, l'évolution des dépenses consacrées à l'animal de compagnie est un indicateur intéressant de l'évolution de la relation homme-animal de compagnie au cours des trente dernières années. Dès 1991, Herpin et al titraient leur article « Les français et leur animaux familiers : des dépenses en forte hausse » (Herpin et al., 1991). Aujourd'hui encore, un article de la dépêche vétérinaire présente une étude du groupe Xerfi publiée début octobre 2018 concernant le marché des animaux de compagnie (Jeanney, 2018). Leurs résultats témoignent du dynamisme du secteur, avec une augmentation des ventes de produits pour animaux de compagnie de 48% en 10 ans, et une croissance annuelle moyenne de 2,5 à 3% sur les dernières années. De même, un article a été publié en 2018 dans le journal « Les Échos » sur la croissance du secteur des animaux de compagnie : les journalistes soulignent une croissance perpétuelle du secteur depuis les années 90, et précisent qu'il s'agit d'un des seuls secteurs économiques à pouvoir s'en vanter (Bervily Itasse, 2018). Une étude INSEE de 2018 sur la profession vétérinaire souligne quant à elle une augmentation de 3,6% des dépenses vétérinaires (INSEE, 2018). Ces résultats sont d'autant plus intéressants que le taux de possession d'animaux de compagnie dans la population reste sensiblement le même depuis 1988 selon Herpin et Verger (Herpin, Verger, 2016).

Plus encore, si on s'intéresse à la part de budget alloué aux animaux de compagnie par les ménages, les résultats sont probants. Les dépenses pour les animaux de compagnie représentaient 0,16% de la consommation des ménages français en 1995, et en représentent aujourd'hui 0,25%, à l'issue d'une augmentation constante au cours des vingt ans qui séparent

ces deux dates (INSEE, 2018). De la même façon, les mêmes auteurs qu'en 91 reprennent le sujet en 2016 dans une rétrospective sur 20 ans : Herpin et al. mettent en évidence un maintien de la part de budget des ménages allouée aux animaux de compagnie, et ce même en période de crise. Les français répercuteraient ainsi leurs difficultés financières sur différents domaines de dépenses sans diminuer le niveau de vie de leur animal.

Ainsi, l'animal de compagnie a acquis un statut de membre de la famille à part entière dont les besoins sont reconnus et pris en charge, et dont la santé fait l'objet d'une réelle attention. Quoique nous ayons peu de données scientifiques du début du XXème siècle pour permettre une comparaison objective, il ne semble pas excessif de dire que ce type de pratique (dépenser des sommes importantes pour le confort et la santé d'un animal de compagnie) n'était pas, alors, une pratique courante.

Ainsi, bien qu'il soit difficile d'objectiver une évolution, le statut de l'animal de compagnie au sein des foyers français est aujourd'hui caractérisé par une valeur affective forte. Les propriétaires actuels affirment que leur animal de compagnie est un membre de la famille à part entière et ce statut théorique est appuyé par une implication financière importante.

## **b. Nouveau statut et anthropomorphisme**

Par plusieurs aspects, l'élévation du statut animal s'accompagne d'un anthropomorphisme marqué. Il convient cependant d'adopter une certaine rigueur à ce sujet : trop souvent brandie comme grande coupable des excès de notre relation aux animaux de compagnie, la notion d'anthropomorphisme est définie par Serpell (Hsu, Serpell, 2003), comme « *the attribution of human mental states (thoughts, feelings, motivations and beliefs) to nonhuman animals* »<sup>1</sup>. À la lumière de cette définition, il est possible d'apprécier objectivement en quoi l'évolution du statut de l'animal de compagnie repose en partie sur un anthropomorphisme fort.

Ainsi, nous avons discuté de l'élévation du statut de l'animal de compagnie au rang de membre de la famille. Cependant, la notion de famille est aujourd'hui en pleine redéfinition et ne peut plus être considérée seulement comme une entité biologique. En ce sens, la seule affirmation qu'un animal appartient à la famille ne peut être considérée comme une manifestation anthropomorphique. En revanche, Juliani (2015) demandait une précision

---

<sup>1</sup> « L'attribution de capacités mentales humaines (pensées, sentiments, objectifs, convictions) à des animaux non-humains. »

supplémentaire intéressante pour compléter ce statut : si 53,9% des personnes interrogées considéraient leur animal comme un « membre non humain » de la famille, **39,9% d'entre eux franchissent le pas de répondre « membre (quasi-)humain »**.

Par ailleurs, l'attachement d'un propriétaire repose en grande partie sur la façon dont il perçoit son animal de compagnie. Or la notion de caractère, voire de « personnalité » est aujourd'hui de plus en plus centrale dans le choix d'un animal plutôt qu'un autre mais aussi dans l'appréciation de la qualité de la relation. Dans l'étude de M. Juliani, le caractère est le critère de choix d'une race plutôt qu'une autre cité le plus fréquemment par les propriétaires interrogés : il est cité par 28% des propriétaires, la beauté étant le deuxième critère le plus cité, par 18% des propriétaires.

La question n'est pas d'engager un débat sur l'attribution ou non de « personnalité » au sens vrai et complet du terme à un animal. Tout vétérinaire, et plus encore, tout propriétaire d'animal, a pu constater que tous les animaux de compagnie d'une même espèce, et même d'une même race, ne réagissent pas de la même façon dans une même situation, ne sont pas attirés par les mêmes choses (objets, nourriture etc.) et n'interagissent pas de la même façon avec l'Homme. Que ces différences définissent ou non une « personnalité » importe peu pour la réflexion proposée ici : ce qui est problématique est la façon dont les propriétaires caractérisent ce qu'ils estiment être la personnalité de leur animal, et notamment de leur chien. Si une description fondée sur des critères canins objectivables (goût pour le jeu, crainte, sociabilité avec les humains/les autres anx etc.) est régulièrement proposée par les éthologues, beaucoup de propriétaires sont plus prolifiques dans leurs descriptions. Bradshaw (John Bradshaw, 2011) montre notamment que de nombreux propriétaires attribuent spontanément des émotions humaines à leur animal, nous y reviendrons. D'ailleurs, une étude américaine (Bonas et al., 2000) a proposé une comparaison des relations entre individus humains et entre humain et animal de compagnie sur la base du Network of Relationships Inventory (Furman, Buhrmester, 1985), un système de questionnaires auxquels les personnes interrogées répondent au sujet de leurs relations avec différentes personnes de leurs entourage. Les réponses apportées permettent d'établir, pour chaque relation, un système de score avec différents items : affection, confiance/fidélité, admiration, aide physique, soutien/réconfort etc. Ce système a été conçu pour caractériser les différents types de relations inter-humaines (amitié, amour romantique, relation parent-enfant etc.). Dans l'étude de Bonas et al. (2000), les chercheurs ont proposé aux 90 participants d'évaluer à l'aide de ces questionnaires leur relation avec leur animal de compagnie. Autrement dit, il était demandé aux propriétaires d'animaux de compagnie d'appliquer à une relation inter-spécifique une

grille de questions faisant appel à des notions et des paramètres relationnels utilisés normalement pour les relations inter-humaines (notions de disputes, de secrets partagés, de respect mutuel etc.). Cette inadéquation supposée n'a posé de problème à aucun des participants, montrant ainsi que les propriétaires d'animaux de compagnie envisagent la relation Homme-animal de compagnie de manière anthropocentrée, de la même façon et sur les mêmes critères qu'ils envisagent une relation inter-humaine. A tel point que les auteurs concluent eux-mêmes à une applicabilité de ces grilles dans l'évaluation des relations interspécifique impliquant l'humain. C'est, à mon sens et sans jugement de valeur, une belle démonstration d'anthropomorphisme fondamental : la relation d'un propriétaire à son animal de compagnie est construite sur une conception anthropomorphique du comportement animal et de la relation Homme-animal en elle-même. Nous reviendrons d'ailleurs sur les conséquences envisageables de l'appréciation anthropomorphique du comportement canin par la suite.

Par ailleurs, de nombreux auteurs se sont interrogés sur la façon dont les animaux de compagnie s'insèrent dans la famille. Il est commun de considérer l'animal comme un « enfant de remplacement ». Or, cette relation n'est pas soutenue par les statistiques : les animaux de compagnie étant plus fréquents dans les foyers avec enfants que chez les personnes seules (Cendrier, 2016). Ce paradoxe apparent est justifié par Digard (1999) en considérant l'animal de compagnie, non pas comme un substitut démographique à l'enfant, mais plutôt comme un substitut psychologique dans un contexte de bouleversement du système familial et du rôle des membres parentaux. D'ailleurs, beaucoup d'éléments vont dans le sens de cette analyse : la dépendance « non-évolutive »<sup>1</sup> de l'animal de compagnie, principalement, et le même sentiment de « responsabilité » dans ce que deviendra l'animal ou l'enfant en fonction de l'éducation qui lui sera donnée, renforcent le parallèle. De même, la sélection des années 1990 à nos jours était fortement orientée vers la « création » d'animaux infantilisés par une miniaturisation et une *cuteness*<sup>2</sup> maximisée ; autant d'éléments censés faire vibrer la corde sensible de tout propriétaire. On notera par ailleurs, que si les chiffres de possession d'animaux de compagnie ne sont pas impactés par la présence/absence d'enfants, la nature de la relation peut l'être. Dans son mémoire Lacey Y. Boston (Boston, 2014) montre que la présence d'enfants de moins de 18 ans dans un foyer est corrélée à une relation adulte/chien moins fusionnelle et infantilisante. Ainsi, le « rôle » par lequel l'animal de

---

<sup>1</sup> Contrairement à l'enfant qui finit, avec l'âge, par s'émanciper, l'animal de compagnie reste, à vie, entièrement dépendant de son propriétaire.

<sup>2</sup> Le fait d'être mignon (d'un point de vue physique principalement, mais également une attitude jugée « adorable »)

compagnie s'insérerait aujourd'hui au sein de la famille serait fondamentalement anthropomorphisant. L'animal de compagnie devient ce pseudo-enfant, qui nous est entièrement dépendant, à vie, et que l'on doit façonner avec amour, pour qu'il témoigne ensuite au grand jour de la réussite de notre éducation.

Cette conception des relations Homme-Animal de compagnie se concrétise d'ailleurs souvent dans l'attribution d'envies et besoins « très humains », elle-même à l'origine du développement d'une gamme émergente de services variés à destination des animaux. L'article « *New kids on the mall* » (Vänskä, 2014) décrit notamment de manière détaillée un magasin de vêtements, accessoires jugés indispensables pour masquer la « *natural nudity* »<sup>1</sup> des chiens. Les exemples d'interprétation anthropomorphique des besoins animaux sont nombreux et souvent extrêmes : certains propriétaires sont ainsi capables de faire jusqu'à une heure de route toutes les semaines pour permettre à leur chien de participer à la « *Yappy Hour* » de « *Fido's bakery* » (Greenebaum, 2004).

Ainsi, le statut de l'animal de compagnie se définirait aujourd'hui au sein d'une relation vécue par le propriétaire de la même façon qu'une relation inter-humaine : les réactions et besoins de l'animal de compagnie sont interprétés dans une démarche anthropomorphique bien plus que dans une approche éthologique ou biologique. Il en résulte que l'insertion même de l'animal de compagnie dans la famille répond à un statut incertain d'« enfant non-humain ».

### **c. L'anthropomorphisme : un phénomène inévitable et conscient dans la construction de la relation Homme - Animal de compagnie**

Les manifestations extrêmes d'anthropomorphisme telles que nous les avons évoquées ci-dessus peuvent avoir une connotation malsaine. Pourtant, l'anthropomorphisme fait partie intégrante de la construction de notre relation à l'animal de compagnie. Développer une forme d'anthropomorphisme est, en un sens, une « construction mentale humaine » inévitable lors d'une interaction Homme-animal et même Homme/objet. Ainsi, interpréter les réactions d'un animal avec anthropomorphisme n'a rien d'anormal, notre premier point de référence et de comparaison étant inévitablement soi-même. (cf partie1)

---

<sup>1</sup> Nudité naturelle de l'animal

L'anthropomorphisme voit son origine dans un phénomène de « *reflexive consciousness* » qui consiste à appliquer ce que l'on sait de soi-même pour comprendre et anticiper le comportement des autres. C'est cette capacité que nous utilisons quotidiennement dans nos interactions avec d'autres humains. Il est aujourd'hui établi que, très tôt au cours de son développement, l'enfant applique ce mode de réflexion aux animaux et aux objets (Airenti, 2012). C'est ensuite un comportement que nous conservons, pour la plupart à l'âge adulte. L'anthropomorphisme, en tant que construction mentale permettant « de penser comme les animaux le feraient », est même considéré comme une caractéristique de l'esprit humain ayant constitué un avantage évolutif et dont certains archéologues essaient de dater l'apparition (Mithen, 1999).

Ainsi, bien plus qu'un simple effet de mode ou d'une dérive excessive née de « l'amour des animaux », l'anthropomorphisme est avant tout une caractéristique mentale fondamentale dans l'approche du monde par l'espèce humaine, d'un point de vue scientifique mais aussi philosophique et psychologique. Dominique Lestel (2007) développe longuement cet aspect dans le chapitre 4 de son livre : selon lui, l'Homme est fasciné par les émotions que peuvent ressentir les animaux, au point de « faire siens les sentiments de l'animal ». Pourquoi une telle fascination ? D'une part, parce qu'Hommes et Animaux habitent un « espace affectif partagé », d'autre part parce que, philosophiquement, l'Homme est intrinsèquement un être seul, dont la solitude a été encore accentuée par les sociétés actuelles. En raison de cette solitude, il est naturel pour l'être humain de chercher à interagir avec les animaux. Or pour créer une relation, l'Homme ne peut que projeter ses propres intentions et finalités, ses propres émotions et sentiments sur l'objet de son attention dans un mouvement d'extension de soi, c'est à dire qu'il ne peut que faire preuve d'anthropomorphisme.

De même pour Sergio Dalla Bernardina, la domestication est à l'origine d'un transfert affectif inévitable, au point que l'anthropomorphisme qui en résulte soit une difficulté majeure à la mise à mort de tout animal domestique (Dalla Bernardina, 1991). De plus, la construction de la relation se heurte à la limite du langage : « nous manquons de mots, de notions et de concepts pour appréhender des situations affectives et communicationnelles qui sortent des cadres classiques » (Lestel, 2007). Ainsi, il n'y a pas de mot pour désigner le sentiment que semble ressentir un chien à l'égard de son maître et qui ressemble de si près à de l'amour au sens humain du terme. Alors, à défaut de terme spécifique, l'emploi du mot « amour » semble s'imposer dans toute son imprécision (*cf.* partie 1, sur les défauts de l'utilisation de terme humain complexe pour désigner des comportements animaux). De même, comment décrire le statut de chien de compagnie avec les limites du langage ? Il n'y a

pas de mot pour le statut, décrit précédemment, d' « enfant non-humain dépendant à vie ». Ainsi, trouver une alternative à l'expression « enfant non-humain » est un défi à part entière, qui conduit bien souvent à se contenter de cette expression, malgré sa connotation anthropomorphique.

Il convient donc de considérer l'anthropomorphisme comme un phénomène avant tout humain difficilement évitable, et encore moins critiquable. Bien des vétérinaires en font eux-mêmes l'expérience, rappelant régulièrement à leurs clients que leur animal doit être considéré comme tel et non pas comme un humain, alors qu'eux-mêmes retrouvent tous les soirs avec force câlins leur « bébé poilu », ainsi désigné avec un sourire coupable.

D'ailleurs, l'anthropomorphisme est souvent un phénomène conscient, comme le défend Bradshaw (2011), en s'appuyant sur la complexité de l'esprit humain et la capacité de recul qui est la notre : « *these attributions (en parlant de l'attributions de caractéristiques anthropomorphiques) are metaphors, and we use them with full awareness of that fact. (...) As humans, we have the ability to stand back from a situation, detaching ourselves from its emotional component and making logical decision. (...) Many people appear unthinkingly to treat their animals as if they were little people. Yet most pet owners are also capable of conceiving of their animals' behaviour in a logical way (...)* »<sup>1</sup>. Un éclairage réaliste sur le sujet que soutient également Voith (1985) : « Les propriétaires savent que leur animal de compagnie n'est qu'un animal, mais les sentiments qu'ils ressentent pour lui sont les mêmes que pour une personne, ou un enfant ».

---

<sup>1</sup> « Les caractéristiques anthropomorphiques que nous attribuons aux animaux de compagnie sont des métaphores, et nous les utilisons en toute connaissance de ce fait. (...) En tant qu'humains, nous avons la capacité de prendre du recul sur la situation, en nous dégageant de ses aspects émotionnels pour prendre des décisions logiques. (...) De nombreuses personnes semblent traiter leur animal comme une petite personne sans s'en rendre compte. Pourtant la plupart des propriétaires d'animaux de compagnie sont aussi capable d'envisager le comportement de leur animal de manière tout à fait logique (...) »

Ainsi, peut être que le vrai danger survient lorsque l'on perd le recul nécessaire sur notre propre projection anthropomorphique, lorsque l'on oublie que l'identité pseudo-humaine que nous attribuons à notre animal et avant tout une interprétation de notre part. Le déséquilibre de la relation Homme-Animal de compagnie ne serait pas tellement dû à l'anthropomorphisme à proprement parler, qui est un mouvement humain naturel, mais plutôt au degré de conscience de cet anthropomorphisme. À quel point un propriétaire se rend-il compte que son animal n'est pas humain, bien qu'il l'appelle « mon bébé » ? On peut raisonnablement supposer que de ce degré de conscience dépendront les conséquences pratiques du phénomène anthropomorphique sur la relation du propriétaire à son animal. Si l'on reprend l'exemple précédemment cité de *Fido's Bakery* (Greenebaum, 2004) : l'auteure explique que pour les clients de la « boulangerie » leur chien est bien plus qu'un animal, que c'est leur « *fur-baby* », un membre à part entière de la famille. Or ce constat est vrai pour bien d'autres propriétaires que les seuls clients de ce magasin. On peut accorder un statut particulier à un animal, le nommer « bébé de la famille » sans nécessairement le traiter, en pratique, comme un être humain : ni mieux ni moins bien, juste différemment parce que c'est un chien et que ses besoins sont différents. C'est là une subtilité essentielle.

#### **d. Le marché du « *petcare* », comme réponse et amplificateur du « phénomène animal de compagnie »**

Quoique naturel, l'anthropomorphisme massif que l'on observe actuellement a certainement trouvé dans notre époque un terrain favorable. Notamment, la publicité, et le marché de l'animal de compagnie ont joué un rôle majeur dans le passage d'un anthropomorphisme théorique et affectif à sa concrétisation au quotidien.

Comme nous l'avons vu, la place de plus en plus importante accordée aux animaux de compagnie au sein des foyers a permis l'explosion du marché de l'animal de compagnie depuis les années 90, notamment avec un engouement massif autour du « *petcare* ». Dans l'autre sens, le marché de l'animal de compagnie a su s'appuyer sur cette tendance pour la renforcer en proposant des produits, des services et une communication fortement anthropomorphisants. Sans même rentrer dans les détails de la démarche commerciale en jeu, une partie des produits proposés dans le domaine de l'animalerie, habillement, alimentation améliorée sous des formes répondant au goût humain, joue incontestablement sur



l'humanisation de l'animal, masquant son animalité, et renforçant ainsi l'anthropomorphisme déjà existant du propriétaire.

Plus subtilement, la vente de produits pour animaux de compagnie repose sur une double démarche. Il s'agit, premièrement, de renforcer un idéal déjà existant. Le marché de l'animal de compagnie s'appuie sur une image de la relation Homme-Animal de compagnie faite d'amour réciproque et de loyauté, dans laquelle propriétaire et animal sont tous deux parfaitement épanouis dans un bien-être maximisé. La diffusion de cette vision idéalisée de la relation avec un animal de compagnie passe principalement par le biais de la publicité. En effet, il a été montré que la présence d'animaux dans les publicités a un effet positif sur l'« efficacité » de la publicité concernée (Lancendorfer et al., 2008). Les spécialistes du domaine ont utilisé ce principe général en faisant évoluer le statut de l'animal dans la publicité, en adéquation avec la tendance sociétale à l'élévation du statut des animaux de compagnie. Ainsi, en 2008, Patricia F. Kennedy, Mary G. McGarvey (Kennedy, 2008) se sont intéressées à l'évolution de la publicité mettant en scène des animaux et ont décrit cinq évolutions majeures en 60 ans :

1. Plus d'animaux à l'intérieur plutôt qu'à l'extérieur,
2. Augmentation du contact entre l'humain et l'animal.
3. Diminution du nombre d'animaux en laisse.
4. Augmentation de la présence du thème de l'amour,
5. Plus d'« animaux consommateurs ».

Ces différents points répondent parfaitement à l'évolution constatée du statut de l'animal de compagnie. La mise en scène, dans la publicité, d'une relation familiale à l'animal de compagnie encourage une évolution sociétale spontanée probablement tout autant qu'elle y répond. La publicité entretient cette évolution pour entretenir un marché aujourd'hui florissant. On ne compte plus les publicités jouant sur l'anthropomorphisme, créant des visages humains aux animaux, leur donnant la parole etc. De la même façon, l'image rêvée de l'animal de compagnie ami, doué de parole et des mêmes envies et projets que leur propriétaire est très présente dans les films et dessins-animés qui bercent l'enfance de tous les futurs acheteurs.

D'autre part, la démarche publicitaire du marché du « *petcare* » repose également sur la création d'un lien direct entre le produit et l'amour et/ou le bien-être de l'animal. La démarche commerciale s'appuie sur la vente d'outils permettant de « prendre soin des

animaux qu'on aime », un argumentaire qui se fonde sur l'idée que l'achat renforcera le lien réciproque et surtout le bien-être de l'animal, et donc son amour pour son propriétaire.

A. Vänskä, dans un article publié en 2016, montre très bien le renforcement réciproque entre la construction de la relation Homme-Chien idéale et la consommation : le marché de l'animal de compagnie a su s'appuyer sur l'attachement du propriétaire à son animal et sur le statut de plus en plus important de l'animal de compagnie pour convaincre, justifier un besoin puis créer la nécessité d'un produit par chantage affectif (Vänskä, 2016). Il y a, derrière cette approche, une forme de culpabilisation : pour être un bon propriétaire, il faut acheter le bon coussin et les bonnes friandises. Ce concept se traduit concrètement par une omniprésence du vocabulaire affectif dans le marketing des produits. De manière très directe par exemple, il existe une marque italienne d'habits pour chien appelée « *I love my dog®* ». Ainsi, le marketing des produits pour animaux, et notamment la mode pour chiens, est en passe de devenir le support matériel et « visible » d'une relation Homme-Animal de compagnie aimante et épanouie.

On notera malgré tout que certains chercheurs, dont Morris B. Holbrook (Holbrook, 2008), défendent une vision moins négative du commerce associé aux Animaux de compagnie en insistant sur l'intégrité nécessaire de la démarche, sur les valeurs associées à ce type de marketing. Une vision qui rejoint celle de Tony Ellson, (Ellson, 2008), qui insiste sur la notion de valeurs pour toucher le public de propriétaires d'animaux de compagnie.

La relation que nous entretenons avec nos animaux de compagnie a changé. S'il est difficile de qualifier ce changement en termes de degré d'attachement, on peut par contre mettre en évidence un statut nouveau pour l'animal. L'animal de compagnie est devenu un membre à part entière de la famille, pour lequel on est prêt à faire des efforts importants, financiers notamment. Cependant, du statut de « membre de la famille » à celui de « bébé » qu'il faut habiller et nourrir comme un enfant humain, le pas est grand et l'anthropomorphisme en lui-même n'est pas le seul coupable. Dans une famille en pleine redéfinition, l'animal de compagnie, par ses caractéristiques, s'est glissé dans un statut psychologique vacant d'« enfant à vie » répondant ainsi à une demande d'affection forte. A ceci, s'est ajouté un oubli de l'animal dans le mouvement anthropomorphique : on a oublié de se rappeler que « l'on anthropomorphisait ». C'est probablement en partie la perte de ce degré de conscience qui fait toute la différence entre démarche anthropomorphique naturelle dans la construction de la relation Homme-Animal et excès. Enfin, le contexte sociétal et notamment le contexte de consommation dans lequel nous évoluons depuis une cinquantaine d'années a pu jouer un rôle majeur dans la construction d'une image idéalisée d'un animal presque humain qu'il FAUT traiter comme un humain.

## 2. De l'animal enfant à la réification : l'ambiguïté du propriétaire de chien/chat

### **a. Anthropomorphisme ou syndrome de la poupée vivante ?**

Parce que l'animal reste dépendant à vie de son propriétaire, qu'il ne gagne jamais son autonomie, le propriétaire reste seul décideur de ce que son chien pourra vivre ou non. Dans ce contexte, la frontière qui sépare le bébé de l'accessoire mérite d'être questionnée. Habiller un chien, le promener un landau, lui vernir les griffes etc. : ces comportements répondent-ils à un anthropomorphisme poussé ou plutôt à un phénomène de « poupée-isation » de l'animal ? Assistes-t-on à une émancipation de l'Animal de compagnie par élévation de son statut à l'égal des membres humains de la famille ou bien plutôt à une nouvelle forme de réification déguisée ? En outre, il est légitime de se demander si l'envie d'habiller un chien en plein été répond à une ignorance réelle des besoins de l'animal et extrapolation par rapport à nos propres besoins et envies ou plutôt à une connaissance méprisée de ces besoins pour leur substituer une solution qui satisfait une envie égoïste de travestissement de l'animal. En toute raison, les deux scénarios co-existent probablement, entre les différents types de propriétaires, voire même pour un seul individu, chez qui les deux types de motivation peuvent être

associées. D'ailleurs, le phénomène de publicité slogan sous forme de chantage affectif peut prendre dans ce cadre une valeur déculpabilisante et renforcer ainsi le phénomène. La majorité des publicités mettent en avant le « besoin physiologique » supposé des animaux de compagnie pour justifier l'utilisation de leurs accessoires. Certains sites de vente en ligne publient notamment des vidéos supposées vétérinaires justifiant l'usage de bottines, imperméables etc. Ainsi, le propriétaire peut être rassuré : ce n'est pas une lubie de sa part ni un amusement d'habiller son animal, mais bien une nécessité pour son bien-être...

Or, si les propriétaires d'animaux de compagnie justifient par la « nécessité physiologique » des applications poussées d'« anthropomorphisme », il n'en reste pas moins que certaines pratiques interrogent leurs motivations réelles. Vänskä notamment s'appuie sur la description de la maison des chihuahuas de Paris Hilton pour illustrer cette problématique (Vänskä, 2016): maison de poupée ou antropomorphisme ? La question mérite d'être posée surtout quand on rappelle les chiffres instagram associés... Croit-on, innocemment, que deux chihuahuas ont besoin, en tant que chiens, d'un palais miniature ou bien l'animal retombe-t-il dans un rôle d'accessoire sous couvert d'anthropomorphisme ? Il y a, derrière l'humanisation des animaux de compagnie, plus qu'un engagement affectif uniquement, un fort effet de mode qui prend même parfois une valeur commerciale nouvelle. Un article du NY times paru le 11/02/18, « Is your dog ready for instagram », dénonce ainsi les excès de certains propriétaires qui n'hésitent pas à utiliser l'image de leur animal pour étendre leur notoriété virtuelle (Williams, 2018). Les « chiens d'instagram » (« *Dogs of instagram* ») deviennent ainsi un véritable commerce, « *a big business* » pour certains propriétaires. D'ailleurs, l'article cite les cinq races préférées d'Instagram (carlin, bulldog, terrier, chihuahua and husky) comme étant celles (à l'exception du husky, *liké* pour d'autres raisons) qui ont les faciès les plus humains et donc celles qui sont les plus faciles à anthropomorphiser à l'extrême avec des vêtements et accessoires. Cette situation a d'ailleurs été interrogée et dénoncée dans le cadre d'une mise en scène par une marque de vente de vêtements et accessoires (pour humains) britanniques. Les créateurs de la marque ont lancé en 2016 une ligne de chiens, vendus sur leur site internet, accessibles par un onglet « dogs » à côté de « bijoux », et ont justifié leur (fausse) démarche par le message « "Introducing the Canine Collection! Be sure to compliment your summer outfit with a four legged friend<sup>1</sup>". Cette campagne a provoqué de vives réactions dans les journaux britanniques (Spedding, 2016) et sur les réseaux sociaux mais s'est finalement avérée être un canular visant à dénoncer les

---

<sup>1</sup> « Lancement de la collection canine ! Assurez-vous d'accessoiriser votre tenue estivale d'un compagnon à quatre pattes »

vagues d'abandons de chiens, et notamment des races de chiens les plus à la mode sur Instagram.

Il existerait ainsi une ambiguïté forte entre l'inquiétude grandissante au sujet de « l'anthropomorphisme » en tant que menace planant sur une relation Homme-Animal saine, et une rechute significative du statut de l'Animal de Compagnie au rang d'accessoires et d'éléments ostentatoires. Une partie des excès que l'on met sur le compte de l'anthropomorphisme « excessif » ne semble pas trouver leur origine dans ce processus mais plutôt dans un effet de mode, de tendance et d'envie de paraître... À la différence du siècle précédent, le défilé ne se fait plus seulement dans la rue, mais sur internet et la mode n'est plus aux chiens lupoides impressionnants mais aux « chiens humanoïdes ». Le rôle de la représentation sociale de l'animal, sur lequel nous reviendrons, prend une toute nouvelle dimension dans une société très marquée par l'image. L'animal de compagnie est l'acteur involontaire d'une mise en scène *instagramable* parce qu'il s'y prête bien, et ne semble pas se rebeller, voire « apprécie » l'attention qui lui est portée. Si, bien évidemment, tous les propriétaires de « chien-enfant » n'en font pas un commerce d'image sur les réseaux sociaux, il y a fort à penser que leurs propres motivations répondent à un idéal répandu par quelques *influenceurs* en vogue.

#### **b. De l'animal de compagnie à la « machine à amour » (Vänskä, 2014<sup>1</sup> ; Lestel, 2007<sup>2</sup>)**

Le raisonnement débuté ci-dessus peut encore être approfondi en revenant sur la façon dont l'animal s'insère dans le foyer moderne. Nous avons discuté le statut de « substitut psychologique à l'enfant » accordé à l'animal de compagnie. Or, une nouvelle fois, cette motivation, à forte connotation anthropomorphique, peut également être interprétée comme une recherche d'affection et de dépendance affective dépersonnalisée.

À trop vouloir un animal « enfant qui ne grandit jamais », dépendant à vie et manipulable à souhait, on en viendrait à souhaiter une peluche bien plus qu'un animal. On recherche la compagnie et on a à l'esprit la vision idéalisée que montrent la publicité et le cinéma : « le chien, meilleur ami de l'Homme », fidèle et loyal compagnon plein d'amour. Peut-être voulons-nous simplement de l'amour avant tout, en espérant que le moyen d'y

---

<sup>1</sup> « Well-dressed love machines »

<sup>2</sup> « Machines génératrices d'émotions »

parvenir ne soit pas trop contraignant... C'est ce que développe Dominique Lestel (2007) dans le chapitre 8 de son livre : certaines pratiques concrètes de notre société abondent d'ailleurs dans le sens de cette interrogation. D. Lestel prend ainsi l'exemple de l'engouement pour les robots, tamagochi, Furby et autre robot-chien. Ces nouveaux produits répondent à un cahier des charges encore inédit il y a quelques années : créer une « machine génératrice d'émotions », capable de stimuler la volonté de soins de l'Homme par un artefact de la faiblesse bien pensé, un « look » mignon, asexué, appartenant à l'enfance. Il s'agit de créer le défi quotidien de l'entretien de la vie virtuelle, et entretenir la dépendance affective. Il s'agit, somme toute, de créer de véritables « vampires comportementaux » qui pleurent si on ne joue pas avec eux et peuvent mourir si on ne s'occupe pas d'eux, dont il faut apprendre le langage, qu'il faut éduquer progressivement, qui nécessitent attention et soins. Ils ont par ailleurs l'incroyable avantage d'être « un chien qui ne pue pas, un chat qui ne se fait pas les ongles sur le canapé... ». Puis, quand le tamagotchi est finalement décédé par défaut de soins, on redémarre le jeu. Digard prend un exemple similaire (1999). Et si notre besoin d'animaux de compagnie répondait à ce même cahier des charges ? Si, plus qu'un animal en tant qu'être vivant, nous voulions avant tout, et peut-être inconsciemment, une machine à amour ?

Dans le même ordre d'idée, l'évolution constatée de la préférence des français pour les chats, plutôt que pour les chiens mais aussi une partie de l'engouement pour les Nouveaux Animaux de Compagnie (NAC) peut s'expliquer par des raisons assez pragmatiques selon Herpin et al (2016). L'adoption de ce type d'animaux représente, pour certains propriétaires, la plupart des avantages affectifs de l'animal de compagnie en général avec moins de contraintes supposées. De même, dans une thèse publiée en 2005 (Farjou, 2005), parmi les propriétaires de petits mammifères classés NAC interrogés, 50% citent « peu de contraintes » comme motivation d'adoption... Le raisonnement poussé à son extrême trouve son application concrète dans le service proposé par le site RescueTime : un système payant de location de chiots et chatons à la journée (site visité le 13/11/18, aujourd'hui fermé), avec possibilité d'abonnement à la semaine (3 chiots/chatons en visite chaque semaine pour 389\$/mois). Un véritable commerce de l'affection que résume très bien le slogan du site : « *You, or a person you are gifting, will be its caretaker to enjoy all the benefits of pet companionship without the long-term challenges.* »<sup>1</sup>. La start-up a suscité de vives réactions à travers le monde et a fermé depuis. Il s'agissait ainsi d'un exemple qui, bien qu'il soit

---

<sup>1</sup> « Vous, ou la personne à qui vous faites ce cadeau, pourrez prendre soin de lui (*l'animal adopté temporairement*) et profiterez de tous les bon côtés de l'adoption d'un animal de compagnie sans les soucis du long terme. »

extrême, permet malgré tout de souligner, par son caractère scandaleux et caricatural justement, une tendance bien réelle.

Les deux tendances présentées ci-dessus convergent dans le sens d'une même évolution : la recherche d'affection et de dépendance affective, en minimisant au maximum les contraintes. Il y a, dans « l'amour animalier », un paradoxe surprenant qui consiste à souhaiter une relation avec un animal pour l'amour et l'affection que l'on en recevra, en rêvant d'une relation idéalisée qui ignore complètement la nature « d'être vivant » des animaux adoptés, et donc les contraintes associées. A-t-on conscience d'avoir à construire une relation réciproque avec un être vivant, ou ne souhaite-t-on finalement qu'une machine à amour ? Souhaitons-nous créer une vraie relation réciproque en toute connaissance de ce qu'est l'animal, ou n'en cherche-t-on que les apports positifs ? Au risque de voir dans ce phénomène la justification d'une partie des déceptions post-adoption et donc une cause d'abandon...

### 3. De la « machine à aimer » trop lourde de contraintes à l'abandon, le paradoxe d'un animal-objet toujours présent

#### **a. Acquisition et abandon de l'animal : symboles d'une considération de l'animal de compagnie discutable**

Si le statut animal semble être une préoccupation centrale qui implique toutes les strates de la population, l'actualité de l'été 2018 semble en contradiction avec cette théorie. Juillet et Août 2018 sont ainsi marqués par des records d'abandons d'animaux de compagnie et des refuges saturés... La Société Protectrice des Animaux (SPA) a constaté une augmentation de +20% des abandons par rapport à 2015 (La Dépêche, Le Point, Le Parisien, bfmtv etc.) avec 100 000 abandons dans l'année, dont 60000 au moment du départ en vacances. Sur 20,8 millions de chiens et chats en France (FACCO, 2017), l'abandon concernerait un peu moins de 0,5% des animaux de compagnie. Ainsi, si la proportion de propriétaires concernés par l'abandon semble relativement faible, l'aspect le plus inquiétant révélé par ces chiffres concerne les circonstances de cet abandon.

Une partie des animaux est abandonnée suite à des circonstances indépendantes de la volonté des propriétaires (mode de vie modifié contre la volonté du propriétaire notamment –

perte d'emploi, hospitalisation, maison de retraite- mais aussi décès etc. (Lambert, 2014)). Cependant, les 60% d'animaux abandonnés au moment des vacances semblent l'être pour des raisons très pratiques. Ainsi, dans une thèse vétérinaire publiée en 1996, C. Lesaine interrogeait des propriétaires de chiens ayant abandonné leur animal (Lesaine, 1996). Elle leur posait une question simple et ouverte à ce sujet : « quelles sont les raisons qui vous obligent à vous séparer de votre chien ? » Cette question était posée au moment même de l'abandon à la SPA de Gennevilliers, et était donc soumise à l'interprétation, sincère ou non, de la situation d'abandon par les anciens propriétaires et à la charge émotionnelle associée à la situation. 66% des abandonnants expliquent leur geste par un défaut du chien, le plus souvent un trouble du comportement (destruction, agressivité, fugue, aboiements, crainte) mais aussi d'autres défauts individuels (chien malade, ou trop vieux, pour 5 personnes par exemple). Parmi les réponses concernant le propriétaire, l'allergie revient dans 19,3% des cas... ce que l'auteure nuance et tempère rapidement. Ces résultats témoignent, comme le souligne l'auteure, d'une volonté de déculpabilisation de la part du propriétaire, qui envisage probablement l'abandon comme un échec, mais comme un échec dû à l'impossibilité de construire une relation épanouie parce que le chien n'était pas le bon. Par ailleurs, l'échec deviendrait donc plus probablement insupportable au moment des vacances que le reste de l'année. Cette interprétation est d'ailleurs confirmée par la question suivante. A la question « envisagez-vous de reprendre un chien », posée au moment-même de l'abandon du chien actuel, 25% des répondants ont répondu positivement... Il semble alors difficile de ne pas voir dans le geste d'abandon de ces personnes une considération très réifiante de l'animal. Ainsi, malgré une pression sociale forte, et un statut animal théorique en cours d'amélioration, il semblerait que l'on puisse toujours disposer des animaux de compagnie quand ils deviennent trop encombrants.

Par ailleurs, si l'abandon est en effet symptomatique d'une déconsidération de l'animal de compagnie, les conditions d'acquisition de certains propriétaires apportent des éléments de réponses pour comprendre comment on arrive à de tels chiffres. Le fait qu'une personne sur quatre soit prête à reprendre un autre chien au moment même de l'abandon du précédent laisse suspecter un problème initial, lors de l'adoption de l'animal de compagnie. C'est d'ailleurs ce que met en évidence M. Juliani (2015). Dans cette thèse, l'auteure a recueilli les réponses de 933 propriétaires de chiens et chats au sujet de leur relation avec leur animal de compagnie. Parmi les propriétaires interrogés, 13,5% des animaux de compagnie étaient des cadeaux, et 12,5% ont été « trouvés dans la rue ou venu s'installer chez soi », ce qui représente 26% d'adoptions « non pleinement raisonnées » mais plutôt « d'opportunité ». De



plus, 88,3% des répondants n'ont demandé aucun conseil à un vétérinaire avant acquisition de l'animal. Sans envisager de comparer les pourcentages présentés (les populations étudiées et les époques étant différentes), l'étude de C. Lesaine (1996) amène des résultats du même ordre : 35% des répondants (propriétaires en train d'abandonner leur animal à la SPA) ont acquis leur chien de manière impulsive/insuffisamment raisonnée, dont 16,6% de « pour les enfants » (regroupement de pourcentages).

Il ne s'agit pas d'établir des généralités sur la base de ces résultats : chaque situation Homme-Animal de compagnie étant différente, certaines adoptions « d'opportunité » peuvent conduire à une longue vie commune, parfaitement épanouie. Cependant, compte tenu des besoins comportementaux et biologiques des animaux de compagnie, et de l'investissement personnel et financier nécessaire, peut-on encore raisonnablement faire cadeau d'un chien/chat à quelqu'un ? Il semble que non : il ne semble pas envisageable d'imposer à quelqu'un l'adoption d'un animal. Offrir un chien ou un chat, c'est méconnaître la complexité d'une adoption et les difficultés pouvant être rencontrées si les conditions favorables ne sont pas réunies. C'est, consciemment ou non, oublier en partie les besoins spécifiques et nombreux des espèces animales adoptées.

Aujourd'hui encore, un animal s'adopte et, surtout, peut être abandonné, ramenant fondamentalement son statut à celui de bien dont on peut disposer. Si le contexte familial et psychologique conduisant à l'abandon peut être complexe, l'absence de diminution de la proportion d'animaux abandonnés constitue un véritable paradoxe par rapport à la volonté sociétale de protection animale évoquée précédemment.

## **b. Valeur ostentatoire de l'animal de compagnie**

Plus encore que les circonstances de l'adoption, les raisons qui poussent les acquérants à adopter un animal de compagnie sont intéressantes. Le consensus sociétal actuel tend vers un amour des animaux en général plus fort qu'avant : nous aimons les animaux et nous le manifestons notamment auprès des chiens, chats et autres animaux de compagnie que nous chérissons, parfois jusqu'à l'excès. L'intérêt massif manifesté pour la cause animale et l'attachement extrême pour les animaux de compagnie sont-ils fondamentalement aussi altruistes et désintéressés qu'ils ne le paraissent ? Surtout, traduisent-ils vraiment un recul du statut animal réifié et une valorisation des vertus propres de l'animal vivant ? Autrement dit, aimons-nous nos animaux de compagnie pour les « bonnes raisons » : pour ce qu'ils sont, et

pour la relation que nous créons avec eux ? Nous avons déjà abordé cette question précédemment avec les notions de « syndrome de la poupée vivante », puis de « machine à amour ». Ces deux aspects d'un même problème peuvent être à nouveau discutés et mis en perspective par le rôle de la possession d'un animal de compagnie pour l'insertion d'un individu dans la société.

L'expérience de Lockwood, présentée en 1985 (Lockwood, 1985), est fondatrice à ce sujet : le chercheur présentait à des volontaires des images mettant en scène des personnages avec ou sans animaux à leurs côtés, les images étant identiques par ailleurs. Il a ainsi mis en évidence une tendance nette à donner une appréciation plus positive des personnes représentées en compagnie d'animaux par rapport aux personnes représentées sans animaux. Être avec un animal laisserait penser que la personne concernée est plus heureuse, plus intelligente, plus généreuse, moins stressée ou encore plus aisée financièrement. Ces résultats sont une des toutes premières illustrations expérimentales de la modification du regard des gens sur une personne par la présence d'un animal à ses côtés. Quoiqu'elle n'ait pas été testée expérimentalement avant 1985, cette idée est fondamentale dans les concepts évoqués en partie 1 : le symbolisme animal en politique ou dans le rôle de l'animal dans l'organisation hiérarchique sociale exploite pleinement l'association d'images positive Hommes-animaux. La présence animale a effectivement, en elle-même, un rôle dans l'appréciation sociale des gens. Or, cette influence, si elle existe, est à même d'être exploitée par qui souhaite modifier l'image qu'il renvoie de lui-même aux autres. Ainsi, plusieurs anthropologues admettent que l'importance de l'animal de compagnie dans notre système domesticatoire s'explique, au moins en partie, non pas par « l'amour des animaux » pur, mais principalement par la valeur ostentatoire de l'animal de compagnie.

Selon cette théorie, l'adoption d'un animal est justifiée avant tout par la valeur que nous accorde la possession de cet animal aux yeux de la société. L'animal de compagnie occupe alors une fonction d'« animal-miroir » qui parle de son maître, le chien devient un « délégué narcissique » au service de la « passion du paraître » de son propriétaire, tel que l'exprime Boris Cyrulnik. On choisirait ainsi l'espèce et la race de notre animal de compagnie en fonction de l'image que l'on souhaite renvoyer de nous-même : « pour être remplies, ces fonctions narcissiques et ostentatoires nécessitent l'existence d'une grande diversité d'animaux familiers. Chacun doit en effet pouvoir trouver l'animal le mieux adapté à l'image qu'il veut recevoir et donner de soi. » (Digard, 1999) C'est sur ces bases que se développe une association d'images fortes : « le *caillera* possède désormais son pitbull et le punk son rat, comme l'artiste ou l'écrivain son chat persan et le cadre son labrador – « tel chien, tel

maître »... ». De même, le choix de l'animal de race est un geste de portée sociale : « posséder un animal de race [...] c'est [donc] se positionner socialement » selon Digard (1999). L'idée d'un amour des animaux à finalité égoïste et narcissique est ainsi très présente dans l'ensemble du travail de Digard. Cependant, la fonction miroir de l'animal de compagnie est actuellement admise voir même popularisée sous la forme décrite par T. Ellson (2008) : « *Taking a dog for a walk is good company but it can also be inconvenient and embarrassing. A dog reflects the owner.* »<sup>1</sup>. Effectivement, plus encore que le simple aspect esthétique ou symbolique d'une espèce ou d'une race animale, l'animal de compagnie définit son propriétaire en tant que faire-valoir par le soin et l'éducation qui lui sont apportés. Montrer aux autres que l'on s'occupe bien d'un animal est générateur d'une fierté personnelle. Aimons-nous les animaux pour la relation que nous établissons avec eux ou pour « l'image valorisante, [...] d'êtres supérieurs et indispensables à d'autres êtres » (Digard, 1999) qu'ils renvoient de nous, aux autres et à nous-mêmes ?

Dans le même ordre d'idée, la fonction ostentatoire de l'animal de compagnie se décline sous une version qui tend, une nouvelle fois, largement vers une forme dissimulée de réification. Il s'agit d'une approche de l'animal de compagnie déjà évoquée par Lockwood en 1985 lorsqu'il affirmait que la possession d'un animal de compagnie était, avant tout, une « norme sociale ». Historiquement, et aujourd'hui encore, l'animal de compagnie est un élément essentiel d'un « schéma familial idéal », et se situe, pour ce rôle, au même niveau que la maison avec jardin. Digard (1999) évoque cet exemple en détaillant l'association de la possession d'un chien et d'une des « nouvelles maisons individuelles » : cette association tiendrait principalement à l'adhésion globale, consciente ou non, à un certain type de mode de vie dont le chien doit faire partie. (Herpin, et al., 1991). Tony Ellson (2008) est également très honnête sur cet aspect : il s'appuie pour la rédaction de cet article sur son expérience personnelle de propriétaire de chiens pour comprendre le rapport des propriétaires en général au marché de l'animal de compagnie. À l'instar de Serpell, en 1981 (Serpell, 1981), il insiste dans un premier temps sur l'importance des chiens de famille de l'enfance dans la construction de l'image d'un foyer familial idéal à l'âge adulte. Il présente par ailleurs, avec recul et réalisme, les circonstances qui les ont conduits, son épouse et lui, à adopter leur premier chien, 6 mois avant la naissance de leur premier enfant : « *The purchase of a dog*

---

<sup>1</sup> « Prendre son chien pour une ballade est une bonne compagnie, mais peut aussi être embarrassant. Le chien représente son propriétaire ».

*prior to the arrival of children was part of a life change package at the time [...] I suspect that I viewed a dog as part of an idealized lifestyle like snow on Christmas Day [...]»<sup>1</sup>*

La présence d'un animal de compagnie à nos côtés est à même de modifier le regard que la société porte sur nous, voire même le regard que nous portons sur nous-même et sur notre accomplissement personnel par rapport à un objectif de vie socialement souhaitable. Dans ce cadre, il semble prévisible que la possession d'un animal de compagnie ne repose pas uniquement sur « l'amour des animaux » seul mais s'appuie, en termes de motivations, sur des objectifs bien plus personnels et égoïstes, ainsi que sur une certaine forme de narcissisme. Ces idées sont bien présentées dans les thèses de Verollet, 2013 ) et Juliani, 2015. Ces différents aspects apportent de nouveaux éléments de réponse sur les motivations inconscientes d'adoption des propriétaires. Ces motivations ramènent le statut de l'animal de compagnie à celui de faire valoir de l'Homme et ne tiennent pas compte de ce qu'il est en tant qu'animal et de ce qu'il peut apporter dans le cadre d'une relation réciproque vraie.

### **c. « Réification commerciale » des animaux de compagnie : industrie et demande d'animaux d'acquisition rapide, et effets de mode**

L'industrie sait reconnaître un marché intéressant : avec près d'un foyer sur deux possédant un animal de compagnie, celui des « pets » est un secteur plein d'avenir. Ainsi, pour répondre à une demande toujours plus grande d'animaux de compagnie variés, l'industrie s'est saisie de la « production » des animaux de compagnie. Profitant de « l'amour des animaux », le marché de l'animal de compagnie ramène trop souvent l'animal à un simple produit de consommation.

Ainsi, de même que pour le reste du « commerce de consommation », l'industrie des animaux de compagnie a su créer des races et des tendances physiques répondant aux attentes des nouveaux « consommateurs ». Ces modes physiques constituent à elles seules un sujet problématique sur lequel nous reviendrons, qui fait passer la tendance et la fonction ostentatoire bien avant l'animal en tant qu'être vivant. Une étude s'est ainsi intéressée au lien entre l'évolution des races de chiens à la mode entre 1926 et 2005 et les caractéristiques santé, longévité, caractère (agressivité, docilité, crainte). Les chercheurs ont ainsi pu montrer qu'aucune des caractéristiques de santé, qui semblent pourtant importantes dans le choix

---

<sup>1</sup> « L'adoption d'un chien avant la naissance d'un enfant faisait partie d'un ensemble de changements conditionnés à un certain moment de notre vie [...] Je me suspecte d'avoir considéré le chien comme un élément du style de vie idéal auquel j'aspirais, comme la neige à Noël. »

raisonné d'un animal, ne semble intervenir dans la fluctuation de popularité des chiens. Ils concluent ainsi à une popularité essentiellement liée à une tendance sociale plutôt qu'à la « fonctionnalité » des animaux. La santé des animaux adoptés ne semble pas constituer, pour les propriétaires, un critère de choix pertinent. Les auteurs soulignent, au contraire, que le seul lien entre caractéristique de race et popularité qui a pu être établi est l'existence d'un plus grand nombre de défauts héréditaires dans les races les plus populaires (Ghirlanda et al., 2013).

L'industrialisation du commerce des animaux de compagnie ne se manifeste pas seulement dans les exigences physiques de la mode mais également dans le mode de commercialisation des animaux. Les usines à chiots en sont un exemple extrême : les conditions d'élevage y varient de correctes à catastrophiques et beaucoup de ces élevages sont à la limite de la légalité. Ainsi, un rapport publié en 2013 par la fondation Four Paws, s'est intéressé au fonctionnement du trafic de chiots en Europe ; un trafic qui s'organise, comme tous les autres, autour de pays permettant une production à faible coût, suivie d'une distribution vers des pays acheteurs à prix intéressant. Pour permettre une production « rentable », les conditions de vie des chiennes reproductrices, des chiots, puis leurs conditions de transport sont largement dénoncées (Four paws international, 2013). De même, d'un point de vue légal, les documents d'identification et vaccination des chiots sont rarement corrects. Ainsi, le dernier rapport de l'association Dogs Trust, repris par le Veterinary report, fait état d'un trafic encore très actif qui permet l'importation de chiots trop jeunes, depuis la Serbie et la Hongrie notamment, avec des papiers d'identification et des passeports pré-remplis par des vétérinaires peu scrupuleux, et des contrôles inexistantes aux frontières (Dogs Trust, 2018).

Ces conditions d'élevage et de transport ne sont pas sans conséquences sur la santé et le comportement des animaux qui y sont élevés. La revue de McMillan, publiée en 2017, met ainsi en évidence la convergence des résultats de plusieurs études vers une fréquence augmentée des manifestations de comportements indésirables (agression, anxiété de séparation, peur etc.) chez les chiots issus de systèmes d'élevage industriels par rapport aux autres (McMillan, 2017). Or, les achats d'animaux de compagnie provenant d'« usines à chiots » ne sont pas un mode d'acquisition marginal : selon une étude INFRAForces menée en 2012, 51% de chiens font l'objet d'un achat, 6% sont achetés en animalerie, 2% sur internet. Pour les autres animaux (hors chiens et chats), les chiffres sont encore plus élevés : 67% d'achats, dont 51% en animalerie (INFRAForces, 2013). De tels résultats justifient un contrôle renforcé de ces voies de distribution. Heureusement, c'est un problème qui semble

aujourd'hui connu et pris en charge, au moins pour les carnivores domestiques, comme en témoigne l'intérêt manifesté par les autorités sanitaires à l'échelle européenne et en Grande-Bretagne entre autres (Le Monde, 2018).

Ainsi, contrairement à ce que laisse penser l'importance du débat actuel sur le statut animal, nous n'en avons pas complètement fini avec la réification des animaux de compagnie : la lutte contre les achats impulsifs, et pour de mauvaises raisons, la « traite commerciale » et les abandons des animaux de compagnie ne doivent pas être négligés. Le statut d'être vivant sensible des animaux de compagnie mérite encore d'être rappelé et remis au centre des préoccupations de l'industrie de l'animal de compagnie, mais aussi des adoptants et propriétaires. Cependant, les marques de ce statut de choses sont moins évidentes qu'elles n'ont pu l'être et résident notamment, pour les propriétaires d'animaux, dans des motivations partiellement inconscientes.

Quoique le sens à accorder à certains comportements de propriétaires puisse donc être interrogé, il semblerait, à partir des éléments apportés dans cette première partie, que le statut que l'on accorde aux animaux de compagnie, et notamment aux chiens et aux chats, est aujourd'hui loin d'un statut d'utilité. L'introduction d'un animal de compagnie dans la famille est devenue une extension de cette dernière, l'animal devenant un membre à part entière d'une famille re-définie, qui lui accorde un statut spécifique d'animal-membre de la famille ou plus simplement, de membre de la famille au même niveau que n'importe quel humain. Ce nouveau statut s'accompagne d'interactions Hommes-Animaux de compagnie riches et nombreuses, et induit nécessairement une implication anthropomorphique de la part du propriétaire. Cet anthropomorphisme, en tant que phénomène inévitable dans une relation interspécifique impliquant l'Homme, prend cependant parfois des proportions importantes et devient la cause, au moins apparente, de toute une gamme de comportements nouveaux de travestissement de l'animal en petit homme.

Si nous avons commencé à évoquer les travers de cette situation, on peut cependant y espérer un avantage. L'élévation du statut de l'animal de compagnie au sein du foyer pourrait en effet se traduire par une attention renforcée portée à la satisfaction des besoins de l'animal. En ce sens, le « phénomène animal de compagnie » pourrait s'accompagner d'une connaissance plus aboutie des besoins des espèces concernées. C'est en partie vrai, avec une volonté de soins évidente de la part d'une majorité de propriétaires comme en témoigne l'essor de la médecine vétérinaire canine. Cependant, par bien des aspects, le tout nouveau

statut de l'animal de compagnie n'est pas associé à une meilleure connaissance des espèces choisies et de leurs besoins spécifiques.

## **II. Statut de l'animal de compagnie et nouvelles formes de mal-traitance**

Malgré une plus grande considération supposée de l'animal, les cas de « maltraitance classique » sont encore trop nombreux. Chaque jour apporte son lot de faits sordides et de cas de maltraitance d'animaux domestiques. Un petit détour par des sites internet de défense de la cause animale suffit pour s'en convaincre. Le site « Stop Aux Massacres Animaliers » notamment accueille ses visiteurs avec deux actualités en tête de page : « Noé, battu à coups de pied par de cruels promeneurs », du 9 mars 2018, et « Justice pour Nikita, morte assassinée (trainée sur 25km derrière une voiture) du 28 février 2018. Chiens et chats battus, animaux affamés et assoiffés, isolés à vie sur des balcons ou dans des caves, brûlés, ou enterrés vivants... la liste des exemples de cruauté humaine est longue et les cas de maltraitance des animaux de compagnie sont malheureusement toujours beaucoup trop nombreux. La SPA a ainsi enregistré 8937 signalements de maltraitance animale, concernant principalement des animaux domestiques, en 2017.

Cependant, cet aspect de la maltraitance animale, s'il ne doit en aucun cas être négligé, ne sera pas développé dans cette partie, ayant déjà fait l'objet de nombreux travaux et dénonciations vétérinaires. Nous y reviendrons en troisième partie de manière plus spécifique concernant le rôle de la profession vétérinaire face à ce problème et ses implications. Nous concentrerons notre attention sur la façon dont le nouveau statut de l'animal de compagnie peut impacter leur qualité de vie. Comment passe-t-on d'un amour de l'animal extrême, et d'un anthropomorphisme excessif, à une forme de maltraitance masquée ?

### 1. L'anthropomorphisme peut-il remplacer la connaissance spécifique des animaux ?

#### **a. Les propriétaires du XXI<sup>ème</sup> siècle connaissent-ils bien les besoins de leurs animaux ?**

Peu de données sont disponibles à ce sujet en France. En revanche, au Royaume-Uni (RU), la PDSA (© The People's Dispensary for Sick Animals) organise depuis 2011 un système d'enquête annuelle dont l'objectif est d'évaluer, d'une part, les connaissances des propriétaires concernant les soins à apporter à leurs animaux de compagnie et, d'autre part, le

niveau de bien-être résultant de ces animaux. Le rapport annuel permet alors d'établir un score de bien-être des animaux de compagnie du RU. Par ailleurs, la répétition annuelle de l'enquête depuis 8 ans, avec des questionnaires toujours organisés autour des mêmes axes principaux, permet d'évaluer l'efficacité concrète des campagnes d'informations et de sensibilisation au bien-être des animaux de compagnie.

Le tout premier rapport de la PDSA (2011) a été publié après une enquête menée par l'agence indépendante YouGov, auprès de 11261 habitants du RU dont 4675 propriétaires de chiens, 5317 propriétaires de chats et 1132 propriétaires de lapins. Grâce à cette analyse à grande échelle de la population du RU, Richard Hooker, vétérinaire au RU et directeur des services vétérinaires de la PDSA évoque, dès l'introduction du rapport : "A lack of education and awareness of the health and welfare needs of pets is at the heart of the problem." Il finit par conclure :

**« *The state of our pet nation 2011 :*  
*Stressed. Lonely. Overweight. Bored.*  
*Aggressive. Misunderstood ... but loved.* »<sup>1</sup>**

Une conclusion « choc » qui s'appuie sur des exemples concrets de méconnaissance animale par les propriétaires et des chiffres inquiétants que confirment les rapports des années suivantes également.

#### *Données physiologiques et mode de vie*

65% des propriétaires de chats ne connaissent ni le poids, ni la Note d'Etat Corporel (NEC) de leur animal (PDSA, 2018). Ils ne savent pas non plus comment l'évaluer : seulement 33% des propriétaires « palpent » leur animal quand on leur demande d'en déterminer la NEC. (PDSA, 2011) Par ailleurs, quand on demande à des propriétaires de chiens d'évaluer la NEC de leur animal en s'appuyant sur les images standardisées correspondant à la notation sur 5, 5% des propriétaires choisissent la morphologie 5/5. En revanche, 1% seulement des propriétaires interrogés qualifie ensuite son animal d'obèse. Deux interprétations sont possibles pour ce résultat. Premièrement, il est possible que les propriétaires refusent dans un premier temps d'admettre le surpoids de leur animal. Cependant, il est également envisageable que ce décalage dans les pourcentages soit dû à une

---

<sup>1</sup> Un manque d'éducation et un degré de conscience insuffisant des besoins des animaux en terme de santé et bien-être constitue le cœur du problème » L'état des animaux de notre pays en 2011 : Stressés. Trop souvent seuls. En surpoids. Qui s'ennuient. Agressifs. Incompris... mais aimés. »



méconnaissance de la silhouette « normale » d'un chien. De fait, une partie des propriétaires ne reconnaîtraient tout simplement pas un état de surpoids, même en étant objectifs sur leur observation de leur animal. Le même type de résultat est obtenu pour l'espèce féline : 53% de propriétaires choisissent 4-5 mais seulement 19% considèrent leur animal en surpoids ou obèse.

Les différents rapports cités précédemment mettent ainsi en évidence une méconnaissance de la part des propriétaires du poids que devrait faire leur animal et de l'allure qu'il devrait avoir. La gestion de l'état corporel de son animal de compagnie est pourtant essentielle pour un propriétaire.

Par ailleurs, les différents rapports mettent également en évidence une méconnaissance marquée du mode de vie félin. De nombreux propriétaires ignorent le mode de vie solitaire à social-facultatif du chat et imposent à leur animal une vie en groupe non-familial avec trop peu de ressources pour une vie commune de ce type. Le rapport de 2018 fait état de 41% de multi-possession de chats :

- 66% des foyers comptant plusieurs chats proposent moins d'une litière par chat,
- 16% moins d'une gamelle de nourriture par chat,
- 55% moins d'une gamelle d'eau par chat,
- 73% moins ou autant de couchages pour chats que de chats.

Par ailleurs, 66% des chats n'ont pas accès à un espace en hauteur dans leur milieu de vie. Ces résultats sont d'autant plus ennuyeux que les chiffres sont en augmentation par rapport au rapport de 2011 malgré la campagne d'informations associée.

#### *Compréhension du comportement animal*

De la même façon, Bradshaw (2011) considère que la plupart des troubles comportementaux aujourd'hui observés chez les chiens de compagnie viennent, initialement, d'une mauvaise connaissance du comportement et des modes de communication canins. Cette méconnaissance serait à l'origine d'interactions inadaptées et d'une éducation parfois plus délétère que positive. Effectivement, plusieurs études se sont intéressées à la compréhension et l'interprétation des manifestations comportementales canines par les propriétaires de chiens. Nous en citerons deux :

- « *Perception of dogs' stress by their owners* » (Mariti et al., 2012) : Cette étude menée auprès de 1190 propriétaires de chiens s'intéresse à la reconnaissance des signaux de stress et de défense chez le chien. Dès la première partie de l'étude, concernant la définition du stress chez le chien, 40,4% des répondants n'ont pas su choisir la bonne définition (QCM),

considérant que le stress n'a pas de conséquences pour l'animal, ou qu'il ne se manifeste que sur du court terme. Les bonnes réponses sont plus fréquentes lorsque le niveau d'éducation des propriétaires augmente. Ensuite, la reconnaissance des manifestations d'un état de stress par les propriétaires est globalement moyenne à faible. Le questionnaire proposé se présentait là aussi sous forme de questions à choix multiples : les propriétaires devaient sélectionner les comportements correspondant à des manifestations de stress. Si les manifestations les plus évidentes de stress (tremblements et gémissements) ont été reconnues par 55% des répondants, seuls 45% des propriétaires ont sélectionné l'agressivité, et les résultats sont encore plus faibles pour les manifestations plus subtiles (baisse d'appétit : 26%, miction : 21%, léchage de museau : 4,5%, entre autres). De manière assez prévisible, les propriétaires qui ne reconnaissent pas les signes subtils de stress rapportent plus fréquemment un niveau de stress bas chez leur animal.

- Le même type de résultats a été obtenu par une autre équipe qui s'est intéressée aux manifestations de défense d'une ressource<sup>1</sup> (Jacobs et al., 2017). L'étude distingue trois types de comportement de défense de ressource : l'agression, l'ingestion rapide, ou la protection physique de la ressource. Sur vidéos, les propriétaires (1438 personnes) reconnaissent correctement les scènes d'agression mais identifient beaucoup moins bien les deux autres types de comportements de défense de ressource. Les résultats sont meilleurs pour les propriétaires ayant déjà participé à des cours d'éducation donnés par des professionnels du comportement. Cette distinction illustre la nécessité de connaissances adaptées pour comprendre et interpréter le comportement canin. Le fait de se reposer uniquement sur l'expérience acquise en tant que propriétaire est souvent insuffisant et associé à une mauvaise interprétation des manifestations comportementales du chien.

Enfin, cette méconnaissance animalière est également défendue par Digard (1999) qui cite l'exemple des propriétaires choqués par certains aspects du comportement de leurs animaux : sexualité, agressivité intraspécifique etc. Certains propriétaires semblent ainsi avoir oublié, ou n'ont jamais connu, ce qu'est le comportement naturel d'un chien ou d'un chat. Il explique cette situation ainsi : « On aime les animaux pour ce qu'ils ne sont pas, donc plus on les aime, moins on les connaît (...) Cette liaison entre amour et méconnaissance n'est pas nouvelle ». Cette citation rejoint l'idée évoquée en I de cette partie : notre amour pour les animaux de compagnie se construit, d'une part, sur une image de l'animal positive et idéalisée diffusée par le biais de la publicité, des dessins-animés et autres supports de l'imaginaire.

---

<sup>1</sup> Définie comme faisant l'objet de l'intérêt du chien (« *Item of perceived value* »)

D'autre part, la méconnaissance animale s'appuie également sur un phénomène d'extension de la connaissance de l'Homme comme équivalence de la connaissance des animaux. Ces derniers sont ainsi considérés comme de « petits humains », dans un phénomène d'équivalence directement appuyé sur l'anthropomorphisme dont est empreint notre rapport à l'animal. De plus, la distance entre le monde animal et le monde humain qu'a instaurée la vie en milieu urbain renforce une méconnaissance animale généralisée.

## **b. Des croyances qui remplacent trop souvent la connaissance**

« Plus on aime, moins on connaît. » Une des explications de cette association délétère est effectivement la « concrétisation » d'un anthropomorphisme abusif dans notre connaissance de l'animal. L'anthropomorphisme théorique, sur lequel se construit la relation à l'animal de compagnie, trouve ici un de ses pendants négatifs : les connaissances biologiques spécifiques de l'animal sont remplacées par ce que l'on croit déduire de nous-mêmes (vision du monde, éducation, besoins physiologiques (alimentaire, reproduction etc.)). Pour certains propriétaires, l'anthropomorphisme peut, simplement, se substituer à la connaissance réelle de l'animal. Cet aspect de la dérive anthropomorphique est dénoncé fréquemment et depuis plusieurs années par la profession vétérinaire et les exemples concrets sont nombreux. Ainsi, 52% des propriétaires seulement savent qu'une chatte n'a pas besoin d'avoir une portée pour être équilibrée psychologiquement, et 66% des propriétaires donnent des friandises à leurs chiens « parce que ça le rend heureux » (PDSA 2011). Ces deux exemples sont bien connus et fréquemment cités : ils illustrent efficacement l'approche anthropocentrée des besoins physiologiques des animaux de compagnie. Cependant, le remplacement de l'éthologie canine par la lentille anthropomorphique est un exemple plus marquant encore.

De même que pour la plupart des caractéristiques physiologiques des animaux de compagnie, les caractéristiques et manifestations (physiques notamment) du comportement canin sont mal connues par les propriétaires de chien (cf partie précédente). Pourtant, tous ces propriétaires seraient probablement capables de donner une description précise et détaillée de « l'état mental » dans lequel se trouve leur animal à l'instant où on le leur demande. De la même façon, ils seraient probablement capables d'énumérer les envies et goûts de leur chien.

Il y a, dans ces descriptions, très probablement une grande part de vérité : par le partage de leurs existences, un propriétaire de chien est la personne la plus à même de reconnaître un changement d'attitude chez son animal. La médecine vétérinaire s'appuie d'ailleurs largement

sur cet aspect de la relation Homme-Animal en initiant la démarche diagnostique par le recueil des commémoratifs fournis par propriétaires. Cependant, Fidler, Light et Costall ont montré en 1996 que les propriétaires d'animaux de compagnie avaient une tendance à la description anthropomorphique des comportements des chiens plus marquée que les non propriétaires (Fidler et al., 1996). Notamment, les propriétaires d'animaux s'appuient sur des notions de sentiments et de désirs plus fréquemment. Dans le même ordre d'idée, Bahlig-Pieren et al ont montré que l'interprétation d'un comportement canin dépendait largement du contexte de la scène et de la projection anthropomorphique de l'observateur associée (Bahlig-Pieren, Turner, 1999). Les auteurs se sont appuyés sur des vidéos mettant en scène des chiens que les propriétaires préparent pour une balade avant d'abandonner cette idée et d'ignorer le chien pendant deux minutes. Lorsque la vidéo est visionnée entièrement, les observateurs identifient le comportement du chien comme de la déception. Si la vidéo commence après que le propriétaire ait rangé la laisse, c'est à dire si la raison de la « déception » n'est pas diffusée, les interprétations du comportement manifesté par le chien par les observateurs étaient bien moins plausibles.

Ainsi, plus qu'une analyse de l'attitude de l'animal et de ses manifestations comportementales propres, ces dernières étant globalement mal connues et interprétées (cf partie précédente), nous tendons à interpréter le comportement animal de la même façon que notre comportement humain. Nous les inscrivons dans un contexte et interprétons l'attitude observée avec une empathie non négligeable, qui devient donc, dans un contexte interspécifique, une forme d'anthropomorphisme. D'ailleurs, l'anthropomorphisme ne teinte pas seulement notre interprétation ponctuelle d'une situation impliquant un animal, mais bien notre appréciation même du « monde émotionnel » (Bradshaw, 2011) de nos animaux de compagnie.

Les sciences cognitives et du développement distinguent traditionnellement les émotions primaires, (joie, peur etc.) communes à un grand nombre d'espèces, des émotions secondaires (honte, jalousie, fierté etc.) communément attribuées aux humains et à certaines espèces de primates non-humains. L'absence d'émotions secondaires chez les autres espèces, notamment domestiques, comme le cheval et le chien, est aujourd'hui amplement discutée. Le débat repose principalement sur le fait que ces émotions secondaires nécessitent un certain degré de conscience de soi (jalousie), voire une « conscience de soi dite évaluative par rapport à un standard » (culpabilité, honte). Ces concepts semblent hors de la portée d'espèces qui pour la plupart ne passent pas le test du miroir. On notera cependant qu'une remise en question de la

significativité de ce test est d'actualité et incite donc à prendre ces prérequis avec précautions. Notamment, pour le chien, évaluer des capacités cognitives sur la base de ce test semble faire peu de sens compte tenu du fait que la vue n'est absolument pas le sens le plus utilisé par cette espèce.

Lorsque l'on demande à des propriétaires d'animaux domestiques (chiens, chats, rongeurs, chevaux et oiseaux) de choisir les émotions que leur animal éprouve : 64% des propriétaires affirment que leur animal éprouve de la jalousie, 52% de l'empathie, 40% de la culpabilité et 26% des propriétaires pensent que leur animal est parfois honteux (figure 2). Ces pourcentages sont encore plus élevés si l'on considère la population canine uniquement : 70% des propriétaires de chiens pensent que leur animal éprouve de la culpabilité et de la jalousie. (Morris et al., 2008)

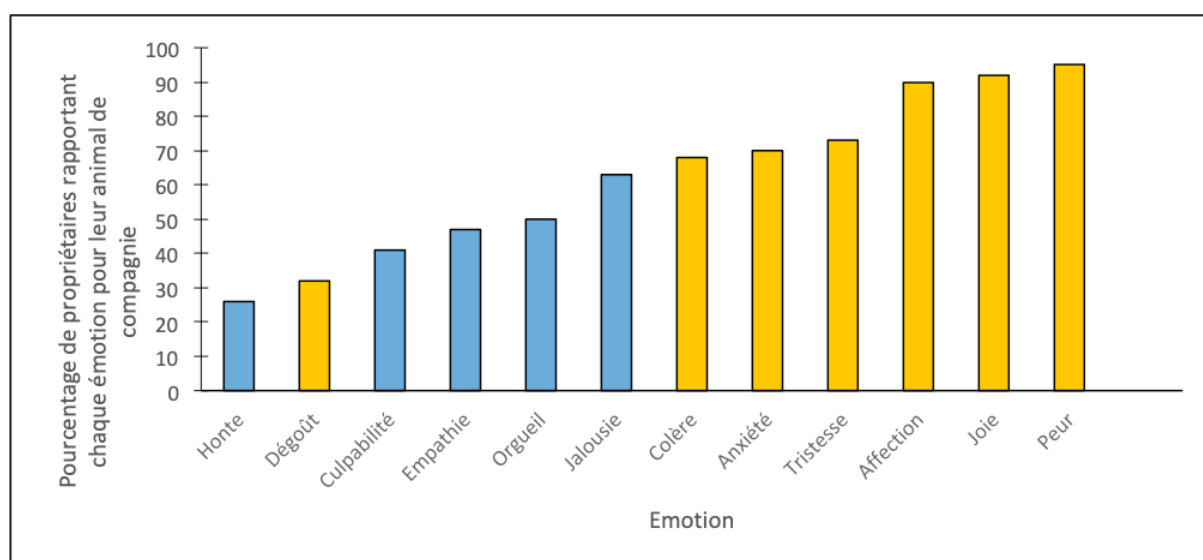


Figure 2 : Emotions ressenties par les animaux de compagnie, selon leur propriétaire, d'après la figure de Morris et al., 2008. (Bleu : émotion secondaire, jaune : émotion primaire)

Si l'attribution spontanée d'émotions secondaires aux animaux de compagnie peut être associée à un défaut de connaissances sur les prérequis de la conscience de soi, elle semble surtout liée à une projection anthropomorphique marquée de la part des propriétaires. L'interprétation du comportement des animaux de compagnie par association à des émotions complexes s'appuie sur une analyse très anthropomorphique des situations et une projection de soi sous la forme « ce que j'aurais ressenti à sa place ». Ainsi, si la question de la jalousie chez le chien est aujourd'hui considérée (Morris 2008), il a été montré à plusieurs reprises que ce que les propriétaires qualifient de « *guilty look* »<sup>1</sup>, associé au sentiment de culpabilité, est

<sup>1</sup> Comportement canin supposé caractéristique décrit par les propriétaires dans une situation de culpabilité supposée de la part du chien : « *il sait qu'il a fait une bêtise* », même plusieurs heures après.

en réalité influencé par l'attitude du propriétaire bien plus que par le fait qu'une faute ait été commise ou non (Horowitz, 2009 ; Ostojić et al., 2015). Ce que le propriétaire interprète comme une attitude « de culpabilité » serait en réalité une manifestation de stress associé au retour du propriétaire : cette confusion est une erreur importante à même de conduire à une prise en charge inadaptée de la situation et une amplification du comportement à l'avenir.

Une grande partie des propriétaires ont donc une connaissance modérée de la signification réelle des manifestations comportementales de leurs animaux (cf A.). De plus, de nombreux propriétaires tendent à remplacer la connaissance par une interprétation anthropomorphique des attitudes canines. Or, l'Homme et le chien sont deux espèces différentes, possédant deux cerveaux différents (taille du neocortex notamment). Il ne s'agit pas d'établir une « hiérarchie émotionnelle » mais de concevoir que le monde ressenti par un chien est avant tout différent du monde vécu par un humain. La différence d'utilisation des sens entre nos deux espèces est caractéristique de cette différence de perception : nous, humains, explorons le monde par la vue en premier sens, alors que le chien s'appuie en priorité sur son odorat. Ainsi, l'interprétation anthropomorphique du comportement canin n'est pas nécessairement fausse, dans le cas des émotions primaires notamment, ou éventuellement dans le cas de la jalousie. Cependant, elle peut représenter un véritable danger pour une relation Homme-Animal de compagnie épanouie : agir avec un chien comme s'il éprouvait les mêmes émotions qu'un humain, c'est s'exposer à l'incompréhension et à des difficultés relationnelles importantes. On notera que peu d'études sont disponibles actuellement concernant le chat, il semblerait cependant que le comportement félin soit discrètement moins sujet à l'anthropomorphisme que le comportement canin (Bahlig- Pieren et Turner 1999).

Enfin, en plus d'être entachée d'anthropomorphisme, les connaissances animalières des propriétaires d'animaux de compagnie sont trop souvent biaisées par des notions de « bon sens » ou « d'expérience ». Ainsi, à la question : sur quoi basez-vous le choix de l'alimentation de votre animal ? 26% et 29% des propriétaires de chiens et de chat respectivement répondent « le bon sens », et 19% « l'expérience des animaux précédents » (PDSA 2011). De même, avant acquisition 33% des propriétaires de chiens et de chats se reposent sur leur expérience passée de propriétaires d'autres animaux (PDSA 2018). Le nouveau « bon sens » est par ailleurs, comme nous l'évoquions dans la partie 1, considérablement entaché par des avis « non spécialistes » voire de réelles « *fake news* » : 18%

des propriétaires de chiens considèrent que la stérilisation n'a aucun intérêt médical pour l'animal, 20% considèrent que la vaccination n'est pas nécessaire (PDSA 2018).

### **c. Un défaut de connaissance compensé par une volonté de renseignement ?**

Il semble donc que, malgré l'importance émotionnelle (et financière) accordée à l'animal de compagnie dans les familles occidentales, la connaissance des besoins réels et du comportement des espèces animales que nous côtoyons ne soit pas idéale. Faisant suite à ce constat, la question de la recherche d'informations de la part des propriétaires est légitime et intéresse notamment la profession vétérinaire de manière plus spécifique.

Les rapports PDSA de 2012 à 2018 mettent en évidence une stagnation du pourcentage de propriétaires ayant fait la démarche de se renseigner auprès d'un vétérinaire avant acquisition d'un animal de compagnie. Cette non-évolution est d'autant plus ennuyeuse que les pourcentages en cours sont compris entre 4 et 5,6% selon les années, des chiffres plus bas encore que ceux rapportés par Juliani (2015) (11,7%). Ces résultats montrent, d'une part, que la demande d'informations vétérinaires avant adoption est loin d'être un réflexe parmi les futurs propriétaires. D'autre part, les campagnes d'information et l'insistance des vétérinaires concernant l'importance de cette démarche ne semblent pas avoir d'influence sur l'attitude des acquéreurs. Cette influence est ici mesurée à court terme, sur une échelle de quelques années : une intensification de la communication vétérinaire et une réévaluation de son efficacité semble judicieuse.

La question de la recherche d'informations « vétérinaires » est par ailleurs considérablement compliquée par la multiplication des sources possibles. Si, d'après les chiffres présentés ci-dessus, les propriétaires se renseignent peu au sujet de l'espèce et de la race adoptée, cette conclusion doit être nuancée par l'accès aux ressources numériques. De manière évidente, ce n'est pas parce que les acquérants n'ont pas consulté de vétérinaires en pré-achat qu'ils ne se sont pas renseignés. En 2018, selon le rapport PDSA, 36% des propriétaires de chiens ont en fait consulté internet avant acquisition, faisant ainsi d'internet et du « bon-sens » (33%) les deux premières sources d'informations des propriétaires concernant leur animal, à égalité, et juste avant les conseils de la famille et des amis (20%). Le même type de résultats est retrouvé pour d'autres espèces : 32% des propriétaires de lapin se sont renseignés sur internet avant achat, et 33% font appel à leur expérience. Concernant le chat, les chiffres recueillis font état d'une recherche d'informations encore moins systématique, toutes sources confondues, que pour le chien et le lapin. Cette différence est évocatrice d'une

considération du chat différente de celle du chien dans le sens évoqué précédemment d'un anthropomorphisme moins marqué (cf b) et d'un animal « plus facile en termes de besoins » (cf partie 2 I 2b). Ainsi, 31% des propriétaires s'appuient sur leur expérience, 31% rien du tout et 16% internet (figure 3). (PDSA 2018)

	Propriétaires de chien(s)	Propriétaires de chat(s)	Propriétaires de lapin(s)
S'est renseigné sur internet	36%	16%	32%
A déjà possédé un animal cette espèce	33%	31%	33%
A écouté les conseils d'amis / de la famille (chiens) ; d'un centre de secours (chats) ; donnés en animalerie (lapins)	20%	18%	21%
N'a rien fait	18%	31%	17%

**Figure 3 : Prise d'informations avant adoption de la part des propriétaires d'animaux de compagnie au Royaume-Uni, d'après une figure du rapport PDSA, 2018 : un défaut de renseignement marqué.**

De manière plus générale, en dehors du pré-achat, un questionnaire distribué dans trois cliniques américaines a montré que parmi les 815 répondants qui utilisent internet de manière générale, 37,6% consultent des informations concernant la santé de leur animal au moins un fois par mois (13,4% des gens de manière hebdomadaire, 24,2% au moins un fois par mois). (Kogan et al., 2012). Dans ce contexte, la question de la source des informations diffusées sur internet est aujourd'hui centrale et rejoint le problème de *fake news* évoqué dans la partie 1. La qualité des informations disponibles concernant nos animaux de compagnie en première recherche sur internet mériterait d'être évaluée voire corrigée (cf partie III).

Enfin, certains propriétaires ont effectivement des connaissances théoriques sur les besoins des animaux mais ne les utilisent pas, au quotidien. Par exemple, 90% des propriétaires se disent conscients des risques liés à l'obésité : ce chiffre ne se traduit pas par 90% de propriétaires choisissant une alimentation adaptée mais plutôt par un mode d'alimentation trop souvent influencé par les envies du propriétaire. (PDSA, 2011) Malgré tout, il semble que comme l'annonçait Richard Hooker, une partie des problèmes puisse être résolue par l'information des propriétaires. Il existe ainsi une corrélation entre le fait de ne pas considérer l'obésité comme une maladie et l'obésité des animaux de compagnie possédés (Muñoz-Prieto et al., 2018). De même, une corrélation positive a été mise en évidence entre l'obésité des chats et l'incapacité du propriétaire à évaluer correctement le score corporel de son chat (Allan et al., 2000). On peut ainsi supposer qu'en expliquant les risques associés à



« la maladie obésité » et en apprenant aux propriétaires à évaluer l'état d'embonpoint de leur animal, on réduise le nombre d'animaux en surpoids.

Ainsi, nous aimons intensément nos animaux de compagnie. Cependant, nous ne pouvons pas prétendre les aimer correctement, c'est à dire pour ce qu'ils sont, sans les connaître tel qu'ils sont, dans toute leur différence spécifique. Or, de nombreux propriétaires, en lieu de connaissance, s'appuient sur un « bon sens » insuffisant et teinté d'un anthropomorphisme néfaste dans ce cas-là. De ce fait, ils connaissent parfois mal les besoins physiologiques et les capacités affectives et intellectuelles de leur animal.

Or, la méconnaissance plus ou moins marquée des caractéristiques biologiques des espèces d'animaux de compagnie pose un problème plus important encore aujourd'hui que cinquante ans plus tôt. Effectivement, la présence en grand nombre d'animaux de compagnie dans des espaces urbains de grande densité humaine rend l'adaptation des animaux au mode de vie moderne compliquée ; nous y reviendrons. Dans ce contexte, assurer une bonne qualité de vie à l'animal nécessite plus que jamais une connaissance solide des besoins physiologiques et comportementaux des animaux concernés ainsi qu'une grande implication de la part des propriétaires. Par ailleurs, comme cela a été discuté dans la première section de cette partie (2), l'amour des animaux de compagnie est associé à une forte volonté de soins d'une partie des propriétaires (sur la base d'une motivation plus ou moins louable, cf I). Si l'on ne peut qu'encourager cette motivation, il semble raisonnable, avant de prodiguer des soins, de connaître les besoins de l'animal en question.

## 2. Vers une nouvelle forme de mal-traitance<sup>1</sup>

### **a. Races pures et sélection, pool génétique et variétés alléliques**

La sélection d'individus de race pure hypertypés, dont les caractéristiques morphologiques prédisposent à un certain nombre de syndromes pathologiques, est une problématique connue des vétérinaires et constitue un exemple typique de dérives de notre rapport à l'animal de compagnie. Le problème prend son origine à l'échelle de la zootechnie de l'élevage des carnivores domestiques, et est entretenu par des propriétaires inconscients, ou non, du problème médical. Comme l'explique Bradshaw (2011) dans le chapitre 10 de son livre, races pures et syndromes pathologiques sont associés de deux manières différentes dont nous tiendrons compte successivement.

#### *Sélection directe de syndromes pathologiques*

Le premier aspect du problème est le mieux connu et le plus évident : un certain nombre de caractéristiques morphologiques sélectionnées dans un but esthétique sont délétères pour la santé des animaux concernés.

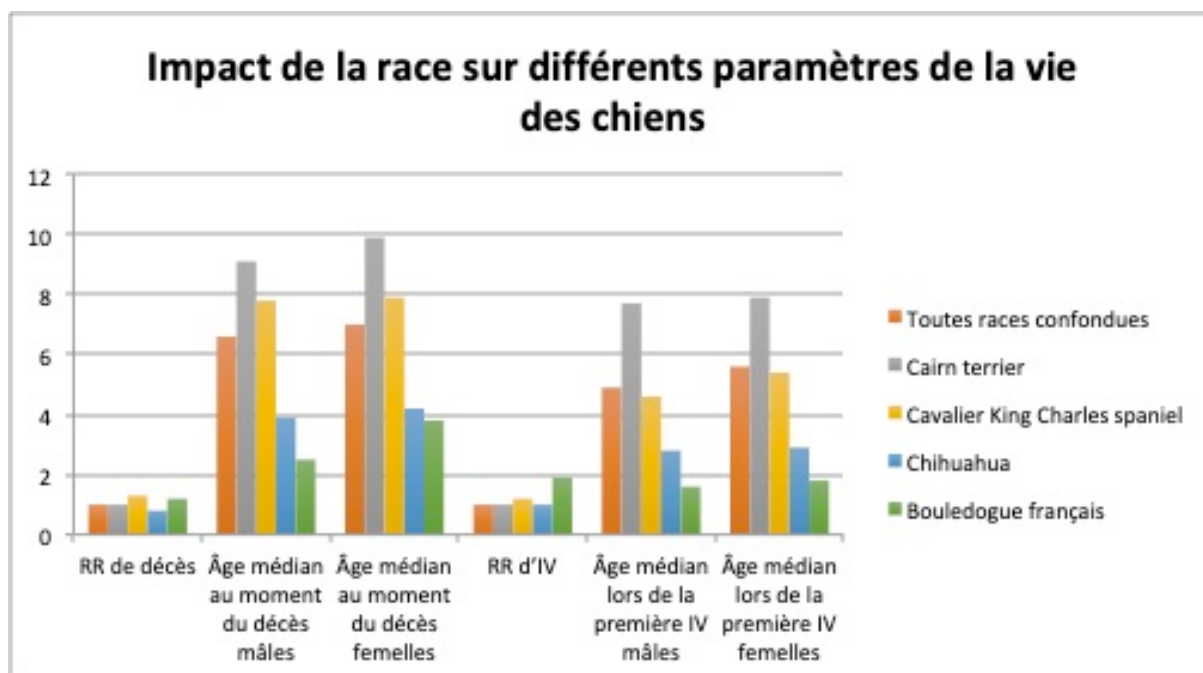
En effet, la sélection de physiques typés à l'extrême, est loin d'être sans conséquence. Une revue a montré que pour chacune des cinquante races de chiens les plus populaires au RU, au moins un des aspects de la conformation sélectionnée prédispose à une manifestation pathologique (Asher et al., 2009). L'exemple le plus connu est le Syndrome d'Obstruction des Voies Aériennes (SOVA) des races brachycéphales, aujourd'hui particulièrement à la mode. Ce syndrome peut être, selon son intensité, fortement impactant pour la qualité de vie des chiens concernés et peut nécessiter une intervention chirurgicale correctrice à un jeune âge. Il est caractérisé par une sténose nasale, une hypoplasie trachéale et une disproportion de la longueur du palais mou : autant de caractéristiques qui sont en fait directement cosélectionnées par la sélection d'hypertypes brachycéphales. Ces mêmes races présentent par ailleurs une disproportion entre volume du crâne et diamètre pelvien qui prédispose nettement aux dystocias, le crâne des chiots à naître étant trop volumineux pour s'engager dans la filière pelvienne maternelle au moment de la mise bas. De la même façon, la spina bifida ou la

---

<sup>1</sup> Terme utilisé ici au sens d'une façon de traiter les animaux de compagnie incompatible avec un état de bien-être idéal, défini sur la base des connaissances vétérinaires actuelles, sans y associer de volonté de nuire nécessairement. « Mauvais traitements » au sens d'une inadéquation entre besoins d'une espèce animale et mode de vie imposé par le propriétaire de l'animal de compagnie.

présence d'hémivertèbre est positivement associée à l'enroulement marqué de la queue des Carlins, une caractéristique qui est pourtant recherchée dans la définition du standard.

Or, la plupart des syndromes ainsi sélectionnés ont un impact important sur la santé des animaux concernés et donc, en conséquence, sur leur qualité et espérance de vie (figure 4).



**Figure 4 : Mortalité et risques relatifs d'interventions vétérinaires pour quatre races canines, dont trois sont fortement sélectionnées sur la base de critères morphologiques, d'après les résultats de Sandøe et al., 2017)**  
 RR : risque relatif par rapport à la population « toutes races confondues » ; IV : intervention vétérinaire

Par ailleurs, les caractéristiques sélectionnées ne sont pas seulement directement pathologiques, elles sont également à l'origine, de manière indirecte, de conséquences comportementales. La modification importante du physique de certaines races pures pourrait ainsi être associée à des capacités de communication intraspécifique réduites. Leaver et Reimchen ont montré que les mouvements d'une queue courte (modèle artificiel), caractéristique sélectionnée pour le standard de plusieurs races, voire coupée à une certaine époque, sont moins bien interprétés que les mouvements d'une queue longue et pourrait donc constituer un obstacle à la communication intraspécifique (Leaver, Reimchen, 2008). De manière plus générale, la sélection physique des races actuelles repose en grande partie sur un phénomène de pédomorphose<sup>1</sup> physique, permettant aux adultes de nos races fétiches de ressembler à des individus juvéniles des races primitives. Une étude de 1997 suggère que le « sous-développement » physique sélectionné dans certaines races serait également associé à

<sup>1</sup> Glossaire du CNRS : Hétérochronie du développement se caractérisant par la conservation de caractères juvéniles à l'âge adulte.

une pedomorphose comportementale. Ainsi, non seulement les races très sélectionnées, dont le physique diverge fortement du physique lupin, présente un panel comportemental pouvant être réduit, mais, en plus, l'essentiel des comportements présentés par ces races est limité aux manifestations comportementales acquises le plus précocement au cours du développement des louveteaux (Goodwin et al., 1997).

*« We have shown that the further the domestic dog has diverged from the appearance of the wolf, the more elements of lupine 'body-language' have been lost. »*<sup>1</sup> Goodwin, 1997

Ainsi, en sélectionnant les individus de race pure sur la base de caractéristiques morphologiques hypertypées, nous sélectionnons directement des syndromes délétères et nous tendons à diminuer la capacité de communication des chiens concernés. Ce constat pose un réel problème de contradiction : le « nouvel amour des animaux de compagnie » ne devrait-il pas s'accompagner d'une recherche plus marquée encore qu'avant du bien-être de son animal, amenant les nouveaux propriétaires à privilégier la bonne santé de leur compagnon ? Comment expliquer que le choix d'un animal se fasse encore sur la base de critères fondamentalement physiques (cf partie II 1.), et ce même si ces caractéristiques sont délétères pour la santé de l'animal ? Certaines des motivations d'adoption évoquées en 1. soulignent nettement l'importance esthétique et sociale de l'animal de compagnie. En ce sens, l'apparence des animaux de compagnie et notamment des chiens constitue un véritable phénomène de mode, diffusée entre autres par les réseaux sociaux actuels. La puissance de l'effet de mode est telle suffisante pour faire oublier aux propriétaires l'importance de la santé de leur animal ? En réalité, le problème semble plus important que cela.

D'une part, les propriétaires de chiens de race concernés par la sélection de syndrome pathologique ne sont pas nécessairement conscients du risque que représente cette sélection pour leur animal. Une étude menée sur 285 chiens brachycéphales a ainsi mis en évidence que 58% des propriétaires d'individus présentant des symptômes compatibles avec un SOVA considéraient que leur animal n'avait pas de problème respiratoire et ne nécessitait donc aucune prise en charge (Packer et al., 2012). Ainsi, dans ces races, un stertor associé à un essoufflement lors d'excitation sont souvent jugés normaux, à tort, et retardent la prise en charge des symptômes. Par ailleurs, la notion de « normalité pour une race donnée » risque d'entretenir la sélection des caractéristiques pathologiques sélectionnées contre lesquelles il faudrait lutter.

---

<sup>1</sup> « Nous avons montré que plus le chien domestique diverge en apparence du loup, plus le nombre d'éléments du langage corporel lupin encore présents chez le chien diminue. »

D'autre part, la contradiction supposée entre « amour de l'animal de compagnie » et hypertype trouve peut-être son explication dans l'approche psychologique proposée par Sandøe et al., 2017. Effectivement, les races de chiens les plus concernées par le problème d'hypertype et les plus à la mode au cours des dernières années rassemblent des critères physiques particuliers. Leur faciès est anthropomorphisé (face plate des brachycéphales), et « mignons » (grand yeux, petite taille etc.), deux caractéristiques qui expliquent une partie de l'engouement pour ces races. De plus, ce sont des races dont l'apparence physique évoque une forme de fragilité : c'est le cas de l'aspect frêle du chihuahua par exemple. Ces deux aspects, faciès pseudo-humain et impression de fragilité, sont à même de renforcer la dépendance apparente de l'animal à son propriétaire et de combler l'envie humaine de « prendre soins » d'un animal qui a « besoin de nous ». Cette notion de besoin est en effet un concept central dans la redéfinition de notre rapport à l'animal de compagnie. D'ailleurs, pour le chihuahua notamment, les problèmes de santé rencontrés avec un chien de cette race, n'ont pas d'influence sur l'envie des propriétaires d'avoir par la suite un chien de la même race (Sandøe et al., 2017).

#### *Taille de population et consanguinité*

Le développement d'individus hypertypés est permis par la reproduction d'individus en race pure, donc au sein d'une population limitée. Ce système en lui-même constitue le deuxième aspect du problème des races pures.

La reproduction entre individus appartenant à une population de taille réduite augmente considérablement le risque de dérive génétique<sup>1</sup> et de consanguinité<sup>2</sup>. Cette consanguinité est d'ailleurs non seulement plus probable dans une population finie de petite taille mais elle était/est, en plus, volontairement entretenue par une partie des sélectionneurs.

Le risque lié à la consanguinité est une inquiétude que soulevait déjà Darwin, mais qui est revenue sur le devant de la scène à partir du début du XXIème siècle. Notamment, plusieurs études de grande ampleur se sont intéressées à la diversité génétique dans les populations de chiens de races en France et au RU à partir des années 2000. Ainsi, en 2006, Leroy et al. se sont intéressés aux populations de chiens de race français, mettant en évidence une augmentation nette, en 20 ans, du coefficient de consanguinité<sup>3</sup> moyen dans les neuf races

---

<sup>1</sup> En génétique des populations : fluctuations aléatoire des fréquences alléliques au sein d'une population, de génération en génération, en dehors de l'influence des mutations, migrations, et sélections. Ce phénomène est d'autant plus marqué que la population concernée est de petite taille.

<sup>2</sup> Écart à la panmixie (union aléatoire entre les reproducteurs), caractérisé par l'accouplement de reproducteurs partageant un ou plusieurs ancêtres communs.

<sup>3</sup> Le coefficient de consanguinité d'un animal est égal à la probabilité pour que les deux gènes qui se trouvent à un locus donné soient identiques par descendance. Il est égal au coefficient de parenté entre ses 2 parents.

françaises étudiées. Dans les 9 races, le pourcentage moyen en 2001 était supérieur à 3,1%. Cette valeur correspond au coefficient de consanguinité d'individus issus du croisement de deux chiens ayant un grand-parent commun. En ce sens, ces résultats étaient révélateurs de pratiques de reproduction entre apparentés qu'il semblait alors urgent de corriger. Notamment, les auteurs mettaient en avant l'utilisation en reproduction d'un petit nombre de reproducteurs (mâles principalement), réduisant considérablement l'effectif génétique (Leroy et al., 2006).

Plus récemment, une équipe de recherche hongroise (Ács et al., 2019) a mis en évidence une réduction franche de la « taille de la population reproductrice active » de Border Collie hongroise associée à une augmentation du coefficient de consanguinité. Cette augmentation est plus marquée pour les lignées sélectionnées sur l'apparence (coefficient moyen entre 2010 et 2016 : 11,03%) que sur les lignées sélectionnées sur leurs performances (coefficient moyen : 4,9%) (figure 5). Ces résultats sont d'autant plus inquiétants que l'augmentation du coefficient de consanguinité semble avoir des conséquences médicales objectivables. Les individus dont le coefficient de consanguinité est supérieur à 12,5% auraient une espérance de vie réduite et seraient issus de portées de plus petite taille que les individus dont le coefficient de consanguinité est inférieur à 6,25% (Leroy et al., 2015).

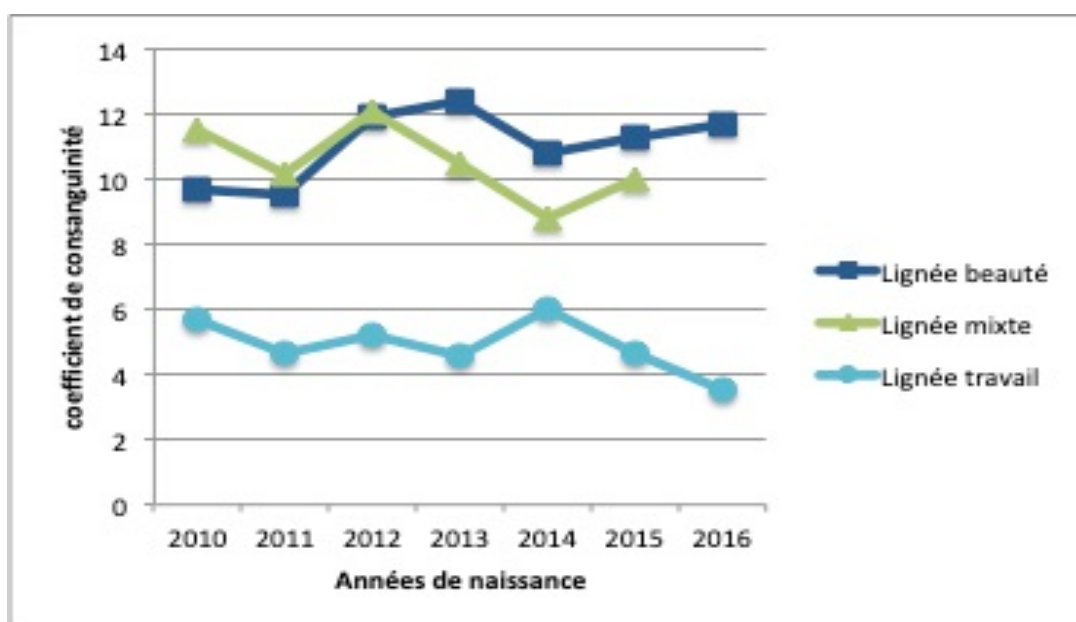


Figure 5 : Evolution du coefficient de consanguinité moyen dans des populations de border collie hongroises, entre 2010 et 2016, selon le type de lignée. Depuis la Figure de Ács et al., 2019

Des résultats tout à fait similaires ont été obtenus pour des populations de Golden retrievers nord-américaines sélectionnées pour l'apparence ou les performances (Ontiveros et

al., 2019). Calboli et al., ont également trouvé le même type de résultats en 2008 pour les races de chiens du RU (ils montrent notamment que certains mâles, dont les qualités sont recherchées peuvent avoir jusqu'à 2500 descendants...) et concluent : « *On the basis of these results, we concur with Leroy et al. (2006) that remedial action to maintain or increase genetic diversity should now be a high priority in the interests of the health of purebred dogs.* »<sup>1</sup>. (Calboli et al., 2008)

Effectivement, la consanguinité est associée à une augmentation de la fréquence d'homozygotie de tous les loci, ce qui suppose une fixation accélérée des caractères recherchés mais également une augmentation de la fréquence de manifestation d'anomalies dues à des gènes récessifs. Typiquement, Summers et al ont identifié 312 affections héréditaires non-conformationnelles à partir de la littérature, dont 71% sont à transmission autosomale récessive (Summers et al., 2010). Ce sont donc des affections dont la prévalence est susceptible d'augmenter dans une population génétique réduite et dont les individus présentent un coefficient de consanguinité élevé. Le berger allemand est la race cumulant le plus grand nombre de ces anomalies. De plus, l'étude de Cruz et al, publiée en 2008, suggère que l'influence de la domestication sur l'évolution de l'espèce canine (et notamment la réduction de l'effectif génétique) a pu être à l'origine de l'accumulation d'un certain nombre de mutations délétères, par réduction de l'effet de sélection naturelle sur les allèles délétères (Cruz et al., 2008). L'Atrophie Rétinienne Progressive, l'atopie, l'épilepsie essentielle, la déficience en facteur VIII (coagulation) etc. sont autant d'exemples d'affections héréditaires non-liées au standard conformationnel qui concernent un grand nombre de races. Ces affections héréditaires posent un réel problème de bien-être pour les chiens atteints. C'est ce que montrent notamment Collins et al. dans une étude évaluant l'impact de plusieurs défauts héréditaires sur la qualité de vie des chiens de race. Ils s'appuient pour cela sur le calcul du *Generic Illness Severity Index for Dogs*, à partir d'un scoring de quatre critères (atteinte du comportement, pronostic, possibilités thérapeutiques et complications possibles) (Collins et al., 2010).

On notera cependant, que, dans une revue publiée en 2011, Leroy et al. rappellent que la perte de diversité génétique dans l'espèce canine n'est pas plus importante que dans les autres espèces domestiques (Leroy, 2011). Par ailleurs, les conséquences d'une consanguinité augmentée et d'un effectif génétique réduit évoquées précédemment sont théoriques : en pratique, il est difficile d'objectiver l'effet de la réduction de l'effectif génétique des

---

<sup>1</sup> « Sur la base de ces résultats, nous rejoignons Leroy et al. (2006), sur le fait que des actions doivent être entreprises pour maintenir ou augmenter la diversité génétique et doivent constituer une priorité absolue dans l'intérêt de la santé des chiens de race. »

populations canines sur l'accumulation ou non d'affections héréditaires, compte tenu de la multiplicité des facteurs ayant une influence sur cette évolution. De même, dans les études qui s'y sont intéressées, un effet significatif mais très modéré de la consanguinité sur certains troubles (reproduction, dysplasie) a été mis en évidence. Ainsi, une certaine prudence est de rigueur concernant l'évolution génétique d'une population soumise à bien plus d'influence que le seul effet de la domestication (bien qu'il soit majeur). La diversité génétique de la population canine est une préoccupation à prendre au sérieux dans le but de promouvoir de bonnes pratiques de reproduction.

En effet, l'association des deux problèmes que l'on vient d'évoquer, affections héréditaires dues au standard conformationnel ou non, pose un réel problème de gestion de la reproduction parmi les chiens de race. Il s'agirait, d'une part, de sortir de la reproduction les individus les plus typés, ceux dont le profil constitue un facteur de risque majeur de trouble conformationnel. Cependant, éliminer des individus de race de la reproduction est susceptible de diminuer encore la taille des populations, déjà réduite, des races pures. Face à cette contradiction apparente, différentes recommandations ont été proposées, notamment par Leroy et al en 2011 : en race pure, il s'agirait de limiter le nombre de descendants possibles par mâle reproducteur, et d'introduire dans la reproduction des lignées jusque-là peu utilisées. Enfin, le concept de race pure lui-même pourrait être revu avec un passage à l'*out-crossing*<sup>1</sup> ou au *cross-breeding*<sup>2</sup>, seul moyen réel de réintroduire une diversité génétique réelle. Cette dernière proposition est d'ailleurs largement soutenue par Bradshaw.

---

<sup>1</sup> Reproduction entre individus d'une même race non apparentés, pouvant provenir par exemple de lignées différentes (travail/beauté). (Bradshaw, 2011)

<sup>2</sup> Reproduction entre individus de races différentes. (Bradshaw, 2011)



Ainsi, la portée sociale de la possession d'un animal de compagnie, le développement d'un effet de mode, voire un souhait de soin extrême, sont autant de raisons ayant conduit au développement de races pures hypertypées. La sélection mise en place pour obtenir des morphologies et comportements caractéristiques est associée à la sélection de syndromes pathologiques directement. Par ailleurs, elle pourrait également être associée à la sélection indirecte de tares héréditaires non liées au standard, dont une explication serait l'augmentation de consanguinité et la réduction de la taille des populations.

La problématique liée aux hypertypes est connue, et constitue une forme de dérive visible. Cependant, d'autres aspects de notre nouveau rapport aux animaux de compagnies sont à même d'impacter leur qualité de vie, de manière plus subtile.

## **b. Un mode de vie moderne inadapté, exemple du chien**

Au début de la partie II, nous avons mis en évidence la construction d'une image idéalisée de l'animal de compagnie, compagnon indissociable de nos vies et pleinement intégré à la famille occidentale. Nous attendons énormément de la relation Homme-animal de compagnie (affection, compagnie et bonheur augmenté) et la vision idéalisée de l'adoption d'un animal est à même d'en masquer les contraintes. La notion « de compagnie » voire de domestication elle-même laisse imaginer, à tort, une adaptation supposée évidente et spontanée de l'animal de compagnie à son environnement humain, quel qu'il soit. À vouloir avoir nos animaux tout près de nous, on en vient à manquer de réalisme sur ce que l'on impose aux chiens et chats qui peuplent nos villes.

Bradshaw (2011) débute sa démonstration sur une comparaison de la vie d'un chien de compagnie cinquante ans plus tôt, et de nos jours. Si l'inactivité du chien en tant que qu'animal de compagnie existe depuis plusieurs siècles déjà, elle s'est réellement développée en tant que mode de relation majoritaire seulement depuis une centaine d'années. Or, peu de gens semblent s'inquiéter de ce que cette transition, accompagnée d'une urbanisation massive de nos vies et donc de celles de nos animaux de compagnie peut impliquer pour les chiens qui partagent nos existences.

Plusieurs milliers d'années de travail au côté des animaux, et notamment du chien, ont forgé des races adaptées à leur rôle, physiquement et du point de vue comportemental. Chasse, gestion du bétail, traction, garde etc., à chaque race de chiens sa spécialité. Par contre, bien peu de races ont été sélectionnées pour tenir leur rôle de « chien de compagnie ». Ainsi,

la plupart des races de chiens qui peuplent aujourd'hui les canapés des populations occidentales étaient, il y a un peu plus d'une cinquantaine d'années, « en activité ». Elles exploitaient alors pleinement des facultés physiques sélectionnées et un comportement stéréotypé, mi- instinctif, mi- éducatif, qui faisait également l'objet d'une sélection.

À ces spécificités canines, s'ajoute un mode de vie anciennement rural et permissif. Les récits des générations qui nous précèdent rapportent une liberté de mouvements canine largement acceptée par les communautés humaines dans une forme de connivence générale. Si ce mode de vie ne peut pas être considéré idéal (d'un point de vue médical et zoonotique notamment), il est à comparer à ce que l'on attend du chien de compagnie aujourd'hui. Les chiens actuels vivent dans des espaces le plus souvent urbains, à forte densité humaine, canine et féline, avec une liberté de mouvements contrôlées avec rigueur (dans l'espace comme dans la durée). Ils doivent, en plus, être « *better behaved than the average human child and as self-reliant as an adult.* ». Or, « *dogs, as living beings, cannot be re-engineered every decade or so as if they were computers or cars* »<sup>1</sup> (Bradshaw, 2011). L'exemple le plus parlant et le plus connu, est repris très justement par Bradshaw : comment ne pas penser au Border Collie, et sa fâcheuse tendance à rassembler les enfants en troupeau et poursuivre les cyclistes... Cette attitude est sans doute « le cauchemar de tout propriétaire » mais c'est avant tout un comportement naturel, initialement, puis ultra-sélectionné au cours des décennies précédentes. C'est seulement aujourd'hui que ce comportement devient dérangeant pour le nouveau rôle de compagnie du Border Collie.

En adoptant un point de vue relativement pessimiste, il semble que la vie du chien actuel soit un conflit d'intérêt perpétuel entre instinct et comportements sélectionnés d'une part et contraintes imposées par un nouveau mode de vie citadin et contrôlé, d'autre part.

Par ailleurs, la solitude constitue un autre aspect de l'inadéquation du comportement canin à notre mode de vie actuel : le chien est en effet un animal social, qui supporte mal la solitude ; d'autant plus mal qu'elle s'accompagne de l'ennui du à la restriction de ses mouvements et de ses activités. C'est ce que dénonçait le rapport PDSA 2018 en décrivant le RU comme « *a nation of lonely dogs* » : 24% des chiens sont laissés seuls plus de 5h par jour, leurs propriétaires se sentant ensuite coupables et compensant par les friandises.

---

<sup>1</sup> [...] doivent en plus « mieux se comporter qu'un enfant humain et être aussi autonomes qu'un adulte ». Or, « les chiens, en tant qu'êtres vivants, ne peuvent pas être reprogrammés à chaque décennie comme on le ferait pour des voitures ou des robots. »

Le mode de vie majoritairement urbain des chiens actuels, dans un contexte de vie active souvent intense pour le propriétaire, dessine un cadre de vie compliqué pour le chien, et pour son propriétaire. Si, quelques décennies plus tôt, on pouvait adopter un chien en pensant « le laisser faire sa vie à côté de la nôtre », il est aujourd'hui indispensable de s'impliquer dans l'adaptation du chien adopté au mode de vie qui lui est imposé. En ce sens, le nouveau style de vie partagée entre l'Homme et le chien impose de remettre l'éducation de l'animal au cœur de la relation chien-propriétaire.

De la même façon, l'adéquation des chats au mode de vie moderne qui lui est imposé mérite d'être interrogé en tenant compte des besoins spécifiques de cette espèce.

### **c. Débat autour du bien-être du chat**

Alors que le nombre de chiens en France s'est stabilisé récemment, après plusieurs années de diminution, le nombre de chats augmente régulièrement (cf partie II, I). Le choix préférentiel de cette espèce repose en partie sur l'idée reçue que l'adoption d'un chat génère moins de contraintes (soins, comportement, dépenses financières) que celle d'un chien. Notamment, les chats sont supposés plus adaptés que les chiens à la vie en appartement ou en l'absence de grands espaces extérieurs. Il n'est pas nécessaire de les sortir pour leur permettre de faire leur besoin, et il est théoriquement possible de les laisser seuls plusieurs jours consécutifs.

Pourtant, à l'heure actuelle, le bien-être et la qualité de vie des chats évoluant en appartement strict est amplement questionnée par les vétérinaires et comportementalistes. À l'inverse, les chats ayant accès à l'extérieur, et notamment les chats errants, posent un autre problème. La présence en grand nombre de chats errants est le plus souvent le résultat de la négligence des propriétaires à un moment donné (défaut de stérilisation notamment) et inquiète à la fois les vétérinaires et les urbanistes. La problématique concerne en effet des questions de bien-être et santé animale tout autant que la gestion d'importantes populations férales en milieu urbain.

De manière générale, le débat concernant le bien-être (incluant une bonne santé et l'expression d'un comportement spécifique) du chat d'intérieur en comparaison au chat d'extérieur n'est pas résolu. L'espérance de vie des chats vivant à l'extérieur (de manière permanente ou non) est inférieure à celle des chats d'intérieur strict, principalement en raison de la mortalité causée par les accidents de la circulation, les conflits entre chats, les attaques

par des prédateurs, et la transmission de maladies infectieuses. (Lloyd et al., 2013). Depuis 2002 et aujourd'hui encore, l'American Veterinary Medical Association (AVMA) conseille donc aux propriétaires de zones urbaines et peri-urbaines de garder leur chat à l'intérieur. Ce type de recommandations interroge : il est surprenant d'être arrivé à un niveau de risque tel qu'il est préférable aux yeux des vétérinaires d'enfermer dans les habitations des animaux dont ce n'est pas le comportement naturel. En considérant que la bonne santé et l'expression d'un comportement naturel sont deux piliers de la notion de bien-être animal, il semble difficile de justifier qu'un aspect prenne l'ascendant sur l'autre. Les recommandations de l'AVMA s'appuient bien entendu sur une balance bénéfices/risques en défaveur d'un accès à l'extérieur du chat et sont en ce sens, tout à fait justifiées. Cependant, cette situation est d'autant plus difficile à accepter que les dangers auxquels sont exposés les chats d'extérieur sont en grande partie liés aux activités humaines.

Ainsi, 45% des comportements à risque des chats d'extérieur sont associés à la circulation. De manière moins directe, une mauvaise gestion de notre relation aux chats a conduit à la création de zones urbaines et périurbaines de très forte densité féline, avec des populations mêlant chats de propriétaires ayant accès à l'extérieur et chats errants. Or, les interactions avec d'autres chats représentent 25% des situations à risque de la vie d'un chat (blessures et transmission d'agents infectieux). La surdensité féline pose ainsi un problème de cohabitation des chats entre eux et avec l'Homme. Dans ce contexte, l'ISFM (International Society of Feline Medicine) a publié en 2013 des guidelines relatives au bien-être des chats en général et plus particulièrement à celui des chats errants. Ce document met en exergue les responsabilités de chacun dans la création et donc aujourd'hui dans l'évolution de ces populations de chats en surdensité (Sparkes et al., 2013). Un réel travail de gestion des populations férales déjà existantes, mais également un travail d'éducation et de responsabilisation des propriétaires semblent donc nécessaires pour freiner la création de populations de chats errants et diminuer les risques relatifs à la vie de chats d'extérieur.

Ainsi, il est incontestable que la vie en extérieur que nous proposons, pour la plupart, à nos chats de compagnie est loin d'être idéale en termes de santé et donc de qualité de vie. Pour autant, est-il raisonnable d'affirmer qu'il est mieux pour le bien-être du chat de vivre en intérieur strict ?

Ce mode de vie peut être tout à fait bien toléré par un chat, mais il nécessite pour cela une adaptation significative de l'environnement. Dans le cas contraire, l'ennui et le stress en lien avec le mode de vie imposé, sont deux facteurs de risque d'un certain nombre de

maladies félines. Buffington a proposé en 2002 une revue de la littérature sur le sujet, résumée par Rochlitz en 2005 (Buffington, 2002 ; Rochlitz, 2005) (figure 6).

Chat d'intérieur strict	Accès à l'extérieur
Syndrome urologique félin	Maladies infectieuses
Lésions résorptives odontoclastiques félines	Accidents de la route
Hyperthyroïdie	Autres accidents
Obésité	Bagarres avec d'autres chats
Accidents ménagers	Attaques par des chiens ou d'autres animaux
Troubles du comportement	Empoisonnement
Ennui	Vol
Inactivité	Animal perdu

**Figure 6 : Maladies et problèmes associés à la vie du chat en intérieur strict ou avec accès à l'extérieur, traduit d'après le tableau de Rochlitz, 2005.**

Des résultats contradictoires ont été trouvés concernant les lésions résorptives et l'hyperthyroïdisme, notamment à cause du biais des races préférentiellement gardées en intérieur (Buffington, 2002). Par contre, si la pathogénie du syndrome urologique félin est encore mal connue, les facteurs de stress ponctuels ou chroniques mais aussi un caractère nerveux de manière générale sont des facteurs de risque reconnus. Plusieurs études ont par ailleurs confirmé l'association positive entre Cystite Idiopathique Féline (CIF) et différents paramètres environnementaux. Les auteurs citent notamment le rôle du confinement, de la possibilité d'expression de comportements naturels (perchage en hauteur), ou encore de la localisation et du type de litières (Stella et al., 2013 ; Lund et al., 2016 ; Defauw et al., 2011). Dans l'autre sens, la clinique a montré à plusieurs reprises le rôle significatif de l'enrichissement de l'environnement dans la prise en charge des chats présentant des symptômes de CIF. Il est ainsi recommandé de multiplier les litières et changer le substrat, de faciliter l'accès à l'eau et d'enrichir l'environnement par l'ajout de grattoirs, perchoirs etc. (Buffington et al., 2006 ; Westropp, Buffington, 2004).

Par ailleurs, la gestion du stress du chat d'intérieur strict peut constituer un véritable défi. D'une part, toute modification de l'environnement d'un chat est un événement stressant potentiel. D'autre part, le stress occasionné est associé chez les chats atteints de CIF mais aussi chez les chats non atteints, à des manifestations pathologiques diverses. Typiquement, on retrouve des manifestations d'atteinte digestive haute (vomissements/régurgitation de poils, contenu alimentaire, bile) et basse (ramollissement des fécès ou constipation), des symptômes urinaires variées (hématuries, strangurie, pollakiurie), dermatologiques

(épilations, lésions d'auto-mutilation etc.) et enfin comportementaux (Stella et al., 2011). Autant de manifestations pathologiques qui sont trop souvent considérées comme normales par les propriétaires, et parfois même les vétérinaires, alors qu'elles sont les symptômes d'un stress environnemental.

Ainsi, d'un point de vue comportemental, et par conséquent médical également (cf ci-dessus), la vie en intérieur d'un chat nécessite un aménagement spécifique et fait l'objet de nombreuses études. (Rochlitz 2005). Permettre à un chat d'exprimer un comportement proche de son comportement naturel dans un espace réduit et fermé n'est pas une évidence et nécessite une connaissance au moins correcte des besoins spécifiques. Ainsi, si le nombre de chats est en perpétuelle augmentation dans les familles françaises, la qualité de vie de ces animaux n'est pas idéale. Cette situation s'explique notamment par le fait que le chat est une des espèces domestiques dont la domestication a peu modifié le comportement naturel (Bradshaw, 2011). L'Homme n'a ainsi eu que peu d'influence sur le comportement paradoxal du chat, à la fois prédateur et proie, et sur son comportement social, laissant au chat ses pulsions prédatrices mais aussi sa tendance naturelle au stress et à la fuite, sa sociabilité facultative, et son besoin d'organisation spatiale du territoire. Ainsi, contrairement à ce qui a été largement répété pendant plusieurs années, les besoins physiologiques et comportementaux d'un chat ne sont pas plus simples à satisfaire que ceux d'un chien. Ils sont différents et demandent une adaptation de l'environnement différente.

Ces besoins sont même d'autant plus difficiles à gérer que les chats actuels sont exposés, d'un côté, à un milieu extérieur rendu dangereux pour eux principalement par les activités humaines, et de l'autre côté, à une vie en intérieur strict stressante et trop souvent incompatible avec leurs besoins d'organisation du territoire et de stimulation comportementale. D'ailleurs, une des manifestations classiques de stress comportemental félin est un rapport pathologique à la nourriture, conduisant à un surpoids fréquent.

#### **d. Un amour un peu trop épanouissant pour l'animal**

En 2006, dans une étude réalisée sur 681 chiens présentés en médecine préventive au CHUV d'Alfort, 38,8% des chiens examinés ont été jugés en surpoids (notes de 4/5 ou 5/5 sur l'échelle de BCS sur 5 de Laflamme) dont 5% d'animaux obèses (Colliard et al., 2006). Un résultat cohérent avec ce qui est généralement rapporté dans les pays occidentaux : 20 à 40%

des animaux de compagnie sont en surpoids. (Downes et al., 2017 ; Lund et al., 2005 ; 2006 ; McGreevy et al., 2005 ; Colliard et al., 2009)

Cette situation est d'autant plus préoccupante qu'il est aujourd'hui prouvé que l'obésité chez les animaux de compagnie est associée, entre autres, à l'augmentation du risque de développer un diabète, voire une lipidose hépatique chez le chat, à l'aggravation des troubles ostéo-articulaires préexistants et surtout à une diminution de l'espérance de vie globale. (Laflamme, 2012)

Les facteurs de risque de l'obésité chez les animaux de compagnie ont fait l'objet de plusieurs études et s'ils varient selon l'espèce (chien/chat), on retrouve les mêmes items récurrents : âge, sexe, race et stérilisation, entre autres. Par ailleurs, en dehors des facteurs individuels, le rôle du propriétaire, qui le plus souvent responsable de la gestion de l'alimentation de son animal, est essentiel. Le lien mis en évidence entre obésité humaine et obésité du chien (mais pas du chat) (Nijland et al., 2010), ou encore entre obésité de l'animal de compagnie et point de vue du propriétaire sur cette maladie en témoignent. De plus, l'alimentation est un des domaines dans lequel s'expriment les différents aspects de la relation Homme-Animaux de compagnie évoqués précédemment : méconnaissance des caractéristiques biologiques de base des animaux de compagnie (mode alimentaire : carnivore vs omnivore, couverture des besoins, toxicité alimentaire), projection des besoins et des goûts humains, mais également existence d'une association forte soin = nourriture voire amour = nourriture. L'alimentation a en effet une valeur affective majeure aux yeux des propriétaires : c'est ce que défend Digard (1999), et ce qu'énoncent globalement tous les auteurs. Une étude qualitative menée en Irlande en 2017 montre très bien la portée affective de l'alimentation des animaux de compagnie (Downes et al., 2017). Connaître les goûts de son animal, savoir ce qui « lui fait plaisir » et avoir « le pouvoir » de lui accorder ce plaisir est un aspect essentiel de la relation Homme-Animaux de compagnie. Les propriétaires y accordent bien souvent une importance excessive, qui repose sur l'idée que « leur animal les aimera moins sans friandise ». De la même façon, la notion d'anthropomorphisme amplifie le problème en y associant une forme de culpabilité face à un animal qui ne mange « que des croquettes » et a besoin d'une friandise « en dessert » (Downes et al., 2017). Le lien alimentation-affection prend ainsi une importance d'autant plus majeure que les propriétaires accordent un statut important à leur animal de compagnie ; à tel point qu'une étude a établi un parallèle entre obésité infantile et obésité des animaux de compagnie. Les chercheurs proposent ainsi une explication commune sous la forme d'un modèle de dépendance de l'animal/l'enfant à la nourriture et du « parent » (vrai ou en assumant le rôle auprès de son animal de compagnie) à

l'affection reçue en échange des friandises offertes ; un cercle vicieux à l'origine de l'obésité pathologique de l'animal comme de l'enfant (Pretlow, Corbee, 2016).

Cet amour par la nourriture s'exprime notamment dans le choix de l'alimentation ménagère, un choix qui est étonnement fréquent compte tenu de la contrainte imposée par la préparation. Dans la population étudiée à Alfort, la proportion de chiens nourris exclusivement avec une alimentation industrielle était relativement faible (37,5%), alors que l'alimentation ménagère partielle (48,4%) ou entièrement (14,1%) étaient fréquentes. Or, une étude américaine a établi un lien significatif entre obésité canine et friandises/« à cotés » d'une part et d'autre part entre obésité canine et alimentation ménagère (Lund et al., 2006). Le lien entre surpoids et alimentation ménagère est souvent suspecté par les vétérinaires mais rarement mis en évidence par les statistiques. Pourtant, la composition et la préparation de ces rations laisse parfois suspecter des déséquilibres nutritionnels chroniques. Notamment, une étude menée à Sao Paulo en 2014 est édifiante à ce sujet. Quoique menée sur un échantillon de petite taille (59 couples propriétaires-animal de compagnie interrogés, 46 couples inclus définitivement dans l'étude), la population interrogée est intéressante. Elle est en effet composée uniquement de propriétaires ayant consulté le service de nutrition du CHUV de Sao Paulo pour leur animal et ayant obtenu une ration ménagère calculée par les vétérinaires du service (Oliveira et al., 2014).

- 30,4% des 46 propriétaires modifient la « recette proposée » en termes d'ingrédients ou de proportions.

- 15,2% des 46 propriétaires seulement pèsent les aliments, alors que 36,9% d'entre eux fonctionnent par « mesure empirique »

- 50% des propriétaires réduisent ou éliminent la quantité de sel/sauce soja recommandée et 34,8% des propriétaires utilisent mal/éliminent les compléments vitaminiques et minéraux.

Le non-respect des rations proposées peut, comme l'expliquent les auteurs en discussion, avoir par la suite des conséquences médicales de gravité variable (défaut à excès d'apport énergétique et conséquences associées, mais également carences minérales et vitaminiques graves).

Le lien type d'alimentation/obésité est moins évident dans l'espèce féline, entre autres parce que les types d'alimentation sont beaucoup moins variés (98,7% d'alimentation industrielle, selon Colliard et al., 2009). Les facteurs de risque alimentaires les plus fréquemment retrouvés étant les friandises et la fréquence des repas. En échos à ce qui a été vu en b., le problème pour l'espèce féline s'associe, de manière plus évidente que pour le



chien, à un problème environnemental global. Notamment, l'obésité féline est corrélée au confinement à l'intérieur et à l'inactivité, l'ennui étant considéré comme un facteur de bouleversement du comportement alimentaire (Rochlitz, 2005). Cette même association est fortement probable dans l'espèce canine également : l'ennui du chien, trop souvent seul et inactif étant un motif d'inquiétude majeur au Royaume Unis notamment (cf partie 2, II).

De manière plus générale, le problème du rapport du propriétaire à l'alimentation en général, et notamment à celle de son animal, se manifeste également à travers toute sorte de tendances alimentaires : sans céréale, sans gluten, sans produit animal, RAW food etc. La pertinence de ses régimes est variable, et l'obtention d'une ration équilibrée avec les contraintes imposées est souvent difficile et nécessite un calcul de ration raisonné ; aspect qui pèche souvent et est à l'origine d'alimentations trop souvent inadaptées. Plusieurs thèses vétérinaires, portant sur cette problématique, sont en cours de rédaction ou viennent d'être soutenues, à Toulouse notamment. Nous citerons ainsi :

- Claire Dilger ; sous la direction de Annabelle Meynadier : *Les modes alimentaires humaines appliquées à l'alimentation des carnivores domestiques : originalité et acceptabilité.* (Dilger, 2018)
- Jessica Jousse-Baudonnet ; sous la direction de Annabelle Meynadier : *Alimentation des carnivores domestiques : étude de l'opinion et des attentes des propriétaires, création d'un site à visée informative*
- Romane Dufayet ; sous la direction de Nathalie Priymenko : *Une alimentation végétarienne peut-elle convenir au chat et au chien ?*
- Célia Roux ; sous la direction de Nathalie Priymenko : *Nutrition : persistance de mythes sur la connaissance des propriétaires* (Roux, 2018)

On notera cependant que la motivation des propriétaires n'est pas nécessairement la même selon les régimes. Certains sont fondés sur une volonté de correspondre aux « besoins naturels » supposés des animaux (RAW, sans céréales) et répondent donc à une volonté de soins des animaux en lien avec un statut élevé. Ces régimes témoignent d'un certain manque de connaissance des propriétaires sur la fiabilité des sources d'informations accessibles. En revanche, l'application d'un régime vegan ou végétarien à un animal, correspondant à l'extension de ses propres convictions à son animal de compagnie est plus complexe en termes de motivations. Le plus souvent, l'adoption de ce régime répond à une appréciation anthropomorphique des besoins animaux : les propriétaires considèrent qu'un régime vegan est mieux pour eux, et est donc probablement mieux pour leur animal également.

L'alimentation est ainsi un domaine dans lequel s'exprime l'essentiel des travers de notre nouvelle relation aux animaux de compagnie. Le lien supposé entre affection et alimentation est extrêmement présent dans l'esprit des propriétaires. Associé à un anthropomorphisme très marqué sur la question, il conduit à des régimes alimentaires inadaptées pour les espèces féline et canine. Ainsi, si l'adoption d'un régime inadapté à l'animal part, le plus souvent, « d'une bonne intention », il faut redouter, à terme, d'importants déséquilibres et d'éventuelles maladies nutritionnelles.

Par ailleurs, l'alimentation n'est pas le seul domaine dans lequel « l'amour excessif » de l'animal de compagnie peut avoir des conséquences néfastes : l'appréciation même de la fin de vie de l'animal peut en être bouleversée.

#### **e. Du refus de soins au refus d'euthanasie : conflit entre qualité et quantité de vie**

Jusque récemment, le refus de soin de la part de propriétaires pour leur animal de compagnie constituait un des principaux problèmes éthiques vétérinaires. Les raisons pouvant conduire un propriétaire à ne pas soigner son animal, ou encore à préférer l'euthanasie aux solutions thérapeutiques proposées, sont multiples : de la question financière au point de vue éthique en lien avec le statut accordé à l'animal de compagnie dans le foyer. La situation du refus de soin est une forme de maltraitance animale, par négligence notamment : ne pas présenter son animal, en souffrance apparente, à un vétérinaire par négligence ou conviction peut définir un acte de maltraitance. De la même façon, doit-on considérer que refuser les soins proposés par un vétérinaire par conviction ou manque de moyens financiers constitue également une forme de maltraitance ? La problématique est complexe et sera développée en partie 3.

Parallèlement au refus de soins, l'évolution constatée du statut de l'animal de compagnie au sein du foyer familial fait émerger une toute nouvelle inquiétude. Compte tenu de l'importance affective des animaux de compagnie et du rôle prépondérant qu'ils jouent dans la vie de leurs propriétaires, ne risque-t-on pas de glisser du refus de soin au refus de la fin de vie des animaux de compagnie ? La mort de l'animal de compagnie est un motif d'inquiétude et un bouleversement majeur pour le propriétaire. Ce bouleversement, et notamment la puissance du deuil de l'animal de compagnie, est de plus en plus décrit et reconnu (Juliani, 2015). De ce fait, compte tenu de la courte espérance de vie des animaux de compagnie classiques en comparaison à l'espérance de vie humaine, la peur de la perte de leur

compagnon ne risque-t-elle de pousser certains propriétaires à accorder la priorité à la quantité de vie de leur animal plutôt qu'à la qualité, refusant par exemple l'euthanasie en situation de souffrance ? Doit-on craindre une généralisation de l'acharnement thérapeutique ?

Ainsi, le « conflit d'intérêt » entre la souffrance du propriétaire et celle de son animal en fin de vie est un sujet de plus en plus étudié (Knesl et al., 2017). C'est une problématique qui est d'ailleurs amplifiée par les avancées récentes en termes de diagnostic et de prise en charge, ainsi que par leur accessibilité grandissante. La médecine vétérinaire dispose aujourd'hui d'un arsenal thérapeutique large permettant de mettre en place des protocoles de soins au long terme, parfois lourds, à même de prolonger l'espérance de vie des animaux, sans nécessairement avoir de vocation curative (chimiothérapie vétérinaire par exemple). Ces protocoles interviennent alors dans des situations où l'euthanasie aurait été proposée bien plus tôt quelques années auparavant. Si l'on ne peut que se féliciter des progrès médicaux en cours, les dilemmes éthiques qu'ils soulèvent posent un réel problème aux praticiens, comme au couple propriétaire-animal de compagnie. Effectivement, le dilemme relatif à l'euthanasie, âprement débattu en ce qui concerne l'être humain, se fait une place en médecine vétérinaire : comment déterminer le moment idéal pour l'arrêt des soins, à la fois éthiquement et médicalement dans un contexte où le patient, l'animal, n'est jamais force de décision ? Si « on peut » mettre en place un protocole de soins, « doit »- on le faire ?

Il est d'autant plus difficile de répondre à cette question que, comme cela a été dit précédemment, l'animal n'est pas force de décision, et que par ailleurs, l'évaluation objective de sa qualité de vie n'est pas une évidence. En effet, la question de l'évaluation de la qualité de vie d'un animal en fin de vie, au cours de soins lourds reste en suspens dans de nombreuses situations et repose encore trop souvent sur le sens clinique et la subjectivité du praticien. Dans un article publié en 2014, Giuffrida et Kerrigan déploraient le manque d'évaluation de la qualité de vie des patients traités dans les études portant sur l'efficacité de différents protocoles de chimiothérapie (Giuffrida, Kerrigan, 2014). 11% des études analysées rapportaient une évaluation de la qualité de vie des patients au cours de l'étude. Une étude seulement le faisait de façon suffisamment détaillée et standardisée pour que l'évaluation de qualité de vie soit répétée. Les auteurs concluaient ainsi que, la qualité de vie étant une variable indispensable dans l'analyse et la comparaison des protocoles de chimiothérapie, il semble urgent de développer des outils standardisés permettant l'évaluation de la qualité de vie des patients animaux traités. En 2017, une nouvelle revue de la littérature (Vøls et al., 2017) sur le sujet se heurte aux mêmes difficultés. Plusieurs modèles d'évaluation de la

qualité de vie de chiens en chimiothérapie ont été proposés entre 2014 et 2017. Cependant, Vøls et al. déplorent toujours un défaut de standardisation ainsi que l'orientation essentiellement clinique des questionnaires d'évaluation plutôt que centrée sur des aspects comportementaux, sociaux etc. Or, la mise en place de protocoles de soins longs, souvent coûteux et parfois lourds pour l'animal comme pour son propriétaire ne semble se justifier que dans le cadre d'une qualité de vie améliorée au terme du traitement ou à défaut, lorsqu'il n'y a pas de visée curative, au cours du traitement. Dans ce contexte, il semble difficile de se passer, dans le développement de ces protocoles de soins, d'une évaluation objective standardisée de la qualité de vie des animaux traités. De la même façon, l'évaluation de la qualité de vie pourra à terme s'imposer comme un outil essentiel dans la prise de décision du praticien et du propriétaire face à la souffrance d'un patient et aux options thérapeutiques et non qui s'offrent à eux.

Le développement de ce type d'outil est d'autant plus important que la prise de décision évoquée ci-dessus constitue aujourd'hui une cause de stress majeure pour les vétérinaires. La volonté des clients de poursuivre un traitement alors que la qualité de vie de l'animal est dégradée est le scénario classé au plus haut niveau de stress par les vétérinaires dans une étude (Batchelor, McKeegan, 2012). En ce qui concerne le propriétaire, peu d'études sont disponibles sur leur perception du conflit quantité vs. qualité de vie, il semblerait cependant que le bien-être de leur animal soit prioritaire à leurs yeux, et ce malgré la violence du deuil qui peut suivre le décès de leur animal (Oyama et al., 2008).

Le statut de l'animal de compagnie dans les familles françaises et l'importance affective que revêt le lien propriétaire-animal de compagnie rend la gestion de la fin de vie d'autant plus complexe et sensible en médecine vétérinaire. La prise en compte de la souffrance humaine associée à la perte de l'animal de compagnie est essentielle mais ne doit pas occulter la souffrance animale. Des solutions se développent, notamment pour soulager la charge émotionnelle du praticien dans ses prises de décisions par une rationalisation du choix. Le questionnement concernant le « how to draw the line » est un sujet d'actualité majeur en médecine vétérinaire, soulevé notamment par le European College of Veterinary Anaesthesia and Analgesia, qui a monté un groupe de travail sur la question, dont les conclusions sont résumées dans un article : « Drawing the line in clinical treatment of companion animals: recommendations from an ethics working party » (Grimm et al., 2018). Les auteurs expliquent ainsi : « *If a clinical procedure is unlikely to provide either health or QOL benefit, the procedure lacks justification since the harm done in the clinical procedure is not in the best interest of the animal. Therefore, harm done in the clinic without realistic expectation to restore health (norm 1) or achieve long-term benefits in QOL (norm 2) is not justified. [...] Innovative techniques and aggressive treatment that use all measures possible in the companion animal clinic are particularly at risk of falling into this category.* ».<sup>1</sup> Un outil de « prise de décision éthique » est également proposé.

### 3. De la déception à l'abandon

L'amour excessif d'un animal idéalisé et mal connu, à qui l'on prête des émotions et capacités différentes des siennes, constitue un risque majeur de déception de la part de l'adoptant lorsqu'il sera confronté à la réalité et aux contraintes de l'adoption d'un animal de compagnie. Cette déception peut être d'autant plus importante que l'animal, de son côté, étant exposé à un environnement inadapté et traité de manière inadaptée, risque de développer des comportements désagréables à pathologiques. On retrouve notamment des troubles digestifs et urinaires chez le chat ou les symptômes de l'anxiété de séparation du chien.

---

<sup>1</sup> Si une procédure clinique a peu de chance de permettre une amélioration de la santé ou de la qualité de vie d'un animal, alors la procédure manque de justification puisque le mal occasionné par la prise en charge médicale n'est pas dans l'intérêt de l'animal. Ainsi, la nuisance occasionnée par une prise en charge médicale sans réel espoir de résoudre une maladie (norme 1) ou permettre une amélioration sur le long terme de la qualité de vie (norme 2) n'est pas justifiée. [...] Les techniques innovantes et les traitements agressifs faisant appel à tous les moyens disponibles en médecine vétérinaire sont particulièrement susceptibles d'entrer dans cette catégorie de soins.

## **a. Incompréhension réciproque et pathologie du comportement**

Il semble difficile d'estimer l'évolution de la prévalence des troubles du comportement chez nos animaux de compagnie en lien avec l'évolution de leur statut au cours des cinquante dernières années. Ce genre de troubles n'a pas toujours fait l'objet de la même attention, et ne conduisent que trop rarement à des consultations vétérinaires et/ou comportementalistes, et donc à un diagnostic. Interroger la prévalence des troubles du comportement des animaux de compagnie peut s'appuyer sur plusieurs sources d'informations, présentant toutes des défauts :

- Interrogation directe des propriétaires : méthode la plus exhaustive mais largement dépendante du degré de tolérance du propriétaire et de son rapport à un comportement canin ou félin normal, nous y reviendrons.
- Base de données des vétérinaires praticiens généralistes
- Base de données des vétérinaires comportementalistes

Les deux dernières méthodes sont plus restrictives, tous les propriétaires ne consultant pas pour des troubles du comportement, ou seulement pour un problème majeur ou de stade avancé. Les différentes études de prévalence proposées depuis les années 90 s'appuient ainsi sur des sources de données différentes, dans des régions géographiques et des époques différentes. Il semble donc difficile d'affirmer que l'évolution de notre rapport aux animaux de compagnie est statistiquement associée à une augmentation des troubles comportementaux. En 1992, Voith et al. ont publié une étude majeure dans laquelle ils ont questionné l'effet de l'anthropomorphisme et notamment du « syndrome du chien gâté » sur le comportement canin. Les propriétaires ayant une attitude anthropomorphique à l'égard de leur chien ne rapportaient pas de problèmes comportementaux plus fréquemment que les autres propriétaires (Voith et al., 1992). Pourtant, plus de vingt ans après cette étude, de nombreux comportementalistes s'interrogent encore sur l'impact du nouveau rapport aux animaux de compagnie sur leur comportement.

Effectivement, un certain nombre d'incompréhensions et incohérences minant la relation des propriétaires à leur chien de compagnie sont à même de créer ou entretenir des troubles comportementaux de nature, et intensité variables. Notamment, en termes de comportement plus encore que dans un autre domaine, un défaut de connaissances de base en éthologie canine et sur le développement cognitif du chiot est systématiquement délétère pour la relation chien-propriétaire. Mal connaître et donc mal interpréter les manifestations comportementales de son chien conduit à des erreurs d'interprétation et donc des erreurs dans

la réponse à ces manifestations et dans l'éducation de l'animal. Une erreur classique, évoquée dans la partie 2 1., est la volonté de comprendre le comportement et l'intelligence du chien en le ramenant à son équivalent chez l'être humain. Ainsi, la comparaison classique de l'intelligence canine à celle « d'un enfant de 3 ans » prête particulièrement à confusion à cause de son imprécision. (Bradshaw, 1999). En effet, penser que la cognition canine est l'équivalent d'une cognition humaine à un stade précoce de développement, est une erreur pouvant conduire à mésinterpréter radicalement le comportement canin.

L'exemple le plus classique de cette mésinterprétation par anthropomorphisme est le *guilty look* évoqué précédemment. Aucune étude à ce jour n'a pu démontrer l'association de l'attitude « de culpabilité » décrite par les propriétaires et la désobéissance avérée à un ordre donné par le propriétaire (Horowitz, 2009 ; Hecht et al., 2012 ; Ostojić et al., 2015). Or, il ne s'agit pas seulement d'une erreur théorique. Penser qu'un chien manifeste de la culpabilité concernant une erreur survenue plusieurs heures plus tôt est non seulement faux, d'après les données actuelles de la science, mais conduit également à des réactions inappropriées ; en général, gronder l'animal à posteriori. Gronder voire frapper un chien sans qu'il lui soit possible de faire le lien avec un comportement immédiat est donc perçu comme une correction aléatoire et peut être à l'origine d'un stress chronique. Le stress est par ailleurs lui-même un facteur de risque d'expressions comportementales pathologiques (agressivité excessive par exemple) ou de troubles du comportement avéré (anxiété de séparation<sup>1</sup> par exemple).

Ainsi, cette erreur classique des propriétaires de chien est préjudiciable pour le chien, son propriétaire, et pour leur relation qui risque de s'enliser dans un cercle vicieux d'incompréhensions réciproques.

D'ailleurs, l'anxiété de séparation, et les destructions qui y sont souvent associées, constituent un des problèmes comportementaux les plus fréquemment déplorés par les propriétaires (Hsu, Serpell, 2003). Cette manifestation pathologique du comportement canin est en lien avec notre propos par deux aspects différents. D'une part, l'adoption d'un chien « à

---

<sup>1</sup> « Cette forme d'anxiété est assez particulière au chien car ses conditions d'apparition sont rares dans les autres espèces. C'est aussi un classique de la pratique comportementale ; en effet, les conditions de vie actuelles imposées par les maîtres aux animaux sont souvent responsables d'un développement comportemental inachevé qui débouche sur un « hyperattachement » ; le tableau clinique est dominé par un ensemble de symptômes assez caractéristiques et dont la circonstance d'apparition constitue le dénominateur commun : l'absence de l'être d'attachement. Diagnostiquer une anxiété de séparation nécessite la mise en évidence de plusieurs critères :

- un état d' « hyperattachement » vis-à-vis d'une seule et même personne, dont les premières manifestations ont débuté dès la période pré-pubertaire,
- un infantilisme comportemental,
- certaines manifestations du trouble anxieux, causées par la séparation et pouvant s'exprimer à travers différentes formes : manifestations neurovégétatives, hyper vigilance, anticipation émotionnelle, « exploration-panique », vocalisations ou bien inhibition comportementale, rituels de départ et de retour. », (Fairon, 2006)

tout prix », sans tenir compte des contraintes et de la mise en place d'un environnement adapté au préalable, est à l'origine, comme nous en avons discuté précédemment, d'une solitude longue pour l'animal social qu'est le chien. Cette solitude est d'autant plus mal tolérée qu'elle est associée à de l'ennui (liberté de mouvements et d'actions très limitée) ainsi qu'à une ritualisation fréquente des départs et arrivées de la part des propriétaires. D'ailleurs, ces rituels sont souvent caractéristiques d'une appréciation anthropomorphique de la relation propriétaire-chien de la part de l'humain. Ainsi, les manifestations de vocalises et destructions en l'absence du propriétaire correspondraient selon Bradshaw (2011) à des manifestations exacerbées d'une réaction canine « normale » à une situation inadaptée. On peut obtenir d'un chien une bonne tolérance à l'absence et à la solitude mais ce n'est que très rarement inné et cela nécessite en général une habitude (Bradshaw, 2011). D'autre part, l'anxiété de séparation peut également être considérée comme un pendant négatif de la recherche de « l'amour canin » en tant que souhait d'une dépendance et d'un attachement excessifs de la part du chien. Effectivement, selon plusieurs auteurs, la recherche généralisée et donc la sélection de chiens démonstratifs et extrêmement attachés à leur propriétaire a très probablement exacerbé le phénomène d'anxiété de séparation (Serpell, 2002 ; O'Farrell, 1997 ; John Bradshaw, 2011). Les nouveaux propriétaires se plaignent aujourd'hui des conséquences probables de cette sélection comportementale, d'autant plus intolérables dans le contexte moderne. *« By selecting for animals with exaggerated anthropomorphic (or paedomorphic ) appeal, it is probable that we inadvertently have created lines of over-dependent dogs who fall apart emotionally when their attachments are threatened<sup>1</sup>. »* Serpell, 2002.

Ainsi, le mode de vie qui est souvent imposé aux chiens de compagnie actuels ainsi que la sélection d'une certaine dépendance comportementale créent les conditions favorables à l'apparition de troubles comportementaux, dont l'anxiété de séparation. Or, une nouvelle fois, une mauvaise interprétation des manifestations de cette maladie comportementale sont à même d'en renforcer les symptômes ainsi que le mal-être occasionné pour le chien concerné.

En effet, les destructions en l'absence du propriétaire sont régulièrement mal interprétées par ces derniers qui voient dans ce qui n'est rien d'autre qu'une manifestation de stress, une volonté de vengeance. « Il se venge de notre absence en détruisant la maison » :

---

<sup>1</sup> En sélectionnant des animaux présentant des caractéristiques excessivement anthropomorphique (ou pédomorphiques), il est probable que nous ayons involontairement créé des lignées de chiens hyper-dépendants, qui s'effondrent émotionnellement quand leur attachement est menacé.



l'attribution de sentiments négatifs comme la méchanceté et la volonté de nuire comme explication à certains comportements est relativement classique dans une interprétation anthropomorphique du comportement canin. Elle est également, le plus souvent, infondée. Les émotions négatives canines sont *a priori* dominées par la peur, l'anxiété et beaucoup plus rarement la colère/agressivité (Bradshaw, 2011). Cette forme d'anthropomorphisme se cristallise notamment autour de la notion d'animal dominant, connotée très négativement, et qui désignerait un animal auquel il ne faut pas laisser de pouvoir au risque de le voir sauter sur l'occasion pour prendre le dessus. Le comportement d'un chien se construit en réalité essentiellement par essai-erreur et l'utilisation préférentielle des réactions qui ont le « mieux fonctionné » par le passé. Si c'est l'agressivité ou la morsure qui a permis la résolution de situation de stress/compétition par le passé, c'est la solution que choisira le chien dans des situations équivalentes. Il choisira d'ailleurs de plus en plus fréquemment cette solution si elle fonctionne toujours et n'est pas prise en charge de la bonne façon. Il n'est pas question, *a priori*, de méchanceté au sens humain du terme. (Bradshaw, 2011)

Enfin, la méconnaissance de l'éthologie canine peut également conduire les propriétaires à considérer comme anormal un comportement naturel pour un chien ou un chat. Notamment, la vision idéalisée de l'animal de compagnie véhiculée par les médias de manière générale occulte fréquemment certains aspects comportementaux susceptibles de surprendre par la suite les adoptants (comportements éliminatoires, ou sexuels par exemple). Le problème se pose notamment concernant le degré d'agressivité toléré comme étant normal entre deux chiens étrangers l'un à l'autre, de même sexe. Les bagarres sont en effet un autre sujet d'inquiétude des propriétaires qui jugent souvent le comportement anormal, interrompent les conflits avant l'expression de l'intégralité du comportement (jusqu'à la phase d'apaisement) et vont ensuite jusqu'à empêcher toute interaction intra-spécifique à leur chien de peur du conflit. À cette méconnaissance, s'ajoute probablement à l'heure actuelle une tolérance diminuée des manifestations comportementales animales dans le contexte urbain décrit précédemment.

Ainsi, lorsque l'on interroge les propriétaires concernant les problèmes de comportement de leurs animaux, et particulièrement pour les chiens, les chiffres comme les motifs évoqués sont alarmants. D'après Voith et al., 1985, 40% des propriétaires de chiens et chats interrogés (USA) rapportent au moins un trouble comportemental. Si on se limite aux chiens : 70 à 90% des propriétaires, selon les études, considèrent que leur chien présente au moins un problème de comportement (Fatjó et al., 2006). Parmi les motifs de « plaintes » récurrents, on retrouve l'agressivité, mais également les aboiements, des chiens qui sautent

sur les gens, tirent sur la laisse, sont trop facilement excitables, ne se comportent pas « correctement » en voyage ou font leurs besoins de manière « inappropriée »... Si l'agressivité est incontestablement un problème, une partie des autres motifs d'inquiétude des propriétaires interroge sur la définition de « problème comportemental ». De plus, peu de propriétaires consultent un vétérinaire pour résoudre le problème. Or, non seulement une partie des problèmes évoqués ne semblent pas catastrophiques, voire peuvent être considérés comme des comportements canins normaux, mais il semble en plus possible d'y remédier par l'éducation. En l'absence d'intervention en revanche, le risque est d'amorcer un cercle vicieux de manifestations dérangeantes de plus en plus fréquentes, à l'origine d'un énervement/lassitude du propriétaire conduisant à des réactions inappropriées et donc contre-productives. La relation propriétaire-animal de compagnie, ne peut, dans ce contexte, que se dégrader.

Ainsi, s'il n'y a pas de preuve d'une corrélation entre une considération anthropomorphique de l'animal de compagnie et troubles du comportement, le remplacement de la connaissance éthologique par l'extrapolation anthropomorphique peut être à l'origine d'incompréhensions réciproques fréquentes entre l'animal et son propriétaire. Or, la mauvaise interprétation d'un comportement animal est souvent associée à une réaction inadaptée, qui renforce encore les défauts comportementaux existants. Ce phénomène d'amplification est par ailleurs compliqué par un mode de vie moderne inadapté et une tolérance diminuée des comportements animaux « normaux ». Or, de l'incompréhension réciproque peut naître un sentiment de déception et de frustration pour le propriétaire.

#### **b. Peut-on voir dans le geste d'abandon une conséquence de l'incompréhension ?**

L'anthropomorphisme est une construction mentale humaine normale, sans laquelle notre relation aux animaux serait infiniment moins riche. On peut déployer pour son chien ou son chat l'intégralité du répertoire des mots doux en conservant lucidité et connaissance de la différence interspécifique. Sans jugement, ni classement sur l'échelle douteuse des espèces, chiens, chats et humains sont certes des mammifères mais ils se sont séparés phylogénétiquement depuis plusieurs milliers d'années. Si nous vivons encore côte à côte et que, en ce sens, notre évolution a une partie commune non négligeable, il n'en reste pas moins que, outre des différences morphologiques évidentes, nous n'avons toujours pas le

même cerveau, ni le même tube digestif. Alors pourquoi penser qu'un chien, parce que nous l'aimons (presque) aussi fort que notre enfant, a les mêmes besoins et la même façon de raisonner qu'un petit humain ? Mal connaître son animal, et croire le connaître en extrapolant d'après ses propres réactions humaines est un piège des plus séduisants. C'est un risque important dont les conséquences peuvent être néfastes pour l'animal, pour sa santé comme pour son équilibre comportemental. C'est également une prise de risque importante pour la relation Homme – Animal de compagnie. « On aime les animaux pour ce qu'ils ne sont pas » (Digard, 1999). Nous aimons les animaux de compagnie en grande partie sur la base de l'image que nous, humains, avons construit d'eux. Des quasi-humains, loyaux, fidèles, affectueux et attachés à l'extrême, intelligents à peu près comme un jeune enfant et dont le seul défaut - nous ne sommes même pas sûrs que ç'en soit un - est d'être privé de parole. Alors comment ne pas être déçus lorsque, à force d'incompréhension réciproque (cf 2.f), la belle relation attendue tourne au conflit à chaque sortie en laisse ou à chaque retour à la maison ?

Ainsi, mal connaître les animaux de compagnie, et remplacer la connaissance par une vision idéalisée et anthropomorphique de la relation Homme-animal de compagnie est à même d'aboutir à une forte déception. Être confronté à des difficultés non-attendues plutôt qu'à la complicité espérée risque de rendre ces difficultés plus insupportables encore qu'elles ne le seraient si l'adoption se déroulait en connaissance de cause.

Ainsi, en 1996, Patronek citait comme principaux facteurs de risque d'abandon de chats, le fait d'**avoir des attentes spécifiques sur le rôle du chat dans le foyer, et le fait de ne jamais avoir lu de livres sur le comportement du chat (Patronek et al., 1996)**. De la même façon, une association positive entre méconnaissance animale et abandon des animaux de compagnie a été mise en évidence en 1999 (Scarlett et al., 1999) :

*« People relinquishing dogs were least knowledgeable about certain aspects of canine and feline husbandry:*

- 1. Approximately 43% did not realize that dogs experience estrus two times yearly.*
- 2. Only slightly more than 17% knew that cats were polyestrous.*
- 3. Approximately 61% believed or were not sure whether female dogs or cats were better off if they had at least one litter before spaying.*

4. *Nearly 41% did not know that cat behavior could be affected by the number of other cats in a home. (...) »<sup>1</sup>*

De plus, cette méconnaissance des besoins s'associe souvent à une mauvaise anticipation de l'investissement nécessaire pour une adoption réussie. Pour 10% de propriétaires interrogés dans le cadre des rapports PDSA posséder un chien se révèle finalement plus stressant que prévu et occasionne des dépenses « inattendues ». Ainsi, 69% des propriétaires de chiens et 88% des propriétaires de chats sous-estiment le coût mensuel d'un animal.

Or comme nous en avons discuté précédemment, une mauvaise connaissance des besoins d'un animal et une mauvaise anticipation de l'adoption sont à même de conduire à l'apparition ou l'aggravation de défauts comportementaux, pathologiques ou non. Ces conditions de vie peuvent également constituer des facteurs de risque pour certains syndromes, en lien avec le stress chez le chat notamment. Or, les défauts comportementaux et problèmes de santé sont également des causes majeures d'abandon d'après Salman (1998). **De la même façon, des épisodes de malpropreté au moins hebdomadaires**, la non-stérilisation, et l'accès à l'extérieur étaient également rapportés comme facteurs de risque d'abandon de chats dans l'étude de Patronek et al., 1996.

Enfin, un des chiffres rapportés par Scarlett et al, 1999 illustre parfaitement la notion évoquée de déception dans le cadre d'une approche anthropomorphique de la relation homme-animal de compagnie : « **5. More than 52% believed that animals misbehaved to spite their owners.** »<sup>2</sup>

Il a été prouvé que les chiens sont attachés à leur propriétaire, souvent même plus qu'à des individus de leur propre espèce (Bradshaw, 2011). Malgré cela, attendre d'un chien ou d'un chat qu'il se comporte comme un être humain, et manifeste les mêmes émotions sera forcément déçu : une déception directement parce qu'on ne reçoit pas toujours le retour affectif que l'on souhaitait, voire même pire encore, le risque est que l'incompréhension se traduise sous forme de troubles comportementaux parce que notre façon de traiter le chien est inadaptée. Donc, l'anthropomorphisme excessif, celui qui a des conséquences sur notre façon de traiter le chien ou le chat au quotidien, peut tout à fait conduire à la déception, et en conséquence, à l'abandon.

---

<sup>1</sup> Les personnes qui abandonnent leur chien avaient moins de connaissances concernant certains aspects de l'élevage canin ou félin :

1. Environ 43% n'avait pas réalisé que les chiennets présentent deux phases d'oestrus par an
2. A peine plus de 17% de 17% savaient que le chat est une espèce polyoestrienne
3. Environ 61% croyaient ou n'étaient pas sûrs de savoir s'il était mieux pour une chienne ou une chatte d'avoir une portée avant la stérilisation
4. Près de 41% ignoraient que le comportement d'un chat peut être affecté par le nombre de chats présents dans le foyer.

<sup>2</sup> Plus de 52% croyaient que les animaux font exprès de mal se comporter pour contrarier leurs propriétaires.

Comment peut-on passer de l'anthropomorphisme extrême à l'abandon ? Peut-être par un mouvement très bien décrit par Sergio Dalla Bernardina lorsqu'il tente d'expliquer le chemin mental permettant la mise à mort de l'animal que l'on a élevé. Il y décrit le passage obligé par l'anthropomorphisme associé à la vie partagée avec l'animal, que suit un inéluctable mouvement de culpabilisation et de distanciation de l'animal. Pour pouvoir mourir, l'animal doit devenir coupable de quelque chose, il doit redevenir animal dans le sens le plus non-humain du terme, quitte à devoir le pousser à bout pour l'amener à la faute. Ainsi se comporte selon lui le chasseur qui préférerait un chien de chasse plus jeune : le comportement de l'ancien, jusqu'alors fidèle compagnon, devient intolérable, et les « sorties quotidiennes habituelles » du chien deviennent des fugues, les bagarres entre chiens de l'agression pathologique.

Le même type de raisonnement pourrait s'appliquer à l'abandon de l'animal tant désiré et idéalisé. À la hauteur de l'amour que l'on a voulu donner et recevoir sera l'intensité de la déception de se heurter à une nature canine ou féline que l'on ne comprend pas, et ce de manière tout à fait inattendue. Parce qu'on ne le comprend pas, l'animal doit être coupable et l'incompréhension devient volonté de nuire de sa part. C'est d'ailleurs ce qui ressort des chiffres déjà évoqués en I. selon lesquels 30% des abandonnants répondent oui à la question de « reprendrez-vous un chien ? ». On y retrouve une forme de distanciation et de culpabilisation de l'animal. Une partie de ces résultats d'abandons a probablement été obtenue auprès de familles qui ont pris un chien à Noël à la place d'une peluche, puis l'ont abandonné aux vacances (réification simple). Cependant, il est possible que de nombreux abandons soient en fait le résultat d'adoptions privilégiées, de chiens qu'on a désirés, et choyés comme des enfants et dont on a obtenu l'effet inverse. Dans les deux cas, le résultat est le même, le chien reprend sa place d'objet disponible puisque l'on peut s'en débarrasser, mais le mouvement est différent.

Le problème est d'autant plus compliqué que l'adoption d'animaux abandonnés dans des refuges est un processus encore plus compliqué qu'une adoption classique, aboutissant trop souvent à un deuxième abandon, et ce parfois en moins d'une semaine (Mondelli et al., 2004). Les problèmes « classiques » développés précédemment sont en effet amplifiés par le bouleversement du mode de vie du chien, son âge, et donc un comportement moins malléable, et des troubles comportementaux souvent déjà acquis. Ainsi, si sensibiliser le public à l'adoption d'animaux abandonnés est essentiel pour le bien-être de ces animaux et pour les refuges, cela ne peut se faire sans un renforcement encore plus marqué de l'accompagnement

des adoptants, dans leur prise de décision et dans le choix de leur futur compagnon, quitte même à reporter une adoption mal préparée ou inadaptée (Mondelli et al., 2004).

## **Conclusion et ouverture : L'animal de compagnie, comme point de repère dans la création de nouvelles relations avec l'animal sauvage et l'animal de rente**

Les animaux de compagnie actuels bénéficient ainsi d'un statut complexe et dont la nouveauté réside, une nouvelle fois, dans l'ampleur du phénomène. Si le rôle « de compagnie » existe depuis longtemps, la quasi-exclusivité de ce statut de nos jours modifie notre vision des espèces concernées. Chiens et chats notamment sont aujourd'hui des espèces intermédiaires entre monde animal et monde humain. Ils ont intégré les foyers comme membres d'une famille en redéfinition, et leurs qualités de compagnons à la fidélité indéfectible et à l'affection sans condition sont vantées, renforcées et idéalisées. À tel point que, pour eux aussi, ou pour eux surtout, la frontière entre leur nature animale et leur complicité quasi-humaine brouille les pistes de notre anthropomorphisme naturel conscient. Par le partage de notre existence avec notre animal de compagnie et la création d'une véritable relation faite d'échanges et d'affection, nous nous engageons naturellement dans un processus d'anthropomorphisme de l'animal et de la relation en elle-même. Ce mouvement anthropomorphique est, sans être volontaire, le plus souvent conscient et normal dans le processus d'interaction interspécifique. Cependant, la perte de ce degré de conscience de notre anthropomorphisme, en lien direct avec un défaut de connaissances fondamentales concernant les espèces domestiques conduit rapidement à une mésinterprétation de ce qu'ils sont et de leur comportement. D'ailleurs, et de manière paradoxale, la vision anthropomorphique de l'animal de compagnie finit par rejoindre une certaine réification animale plus ou moins masquée. L'animal de compagnie devient un faire-valoir social et instagramable, un élément indispensable à la construction d'un foyer épanoui, voire une « machine à amour ». Associé à la vision idéalisée évoquée précédemment, il en découle des attentes trop importantes qui risquent d'être déçues.

Dans ce contexte, l'intérêt de l'approche proposée dans cette partie est de comprendre le paradoxe apparent entre l'élévation du statut de l'animal au rang de quasi-humain membre de la famille et une nouvelle forme de mal-être de l'animal. Le raisonnement proposé amène également une interprétation du changement qui conduit le propriétaire à passer d'un amour excessif de l'animal de compagnie adopté à la déception voire à l'abandon. L'explication réside principalement dans le fait que le paradoxe n'est qu'apparent. Comme l'explique Bradshaw, le plus gros problème actuel est que les propriétaires de chiens (dans ce cas-là)

pensent qu'ils pourront vivre bien avec leur chien simplement en l'aimant. Aimer un animal ne permet jamais d'accéder à la connaissance spontanée de ses besoins. Ce n'est pas non plus suffisant pour lui faire comprendre ce que l'on attend de lui en termes de comportement. C'est parfois même le contraire qui se produit : à trop aimer l'animal, on passe d'un anthropomorphisme conscient et maîtrisé à une humanisation massive de l'animal dont on pense pouvoir interpréter les envies et besoins par simple extrapolation empathique. Or, la conséquence de ces excès est bien souvent une inadéquation entre le mode de vie et l'éducation imposés aux animaux et les besoins physiologiques et comportementaux des espèces. Il découle de cette inadéquation une vie commune plus compliquée que prévu, pour l'animal comme pour le propriétaire, et bien souvent une grande déception.

Il y a évidemment, dans la situation décrite, un défaut de réflexion et de renseignement avant adoption de la part de nombreux propriétaires. Les futurs adoptants n'en ressentent probablement pas le besoin, en partie parce que l'image d'un animal de compagnie fait pour vivre avec l'Homme et parfaitement adapté à son environnement est encore très ancrée dans les esprits. C'est sur cet aspect qu'il est indispensable de travailler : remettre en question la relation évidence Homme / Animaux de compagnie. Nos modes de vie ont changé, très vite : avoir un chien ou un chat peut être compliqué et contraignant, particulièrement aujourd'hui et en milieu urbain. Les nouveaux propriétaires doivent avoir conscience de ces difficultés avant l'adoption.

Parallèlement à cette discussion qui vise à dénoncer une nouvelle forme de mal-être des animaux de compagnie, secondaire, en un sens, à un trop-plein d'amour animalier, la question de la maltraitance au sens de malveillance ou de négligence n'est absolument pas un problème négligeable. Les conséquences en sont dramatiques et bien plus directes que ce qui a été discuté dans cette partie. Cet aspect n'a pas été développée justement parce qu'il semble plus évident et qu'il est déjà connu et traité par de nombreux vétérinaires, et non parce qu'il serait moins grave ou moins important.



Nous avons discuté en partie 1 de la méconnaissance animale au sens large, favorisée par un éloignement du monde urbain par rapport au monde animal en général. Si la plupart des habitants des villes européennes connaissent mal leurs animaux de compagnie, ils connaissent encore moins bien les animaux sauvages et les animaux de rente. Dans ce contexte, l'image de ces dernières catégories d'animaux se construit sur la base de ce que l'on connaît mieux, les animaux de compagnie, et de ce que véhicule l'imaginaire collectif par le biais de la publicité, du cinéma etc. De ce fait, l'évolution de notre rapport aux animaux de compagnie peut influencer notre rapport aux animaux sauvages et de rente.

### ***Comprendre la relation Homme – animaux sauvages et Homme – animaux de rente à la lumière de l'évolution de la relation Homme – animaux de compagnie.***

Un esprit d'idéalisation et d'anthropomorphisme entache notre relation aux animaux de compagnie mais pas seulement : il s'applique également à la relation concrète Homme – animaux sauvages et dans une moindre mesure Homme – animaux de rente.

#### *Le « sauvage »<sup>1</sup>, si proche, trop proche : de la fascination à la possession*

Il pourrait y avoir, dans notre relation actuelle aux animaux sauvages, un même phénomène d'idéalisation et d'anthropomorphisme abusif qui tendrait à prêter aux animaux sauvages des traits humains que nous aurions jusqu'à présent ignorés. Cette vision nouvelle du monde sauvage dans son infinie complexité est en partie fondée : on découvre chaque jour la complexité des organisations de la vie sauvage, organisation sociale et relationnelle inter et intra spécifique notamment. Cependant, admettre la complexité du monde sauvage, et vouloir en savoir plus, n'implique pas que les animaux sauvages soient, de même que les chiens, des

---

<sup>1</sup> Définition légale (Vademecum animal chapitre 5) :

On entend par animal domestique un animal appartenant à une espèce qui a fait l'objet d'une pression de sélection continue et constante, à l'origine de la formation d'un groupe d'animaux qui ont acquis des caractères stables et génétiquement héréditaires. Cette définition est en réalité déduite du code de l'environnement ([article R.411-5](#)) qui définit les espèces animales non domestiques. Ces critères ont été revus par un arrêté ministériel du 11 août 2006, qui précise qu'un animal domestique appartient « à des populations animales sélectionnées ou dont les deux parents appartiennent à des populations animales sélectionnées. »

L'article R.411-5 du code de l'environnement indique : « sont considérés comme espèces non domestiques celles qui n'ont pas subi de modification par sélection de la part de l'homme ». Les pigeons et les rongeurs ne sont pas des animaux domestiques.

On entend par animal sauvage tout animal non domestique, c'est-à-dire tout animal appartenant à une espèce qui n'a pas fait l'objet d'une pression de sélection continue et constante. On distingue parmi les animaux sauvages les espèces protégées, ainsi que les espèces chassées (gibier).

On notera cependant que pour des bien des biologistes, et philosophes (Jean-Pierre Digard, 1999 ; Gouabault, Burton-Jeangros, 2010 ; Micoud, 2010) cette définition légale ne saurait suffire : « 1. La frontière sauvage/domestique passe non pas entre différentes espèces, mais à l'intérieur des espèces ; 2. elle n'est pas imperméable ni fixée une fois pour toutes ; 3. son tracé et ses déplacements dépendent finalement de l'action de l'homme. » (Digard, 1999)

êtres équivalents dans leur comportement et leur physiologie à de petits humains et autant d'amis potentiels.

Pourtant, de même que pour les animaux de compagnie, il semble se dessiner une image idéalisée du monde sauvage, proche de l'Homme (Dalla Bernardina, 2018) : c'est encore plus facile avec les animaux sauvages, parce qu'on les connaît bien moins que les animaux de compagnie et qu'aucune relation concrète ne vient en général bouleverser l'image construite. Notamment les réseaux sociaux sont en plein essor sur la question : Internet regorge ainsi de vidéos de lions, panthères, tigres et ours se jetant sur leurs soigneurs pour de folles parties de jeux et de câlins. On y retrouve également, comme pour les animaux de compagnie, une attention préférentielle pour les animaux aux faciès et attitudes humains marqués et jugés mignons : raton-laveurs, et loutres volent bien souvent la vedette aux carlins, à présent trop classiques. Les photos d'animaux sont détournées dans des interprétations anthropomorphiques évidentes mais séduisantes qui participent encore à construire l'image d'animaux-humains et animaux-amis.

Or, ne peut-on pas voir, dans l'engouement actuel pour les NAC notamment une conséquence de cette nouvelle vision du monde sauvage ? Les Nouveaux Animaux de Compagnie semblent dessiner un intermédiaire entre monde sauvage et animaux de compagnie : ce serait le monde sauvage entré chez nous. Certains pays accueillent dans ce groupe de plus en plus d'espèces, et ce parfois dans le plus grand mépris des besoins fondamentaux des animaux concernés.

Effectivement, les NAC constitue un groupe complexe et très varié, tant par la diversité des espèces possédées que par la diversité des types de propriétaires. Ces derniers peuvent être des propriétaires « spécialistes amateurs » dont les connaissances sont remarquables comme des familles trop peu informées. Tout existe mais le niveau de bien-être des lapins domestiques au RU est estimé stable à un niveau très bas depuis 2011 par les rapports PDSA. Ce constat est cohérent avec les 50% environ des propriétaires de NAC (60% si on considère les propriétaires de reptiles uniquement) qui considèrent le « peu de contraintes » comme l'avantage principal de ces espèces... (Farjou, 2005). Or, la plupart des espèces de NAC ont des besoins physiologiques complexes qui demandent souvent un important aménagement de l'espace et un contrôle précis des paramètres de l'environnement (hygrométrie, température etc.). Les NACs souffrent encore plus que les chats de l'image d'animaux de compagnie sans les contraintes, et s'achètent plus (trop) facilement (presque toujours en animalerie). Notamment, d'après les rapports PDSA, les propriétaires de lapin s'impliquent beaucoup moins dans la médecine préventive de leurs animaux que les

propriétaires de chiens et chats. La non-conformité des conditions de vie et d'alimentation des NACs est d'ailleurs une vraie difficulté des vétérinaires spécialistes de NAC qui déplorent des maladies principalement dues au manque de connaissances et d'implication des propriétaires. Or si l'adéquation des conditions de vie des NACs à leur besoin est déjà trop souvent insuffisante, que peut-on attendre de l'introduction d'animaux sauvages non-NACs au sein des foyers ?

La possession d'animaux sauvages est globalement bien réglementée en Europe et permet de limiter les débordements et de réguler les envies déplacées. Aux États-Unis, par contre, la loi concernant la possession d'animaux sauvages est beaucoup plus laxiste qu'en Europe dans certains états, au point que la possession d'animaux sauvages dans des conditions inadaptées pose un réel problème. Le 20 juin 2018, Philip Hoare publie un article dans *The Guardian* dont le titre est explicite : « *More tigers live in US back yards than in the wild. Is this a catastrophe?* »<sup>1</sup> (Hoare, 2018). Sept milles grands félins sont enregistrés comme vivant auprès de particuliers américains et seulement 6% d'entre eux sont hébergés dans des conditions adaptées. De tels chiffres semblent illustrer un oubli du danger, pour l'Homme comme pour les animaux concernés. De la grande diversité des NAC aux « big cats » américains le danger pour l'Homme est pourtant réel : incidents physiques, risque zoonotique etc. « *In fact, as many as 60% of all communicable diseases and 75% of emerging infectious diseases of people originated with animals* »<sup>2</sup>, (CDC, 2017).

Dans l'autre sens, la possession de NAC voire d'animaux sauvages peut, de manière prévisible, poser un réel problème de bien-être : pour l'animal sauvage, la question du bien-être est centrale et loin d'être une évidence, même dans des conditions adaptées (Zecchini, 2002), alors dans de mauvaises conditions avec des connaissances encore plus limitées la plupart du temps...

### *L'animal de rente, de la production au loisir*

L'image des animaux de rente aux yeux de la société actuelle est une problématique particulièrement complexe. De nombreux aspects de notre relation aux animaux développés en partie 1 sont impliqués dans la construction de notre rapport à cette catégorie d'animaux. Notamment, la problématique de l'exploitation animale en général et de la consommation de viande plus spécifiquement, en lien avec une souffrance animale jugée inacceptable par une partie de la population, pose un réel problème. Cependant, parallèlement à cette discussion, il

---

<sup>1</sup> Il y a plus de tigres dans les jardins des Etats-Unis que de tigres sauvages. Est-ce une catastrophe ?

<sup>2</sup> 60% des maladies contagieuses et 75% des maladies infectieuses émergentes affectant les humains viennent des animaux.

semble qu'un phénomène similaire d'idéalisation de l'esprit des animaux de rente soit en jeu et modifie notre rapport aux animaux de rente. Il semble que l'on soit engagé dans une (re)-découverte des capacités cognitives et du comportement des espèces domestiques de rente, que l'on connaissait pourtant bien quelques siècles plus tôt. Réalisant que ces animaux peuvent être aussi joueurs que certains de nos animaux de compagnie, la mode n'est plus à la photographie bouchère mais plutôt à la mise en scène de vaches en pleine séance de jeu. De même que le cheval a vu son rôle transformé en quelques années (Digard, 1999), les mini pigs seront peut-être l'avenir du cochon domestique dans les foyers, et les mini chèvres en pyjama, très présentes sur les réseaux sociaux, celui du fromage de chèvre. Le phénomène de miniaturisation précédemment décrit pour les animaux de compagnie semble en cours pour certaines espèces de rente, témoignant ainsi de la volonté de brouiller la frontière de « la compagnie animale ». Les vaches seront-elles un jour toutes des vaches naines de jardin ? En tout cas, l'évolution dans ce sens a, c'est une évidence, largement contribué à faire passer la question de la souffrance des animaux de rente de l'ombre à la lumière.

# Partie III. Le vétérinaire, professionnel de la santé animale, de la santé publique, et du bien-être animal doit être un interlocuteur accessible pour tous, un acteur éclairé et un médiateur du débat

## I. La profession vétérinaire, concernée *de facto* par l'évolution du rapport Homme-Animaux

### 1. Définir le rôle du vétérinaire

Définition de la profession vétérinaire par la Federation of Veterinarians of Europe (FVE) adoptée en 2012, définition présente sur le site actuel de l'Ordre National Vétérinaire, sous l'encart profession vétérinaire :

*"A professional with a comprehensive scientific education, licensed by the legal authority, to carry out, in an independent, ethical and personally responsible capacity, all aspects of veterinary medicine, in the interest of the health and welfare of animals, the interest of the client and of the society"*<sup>1</sup>.

La définition de la profession vétérinaire ci-dessus dit peu de choses sur les missions concrètes de notre profession. On retiendra cependant deux aspects essentiels : « ***all aspects of veterinary medicine*** » tout d'abord, et « ***in the interest of the health and welfare of animals, the interest of the client and of the society*** ».

La profession vétérinaire a historiquement été fondée dans deux objectifs : il s'agissait d'une part d'assurer des missions d'ordre épidémiologique, et de médecine des populations (gestion des maladies contagieuses qui décimaient les troupeaux). D'autre part, de manière spécifique, les vétérinaires avaient également pour mission les soins des chevaux de valeur suffisante. D'ailleurs, le rôle de Claude Bourgelat, écuyer du roi et fondateur reconnu des premières écoles vétérinaires françaises, témoigne de cette orientation initiale.

---

<sup>1</sup> Un professionnel avec une formation scientifique globale, autorisé par les autorités compétentes à exercer de manière indépendante, éthique et sous sa propre responsabilité, tous les aspects de la médecine vétérinaire, dans l'intérêt de la santé et du bien-être des animaux, et dans l'intérêt des clients et de la société.

« ... où l'on enseignera publiquement les principes et la méthode de guérir les maladies des bestiaux, ce qui procurera insensiblement à l'agriculture du Royaume les moyens de pourvoir à la conservation du bétail dans les lieux où cette épidémie désole les campagnes... ». (Extrait de l'arrêt du roi Louis XV en date du 4 août 1761 autorisant la fondation des premières écoles vétérinaires, selon l'Encyclopédie Universalis).

Cet extrait de l'arrêt du roi Louis XV, en date du 4 août 1761, et autorisant la fondation des premières écoles vétérinaires, permet par ailleurs d'inscrire la médecine vétérinaire dans son rôle à l'échelle de la société. L'intérêt agricole et donc économique d'une profession vétérinaire y est souligné, faisant écho à la définition actuelle (*the interest of the client and of the society*).

Pourtant, rapidement après l'initiation officielle de la profession, de nouvelles missions ont complété les prérogatives de la profession vétérinaire en y associant un rôle essentiel en santé publique. Actuellement, la recherche fondamentale et les acteurs terrain du domaine de l'Hygiène et Industrie des Denrées Animales et d'Origine Animale (HIDAOA), de la biosécurité, la gestion des épizooties et des risques zoonotiques, sont des aspects majeurs du processus One Health<sup>1</sup> dans lesquels les vétérinaires sont amplement impliqués. La profession vétérinaire s'est ouverte au domaine de la santé publique au sens large, autour de domaines vétérinaires « exclusifs » et de domaines de travail collaboratif avec des acteurs de différentes disciplines (médecine humaine, agronome et écologue, épidémiologiste et statisticiens etc.).

Plus tardivement, le « phénomène animal de compagnie » s'est accompagné d'un essor en grande échelle de la médecine individuelle des animaux de compagnie. Cette nouvelle forme d'exercice de la médecine doit par ailleurs tenir compte de la valeur affective majeure de la relation propriétaire-animal de compagnie. Joanna Swabe notamment a décrit en 2001 l'ambivalence de la relation du vétérinaire à l'animal (J. Swabe, in Podberscek et al., 2005) : elle y décrit un professionnel confronté trop souvent à l'opposition entre l'intérêt de l'animal et celui du propriétaire, l'intérêt public et son intérêt propre. En ce sens, le praticien vétérinaire est fréquemment confronté à des décisions émotionnellement lourdes, d'autant plus lourdes que les conséquences sont majeures pour l'animal et l'humain. De ce fait, la

---

<sup>1</sup> « L'approche «Un monde, une santé» s'applique à la conception et la mise en œuvre de programmes, de politiques, législations et travaux de recherche pour lesquels plusieurs secteurs communiquent et collaborent en vue d'améliorer les résultats en matière de santé publique. [...] De nombreux professionnels aux compétences multiples, actifs dans différents secteurs tels que la santé publique, la santé animale, la santé végétale et l'environnement, doivent unir leurs forces à l'appui des approches «Un monde, une santé».

Pour détecter, traiter et prévenir efficacement les flambées épidémiques de zoonoses et les problèmes de sécurité sanitaire des aliments, ces secteurs devraient mettre en commun leurs données épidémiologiques et leurs données de laboratoire. Les responsables des administrations publiques, les chercheurs et les travailleurs travaillant aux niveaux local, national, régional et mondial devraient mettre en œuvre des interventions conjointes pour répondre aux menaces qui pèsent sur la santé. » (OMS, 2017)

notion d'éthique est au cœur de notre profession et prend une ampleur massive au fur et à mesure que la société interroge le statut des animaux et notre rapport avec eux.

Une conséquence directe de cette évolution est l'intérêt grandissant porté par la profession vétérinaire à la notion de « *Human-animal Bond* », et « *bond-centered* » *veterinary practice* » (Ormerod, 2008). Ces notions sont familières aux vétérinaires anglo-saxons, beaucoup moins aux vétérinaires français : il s'agit d'une théorisation de la prise en compte de la relation Homme-Animal dans la pratique de la médecine vétérinaire. Si ce concept est moins connu en France qu'en Grande-Bretagne, les praticiens français sont pourtant confrontés quotidiennement, et peut-être en y étant moins préparés, à l'importance de la prise en compte de la relation Homme-Animal. C'est ce que décrit Verollet, 2013 qui souligne son importance dans la consultation vétérinaire, tant pour le praticien que pour les clients. Les clients des cliniques vétérinaires attendent une écoute attentive des besoins de leur animal et de leurs attentes en tant que propriétaires. La notion de partenariat entre le vétérinaire et le propriétaire d'animal de compagnie (Cornell, Kopcha, 2007) prend tout son sens dans la société actuelle et c'est bien souvent ce partenariat qui augmente les chances d'une bonne observance et donc de réussite de la prise en charge. C'est également un des aspects qui conditionnent la fidélisation de la clientèle.

Les rôles de la profession vétérinaire sont multiples : initialement professionnel de la santé animale à des fins de production, le champ d'action vétérinaire est actuellement bien plus vaste. En tant que « professionnel de la santé animale et publique » nous exerçons notre rôle dans le cadre d'une relation Homme-Animaux étroite et complexe, d'une importance primordiale pour le praticien, le client et le point de vue de la société en général. Sur la base de cette redéfinition de la profession vétérinaire, en quoi l'évolution de la relation Homme-Animaux décrite dans les parties précédentes concerne-t-elle les vétérinaires au sens large ?

## 2. Évolution de la relation Homme-animaux et conséquences sur la santé animale, publique et l'appréciation du bien-être animal

En tant que professionnel de la santé animale, les vétérinaires sont impliqués directement dans l'évaluation, et l'amélioration du bien-être animal de manière générale. Or, les parties précédentes discutent justement des conséquences de l'évolution du statut animal influe sur son bien-être et sur sa santé.

Notamment, la partie II illustre les conséquences concrètes de notre relation à l'animal de compagnie au travers d'exemples choisis. Par cette approche, nous avons montré que la modification de notre rapport aux animaux, décrit dans la partie I, souvent associée à une mauvaise connaissance des animaux, pouvait compromettre leur bien-être et même leur santé. Or d'après la définition citée en 1, la santé animale reste le cœur du métier vétérinaire. De manière simple, si l'évolution actuelle de la relation Homme-Animaux a des conséquences sur la santé et le bien-être des animaux de compagnie, le vétérinaire est, d'ores et déjà, par définition, impliqué. De la même façon, le débat en cours sur l'exploitation animale en général et notamment l'élevage et la mise à mort des animaux de rente a mis la question du bien-être des animaux de production sur le devant de la scène. Cette problématique ne peut en aucun cas être négligée par la profession vétérinaire et ne peut être abandonnée aux seuls agronomes, et techniciens agricoles. Elle peut et doit être abordée par les vétérinaires auprès du public mais également au sein des élevages et des abattoirs, dans un but d'information et d'accompagnement entre autres.

De plus, en adoptant une vision à moyen voire long terme appuyée sur ce qui a été discuté en partie 1, la remise en question de la relation Homme-Animaux qui en cours actuellement est à même d'avoir des conséquences pratiques majeures sur nos interactions avec les animaux de manière générale. En adoptant un point de vue extrême tel qu'il a été décrit en partie 1, devons-nous un jour rendre leur liberté aux animaux et les laisser libres au milieu/à côté de nous à leur guise ? Une telle cohabitation impliquerait des risques zoonotiques et physiques majeurs, deux aspects qui impliquent directement la profession vétérinaire. Devrons nous, par exemple, accentuer la prévention voire le soin prodigués à la faune sauvage pour protéger la santé humaine et améliorer le bien-être animal en général ? C'est ce qui a été mis en place lors de la prise en charge de la rage vulpine par exemple, par vaccination des renards, et qui pourraient être envisager pour lutter contre la tuberculose au sein de la faune sauvage également. Une cohabitation plus étroite encore avec le monde animal impliquerait probablement la mise en place de ce type d'actions à bien plus grande échelle. Par ailleurs, à moyen terme, l'évolution des mœurs, notamment en filière DAOA, modifie notre approche en termes de santé publique. S'il n'y a pas d'opposition inconciliable entre bien-être animal et hygiène des aliments, les anciens principes de santé publique doivent à présent être adaptés à des situations épidémiologiques différentes. Ce changement constitue un travail important impliquant amplement la profession vétérinaire, tant dans l'analyse fondamentale des risques liés aux nouvelles pratiques que dans son application sur l'ensemble de la chaîne d'alimentation. Un des exemples les plus caractéristiques de cette évolution est la



prise en compte des nouveaux facteurs de risque épidémiologiques de l'élevage en plein air par rapport à l'élevage hors-sol, impliquant, entre autres, une recrudescence du parasitisme, et un risque infectieux accru par un contact possible avec la faune sauvage. Le contact avec la faune sauvage est d'ailleurs un motif d'inquiétude majeur concernant la propagation de maladies graves, comme la tuberculose, qui est par ailleurs zoonotique, ou encore, de manière moins connue, la maladie d'Aujeszky (DGAL, 2016). Cette situation interroge d'ailleurs les dernières grandes épizooties : l'épizootie d'influenza aviaire, l'extension de la peste porcine ont-ils quelque chose à voir avec les nouvelles conditions d'élevage ? Dans ce contexte, le vétérinaire en tant qu'acteur de la filière agro-alimentaire a un rôle majeur à jouer dans l'évaluation des risques, l'accompagnement des éleveurs, la zootechnie et la gestion des espaces notamment.

De même notre rapport aux animaux en général est en plein bouleversement avec des frontières domestiques/sauvages et domestiques/compagnie qui se fondent les unes dans les autres, avec une opposition frontale entre un désir humain de risque nul et l'envie irrésistible d'aller vers l'animal. Étant à la fois professionnel du risque représenté par l'animal, mais également du bien-être animal, nous sommes à même de dessiner les limites nécessaires dans notre rapport aux animaux sauvages. La médecine des Nouveaux Animaux de Compagnie (NAC) et de la faune sauvage, en plein développement, sera par ailleurs probablement amenée à prendre une valeur nouvelle dans les années à venir. La question se pose d'ailleurs de savoir s'il est possible et éthiquement acceptable d'apporter des soins à tout animal de faune sauvage « naturelle » (hors zoos, réserves etc.), comme le souhaiteraient souvent les particuliers.

Ainsi, l'évolution de la relation Homme-Animaux impacte la santé et le bien-être des animaux de compagnie, de rente voire même des animaux sauvages d'une part, et d'autre part impacte la santé publique, et notamment la gestion des denrées alimentaires d'origine animale et du risque zoonotique.

Par ailleurs, le rapport de la société actuelle à l'animal fait parfois du lien Homme-Animal le reflet d'une souffrance humaine en cours.

### 3. La relation Homme-Animaux au cœur de notre métier : empathie et compassion, de la maltraitance animale à la misère humaine, de la souffrance du patient à celle du client

En faisant du lien Homme-Animal un axe central de l'approche de la médecine vétérinaire, le praticien vétérinaire, voit son rôle augmenté d'une dimension sociale majeure.

Là où le lien Homme-Animal, et notamment Homme-Animal de compagnie, est fragilisé, il y a une place pour le vétérinaire. Or nous avons vu en partie II que le lien qui unit un propriétaire et son animal de compagnie est en pleine redéfinition et se trouve fragilisé dans de nombreux foyers. Par son rôle de conseils, le vétérinaire peut être amené à intervenir dans ce contexte, sur la reconstruction d'un lien plus solide et plus sain, dans l'intérêt de l'animal comme de l'humain.

Cependant, le rôle du vétérinaire dans la relation Homme-Animal peut prendre une toute autre dimension : le lien Homme-Animal a une telle valeur aujourd'hui qu'il est à même de définir le rapport au monde d'un individu et notamment son rapport aux autres hommes. Le lien avec l'animal de compagnie devient pour certaines personnes ou dans certaines situations, un exutoire et il peut être le premier à pâtir d'une situation sociale qui dégénère. Comprendre la relation Hommes-Animaux, c'est ouvrir une porte dans la vie des gens, et ce qui s'y cache ne peut, bien souvent, être ignoré. Notamment, un lien a été mis en évidence entre cruauté envers les animaux, violence familiale et abus infantile mais également entre maltraitance animale et misère humaine (Ascione, 1998 ; DeViney et al., 1983 ; Scheffer, 2019). Ainsi, la souffrance animale dans un foyer peut être le premier symptôme d'une souffrance humaine sous-jacente et doit alerter, non seulement pour le bien-être de l'animal mais également pour apporter l'aide adéquate aux acteurs humains impliqués.

La thèse de M. Baron sur la zoophilie est un excellent exemple de cette association (Baron, 2017). Elle montre très bien le lien entre zoophilie et zoosadisme (50% des cas), mais aussi entre violences sexuelles sur les animaux et violence interhumaines. « 7% des individus interrogés sont sexuellement intéressés par les enfants et les mineurs. 9% d'entre eux fantasment d'avoir un rapport sexuel avec des enfants de façon régulière ou de temps en temps. Deux personnes ont également avoué avoir déjà violé une personne. De nombreux auteurs s'accordent à dire que la pédophilie est souvent liée à la zoophilie et que les zoophiles sont aussi prédisposés aux violences interhumaines. En effet, il est rare qu'une paraphilie (c'est-à-dire, en des termes simples, une déviance sexuelle) se déclare seule. »

Le lien entre souffrance animale et misère humaine peut également être entendu différemment. Dans le domaine de l'élevage, la question du bien-être animal est centrale et les défauts dans ce domaine sont largement décriés. Pourtant, une nouvelle fois la situation des animaux de rente et de leurs éleveurs est souvent le théâtre d'une association entre misère humaine et maltraitance/négligence animale. De nombreux vétérinaires praticiens ruraux peuvent témoigner de l'importance de la concomitance de ces deux souffrances (AFP, 2017). Et si en entendant la voix de la souffrance animale, nous écoutions aussi la souffrance d'un monde rural en difficulté. Les éleveurs sont nos clients, nos « compagnons de travail » et avant tout des humains qui essaient, comme tous les autres, de « s'en sortir » alors que la situation économique et sociétale leur est défavorable par bien des aspects.

L'importance de la relation Hommes-Animaux est telle qu'actuellement, souffrance animale et souffrance humaine sont liées, de différentes façons. Si le vétérinaire joue un rôle en santé animale et en santé publique, si son rôle est de tenir compte du lien Homme-Animal dans sa pratique alors, il ne peut ignorer la misère humaine parfois cachée derrière l'animal.

#### 4. Adapter notre pratique pour ne pas subir l'évolution de notre profession

Comme nous l'avons vu, l'évolution du regard de la société sur les animaux modifie à la fois notre pratique de la médecine vétérinaire, les attentes des clients, mais aussi les attentes de la société pour notre profession et le regard qu'elle pose sur notre travail.

Or, parallèlement à cette évolution, le mal-être au travail, le stress, la déception, la fatigue physique et mentale des vétérinaires est en hausse. Une situation générale qui se traduit de manière dramatique par un taux de suicide parmi les professionnels nord-américains supérieur au taux de la population générale. Lors du Sommet pour le Bien-Être Vétérinaire de 2018 qui s'est tenu du 15 au 17 avril dans l'Illinois, les derniers chiffres relatifs à cette question ont été présentés : les femmes vétérinaires ont 3,5 fois plus de risques de mourir par suicide qu'un individu de la population générale, pour les hommes l'Odd Ratio est de 2,1 (Larkin, 2018). Le même type de résultats a été mis en évidence au Royaume-Uni (Bartram, Baldwin, 2010), en Norvège (Hem et al., 2005) et en Australie (Jones-Fairnie et al., 2008).

Une situation extrêmement préoccupante qui attire l'attention de la plupart des organisations vétérinaires à travers le monde autour d'une question : pourquoi ? Si on

parvenait à expliquer cette tendance, peut-être pourrions-nous aider plus efficacement nos confrères et consœurs en difficulté.

Ainsi en 2015, Debbie L. Stoewen a résumé les principaux facteurs de risque de suicide qui sont accentués au sein de notre profession, et par l'exercice de notre profession (Stoewen, 2015). Elle cite, entre autres, la sélection d'un certain type de personnalités, et l'accès à des molécules mortelles et donc des moyens de suicide, mais également la relation à la mort et à l'euthanasie, ainsi que le stress engendré par les conditions de travail, la relation aux clients et aux finances. Notamment, reprenant ces différents aspects, Bartram et al., (2010) insistent sur le rôle de la charge de travail (gardes et astreintes notamment), de la sensation d'isolement social et le manque de soutien par l'équipe de travail. Cependant, les chercheurs mettent également en avant le rôle primordial du déséquilibre entre implication et reconnaissance, associé à des plaintes de part de la clientèle, jugées injustifiées le plus souvent. Le stress occasionné par l'impuissance face à la volonté ou les limites du propriétaire, l'acte d'euthanasie, et la détresse émotionnelle des clients, mais aussi le poids des aspects financiers vs éthique personnelle sont d'autres motifs de stress ressenti par les praticiens. Les propositions de cette revue sont tout à fait cohérentes avec le travail de Batchelor et McKeegan qui avaient montré l'importance des dilemmes éthiques dans la pratique vétérinaire et notamment concernant la souffrance animale, les prises de décision et l'euthanasie (Batchelor, McKeegan, 2012). Ces résultats et les conséquences dramatiques associées sont, à mon sens, significatives de deux phénomènes conjoints.

D'une part, de même que pour le reste de la population, le regard des vétérinaires sur la vie animale a probablement changé. Ce constat s'associe par ailleurs à une connaissance plus aboutie de la douleur physique et des états de stress au sens biologique, rendant toujours moins acceptable la souffrance animale. Cette souffrance est d'autant plus difficile à tolérer que les vétérinaires y sont, la plupart du temps, particulièrement sensibles, par nature, et comme en témoigne le choix de leur vocation.

D'autre part, le regard de la société sur la vie animale a, nous l'avons vu, considérablement évolué et, notamment, la valeur « symbolique » et affective de la vie animale a augmenté significativement. Ainsi, les attentes sociétales en termes de médecine vétérinaire semble avoir considérablement augmenté, accentuant encore la pression qui repose sur les vétérinaires.

Ainsi, il est émotionnellement difficile pour un vétérinaire de ne pouvoir soulager un animal en souffrance comme il le souhaiterait, et parallèlement, il est intolérable, aux yeux de la société, qu'un vétérinaire ne se préoccupe pas de la souffrance animale de manière

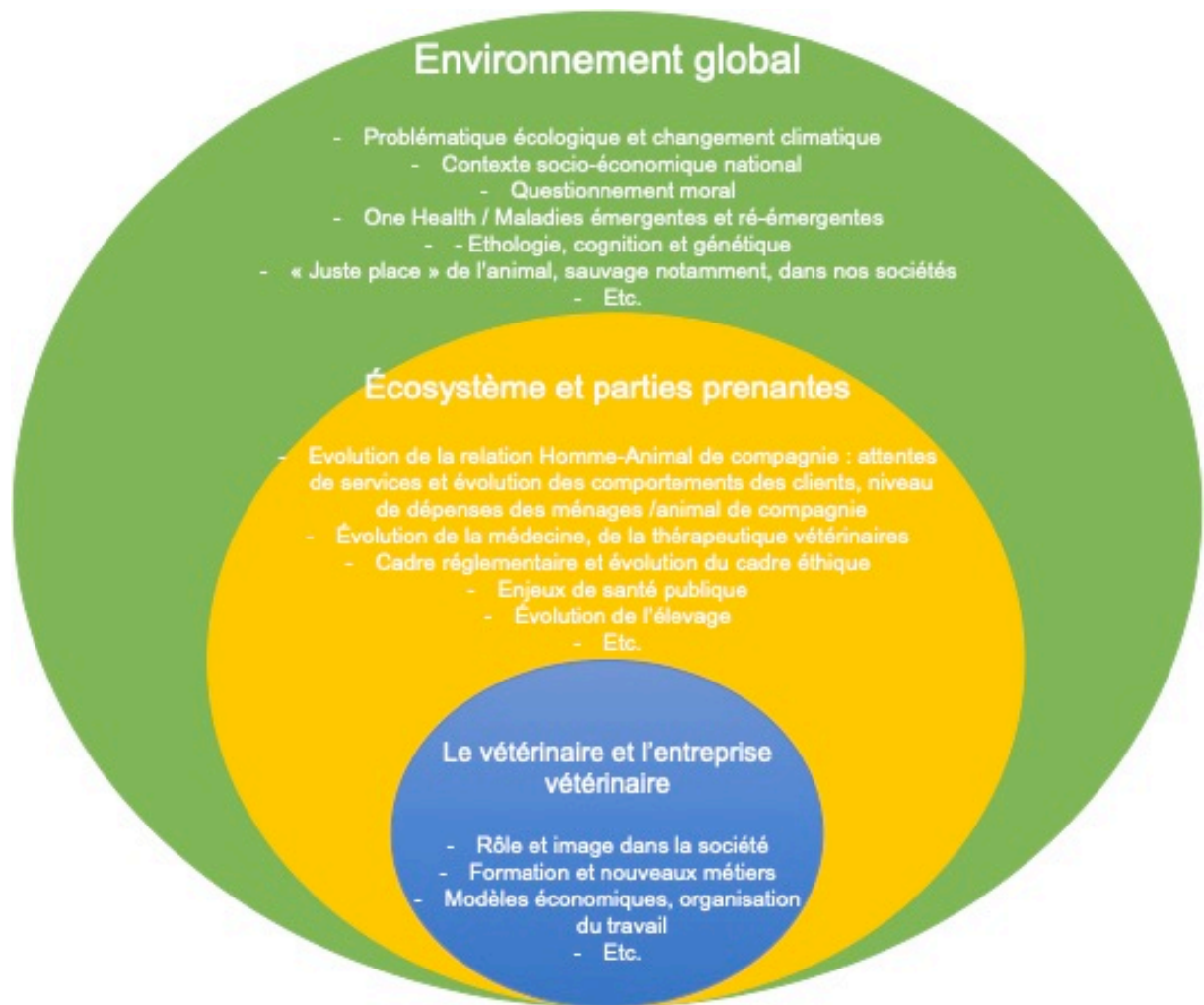
inconditionnelle et gratuite. Pourtant, la profession vétérinaire reste majoritairement libérale, et la contrainte financière est une limite à la fois mal vécue par les vétérinaires et jugée « scandaleuse » par une partie de la population. Il faut parfois ajouter à cette description caricaturale de la situation un défaut de communication de la part du praticien avec ses clients et un manque d'empathie ressenti par une partie de la clientèle (Verollet, 2013). De même, le non-engagement apparent de la majorité des vétérinaires dans le débat actuel peut renforcer une image négative et majoritairement fausse d'une profession trop peu passionnée.

Ainsi, le rôle du vétérinaire dans l'évolution de la relation Hommes-Animaux est central en raison de son rôle en santé publique et animale, ainsi que dans l'appréciation et l'amélioration du bien-être animal. Par ailleurs, la prise en compte du lien entre l'Homme et l'Animal donne une dimension supplémentaire à notre pratique qui s'attache maintenant à prendre soin de cette relation en plus des autres aspects.

Par ailleurs, si l'implication de la profession vétérinaire ne fait pas de doutes, compte tenu de ses prérogatives, elle est aussi une nécessité pour que ses membres puissent exercer leur activité sereinement.

## **II. Positionnement vétérinaire face au débat concernant le statut des animaux dans la société**

Ainsi, l'évolution du rapport Homme-Animaux, au cœur de l'évolution sociétale en cours, implique, par sa nature et par ses conséquences, l'ensemble de la profession vétérinaire. Les différents métiers vétérinaires semblent à même de contribuer au débat, d'une part, et devront, d'autre part, anticiper ou subir les conséquences de l'évolution en cours. Comprendre et anticiper l'évolution en cours semble donc être un enjeu essentiel pour notre profession. Or, justement, depuis 2017, un vaste projet, « Vetfutur », a vu le jour et interroge l'avenir de la profession vétérinaire, dans son contexte sociétal, à l'horizon 2030 (figure 7). Ce projet est ainsi à même répondre aux interrogations soulevées par les parties précédentes.



**Figure 7 : Représentation de l'environnement en mutation de la profession vétérinaire, d'après une figure présentée dans le Livre Bleu (Projet VETFuturs FRANCE, 2018)**

Or, si cette approche montre avec justesse l'insertion de la profession vétérinaire dans un contexte sociétal global, elle souligne également, une nouvelle fois la complexité de l'évolution en cours. Sur quelles qualités doit donc s'appuyer la profession vétérinaire pour avoir une influence sur le débat en cours ?

### 1. D'un rôle d'expert de la santé et du bien-être des animaux, et de la santé publique...

Nous l'avons vu en partie I de ce travail, la relation Hommes-Animaux et sa récente mise en lumière repose en grande partie sur une discussion d'ordre scientifique. Ainsi, pour s'imposer comme acteurs centraux de l'évolution de la relation Hommes-Animaux et surtout, pour contribuer à alimenter le débat en cours efficacement, les vétérinaires peuvent s'appuyer sur des compétences et une culture scientifique solide et complète.

Effectivement, la profession vétérinaire s'impose, par définition, en tant qu'experte des animaux en général, de leur santé et de leur bien-être. En effet, ces deux aspects font partie des compétences spécifiques fondamentales de la profession vétérinaire. Ce sont d'ailleurs les trois premières compétences spécifiques citées dans le référentiel d'activité vétérinaire 2017 (Ministère de l'agriculture et de l'alimentation, Direction générale de l'enseignement et de la recherche, 2017) :

1. « Conseiller – Prévenir : Le vétérinaire conseille sur la santé et le bien-être de l'animal, l'entretien et la gestion de l'élevage des animaux, notamment en matière de médecine préventive, individuelle ou collective. [...] »
2. « Etablir un diagnostic : Le vétérinaire recueille des informations, formule des hypothèses, les hiérarchise et établit un diagnostic dans le but de soigner un animal ou un groupe d'animaux. [...] »
3. « Soigner et traiter »

Ce nouveau référentiel introduit ainsi dès son introduction la notion de bien-être animal et en fait un des aspects clé de l'exercice de notre profession. Or, faire du bien-être animal une compétence vétérinaire est essentiel. Effectivement, cette notion étant centrale dans le débat en cours, les vétérinaires doivent être des référents en termes d'évaluation et d'amélioration du bien-être des animaux de rente, domestique voire des animaux sauvages dans certaines conditions. Un grand intérêt pour ce sujet devra donc être porté à tous les niveaux de la profession : de la formation initiale à la formation continue, des groupements professionnels aux domaines de la recherche. De la même façon, face à la diffusion à grande échelle d'informations plus ou moins étayées scientifiquement, voire de *Fake News*, en matière de santé animale, la profession vétérinaire peut espérer réaffirmer un statut d'expert référent. Dans ces deux domaines (santé et bien-être), ce ne sont donc pas les compétences théoriques qui peuvent, *a priori*, nous faire défaut, mais plutôt un certain défaut de communication. Tout l'enjeu des années à venir est la capacité de notre profession à s'imposer comme experte de ses domaines de compétences, devant internet, le bon-sens et les conseils d'amis ou de la famille. Pour cela, un effort important doit être entrepris dans le domaine de la communication.

Par ailleurs, si la connaissance et la gestion de la santé et du bien-être des animaux nous sont spontanément attribuées, elles ne sont pas nécessairement suffisantes pour intervenir efficacement dans l'évolution de la relation Hommes-Animaux. Nous avons effectivement discuté en partie I de l'importance de l'insertion de ce questionnement dans un contexte scientifique global particulièrement complexe. Ainsi, discuter de l'évolution en cours

nécessite une compréhension des aspects écologiques, géographiques, phylogéniques et éthologiques tout autant que des aspects spécifiques que nous maîtrisons le mieux. Cette appréhension de la problématique dans son contexte nous est tout à fait accessible à l'échelle de la profession compte tenu du bagage scientifique, théorique et méthodologique associé à notre profession mais aussi compte tenu de la diversité des métiers vétérinaires. D'ailleurs, c'est une des compétences vétérinaires répertoriées dans le référentiel de compétences 2017 : Le vétérinaire sait « agir en scientifique : [il] applique une démarche scientifique. Il sait mener des recherches bibliographiques, pratique la médecine vétérinaire basée sur les preuves, encourage et/ou participe à la recherche clinique. Il peut par ailleurs exercer son activité professionnelle dans le domaine de la recherche. »

Cependant, pour cela, il est essentiel que les vétérinaires aient conscience de l'existence d'un contexte aussi complexe, et en tiennent compte, au quotidien. Nous y reviendrons.

Ainsi, concernant les aspects à orientation scientifique dominante, notre profession nous donne à la fois les compétences et la légitimité requises pour exprimer une opinion et être acteur du débat. La problématique du bien-être animal notamment est un des piliers de l'évolution de notre profession tout autant qu'elle est essentielle pour la relation Hommes-Animaux. Par ailleurs, un travail doit être entrepris sur deux aspects :

- Si les vétérinaires ont les compétences et les connaissances qui font d'eux des experts à même d'intervenir dans le débat en cours, cette position doit être réaffirmée. Assurer un statut d'expert passe notamment par un travail de communication à l'échelle individuelle, notamment pour le praticien, et à l'échelle de la profession.

- Intégrer les autres aspects scientifiques de la problématique à notre approche : il est nécessaire de tenir compte de tous les aspects scientifiques qui justifient l'évolution du statut animal. Il s'agit de réaffirmer un statut de scientifique et biologiste de manière générale capable d'avoir un regard critique et justifié sur les différents apports des sciences.

La profession vétérinaire peut ainsi s'imposer comme expert scientifique des animaux en général et de la relation Hommes-Animaux. Cependant, ces différents aspects, s'ils sont fondamentaux, ne sont pas nécessairement ceux qui pèsent le plus sur le débat. Les questions cruciales de la morale et le poids du mouvement social sont encore en suspens à ce stade. Quelle influence notre profession peut-elle espérer avoir sur ces aspects ?



## 2. ... À celui de médiateur éclairé

D'après la partie précédente, nous avons, avant tout, les compétences et connaissances nécessaires pour imposer la profession comme experte capable d'éclairer la question de la relation Hommes-Animaux du point de vue scientifique. Notamment, nous pouvons répondre à la multiplicité des opinions données au sujet de la santé et du bien-être des animaux, sur leurs capacités cognitives etc. Ainsi, en supposant que la considération positive du vétérinaire (Projet VETFuturs FRANCE, 2018) par le public soit suffisante pour que sa voix surpasse la multitude des avis tous plus « éclairés » les uns que les autres, apporter des réponses au défaut des connaissances suffirait-il à apaiser le débat ?

Il y a, en effet, dans la question du statut animal, une problématique qui dépasse largement le vrai/faux biologique et qu'on ne saurait trancher sur la base du seul argument scientifique. Notamment, nous l'avons vu, le questionnement moral est central. Plus encore, bien que certains défenseurs de la cause animale s'en défendent, cette moralité est souvent teintée de sensibilité individuelle, transformant ce que l'on voudrait morale pure en conviction personnelle. Or, peut-on raisonnablement opposer un argument scientifique à un questionnement moral et plus encore à une conviction sensible ?

Ainsi, la discussion sur l'avenir de la relation Homme-Animal se heurte très souvent, à un moment ou un autre, à la question de la moralité ou non de l'exploitation de la vie animale. Cette question prend régulièrement le pas sur toute autre discussion, sur tous les autres aspects détaillés en partie I, et tout autre aspect matériel ; c'est une moralité supposée qui devrait même nous amener à renoncer à tout esprit de conservation spécifique. De nombreux arguments scientifiquement étayés et convaincants sont en faveur d'une exploitation animale raisonnée ; pour autant, la réponse à cette problématique ne saurait être triviale et tranchée sur la base des sciences sans autre forme de discussion. La moralité de l'exploitation animale n'est, en elle-même, pas une évidence : il n'est pas possible de répondre simplement à une question que des générations de philosophes interrogent depuis plusieurs siècles sans parvenir à un début d'unanimité. Notamment, à ceux pour qui il est immoral de tuer un animal, il semble inutile de répondre par les sciences.

Malgré tout, si l'argument scientifique semble insuffisant, à lui seul, pour établir définitivement notre rapport aux animaux, il reste essentiel dans la mise en pratique de l'évolution souhaitée pour notre relation. De la morale à la mise en pratique de la vision idéalisée d'un monde sans exploitation animale il y a, incontestablement, une transition qui doit s'appuyer sur la science pour répondre aux considérations pratiques dont nous avons

largement discuté. De même, d'un avis extrême à l'autre, se trouve une majorité de personnes prise entre les avis contradictoires et les informations scientifiques plus ou moins avérées. C'est à ces personnes-là que répondra l'argument scientifique, et plus encore un avis scientifique conscient de tous les aspects du débat.

Ainsi, si l'importance de l'argument scientifique, et donc de l'expertise vétérinaire dans ce domaine, peut être nuancée compte tenu de la portée morale mais aussi éthique (au sens individuel) du débat, cet argument reste malgré tout essentiel. Pour autant, ce n'est pas le seul rôle auquel peut prétendre la profession vétérinaire ? Les vétérinaires occupent une position intermédiaire qui leur accorde, en plus, un statut de médiateur éclairé. Notre profession se caractérise en effet par sa proximité avec les différents acteurs de la relation Hommes-Animaux (éleveurs, propriétaires d'animaux de compagnie, industries pharmaceutiques, agro-alimentaires, etc.) et par un contact étroit avec les chercheurs et la connaissance scientifique de plusieurs domaines. Il semble donc que nous fassions partie des professionnels les plus à même d'avoir un regard transversal, conscient des problématiques relatives aux différents acteurs du rapport Hommes-Animaux. Cette transversalité est essentielle parce qu'elle offre d'une part une légitimité certaine, et d'autre part parce qu'elle est à même de conduire à proposer un regard apaisé, modéré et ouvert au compromis. Or, compte tenu de la complexité du débat en cours, et compte tenu des contradictions qui émergent en confrontant les différents aspects du problème, une réponse raisonnable passe nécessairement, à moyen terme en tout cas, par une volonté de compromis.

Ainsi, au-delà de la notion de compétences, c'est l'insertion de la profession vétérinaire dans la société qui lui donne la possibilité d'exercer un rôle de médiateur éclairé. Or, ce rôle de médiateur qui nous accessible nécessite de déployer des compétences essentielles de communication, d'écoute et d'empathie. Développer ces compétences de « savoir-être » nous permettrait de développer, ou de renforcer, un statut d'interlocuteur privilégié pour les acteurs de la relation Hommes-Animaux. Il s'agit par ailleurs de s'appuyer sur une éthique professionnelle solide

<p>Donc, le rôle vétérinaire n'est pas seulement celui de scientifique averti dont la voix corrige les imprécisions médiatiques et la fièvre des réseaux sociaux. Le rôle vétérinaire est avant tout celui d'un médiateur éclairé. Et en tant que médiateur, il faut être capable d'entendre les différentes voix et avis. Pour cela, la profession vétérinaire doit développer, plus encore qu'avant, des compétences en termes d'éthique, relations humaines, et communication.</p>
---

### 3. Une profession toute entière doit-elle parler d'une seule voix ?

*« Evidemment le lecteur extérieur à la profession ou même simplement extérieur au projet VETFUTURS reste à ce stade sur sa faim en ce sens que le sentiment qui se dégage est celui d'une profession qui, voulant répondre au mieux à la demande sociétale, se contente en quelque sorte d'analyser cette demande afin de s'y adapter au mieux et même de l'anticiper. La profession vétérinaire n'est pas militante, elle se veut experte et l'expertise n'est guère compatible avec l'engagement militant, sauf à perdre toute objectivité et impartialité. Et donc toute crédibilité. Alors, à ce stade tout au moins, on ne discernera aucune prise de position sur les sujets majeurs débattus de la relation homme-animal. Aucun avis, même si la loi le permet expressément désormais à l'Ordre. Souhaitons quand même que le rapport final, quand il sera publié, aille au-delà de la simple adaptation d'une profession à un environnement évolutif et que la profession de vétérinaire y apparaisse alors de manière active et autonome comme un corps professionnel capable de se présenter devant la société en tant que véritable guide animé d'éthique. », Michel Baussier pour la fondation droit animal éthique et sciences, dans un article publié dans la revue trimestrielle de la fondation LFDA, d'avril 2019. Vétérinaire, ancien président du Conseil national de l'Ordre des vétérinaires, membre du conseil d'administration de la LFDA depuis 2017. (Baussier, 2018)*

Michel Baussier pose ici la question à laquelle nous mène également la réflexion ci-dessus : la profession vétérinaire doit-elle s'adapter à une société en évolution ou être actrice de l'infléchissement de cette évolution ? Participer activement à un tel débat, à l'échelle de la profession pose nécessairement la question des divergences d'opinions au sein même du groupe des vétérinaires. Nous en avons discuté, il y a dans ce questionnement une dimension morale et éthique majeure, impliquant nécessairement des considérations très personnelles qui semblent difficilement discutables. Ainsi, le débat est-il un choix personnel ou peut-il faire l'objet d'une « argumentation professionnelle » conduisant à un compromis entre sciences et éthique ? Ces deux aspects ne sont, en réalité, pas incompatibles. D'une part, respectant son rôle de médiateur, la profession peut s'accorder sur un positionnement global, et peut également apporter une réponse à certaines grandes questions d'actualité qui soit conforme à l'éthique vétérinaire de manière générale. D'autre part, préserver une sensibilité individuelle différente d'un vétérinaire à l'autre est essentielle pour répondre aux différences de sensibilité à l'échelle de la population et en entendre les différentes opinions.

### *Positionnement professionnel*

Il me semble que si les extrêmes trouveront difficilement leur voix dans la notion de compromis, il reste possible de proposer des alternatives raisonnées, conformes à des notions d'éthique, d'écologie et de sécurité sanitaire et financière (notamment pour les éleveurs). Si l'évolution sociale se confirme dans le sens d'une plus grande considération accordée à la vie animale et au bien-être animal en général, nous devons accompagner le mouvement pour l'encourager d'une part, et d'autre part en limiter les dérives. Il s'agit entre autres d'assurer à nos clients, notamment les éleveurs, une transition sereine. En ce sens, les travaux de J. Porcher propose une approche particulièrement intéressante, qui, quoique rejetée avec violence par certains extrêmes de défense de la cause animale, séduit de nombreux agronomes, et donne une voix aux éleveurs. Par ailleurs, il semble tout à fait accessible à notre profession d'apaiser le débat en cours par la connaissance notamment de l'animal de compagnie et des animaux sauvages, de leurs capacités et de leur physiologie. Si tant de gens s'intéressent aux animaux, tant mieux, mais dans ce cas-là cet intérêt doit leur permettre d'établir des connaissances scientifiquement sûres sur les besoins animaux en général mais également sur les risques représentés par les interactions Hommes-Animaux. Ainsi, il me semble que, sans empiéter sur le terrain de l'éthique personnelle de chaque vétérinaire, il existe une marge d'action commune et faite de compromis qui repose sur notre formation au sens médical et éthique.

Par ailleurs, dans le cadre d'une protection du bien-être et de la santé des animaux, la profession vétérinaire peut prendre position sur certains débats d'actualité, et l'a d'ailleurs déjà fait. C'est le cas notamment concernant l'abattage des animaux domestiques (Ordre National des Vétérinaires, 2015a), la corrida (Baussier, 2016) ou encore l'exploitation de mammifères sauvages dans les cirques itinérants (Ordre National des Vétérinaires, 2015b).

### *Sensibilité individuelle*

Dans la première partie, nous avons décrit un climat social contestataire global appuyé sur une image des animaux faussée par la vision de l'animal de rente en élevage industriel, un animal de compagnie anthropomorphisé à l'extrême et un monde sauvage idéalisé. Le mouvement social global qui est en partie à l'origine de la tournure que prennent les réflexions au sujet de l'animal semble déjà en place. Nous aurions pu jouer et avons certainement joué un rôle au tournant de l'industrialisation des productions animales. Cependant, actuellement, rien ne semble nous prédisposer à nous placer au-dessus d'un débat

qui s'appuie sur un phénomène de contestation globale et sur une convergence des luttes sociales bien plus vaste que la question animale seule. Il est plus probable que nous participions au phénomène en cours et en subissons l'influence, sous la forme d'une évolution globale des mentalités, de la même façon que la majorité de la population.

Ainsi, de la même façon que des divergences d'opinion franches existent à l'échelle de la population, on retrouve, au sein de la profession vétérinaire, un mélange complexe de sensibilités individuelles différentes. Ces différences de sensibilité conduisent à des positionnements personnels différents concernant le statut animal et la façon dont il convient de traiter la vie animale. Cette diversité de points de vue peut en réalité constituer un atout pour la profession dans son rôle de médiateur puisqu'elle offre la possibilité de répondre aux différences de sensibilité de la société en général. Elle permet, à l'échelle de la profession, de tenir compte de l'ensemble des points de vue qui s'expriment sur la question. Cette diversité doit donc être préservée, tout en s'assurant qu'elle soit associée à la construction du socle commun vétérinaire.

Tout vétérinaire doit ainsi avoir suivi l'intégralité de la formation proposée et être capable de discuter de tous les aspects de la relation Hommes-Animaux en toute connaissance des faits et de leur réalité. Ainsi, le statut d'expert que nous revendiquons donne du poids à notre parole parce qu'il se construit sur notre connaissances des faits et de la réalité du terrain : nous ne pouvons pas discuter d'élevage, ou d'abattage par exemple sans en avoir étudié l'organisation, le fonctionnement, en théorie et en pratique. Ainsi, la diversité de points de vue doit être préservée dans notre profession dans la mesure où elle s'appuie sur un socle théorique commun. Au contraire, c'est justement parce qu'elle s'appuie sur la connaissance réelle du fonctionnement des relations Hommes-Animaux que la parole vétérinaire, quelle que soit son orientation, prend toute sa valeur. Dans ce contexte, il me semble indispensable de communiquer mieux sur les différents volets de la profession et la multiplicité des métiers vétérinaires, notamment auprès des classes préparatoires. Une information préalable d'autant plus importante qu'elle permettrait également d'introduire, avant même le début du cursus, non pas seulement la notion de productions animales, mais également l'importance de la relation aux clients et à l'humain. Le rôle prépondérant de l'empathie et de la communication ne doit plus être ignoré par les étudiants qui choisissent les écoles vétérinaires. Peut-être parviendrons-nous d'ailleurs, par cette information, à diminuer le sentiment de déception et la fuite des jeunes docteurs : près d'un quart des vétérinaires inscrits à l'Ordre n'exercent pas comme praticiens (Projet VETFuturs FRANCE, 2018).

La profession vétérinaire est amplement concernée par le débat en cours : d'une part parce que, de ce débat dépend l'évolution de la profession, et d'autre part parce que le vétérinaire est un professionnel de la santé animale mais aussi de la relation Homme-Animal. Nous avons à notre disposition des atouts incontestables pour faire de nous des interlocuteurs privilégiés de ce questionnement : une connaissance scientifique multi-disciplinaire, un socle éthique solide et un regard transversal sur la multiplicité de nos rapports aux animaux. En ce sens, notre position intermédiaire nous offre la possibilité d'apporter un regard scientifique éclairé sur le débat mais pas uniquement : nous avons également l'opportunité de jouer un rôle de médiateurs. Ce rôle semble d'ailleurs compatible avec les divergences d'opinions potentielles au sein de la profession puisqu'il reposerait sur une connaissance du contexte globale et de la problématique dans toute sa complexité : il s'agirait donc d'appuyer une volonté de compromis, de promouvoir le bien-être animal et humain par des avis scientifiquement étayés.

### **III. Quels leviers d'action**

Le regard positif que la société porte sur la profession vétérinaire (Projet VETFuturs FRANCE, 2018), associé aux compétences décrites en début de cette partie, font du vétérinaire un interlocuteur pertinent dans le débat sur la relation Hommes-Animaux. Cependant, la prise de parole vétérinaire sur le sujet semble discrète : les vétérinaires eux-mêmes ont-ils conscience du débat en cours, d'une part, et d'autre part, du rôle qu'ils pourraient y jouer ? Si une partie du travail présenté dans le Livre Bleu s'intéresse à un horizon 2030 « abouti », sans tenir compte de l'influence que pourraient avoir les vétérinaires sur la création de cet avenir, les parties 3 et 5 du livre posent des questions d'une grande justesse dans le contexte décrit précédemment :

- « - Quelle doit être la place des vétérinaires dans les débats publics autour de l'animal et de sa bientraitance ?
- Comment être proactif sur les sujets de société autour de l'animal et positionner le vétérinaire comme le professionnel référent de l'animal ?
- Comment faire prendre conscience du rôle positif des vétérinaires dans la société (biodiversité, santé publique, relations homme/animal/environnement) ?
- [...] »

Ces questionnements témoignent d'une réelle prise de conscience, de la part de toute une profession, du rôle qu'elle pourrait jouer dans un débat aujourd'hui essentiel, d'une part, et d'autre part, de sa discrétion sur le sujet jusqu'à présent. Par ailleurs, nous avons discuté dans le II. de cette section des compétences à développer pour permettre aux vétérinaires d'assurer le rôle de médiateur éclairé que nous évoquons. Notamment des compétences de « savoir-être » dont la communication, et les relations humaines sont essentielles.

### 1. Une prise de conscience vétérinaire en cours

Nous l'avons discuté : l'évolution de la relation Hommes-Animaux aura nécessairement des conséquences sur les métiers vétérinaires. Par ailleurs, l'impression d'un manque d'implication vétérinaire nous fait défaut, à mon sens, aux yeux de la société. Cependant, plusieurs indices vont dans le sens d'une situation en cours d'évolution dans le monde vétérinaire. De nombreuses actions témoignent en effet d'une prise de conscience du rôle fondamental du vétérinaire à l'interface Homme-Animaux et de la diversité de nos capacités. Ces actions témoignent également d'une volonté d'ouverture d'esprit et de communication de ce questionnement aux autres membres de notre profession.

En elle-même, la rédaction du Livre Bleu fait figure d'exception parmi les professions ordinales et témoignent d'une grande volonté de la part de la profession de prendre son avenir en mains. Par ailleurs, dans l'enquête réalisée par le projet VetFutur en 2017, il a été demandé à 2600 vétérinaires de répondre 'très d'accord, d'accord, neutre, pas d'accord, pas du tout d'accord' à différentes affirmations (VetFuturs France, 2018). Les résultats obtenus sont encourageants par rapport à l'intérêt porté à la problématique développée dans cette thèse. 81% d'avis positifs ainsi ont été recueillis pour l'item 6 : « La bientraitance animale, sous l'effet de la pression sociétale, sera un facteur essentiel de pérennisation et de développement des filières de production animale », et 70% d'avis positifs pour l'item 7 : « A l'horizon 2030, le vétérinaire sera un acteur essentiel de la gestion et du suivi de la bientraitance des animaux d'élevage tout au long de la filière (conseil, savoir, prévention, soins) ». Ces deux résultats font du bien-être animal un axe essentiel de l'évolution de notre profession. L'importance accordée au bien-être animal s'exprime d'ailleurs à tous les niveaux de notre profession. Cette notion fait maintenant partie de notre enseignement. L'IVSA est actuellement en campagne pour évaluer cet enseignement selon les écoles à travers le monde.

De la même façon, la fondation de groupes/clubs dédiés aux questions et aux discussions éthiques dans plusieurs écoles vétérinaires et notamment l'ENVThique (club ENVThique) témoignent d'une volonté d'ouverture d'esprit marquée avec une considération plus grande du rapport Hommes-Animaux. Par ailleurs, les groupements professionnels s'intéressent également de manière de plus en plus marquée à ces problématiques. L'Association Française des Vétérinaires pour Animaux de Compagnie (AFVAC) proposait ainsi en 2018 une formation à destination des vétérinaires praticiens centrée sur le bien-être des animaux de compagnie. De la même façon, les Journées Nationales des Groupements Techniques Vétérinaires ont régulièrement mis la notion de bien-être en élevage à l'honneur. On notera enfin qu'une chaire vétérinaire « Bien-être animal » vient par ailleurs d'être créée et se donne notamment pour objectif la mise en place de formations scientifiques sur le bien-être animal.

De manière plus générale, une diversification des enseignements est en cours : la formation vétérinaire théorique n'est pas seulement axée sur la médecine pure mais aborde des thèmes plus larges, dont le comportement canin et félin, des notions de communication client, management et gestion mais aussi l'éthique, le bien-être animal et la philosophie, le droit et la déontologie. Ce changement va également dans le sens de la prise en compte de l'évolution en cours et d'une évolution nécessaire de notre approche de notre profession. Cette idée est d'ailleurs confortée par 65% d'avis favorables pour l'item 5 : « De leur activité de soigneurs, les vétérinaires passeront à la prise en charge globale du bien-être, de la prévention et des soins aux animaux », qui marquent une prise de conscience de la nécessité d'une prise en charge élargie de l'animal de compagnie. Le livre bleu conclue ainsi, au sujet des résultats de l'enquête : « Les vétérinaires se montrent très préoccupés par l'image que le grand public se fait de leur profession et par l'évolution de la considération du métier. En particulier, il est important pour eux d'être reconnus comme acteurs de l'amélioration du bien-être animal et de la santé publique, notamment sur les questions d'épidémiologie, d'antibiorésistance ou de positionnement sur les causes animales. »

Cependant, si ces différents aspects précis et relativement concrets entraînent l'adhésion de la majorité, le positionnement vétérinaire dans le débat sociétal global est moins évident. Ainsi, les avis sont encore partagés concernant l'importance future du débat sur le rapport Hommes-Animaux :

- Seulement 50% d'avis positifs pour l'item 9 : « A l'horizon 2030, les débats publics relatifs aux relations homme/animal, préoccupation sociétale majeure, associeront l'expertise vétérinaire considérée comme incontournable. »
- 57% d'avis positifs pour l'item 11 : « A l'horizon 2030, les enjeux liant santé animale, santé



humaine et gestion de la biodiversité seront présents en permanence dans les politiques publiques ».

Par ailleurs, le rôle de la profession vétérinaire dans ce débat semble encore plus incertain, notamment dans sa mise en pratique économique :

- 38% d'avis positifs pour l'item 12 : Les vétérinaires occuperont une place prépondérante de sentinelle au cœur des écosystèmes, du fait de leurs compétences. »

- 38% d'avis positifs pour l'item 13 : A l'horizon 2030, les activités relevant du vétérinaire « sentinelle » au cœur de l'écosystème homme / animal / environnement auront trouvé leur modèle économique »

Comme le soulignent les rédacteurs du rapport d'enquête, « Les participants s'interrogent sur les compétences actuelles, l'adaptation de la formation et la motivation des vétérinaires actuels aux types de besoins futurs. Selon certains, ce sont les biologistes et les écologues qui auront une place prépondérante. »

Ainsi, l'évolution dans le sens d'une plus grande prise en compte de problématiques impliquant le rapport Hommes-Animaux en général, des notions d'éthique, mais également le lien entre l'animal de compagnie et son propriétaire dans la médecine courante semble perceptible à l'échelle de la profession. Cependant, les derniers résultats présentés témoignent d'un certain manque d'unité sur l'importance à accorder à l'évolution de la relation Hommes-Animaux et sur le rôle ou non du vétérinaire dans le débat d'ensemble.

En ce sens, les différents exemples d'évolutions concrets présentés précédemment peuvent être perçus comme des actions isolés, témoignant d'un certain manque de coordination et surtout d'un manque d'insertion de ces actions « isolées » dans un contexte plus vaste. C'est peut-être ce contexte qu'il est important d'explicitier. Sans connaissance globale du sujet et un regard plus ouvert sur des questions de société il semble difficile d'appréhender une réflexion efficace et sereine. D'autant que les divergences d'opinion au sein même de la profession sont aussi manifestes que dans le reste de la population et que sans ouverture au problème global il semble difficile d'avancer. D'ailleurs, il semble qu'il y ait, dans la profession vétérinaire un décalage entre connaissance du problème et application. Par exemple, le lien Homme-Animal est reconnu important par les vétérinaires mais ce n'est pas nécessairement manifeste lorsqu'il s'agit de l'application réelle de ce constat dans leur pratique (Martin, Taunton, 2006). De la même façon, si les vétérinaires sont conscients de l'importance des problèmes comportementaux dans la relation propriétaire-animal de compagnie, une étude de 2012 a montré que la question était largement sous-abordée au cours

des consultations vaccinales annuelles, qui semblent pourtant « idéales » pour ce genre de discussions (Roshier, McBride, 2013).

Ainsi, si la prise en compte du rapport Hommes-Animaux se fait de plus en plus présente dans la profession vétérinaire, des écoles à la pratique, des divergences persistent sur l'importance à accorder à ce débat. De plus, une inquiétude manifeste concernant le rôle concret des vétérinaires dans ce débat ainsi que les possibilités professionnelles réelles qui y seraient associées semblent se dégager des résultats présentés ci-dessus. Peut-on clarifier la forme que pourrait prendre un engagement éventuel de la profession vétérinaire dans le débat sociétal ? De plus l'intérêt de la profession pour les questions ayant trait à la relation Hommes-animaux semble se présenter sous formes de multiples actions isolées : comment intégrer ces actions dans un raisonnement global ?

Les deux parties suivantes ont pour objectif d'apporter des éléments de réponse sous forme de propositions, subjectives et incomplètes, par essence.

## 2. L'enseignement comme initiateur d'une prise en compte de l'évolution du rapport Hommes-Animaux

L'importance de l'enseignement a déjà été évoquée dans ce travail mais il semble indispensable que l'évolution de la pratique vétérinaire en fonction de l'évolution sociétale en cours soit prise en compte dans l'enseignement dispensé aux futurs vétérinaires. Notamment, il est important que les aspirants vétérinaires aient conscience de la diversité des métiers que regroupe la profession, mais également de la réalité des nouvelles attentes sociétales en regard des vétérinaires. Ainsi, savoir dès le début de la formation, voire avant l'entrée en ENV, quelles seront les exigences de la pratique vétérinaire à l'avenir est à même de diminuer le sentiment de déception ressenti par une partie des jeunes diplômés. En effet, les différentes thèses qui se sont intéressées aux motivations des étudiants vétérinaires ainsi qu'à leur insertion professionnelle mettent toutes en évidence un décalage net entre attentes et vision initiale du métier et réalité, notamment concernant la pression au travail (Guillier, 2016) (Langford, 2010). De plus, il existe également une inadéquation entre attente sociétale et service rendu par les vétérinaires. Il semble donc nécessaire d'éclaircir les attentes en question dès le stade de formation des futurs vétérinaires.

Un questionnaire sur l'adéquation du programme des classes préparatoires aux besoins de la formation vétérinaires nous a été diffusé récemment. Ce type de démarche me semblerait

pertinent dans la mesure où elle viserait effectivement à transformer un simple moyen de sélection en véritable préparation adaptée. Si tel était le cas, il serait possible d'aborder des notions d'anatomie, de physiologie voire de zootechnie de base dès les classes préparatoires, illustrant ainsi différents aspects de notre formation et libérant du temps au cours du cursus vétérinaire à proprement parler pour aborder de manière plus approfondie de nouveaux thèmes. Par exemple, il semblerait utile de remettre le lien Homme-Animal et la communication au centre de l'enseignement vétérinaire. En ce sens, cette notion pourrait être introduite au cours des premières années d'étude et non pas seulement de manière officieuse au cours des expériences cliniques. Il serait même envisageable d'aborder ces problématiques concrètement avant même l'entrée en École Nationale Vétérinaire : il s'agirait de faire des relations humaines un aspect fondamental de la pratique vétérinaire afin qu'on ne choisisse plus de faire vétérinaire « pour faire de la médecine sans s'occuper des gens ». On notera d'ailleurs que le nouveau référentiel d'études vétérinaires est tout à fait cohérent avec cette idée : il introduit la notion de « savoir-être » en plus du savoir et du savoir-faire, insistant ainsi sur l'importance des qualités humaines, la communication, et la remise en question individuelle dans l'exercice de notre profession.

De manière générale, il semble donc nécessaire que les aspirants aux écoles vétérinaires soient plus au fait de ce qu'est et sera la profession vétérinaire au sens large. Les rédacteurs du livre bleu abondent d'ailleurs dans le même sens, évoquant la possibilité d'imposer la réalisation de stages pratiques avant le concours ou de compléter les oraux des concours par un entretien de personnalité et motivation.

Par ailleurs, un approfondissement centré sur certains aspects évoqués au cours de ce travail semble pertinent. Notamment, l'importance des aspects comportementaux dans la relation animal de compagnie – propriétaire est manifeste, d'après la partie II. Ainsi, dans le cadre de la consultation vétérinaire, il semble indispensable d'approfondir les aspects comportements et éducation canin et félin principalement. C'est d'autant plus important que les vétérinaires praticiens n'aborderaient *a priori* pas assez la question. De plus, certaines études montrent que le fait d'être vétérinaires ou Auxiliaires Spécialisés Vétérinaires (ASV) ne fait pas de différence significative sur l'appréciation du comportement canin en vidéo par rapport à un individu non professionnel... (Tami, Gallagher, 2009). Ce type de résultats témoigne d'une importance probablement trop faible accordée à ces aspects au cours de l'enseignement. Si les aspects pathologiques du comportement et leur prise en charge éducative voire médicale peut et doit rester l'affaire des vétérinaires comportementalistes, ayant reçu la formation adéquate, une formation initiale plus complète semble nécessaire.

Cette formation initiale serait d'autant plus importante que les étudiants des écoles vétérinaires ont des origines et antécédents avec les animaux variés : plus urbains, animaux dans l'enfance etc. (Langford, 2010), et donc des connaissances de base du comportement des animaux et de la façon dont il faut interagir avec eux variables également. Ainsi, une meilleure connaissance des bases du comportement canin et félin et des bases d'éducation semble utile d'une part pour en parler aux propriétaires et ainsi améliorer un des aspects prépondérants impliqués dans la dégradation d'une relation animal-propriétaire. D'autre part, ce type de connaissances semblent également à même de permettre une approche de la consultation plus sereine : moins de conflits avec l'animal et donc une consultation plus apaisée pour le propriétaire comme le vétérinaire, moins d'accidents également si le praticien sait repérer des signes subtils de stress, de peur voire de menace. Pour cela, avoir la possibilité de proposer aux étudiants une relation physique avec des animaux non-malades, voire une relation d'élevage serait particulièrement profitable dans leur appréhension de la relation Hommes-Animaux. Vivre et interagir avec des animaux me semblent être le meilleur moyen d'appréhender leur comportement et leur relation à l'être humain, pour ensuite être capable d'en parler.

Ainsi, l'enseignement vétérinaire doit permettre, d'une part, aux étudiants d'être préparés et conscients de la réalité des attentes de leur future profession, et d'autre part de former des professionnels capables de répondre à ce que la société attend des vétérinaires. Une évolution favorable est engagée et devrait permettre, à terme, une relation apaisée entre la profession vétérinaire et la société, de manière générale comme en consultation. C'est une nécessité dans le contexte décrit précédemment de débat social mais également compte tenu de la pression ressentie par une grande partie des professionnels, les conduisant à un mal-être inquiétant.

### 3. De nouveaux outils à notre disposition

En plus d'une meilleure connaissance du contexte dans lequel la profession vétérinaire exerce son activité, de nouveaux outils pourraient être développés pour répondre aux nouveaux besoins de la société et des vétérinaires eux-mêmes.

### *Quality of life et outils objectifs à appliquer en médecine vétérinaire*

Déjà évoquée précédemment, la notion de Qualité de Vie est un outil largement utilisé en médecine humaine, pour l'appréciation pronostique, l'appréciation des effets secondaires d'un traitement, l'intérêt de ce traitement et l'amélioration réelle ou non de la qualité de vie d'un patient, en évitant l'effet « paternaliste » et en tenant compte de la perception de la situation par le patient (Yeates, Main, 2009). Il est en revanche très peu connu et utilisé en médecine vétérinaire, surtout en France en comparaison aux pays anglo-saxons. L'appréciation de la qualité de vie d'un animal faisait jusqu'à présent parti du « sens clinique », voire de l'art de la médecine vétérinaire. Formaliser voire théoriser cette notion peut d'ailleurs prendre un aspect décevant. Cependant cette approche mérite d'être réfléchie car elle présente plusieurs aspects particulièrement intéressants dans le contexte décrit d'évolution de notre rapport aux animaux.

En effet, comme nous l'avons évoqué dans la partie II), nous disposons aujourd'hui en médecine vétérinaire de moyens diagnostiques et thérapeutiques avancés qui posent une problématique éthique majeure aux praticiens comme aux propriétaires : la prise de décision face à l'arrêt des soins. Cette question est d'autant plus sensible que certains traitements (chimiothérapie notamment) extrapolés de la médecine humaine sont encore au début de leur utilisation en médecine vétérinaire. Les effets secondaires que nous observons sont cliniques avant tout, mais sommes-nous sûrs d'évaluer correctement l'impact de ces traitements sur la qualité de vie de l'animal traité ? Sommes-nous capables de comparer la qualité de vie de l'animal avant et après traitement ? Il y a, à mon sens, un besoin urgent d'étendre l'appréciation de l'impact des interventions médicales sur le bien-être de l'animal au sens large, et non pas seulement sur ses paramètres cliniques et paracliniques. L'outil « *quality of life* » propose cette approche (cf. partie II, II, 2. e).

Dans le même ordre d'idée, compte tenu de l'importance que prend la vie animale aux yeux de la société et également dans l'esprit des vétérinaires, la pratique de l'euthanasie va probablement prendre une dimension psychologique de plus en plus difficile à assumer, tant pour le professionnel que pour le propriétaire. Ajoutons au problème que comme on nous le fait souvent remarquer, un animal ne demandera pas qu'on mette un terme à ses souffrances en mettant fin aux soins et à sa vie. La décision est celle du couple vétérinaire - propriétaire et repose entièrement sur eux. Dans ce cadre, avoir la possibilité de s'appuyer sur un outil objectif dans la prise de décision me semble d'un intérêt majeur, pour la décision et pour la gestion de la fin de vie des animaux. C'est d'autant plus important que, nous l'avons vu, le

rapport à la mort et à la souffrance animale est une des sources de souffrance et de détresse psychologique majeure au sein de notre profession. On peut considérer que l'outil « *quality of life* » est une perte de notre subjectivité clinique, mais c'est surtout pour moi un soutien objectif face à une valeur de la vie animale trop lourde à porter. Il s'agit, ni plus ni moins, d'avoir la possibilité de s'appuyer sur un outil objectif pour soulager le propriétaire et notre propre sentiment de culpabilité face à certains de nos choix.

Enfin, l'outil « *quality of life* » se présente également comme un moyen intéressant d'aborder les nouvelles formes de maltraitance (*cf.* partie II, II) avec des arguments convaincants auprès du propriétaire. Il permettrait aussi de se détacher des dires du propriétaire qui, comme on l'a vu, manque parfois de connaissances pour juger de l'état de son animal. Ainsi, expliquer à un propriétaire persuadé de faire bien qu'il se trompe et que ce qu'il fait, par défaut de connaissance et anthropomorphisme excessif, est délétère pour son animal semble voué à l'échec. Si on réalise avec lui une analyse « *quality of life* » et que le résultat est décevant pour lui, il est plus probable qu'il soit convaincu et accepte les conseils.

Ainsi, l'intérêt d'un tel outil me semble réel et est également soutenu par Yeates et Main (2009). Cependant, on ne peut pas, pour l'instant, considérer cet outil comme disponible. Comme le montre la revue de 2015 de Belshaw et al., peu d'outils sont complets et validés pour une évaluation globale de la qualité de vie d'un animal, et non pas seulement dans le cadre d'une maladie précise (Belshaw et al., 2015). C'est donc un domaine en cours d'expansion qui mérite notre attention pour aboutir, à terme et si possible, à une grille consensus.

### *Aspects financiers des soins aux animaux*

Il s'agit d'un point de friction récurrent entre le praticien et ses clients, voire avec l'opinion publique en général. Le problème se pose notamment de manière manifeste pour les animaux sauvages ou domestiques sans propriétaires, mais également de plus en plus fréquemment avec des propriétaires « voulant le meilleur pour leur animal » sans pouvoir en assumer les frais. Avant tout, il faut rappeler qu'il s'agit là d'une conception très occidentale voire même française du soin. Les praticiens libéraux, ne pouvant « se cacher » derrière un système global ou une structure plus vaste, sont directement et « visiblement » responsables de leurs décisions et notamment du refus de soins en l'absence de paiement. Cependant, il est important de rappeler que de nombreux humains sont aujourd'hui encore dans une situation de soins palliatifs voire n'ont aucun soin en raison de leur « non-solvabilité ». La santé est un luxe pour une majorité du monde humain alors, considérer qu'elle doit être un droit, voire un

dû pour tous les animaux, domestiques ou encore sauvages reste discutable... Par ailleurs, la plupart des français, ignorant le coût des soins médicaux humains, n'ont pas de point de comparaison et considèrent ainsi spontanément que les tarifs vétérinaires sont trop élevés.

Malgré tout, les situations de « conflit financier » donnent souvent lieu à une remise en question de notre éthique et notre crédibilité en tant que professionnel de la santé et il serait intéressant d'apporter des pistes d'apaisement de ces discussions. C'est d'ailleurs une inquiétude soulevée par les professionnels ayant répondu à l'enquête Vetfutur (VetFuturs France, 2018). Le développement des systèmes d'assurance pour animaux de compagnie est un marché en développement, encore peu utilisé en France, beaucoup plus dans les pays anglo-saxons. D'ailleurs, au Royaume-Uni, la souscription à une assurance pour son animal de compagnie est citée parmi les « comportements responsables » à encourager chez les propriétaires (Jarvis, 2018). De la même façon, aux États-Unis, les vétérinaires s'interrogent sur l'impact du développement des systèmes d'assurance sur les soins vétérinaires et y voient des avantages pour les dépenses et la tranquillité d'esprit des propriétaires (Williams et al., 2018). Si les vétérinaires français n'envisagent pas de commercialiser des systèmes d'assurance (VetFuturs France, 2018), le fait d'encourager ce système auprès des propriétaires et de participer à l'adaptation des contrats proposés aux besoins des consultations vétérinaires pourrait faciliter les prises de décision d'ordre financier. Par ailleurs, une meilleure communication concernant les obligations du praticien libéral face à un animal errant ou sauvage en souffrance, ou encore une plus grande transparence concernant la justification des tarifs vétérinaires (éventuellement comparés aux tarifs de médecine humaine) permettraient peut-être de diminuer le sentiment de « surprise » des particuliers confrontés à un refus ou à des sommes jugées trop élevées. Enfin, la question se pose concernant la création en plus grand nombre de centres de soins à prix réduits et dispensaires, mais également de centres d'accueil et de soins pour la faune sauvage. La question des fonds nécessaires n'est pas résolue, bien entendu. Les praticiens ne sont d'ailleurs pas optimistes concernant la création d'un fond de solidarité, comme en témoignent les 77% de réponses non-favorables à l'item 29 (« À l'horizon 2030, les populations en situation de précarité (ou de dépendance) pourront faire soigner leurs animaux de compagnie grâce à un dispositif de solidarité ») de l'enquête VetFutur. Les auteurs détaillent par ailleurs les réponses des praticiens qui considèrent que la vision défendue par l'item 29 n'est pas réaliste dans un contexte où « les dispositifs de solidarité [...] seront de plus en plus tendus ». Par ailleurs, « des dispositifs [de ce type, seraient] déjà assurés par un grand nombre de vétérinaires pour les personnes sans ressources. Enfin, une partie des vétérinaires se montre

plus pessimiste, estimant que la question est sans objet « parce que demain l'animal de compagnie devrait être ou sera un bien de luxe... ».

### *Maltraitance animale et misère humaine : de la dénonciation à l'accompagnement*

La valeur qui est aujourd'hui attribuée à la vie et à la sensibilité animales fait de la maltraitance animale un véritable combat d'actualité. Cependant, les conditions juridiques associées à la dénonciation de la maltraitance animale sont globalement mal connues, des particuliers, mais également des vétérinaires. Ainsi une clarification des actions possibles face à une suspicion plus ou moins importante de maltraitance animale semble nécessaire. Par ailleurs, une simplification des démarches, pour les professionnels notamment, pourrait être envisagée dans l'intérêt de l'animal mais également du vétérinaire concerné. Il semble notamment nécessaire de renforcer la protection du praticien et son anonymat dans ce genre de démarche afin de diminuer le risque de retombées négatives pour le professionnel.

Enfin, nous avons discuté de l'association forte entre maltraitance animale et misère humaine. Le monde rural notamment est trop fréquemment le théâtre de drames humains sur fond d'animaux de rente et de compagnie délaissés, et, en ce sens, maltraités. Le vétérinaire rural est, dans ce contexte, un des premiers témoins de la souffrance conjointe de l'Homme et de ses animaux. La dénonciation de la maltraitance en est alors rendue particulièrement compliquée, d'une part, et d'autre part, la prise en charge de la détresse humaine ne peut reposer sur le vétérinaire seul. Ainsi, la mise en place par les services des DDCSPP (Direction Départementale de la Cohésion Sociale et de la Protection des Populations) de systèmes d'aide et de soutien, psychologique notamment, pouvant faire suite à la demande de la personne concernée directement ou bien du vétérinaire témoin, semblent être nécessaires. Or cette volonté fait justement l'objet de l'instruction technique publiée le 12/09/17 par la Direction Générale de L'Alimentation (DGAL, 2017). Il y est question de la mise en place de cellules départementales de prévention :

« Dans cette phase, l'enjeu est de détecter de manière précoce les éleveurs en difficulté économique ou sociale pouvant avoir un impact sur le devenir des animaux (négligence, etc.) et d'intervenir suffisamment en amont pour trouver une solution favorable à l'éleveur et à ses animaux. L'objet de la cellule préventive est bien de rechercher et de trouver la meilleure solution pour dénouer des situations souvent complexes.

Les éleveurs visés sont en premier lieu ceux qui en font la demande auprès des OPA et ceux dont la situation dégradée est connue par l'administration (DDecPP et DDT(M)).

Lorsqu'un éleveur en difficulté avec risque d'impact sur les animaux ne prend pas l'initiative



d'appeler à l'aide, les structures membres de la cellule préventive qui en auraient connaissance veilleront à le contacter pour lui proposer un appui en fonction de leurs compétences. »

Ces cellules de prévention seront complétées d'un système d'urgence :

« L'enjeu du volet urgence est d'être en mesure, en cas de situation de maltraitance avérée, de réunir ou d'informer rapidement des acteurs clefs pour traiter une situation précise nécessitant des décisions rapides tant pour les animaux que pour le détenteur ou propriétaire d'animaux. Il s'agit notamment d'organiser les modalités d'intervention lorsque le retrait des animaux est envisagé en cas d'échec de la phase préventive ou en cas d'urgence.

Il s'agit de définir un plan d'action individualisé, cadré dans le temps, prenant en compte la situation des animaux et du détenteur ou propriétaire d'animaux. »

Cette fiche reprend par ailleurs en annexe les modalités de gestion des cas de maltraitance animale, répondant ainsi au besoin évoqué plus tôt.

Les objectifs ainsi définis par cette instruction répondent de manière adaptée à un problème social majeur, en s'attellant à soulager à la fois la souffrance animale et la souffrance humaine sous-jacente. De plus, la notion de prévention est centrale dans ce genre de problématique. Par ailleurs, un système clairement défini sera un appui réel pour les vétérinaires, trop souvent responsabilisés seuls dans ce genre de situations. L'instruction date de septembre 2017 et visait à une mise en place des cellules présentées en un an environ.

### *Communication en consultation*

Si une partie des problèmes qui dégradent la relation animal de compagnie – propriétaire vient d'un défaut de connaissances initiales, d'une mauvaise préparation de l'adoption, ou d'une vision non-réaliste de la relation avec un animal de compagnie, il semble nécessaire que le vétérinaire puisse être un référent pour répondre aux questions de pré-adoption. Or, à mon sens, une limite importante au développement de ce rôle est l'accès aux réponses vétérinaires. Il ne semble en effet pas naturel pour un particulier de prendre rendez-vous chez un vétérinaire, sans avoir d'animal de compagnie à présenter, juste pour discuter et se renseigner. Par ailleurs, la disponibilité des praticiens est en général trop faible pour permettre des « discussions de comptoir » satisfaisantes. En ce sens, consulter des sites internet non vétérinaires ou interroger l'entourage semble être une solution beaucoup plus accessible. De la même façon, il n'est probablement pas encore évident pour les propriétaires (ni pour les vétérinaires d'ailleurs) qu'un problème de comportement puisse faire l'objet d'une consultation.

Dans le contexte décrit, la création officielle et communiquée au public, de consultations « de discussion » me semble pertinente. Discussions pré-adoption, mode de vie et conseils généraux ou éducation, comportement etc. pourraient ainsi être proposées, à un tarif restant à établir en fonction de la demande, sous forme de vraies consultations prévues sur l'emploi du temps des praticiens. La rentabilité de ce type de propositions mériterait d'être évaluée, d'autant qu'elles permettraient sans doute, à terme, une fidélisation de la clientèle. Par ailleurs, sans créer ce type de consultations, les visites vaccinales pourraient être revalorisées pour ce genre de discussion.

Ce travail de communication est accessible aux vétérinaires généralistes, qui pourraient ensuite référer vers des comportementalistes notamment si cela leur semble nécessaire.

### *Lutte contre la méconnaissance et les Fake News : le défi internet*

Ainsi, la création concrète de consultations discussion permettant de répondre aux questions des propriétaires pourraient faire du vétérinaire un référent plus accessible. Cependant, cette proposition limitera probablement peu les recherches internet et donc l'accès à des informations pouvant aller d'incomplètes à complètement erronées. En ce sens, créer une source d'informations validées par des vétérinaires, accessible sur internet, semble être une solution adaptée. Différents sites de ce type existent déjà : le site *catedog*® par exemple est un site d'informations vétérinaires à destination des propriétaires. Si des vétérinaires proposent ce genre de ressources, il serait intéressant que leurs confrères les diffusent. On trouve également dans le monde vétérinaire des propositions de création d'un système de validation vétérinaire visible sur les sites internet jugés pertinents par des membres de la profession. Cependant, concernant la recherche d'informations par les propriétaires, il semble que, malheureusement, et comme c'est bien souvent le cas, il s'agisse avant tout d'une question de personnalité. Selon le rapport PDSA 2018, les propriétaires qui se sentent sensibilisés à la notion des cinq libertés fondamentales du bien-être animal (partie I) sont plus en demande d'informations avant achat d'un animal de compagnie que ceux qui ne se sentent pas informés. On peut interpréter ces résultats de deux façons différentes :

- Il peut s'agir de la manifestation d'une attitude générale face à la connaissance : les propriétaires informés du *Welfare Act*<sup>1</sup> sont juste plus demandeurs d'informations.

---

<sup>1</sup> Fait référence dans le rapport PDSA 2018 à l'*Animal Welfare Act* 2006 qui concerne le Royaume-Uni et le Pays de Galles, l'*Animal Health and Welfare Act* écossais de 2006 le *Welfare of Animals Act* 2011, pour l'Irlande du Nord. Ces différents documents sont les textes de lois régulant le bien-être animal de manière générale dans les pays anglo-saxons.

- Ou alors : le fait d'avoir une bonne connaissance des besoins fondamentaux des animaux de compagnie est associé à une prise de conscience des enjeux et difficultés de l'adoption et incitent donc les futurs propriétaires à mieux se renseigner. Cette interprétation serait particulièrement encourageante et inciterait à la diffusion d'informations de base comme le *Welfare Act*. On notera malgré tout que les répondants avec un niveau d'éducation plus élevés sont plus enclins à rechercher des informations concernant les maladies et traitements de leurs animaux que les autres. (Kogan et al., 2012)

### *Une profession instagramable ?*

Quoique l'image de la profession vétérinaire soit bonne aux yeux de la société, le développement massif de réseaux sociaux fondés sur l'image bouleverse les moyens de communication professionnels. Faut-il rendre notre profession instagramable pour toucher le public des propriétaires ? Cette question peut amplement faire débat mais pourrait présenter un intérêt incontestable : il s'agirait de positiver l'image de la profession tout transmettant des messages qui ne seraient pas entendus autrement, notamment par les catégories de personnes les moins en demande d'informations (*cf.* paragraphe précédent). De nombreux vétérinaires se sont d'ores et déjà lancés dans ce type de « campagnes » (772886 publications sous le #veterinary, 2 042 162 sous le #vets) et les commentaires sont plutôt positifs. Le risque, cependant, est incontestablement une perte de crédibilité : le glamour n'a, à tort ou à raison, jamais vraiment fait bon ménage avec rigueur et professionnalisme aux yeux du public. Il semble malgré tout, que les dernières décennies aient partiellement effacé la distance clients - professionnel de santé et que la notion de « respect dus à la connaissance » se soit atténuée. C'est en tout cas ce que rapportent de nombreux praticiens. Ainsi, les notions de professionnalisme et de compétence semblent parfois considérées comme une constante indispensable qui peuvent désormais être complétées d'un petit plus : proximité et communication. De plus, l'engouement actuel pour des téléralités ou séries mettant en scène des professions médicales et notamment des vétérinaires est en faveur d'une envie de « voir les coulisses », percevoir la passion des professionnels et le rêve que peut constituer notre profession. Les réseaux sociaux peuvent être une porte d'entrée dans l'opinion publique, permettant d'améliorer encore notre image et valoriser notre passion.

### *Une profession, des métiers : un slogan plus vrai que jamais*

Il est évident qu'une des limites de tout ce qui est proposé ci-dessus reste, d'une part la motivation individuelle, d'autre part le temps disponible. Il est difficilement envisageable que

des praticiens qui souffrent déjà d'une surcharge de travail ajoute en plus à leur emploi du temps la gestion d'un site web, d'un compte instagram, des interventions auprès du public etc. Cependant, nous le savons déjà, les métiers vétérinaires sont d'ores et déjà multiples. Peut-être, qu'à l'aire de la communication, une branche communication pourrait justement émerger de notre groupe professionnel. Une partie des vétérinaires, plus sensibles à ces domaines, plus à l'aise avec la communication, pourraient probablement, avec le soutien du groupe, assurer ce rôle aux yeux de la société, et présenter au public le point de vue vétérinaire. Mais pour ça il faut en parler, et même au cours des études. Il faut savoir que le rôle du vétérinaire peut aussi être de parler aux gens, de leur parler de la relation Hommes - Animaux et des animaux eux-mêmes, de ce que nous savons d'eux, de comment nous pouvons interagir avec eux etc. mais aussi comment fonctionne l'élevage, l'industrie agro-alimentaire etc.

Nous avons donc, concrètement, de nombreux outils à notre disposition pour répondre aux nouvelles attentes sociétales pour notre profession, d'une part, mais également pour assurer un exercice plus confortable aux praticiens vétérinaires dans le contexte décrit.

Les différents outils ainsi décrits constituent une liste non-exhaustive des moyens qui sont déjà disponibles ou prêts à être développés pour permettre une insertion facilitée de la profession vétérinaire dans son rôle au sein du questionnement actuel de la relation Hommes-Animaux.

## Conclusion

La cohabitation Hommes-Animaux est millénaire au point que l'on puisse aujourd'hui parler de communautés hybrides, réunies dans le partage d'un espace physique, affectif et bien plus encore. Au cours de ces siècles d'existences mêlées, la frontière entre Hommes et Animaux a été interrogée, déplacée, imperméabilisée et ouverte à maintes reprises en fonction des cultures, des époques, des lieux etc. Or, à chaque fois que l'on interroge l'Animalité, ce que l'on interroge en même temps est l'Humanité. En définissant le statut qu'il accorde aux animaux, l'Homme redéfinit son humanité et la place qu'il occupe dans le monde. Ce n'est donc pas une question triviale mais bien une interrogation majeure de la vie humaine.

Aujourd'hui, la société connaît un bouleversement global et les études biologiques, notamment éthologiques, développées depuis le XVIII<sup>ème</sup> siècle, sont mises sur le devant de la scène pour interroger une nouvelle fois le statut de l'animal. La sensibilité et les capacités cognitives animales ne sont plus de simples suspicions mais deviennent une réalité biologique. Ce nouveau support tangible donne un nouveau souffle à un questionnement vieux de plusieurs centaines d'années. La moralité de l'exploitation animale est ainsi un questionnement central du XXI<sup>ème</sup> siècle, questionnement que l'on ne saurait trancher sur la base de ce travail. De plus, la problématique associée au statut animal prend une ampleur conséquente, dans les sociétés occidentales actuelles, grâce à un relai efficace par les médias et les réseaux sociaux, mais aussi par un accès facilité à de la connaissance scientifique vulgarisée. Enfin, un climat de remise en question globale du système de consommation moderne, la crise écologique en cours etc. font de la cause animale l'étendard de toutes les luttes et enflamment un peu plus le débat.

Pourtant, le questionnement moral ignore bien souvent des aspects pratiques de notre relation aux animaux : espaces géographiques partagés, zoonoses et antibiorésistance, risques physiques associés au contact avec les animaux domestiques et sauvages etc. Ces différents aspects, fréquemment oubliés de la discussion concernant le statut animal, rendent pourtant bien souvent irréalistes les propositions fondées sur des considérations éthiques seules.

Il en résulte un statut animal incertain, tant du point de vue sociétal que du point de vue juridique. Or, peut-on construire, au quotidien, une relation concrète, saine et apaisée avec les animaux sur la base d'un statut théorique incertain ? Il semble spontanément que non. C'est ce que nous avons exploré en deuxième partie en interrogeant les conséquences pratiques de notre nouveau rapport aux animaux, tant pour l'animal que pour l'Homme, en nous appuyant sur l'exemple spécifique de l'animal de compagnie.

L'expression de C. Cervellon résume avec justesse notre relation aux animaux de compagnie : « un presque humain qui et en même temps une quasi-chose ». Pour différentes raisons, l'attachement des propriétaires à leurs animaux de compagnie a pris des proportions considérables. Cet attachement prend bien souvent la forme d'un anthropomorphisme qui, quoique naturel, devient abusif et délétère pour la relation animal-propiétaire. De la même façon que nous connaissons mal le monde animal de manière générale, nous connaissons mal nos animaux de compagnie. Nous les idéalisons à loisirs sur la base d'une image véhiculée par la publicité, le cinéma, et notre propre projection anthropomorphique. Or, à trop remplacer la connaissance spécifique par un bon sens tiré de l'expérience passée avec d'autres animaux, véhiculée par internet, ou vécue en tant qu'humain, on aboutit parfois à une inadéquation entre la vie imposée à nos animaux et leurs besoins réels. Cette inadéquation peut avoir des conséquences directes sur la santé et le bien-être des animaux et dessine en ce sens, une nouvelle forme de maltraitance.

De cette maltraitance majoritairement involontaire peut naître une incompréhension réciproque qui nuit profondément au couple propriétaire-animal de compagnie, et conduit parfois à l'abandon. Je propose en effet, dans ce travail, de voir l'abandon comme un espoir déçu plutôt que comme un caprice issu seulement d'une déconsidération de l'animal. On notera cependant que l'attachement parfois excessif aux animaux de compagnie n'exclue pas une attitude paradoxalement réifiante à l'égard de ces mêmes animaux. De la notion de « machine à amour », à l'accessoire Instagram, voire à l'abandon des vacances, les motivations réelles de certains propriétaires interrogent. Enfin, le statut théorique « d'enfant chéri » de l'animal de compagnie ne doit pas non plus faire oublier l'existence de violences volontaires qui persistent malgré une lutte de plus en plus efficace.

Or, là où il y a maltraitance animale, volontaire ou non, il y a un rôle vétérinaire. Ce rôle vétérinaire est d'autant plus central que, derrière la souffrance animale, se cache souvent une réelle détresse humaine. Définir le rôle théorique et les actions concrètes à mener par la profession vétérinaire constitue ainsi un enjeu aux yeux de la société mais également pour l'équilibre des membres de notre profession, soumis à une pression considérable dans le contexte ainsi décrit. Ainsi, forte de ses compétences en médecine et bien-être des animaux, la profession vétérinaire peut s'imposer comme médiateur éclairé du débat concernant la relation Hommes-Animaux. Pour cela, le développement de compétences renforcées en communication, mais aussi sur certains aspects spécifiques de la relation Hommes-Animaux, est d'ores et déjà en cours et pourra ouvrir, à l'avenir, de nouvelles portes aux métiers vétérinaires.

## Bibliographie

- ÁCS, Virág, BOKOR, Árpád et NAGY, István, 2019. Population Structure Analysis of the Border Collie Dog Breed in Hungary. In : *Animals*. 16 mai 2019. Vol. 9, n° 5, p. 250. DOI 10.3390/ani9050250.
- ADAMS, Carol J., 2015. *The Sexual Politics of Meat: A Feminist-Vegetarian Critical Theory*. Anniversary. New York : Bloomsbury Academic USA. ISBN 978-1-5013-1283-0.
- AFP, 2017. Quand la maltraitance animale vient de la détresse humaine. In : *Le Point* [en ligne]. 17 mars 2017. [Consulté le 8 octobre 2019]. Disponible à l'adresse : [https://www.lepoint.fr/societe/quand-la-maltraitance-animale-vient-de-la-detresse-humaine-17-03-2017-2112752\\_23.php](https://www.lepoint.fr/societe/quand-la-maltraitance-animale-vient-de-la-detresse-humaine-17-03-2017-2112752_23.php).
- AIRENTI, Gabriella, 2012. Aux origines de l'anthropomorphisme: Intersubjectivité et théorie de l'esprit. In : *Gradhiva*. 16 mai 2012. n° 15, p. 34-53. DOI 10.4000/gradhiva.2314.
- ALLAN, F.J, PFEIFFER, D.U, JONES, B.R, ESSLEMONT, D.H.B et WISEMAN, M.S, 2000. A cross-sectional study of risk factors for obesity in cats in New Zealand. In : *Preventive Veterinary Medicine*. août 2000. Vol. 46, n° 3, p. 183-196. DOI 10.1016/S0167-5877(00)00147-1.
- ANSES, 2018. Saisine n° « 2016-SA-0288 » : *Avis de l'Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail relatif au « Bien-être animal : contexte, définition et évaluation »*. S.l. Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail.
- ASCIONE, Frank R., 1998. Battered Women's Reports of Their Partners' and Their Children's Cruelty to Animals. In : *Journal of Emotional Abuse*. 1998. Vol. 1, n° 1, p. 119-133. DOI 10.1300/J135v01n01\_06.
- ASHER, Lucy, DIESEL, Gillian, SUMMERS, Jennifer F., MCGREEVY, Paul D. et COLLINS, Lisa M., 2009. Inherited defects in pedigree dogs. Part 1: Disorders related to breed standards. In : *The Veterinary Journal*. décembre 2009. Vol. 182, n° 3, p. 402-411. DOI 10.1016/j.tvjl.2009.08.033.
- ASKENAZY, Philippe, 2009. Un regard économique sur la santé au travail. In : *Regards croisés sur l'économie*. 2009. Vol. 5, n° 1, p. 54. DOI 10.3917/rce.005.0054.
- BAHLIG-PIEREN, Zana et TURNER, Dennis C., 1999. Anthropomorphic Interpretations and Ethological Descriptions of Dog and Cat Behavior by Lay People. In : *Anthrozoös*. décembre 1999. Vol. 12, n° 4, p. 205-210. DOI 10.2752/089279399787000075.
- BAILEY, Christiane, 2015. Anthropocentrisme, suprématisme et capacitisme chez Peter

- Singer. In : *Christiane Bailey Philosophie* [en ligne]. 28 août 2015. [Consulté le 1 octobre 2019]. Disponible à l'adresse : <http://christianebailey.com/eventsevenements/singer-animal-liberation-40-critique/>.
- BARATAY, Éric, 2012. La promotion de l'animal sensible. Une révolution dans la Révolution. In : *Revue historique*. 2012. Vol. 661, n° 1, p. 131. DOI 10.3917/rhis.121.0131.
- BARATAY, Eric, 2015. Souffrance des bêtes et droits des animaux. In : *Chaîne Youtube L214* [en ligne]. 19 mars 2015. [Consulté le 30 septembre 2019]. Disponible à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=55BDH0mmfIQ>.
- BARATAY, Eric et MAYAUD, Jean-Luc, 1997. Un champ pour l'histoire: l'animal. In : *Cahiers d'Histoire*. 1997. n° 3, p. 34.
- BARON, Marjolaine, 2017. *La zoophilie dans la société : Quel rôle le vétérinaire peut-il tenir dans sa répression ?* Thèse doctorat vétérinaire. Toulouse : Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse.
- BARTRAM, D. J. et BALDWIN, D. S., 2010. Veterinary surgeons and suicide: a structured review of possible influences on increased risk. In : *Veterinary Record*. 27 mars 2010. Vol. 166, n° 13, p. 388-397. DOI 10.1136/vr.b4794.
- BARZA, Michael et TRAVERS, Karin, 2002. Excess Infections Due to Antimicrobial Resistance: The "Attributable Fraction". In : *Clinical Infectious Diseases*. juin 2002. Vol. 34, n° s3, p. S126-S130. DOI 10.1086/340250.
- BATCHELOR, C. E. M. et MCKEEGAN, D. E. F., 2012. Survey of the frequency and perceived stressfulness of ethical dilemmas encountered in UK veterinary practice. In : *Veterinary Record*. 7 janvier 2012. Vol. 170, n° 1, p. 19-19. DOI 10.1136/vr.100262.
- BAUSSIÉ, Michel, 2016. *Lettre réponse du Président Baussier au COVAC* [en ligne]. S.l. Ordre National des Vétérinaires. [Consulté le 20 octobre 2019]. Disponible à l'adresse : [https://www.veterinaire.fr/fileadmin/cru-1571413423/user\\_upload/documents/profession/corrída/Lettre\\_reponse\\_du\\_Pdt\\_Baussier\\_a\\_Covac.pdf](https://www.veterinaire.fr/fileadmin/cru-1571413423/user_upload/documents/profession/corrída/Lettre_reponse_du_Pdt_Baussier_a_Covac.pdf).
- BAUSSIÉ, Michel, 2018. Les vétérinaires et le bien-être animal dans le processus VETFUTURS. In : *La Fondation Droit Animal, Ethique et Sciences* [en ligne]. 23 octobre 2018. [Consulté le 8 octobre 2019]. Disponible à l'adresse : <http://www.fondation-droit-animal.org/les-veterinaires-et-le-bien-etre-animal-dans-le-processus-vetfuturs/>.
- BAZIN, Laurent, 1996. *Les relations entre l'homme et l'animal*. Thèse doctorat vétérinaire. S.l. : Faculté de Médecine - Pharmacie Claude BERNARD Un. de Lyon.
- BEHDARVAND, Neda et KABOLI, Mohammad, 2015. Characteristics of Gray Wolf



- Attacks on Humans in an Altered Landscape in the West of Iran. In : *Human Dimensions of Wildlife*. 12 mars 2015. Vol. 20, p. 1-11. DOI 10.1080/10871209.2015.963747.
- BEKOFF, Marc, 2018. *Les émotions des animaux*. Rivages Poche Petite Bibliothèque. S.l. : s.n.
- BELSHAW, Z., ASHER, L., HARVEY, N.D. et DEAN, R.S., 2015. Quality of life assessment in domestic dogs: An evidence-based rapid review. In : *The Veterinary Journal*. novembre 2015. Vol. 206, n° 2, p. 203-212. DOI 10.1016/j.tvjl.2015.07.016.
- BERGER, John, 2009. *Why Look at Animals?* 01. London New York Toronto : Penguin. ISBN 978-0-14-104397-5.
- BERVILY ITASSE, Elodie, 2018. Le marché de l'animal de compagnie poursuit sa croissance. In : *Les Échos* [en ligne]. 14 septembre 2018. [Consulté le 1 octobre 2019]. Disponible à l'adresse : <https://www.lesechos-etudes.fr/news/2018/09/14/le-marche-de-lanimal-de-compagnie-poursuit-sa-croissance/>.
- BIMBENET, Etienne, 2017. *Le Complexe des trois singes. Essai sur l'animalité humaine*. S.l. : Le Seuil. ISBN 978-2-02-117476-2.
- BOBBÉ, Sophie, 2000. Entre domestique et sauvage : le cas du chien errant : Une liminalité bien dérangeante. In : *Courrier de l'environnement de l'INRA*. juin 2000. Vol. 40.
- BONAS, Sheila, MCNICHOLAS, June et COLLIS, Glyn M., 2000. Pets in the network of family relationships: An empirical study. In : *Companion animals and us: Exploring the relationships between people and pets*. New York, NY, US : Cambridge University Press. p. 209-236. ISBN 978-0-521-63113-6.
- BONNARDEL, Yves, 1994. De l'appropriation... à l'idée de Nature. In : *Les Cahiers antispécistes* [en ligne]. 1 décembre 1994. [Consulté le 30 septembre 2019]. Disponible à l'adresse : <https://www.cahiers-antispecistes.org/de-lappropriation-a-lidee-de-nature/>.
- BONNARDEL, Yves, 2005. En finir avec l'idée de nature, renouer avec l'éthique et la politique. In : *Les Temps Modernes*. 2005. Vol. n° 630-631, n° 2, p. 107-121.
- BONNARDEL, Yves, 2010. Idée de Nature : humanisme et négation de la pensée animale. In : *La Raison des plus forts*. 2010. p. 12.
- BORTOLAMIOL, Sarah, RAYMOND, Richard et SIMON, Laurent, 2017. Territoires des humains et territoires des animaux : éléments de réflexions pour une géographie animale. In : *Annales de géographie*. 2017. Vol. 716, n° 4, p. 387. DOI 10.3917/ag.716.0387.
- BOSTON, Lacey Y, 2014. « *My Baby is a Dog* »: *Exploration of Pet Parent Identity*. S.l. : Minnesota State University.
- BOSWORTH, Brendon, 2012. *Spreading the word: communicating about veganism*. S.l. :

University of Colorado, Boulder.

BOYD, Robert et RICHERSON, Peter J., 1988. *Culture and the Evolutionary Process*. S.l. : University of Chicago Press. ISBN 978-0-226-06933-3.

BRUNEL, Pierre, 1974. *Le mythe de la métamorphose*. S.l. : A. Colin.

BRYANT, Taimie L., 2005. Similarity or Difference as a Basis for Justice: Must Animals Be Like Humans To Be Legally Protected From Humans? In : *Law and Contemporary Problems*. 2005. Vol. 70, p. 207-254. DOI 10.2139/ssrn.796205.

BUFFINGTON, C. A. Tony, 2002. External and internal influences on disease risk in cats. In : *Journal of the American Veterinary Medical Association*. avril 2002. Vol. 220, n° 7, p. 994-1002. DOI 10.2460/javma.2002.220.994.

BUFFINGTON, C, WESTROPP, J, CHEW, D et BOLUS, R, 2006. Clinical evaluation of multimodal environmental modification (MEMO) in the management of cats with idiopathic cystitis. In : *Journal of Feline Medicine & Surgery*. août 2006. Vol. 8, n° 4, p. 261-268. DOI 10.1016/j.jfms.2006.02.002.

CALBOLI, F. C. F., SAMPSON, J., FRETWELL, N. et BALDING, D. J., 2008. Population Structure and Inbreeding From Pedigree Analysis of Purebred Dogs. In : *Genetics*. 1 mai 2008. Vol. 179, n° 1, p. 593-601. DOI 10.1534/genetics.107.084954.

CAMPION-VINCENT, Véronique, 2002. Les réactions au retour du loup en France. Une tentative d'analyse prenant «les rumeurs» au sérieux. In : *Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie*. 2002. Vol. 30, n° 1, p. 11-52. DOI 10.3406/mar.2002.1759.

CATSARAS, Marc V., 1993. L'âme et le transfert des âmes chez les humains et les animaux. In : *Bulletin de l'Académie Vétérinaire de France*. 1993. n° 2, p. 221. DOI 10.4267/2042/64142.

CATSARAS, Marc V., 1999. HISTOIRE DES RAPPORTS HUMAINS-ANIMAUX DANS LES SOCIÉTÉS OCCIDENTALES., Communication présentée le 6 mars 1999.

CAVALIERI, Paola, SINGER, Peter et ROZENBAUM, Marc (Trad), 2003. *Le projet grands singes : L'égalité au-delà de l'humanité*. Nantes (BP 91923, 44319 Cedex) : One voice. ISBN 978-2-9520373-0-3.

CDC, 2017. Zoonotic Diseases. In : *Centers for Disease Control and Prevention* [en ligne]. 2017. [Consulté le 1 octobre 2019]. Disponible à l'adresse : <https://www.cdc.gov/onehealth/basics/zoonotic-diseases.html>.

CENDRIER, Anouch, 2016. *Les ménages français et leurs animaux de compagnie : une analyse à partir de l'enquête Budget de Famille 2011*. S.l. : ENVT - Université Paul Sabatier de Toulouse.

- CERVELLON, Christophe, 2004. *L'Animal et L'Homme*. 1e. Paris : Presses Universitaires de France - PUF. ISBN 978-2-13-054510-1.
- CHAPOUTHIER, Georges, 2009. Le statut philosophique de l'animal: ni homme, ni objet. In : *Le Carnet PSY*. 2009. n° 8, p. 23–25.
- COGHLAN, Andy, 2006. Whales get emotional. In : *New Scientist*. décembre 2006. Vol. 192, n° 2580, p. 6-7. DOI 10.1016/S0262-4079(06)61232-3.
- COLLIARD, Laurence, ANCEL, Julie, BENET, Jean-Jacques, PARAGON, Bernard-Marie et BLANCHARD, Géraldine, 2006. Risk Factors for Obesity in Dogs in France. In : *The Journal of Nutrition*. 1 juillet 2006. Vol. 136, n° 7, p. 1951S-1954S. DOI 10.1093/jn/136.7.1951S.
- COLLIARD, Laurence, PARAGON, Bernard-Marie, LEMUET, Béatrice, BÉNET, Jean-Jacques et BLANCHARD, Géraldine, 2009. Prevalence and risk factors of obesity in an urban population of healthy cats. In : *Journal of Feline Medicine and Surgery*. février 2009. Vol. 11, n° 2, p. 135-140. DOI 10.1016/j.jfms.2008.07.002.
- COLLINS, LM, ASHER, L, SUMMERS, JF, DIESEL, G et MCGREEVY, PD, 2010. Welfare epidemiology as a tool to assess the welfare impact of inherited defects on the pedigree dog population. In : *Animal Welfare*. 19 (S) 2010. p. 67-75.
- CONOVER, Michael D., FERRARA, Emilio, MENCZER, Filippo et FLAMMINI, Alessandro, 2013. The Digital Evolution of Occupy Wall Street. In : PERC, Matjaz (éd.), *PLoS ONE*. 29 mai 2013. Vol. 8, n° 5, p. e64679. DOI 10.1371/journal.pone.0064679.
- CORNELL, Karen K. et KOPCHA, Michelle, 2007. Client-Veterinarian Communication: Skills for Client Centered Dialogue and Shared Decision Making. In : *Veterinary Clinics of North America: Small Animal Practice*. janvier 2007. Vol. 37, n° 1, p. 37-47. DOI 10.1016/j.cvsm.2006.10.005.
- COUMAU, Julie, 2016. *Géographie antispéciste du véganisme à Paris: spatialités quotidiennes d'une communauté et lieux militants d'un mouvement social*. S.l. : Université Paris-Sorbonne.
- CRUZ, F., VILA, C. et WEBSTER, M. T., 2008. The Legacy of Domestication: Accumulation of Deleterious Mutations in the Dog Genome. In : *Molecular Biology and Evolution*. 21 août 2008. Vol. 25, n° 11, p. 2331-2336. DOI 10.1093/molbev/msn177.
- DAHEUR, Jawad, 2013. Les usages identitaires de l'élan et du bison en Allemagne, en Pologne et à Kaliningrad. In : *Trajectoires. Travaux des jeunes chercheurs du CIERA*. 2013. n° 7.
- DALLA BERNARDINA, Sergio, 1991. Une Personne pas tout à fait comme les autres.

L'animal et son statut. In : *L'Homme*. 1991. Vol. 31, n° 120, p. 33-50. DOI 10.3406/hom.1991.369443.

DALLA BERNARDINA, Sergio, 2018. Entretiens sur le sauvage. In : *Fondation François Sommer - Youtube* [en ligne]. 4 mars 2018. [Consulté le 30 septembre 2019]. Disponible à l'adresse : <https://www.youtube.com/watch?v=4dDRT7hRbVU>.

DE RAEYMAEKER, Louis, 1961. Le sens et le fondement de l'obligation morale. In : *Revue Philosophique de Louvain*. 1961. Vol. Troisième série, tome 59, n°61, p. 76-91.

DÉBARRE, Ségolène, BALOGÉ, Martin, KLIMPE, Hanna, LAMBERTZ-POLLAN, Ruth, POURAHMADALI TOCHAH, Masoud et SEITZ, Anne, 2013. La condition animale: Places, statuts et représentations des animaux dans la société. In : *Trajectoires. Travaux des jeunes chercheurs du CIERA*. 2013. n° 7.

DECHET, A. M., SCALLAN, E., GENSHEIMER, K., HOEKSTRA, R., GUNDERMAN-KING, J., LOCKETT, J., WRIGLEY, D., CHEGE, W., SOBEL, J. et MULTISTATE WORKING GROUP, 2006. Outbreak of Multidrug-Resistant *Salmonella enterica* Serotype Typhimurium Definitive Type 104 Infection Linked to Commercial Ground Beef, Northeastern United States, 2003-2004. In : *Clinical Infectious Diseases*. 15 mars 2006. Vol. 42, n° 6, p. 747-752. DOI 10.1086/500320.

DEFAUW, Pieter AM, VAN DE MAELE, Isabel, DUCHATEAU, Luc, POLIS, Ingeborgh E, SAUNDERS, Jimmy H et DAMINET, Sylvie, 2011. Risk Factors and Clinical Presentation of Cats with Feline Idiopathic Cystitis. In : *Journal of Feline Medicine and Surgery*. décembre 2011. Vol. 13, n° 12, p. 967-975. DOI 10.1016/j.jfms.2011.08.001.

DELAPORTE, Yves, 1988. Les chats du Père-Lachaise. In : *Des Hommes et des bêtes*. avril 1988. n° 10, p. 37-50.

DELUERMOZ, Quentin et JARRIGE, François, 2017. Introduction. Écrire l'histoire avec les animaux. In : *Revue d'histoire du XIXe siècle*. 2017. Vol. 54-La part animale du XIXe siècle, p. 15-29.

DEVINEY, Elizabeth, DICKERT, Jeffery et LOCKWOOD, Randall, 1983. The Care of Pets Within Child Abusing Families. In : *International Journal for the Study of Animal Problems*. 1983. p. 10.

DGAL, 2016. 452 : *Note de service DGAL/SDSPA/2016-452*. Paris. Direction générale de l'alimentation Service des actions sanitaires en production primaire Sous-direction de la santé et de protection animales BSA.

DGAL, 2017. 734 : *Instruction technique DGAL/SDSPA/2017-734*. Paris. Direction générale de l'alimentation Service des actions sanitaires en production primaire Sous-direction de la

santé et de protection animales BPA (bureau de la protection animale).

DIGARD, Jean-Pierre, 2004. La construction sociale d'un animal domestique : le pitbull. In : *Anthropozoologica* 39 (1), p. 17-26.

DILGER, Claire, 2018. *Les modes alimentaires humaines appliquées à l'alimentation des carnivores domestiques : origine et acceptabilité*. Thèse doctorat vétérinaire. S.l. : Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse.

DOGS TRUST, 2018. *Puppy smuggling : when will this cruel trade end?* S.l. Dogs Trust.

DONALDSON, Sue et KYMLICKA, Will, 2016. *Zoopolis Une théorie politique des droits des animaux*, Alma Eds.

DORÉ, Antoine, 2010. Promenade dans les mondes vécus. Les animaux peuvent-ils être des interlocuteurs de l'enquête socio-anthropologique ? In : *Sociétés*. 2010. Vol. 108, n° 2, p. 33. DOI 10.3917/soc.108.0033.

DOWNES, Martin J., DEVITT, Catherine, DOWNES, Marie T. et MORE, Simon J., 2017. Understanding the context for pet cat and dog feeding and exercising behaviour among pet owners in Ireland: a qualitative study. In : *Irish Veterinary Journal*. décembre 2017. Vol. 70, n° 1. DOI 10.1186/s13620-017-0107-8.

DURKHEIM, Emile, 2013. *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. 7e édition. Paris : PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE - PUF. ISBN 978-2-13-060932-2.

DURKHEIM, Emile et PAUGAM, Serge, 2013. *Le suicide*. 14e édition. Paris : PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE - PUF. ISBN 978-2-13-061942-0.

ELIAS, Norbert et KAMNITZER, Pierre (Trad), 2003. *La civilisation des mœurs*. Pocket. ISBN 978-2-266-13104-9.

ELLSON, Tony, 2008. Can we live without a dog? Consumption life cycles in dog-owner relationships. In : *Journal of Business Research*. 2008. p. 9.

ESPACES ET SOCIÉTÉS, 2002. *La place de l'animal*. L'Harmattan.

ESTEBANEZ, Jean, 2010. Ceux qui sont proches : les soigneurs au zoo. In : *Sociétés*. 2010. Vol. 108, n° 2, p. 47. DOI 10.3917/soc.108.0047.

ESTEBANEZ, Jean, 2013. Penser les communautés hybrides. Entretien avec Dominique Lestel, Maître de Conférences à l'ENS-Ulm. In : *Carnets de géographes* [en ligne]. 1 janvier 2013. n° 5. [Consulté le 1 octobre 2019]. Disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/cdg/1052>.

EUROBAROMÈTRE, 2016. 442 : *Attitude des européens à l'égard du bien-être animal*. S.l. Etude commandée par la Commission européenne, Direction générale Santé et Sécurité Alimentaire et coordonnée par la Direction générale Communication.

- FACCO, 2017. Les chiffres pour tout savoir sur le marché du petfood. In : *Facco* [en ligne]. 2017. [Consulté le 1 octobre 2019]. Disponible à l'adresse : <https://www.facco.fr/les-chiffres/>.
- FAIRON, Marie, 2006. *L'anxiété chez les animaux de compagnie : Approches conceptuelle, clinique et thérapeutique*. Thèse doctorat vétérinaire. Ecole Nationale vétérinaire d'Alfort.
- FAO, 2019. L'élevage et l'environnement. In : *Food and Agriculture Organization of the United Nations* [en ligne]. 2019. [Consulté le 28 septembre 2019]. Disponible à l'adresse : <http://www.fao.org/livestock-environment/fr/>.
- FARJOU, Samantha, 2005. *L'activité Nouveaux Animaux de Compagnie et ses perspectives d'évolution dans les cliniques vétérinaires françaises : résultats d'une enquête en Haute-Garonne*. ENVT - Université Paul Sabatier de Toulouse.
- FATJÓ, J, RUIZ-DE-LA-TORRE, JL et MANTECA, X, 2006. The epidemiology of behavioural problems in dogs and cats: a survey of veterinary practitioners. In : *Animal Welfare*. 2006. p. 7.
- FIDLER, Margaret, LIGHT, Paul et COSTALL, Alan, 1996. Describing Dog Behavior Psychologically: Pet Owners Versus Non-Owners. In : *Anthrozoös*. décembre 1996. Vol. 9, n° 4, p. 196-200. DOI 10.2752/089279396787001356.
- FOUR PAWS INTERNATIONAL, 2013. *Puppy trade in Europe : Research on the impact of illegal businesses on the market, on consumers, on the one-health concept and on animal welfare*. Four Paws international.
- FRANCIONE, Gary, 2010. Prendre la sensibilité au sérieux. In : *Philosophie animale. Différence, responsabilité et communauté*. Librairie Philosophique Vrin. S.l. : s.n. p. 161-183.
- FURMAN, Wyndol et BUHRMESTER, Duane, 1985. Children's Perceptions of the Personal Relationships in Their Social Networks. In : *Developmental Psychology*. 1985. Vol. 21, p. 1016-1024.
- GARCIA, Tristan, 2011. *Nous, animaux et humains : Actualité de Jérémy Bentham*. Paris : François Bourin Editeur. ISBN 978-2-84941-224-4.
- GARY, Romain, 1972. *Les racines du ciel*. Gallimard. ISBN 2-07-036242-6.
- GERMONPRÉ, Mietje, FEDOROV, Sergey, DANILOV, Petr, GALETA, Patrik, JIMENEZ, Elodie-Laure, SABLIN, Mikhail et LOSEY, Robert J., 2017. Palaeolithic and prehistoric dogs and Pleistocene wolves from Yakutia: Identification of isolated skulls. In : *Journal of Archaeological Science*. février 2017. Vol. 78, p. 1-19. DOI 10.1016/j.jas.2016.11.008.
- GERMONPRÉ, Mietje, LÁZNIČKOVÁ-GALETOVÁ, Jean-Denis, SABLIN, Mikhail V. et BOCHERENS, Hervé, 2018. Self-domestication or human control? The Upper Palaeolithic domestication of the wolf. In : STEPANOFF, Charles et VIGNE, Jean-Denis, *Hybrid*

*Communities: Biosocial Approaches to Domestication and Other Trans-species Relationships*  
Abingdon, Oxon ; New York, NY : Routledge, 2018. | Series: Routledge studies in anthropology ; ISBN 978-1-315-17998-8.

GERMONPRÉ, Mietje, LÁZNIČKOVÁ-GALETOVÁ, Martina, JIMENEZ, Elodie-Laure, LOSEY, Robert, SABLIN, Mikhail, BOCHERENS, Hervé et VAN DEN BROECK, Martine, 2017. Consumption of canid meat at the Gravettian Předmostí site, the Czech Republic. In : *Fossil Imprint*. 1 décembre 2017. Vol. 73, n° 3-4, p. 360-382. DOI 10.2478/if-2017-0020.

GERMONPRÉ, Mietje, LÁZNIČKOVÁ-GALETOVÁ, Martina et SABLIN, Mikhail V., 2012. Palaeolithic dog skulls at the Gravettian Předmostí site, the Czech Republic. In : *Journal of Archaeological Science*. janvier 2012. Vol. 39, n° 1, p. 184-202. DOI 10.1016/j.jas.2011.09.022.

GHIRLANDA, Stefano, ACERBI, Alberto, HERZOG, Harold et SERPELL, James A., 2013. Fashion vs. Function in Cultural Evolution: The Case of Dog Breed Popularity. In : BENTLEY, R. Alexander (éd.), *PLoS ONE*. 11 septembre 2013. Vol. 8, n° 9, p. e74770. DOI 10.1371/journal.pone.0074770.

GIUFFRIDA, M.A. et KERRIGAN, S.M., 2014. Quality of Life Measurement in Prospective Studies of Cancer Treatments in Dogs and Cats. In : *Journal of Veterinary Internal Medicine*. novembre 2014. Vol. 28, n° 6, p. 1824-1829. DOI 10.1111/jvim.12460.

GODLOVITCH, Stanley, GODLOVITCH, Rosalind et HARRIS, John, 1971. *Animals, Men, and Morals: An Enquiry into the Maltreatment of Non-Humans*. 1st edition. New York : Taplinger Pub Co. ISBN 978-0-8008-0272-1.

GOLD, Scott, 2002. BLM, Wildlife Agency at Odds Over Off-Roading at Dunes. In : *Los Angeles Times* [en ligne]. 13 septembre 2002. [Consulté le 30 septembre 2019]. Disponible à l'adresse : <https://www.latimes.com/archives/la-xpm-2002-sep-13-me-dunes13-story.html>.

GOODWIN, Deborah, BRADSHAW, John W.S. et WICKENS, Stephen M., 1997. Paedomorphosis affects agonistic visual signals of domestic dogs. In : *Animal Behaviour*. février 1997. Vol. 53, n° 2, p. 297-304. DOI 10.1006/anbe.1996.0370.

GOUABAULT, Emmanuel, 2010. Pour une mythanalyse des relations anthropozoologiques. L'étude du phénomène dauphin. In : *Sociétés*. 2010. Vol. 108, n° 2, p. 59. DOI 10.3917/soc.108.0059.

GOUABAULT, Emmanuel et BURTON-JEANGROS, Claudine, 2010. L'ambivalence des relations humain-animal: Une analyse socio-anthropologique du monde contemporain. In : *Sociologie et sociétés*. 2010. Vol. 42, n° 1, p. 299. DOI 10.7202/043967ar.

GRAVELAND, Haitske, WAGENAAR, Jaap A., HEESTERBEEK, Hans, MEVIUS, Dik,

VAN DUIJKEREN, Engeline et HEEDERIK, Dick, 2010. Methicillin Resistant *Staphylococcus aureus* ST398 in Veal Calf Farming: Human MRSA Carriage Related with Animal Antimicrobial Usage and Farm Hygiene. In : OTTO, Michael (éd.), *PLoS ONE*. 8 juin 2010. Vol. 5, n° 6, p. e10990. DOI 10.1371/journal.pone.0010990.

GREENEBAUM, Jessica, 2004. It's a Dog's Life: Elevating Status from Pet to « Fur Baby » at Yappy Hour. In : *Society & Animals*. 2004. Vol. 12, n° 2, p. 117-135. DOI 10.1163/1568530041446544.

GRIMM, Herwig, BERGADANO, Alessandra, MUSK, Gabrielle C, OTTO, Klaus, TAYLOR, Polly M et DUNCAN, Juliet Clare, 2018. Drawing the line in clinical treatment of companion animals: recommendations from an ethics working party. In : *Veterinary Record*. 9 juin 2018. Vol. 182, n° 23, p. 664-664. DOI 10.1136/vr.104559.

GUARDABASSI, L., 2004. Pet animals as reservoirs of antimicrobial-resistant bacteria: Review. In : *Journal of Antimicrobial Chemotherapy*. 1 juillet 2004. Vol. 54, n° 2, p. 321-332. DOI 10.1093/jac/dkh332.

GUILLIER, Aurélie, 2016. *Motivations des étudiants vétérinaires et insertion professionnelle : analyse à partir d'enquêtes sur la promotion entrée en 2005*. Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse.

HECHT, Julie, MIKLÓSI, Ádám et GÁCSI, Márta, 2012. Behavioral assessment and owner perceptions of behaviors associated with guilt in dogs. In : *Applied Animal Behaviour Science*. juin 2012. Vol. 139, n° 1-2, p. 134-142. DOI 10.1016/j.applanim.2012.02.015.

HECK, Christian et CORDONNIER, Rémy, 2018. *Le bestiaire médiéval*. Citadelles & Mazenod.

HEM, Erlend, HALDORSEN, Tor, GJERLØW AASLAND, Olaf, TYSSEN, Reidar, VAGLUM, Per et EKEBERG, Øivind, 2005. Suicide rates according to education with a particular focus on physicians in Norway 1960–2000. In : *Psychological Medicine*. juin 2005. Vol. 35, n° 6, p. 873-880. DOI 10.1017/S0033291704003344.

HERPIN, Nicolas, GRIMLER, Ghislaine et VERGER, Daniel, 1991. Les français et leurs animaux familiers : des dépenses en forte hausse. In : *Economie et statistique*. 1991. Vol. 241, n° 1, p. 53-63. DOI 10.3406/estat.1991.5554.

HERPIN, Nicolas et VERGER, Daniel, 2016. La possession d'animaux de compagnie en France : une évolution sur plus de vingt ans expliquée par la sociologie de la consommation. In : *L'Année sociologique*. 2016. Vol. 66, n° 2, p. 421. DOI 10.3917/anso.162.0421.

HJARVARD, Stig, 2008. The Mediatization of Society. In : *Nordicom Review*. 1 novembre 2008. Vol. 29, n° 2, p. 102-131. DOI 10.1515/nor-2017-0181.



HOARE, Philip, 2018. More tigers live in US back yards than in the wild. Is this a catastrophe? In : *The Guardian* [en ligne]. 20 juin 2018. [Consulté le 1 octobre 2019]. Disponible à l'adresse : <https://www.theguardian.com/environment/shortcuts/2018/jun/20/more-tigers-live-in-us-back-yards-than-in-the-wild-is-this-a-catastrophe>.

HOLBROOK, Morris B., 2008. Pets and people: Companions in commerce? In : *Journal of Business Research*. mai 2008. Vol. 61, n° 5, p. 546-552. DOI 10.1016/j.jbusres.2007.07.010.

HOROWITZ, Alexandra, 2009. Disambiguating the “guilty look”: Salient prompts to a familiar dog behaviour. In : *Behavioural Processes*. juillet 2009. Vol. 81, n° 3, p. 447-452. DOI 10.1016/j.beproc.2009.03.014.

HSU, Yuying et SERPELL, James A., 2003. Development and validation of a questionnaire for measuring behavior and temperament traits in pet dogs. In : *Journal of the American Veterinary Medical Association*. novembre 2003. Vol. 223, n° 9, p. 1293-1300. DOI 10.2460/javma.2003.223.1293.

HUGHES, Timothy, 2001. Suburbanites Pursue Ranching Life. In : *Los Angeles Times* [en ligne]. 9 juillet 2001. [Consulté le 30 septembre 2019]. Disponible à l'adresse : <https://www.latimes.com/archives/la-xpm-2001-jul-09-me-20359-story.html>.

HUME, David, 1983. *Traite de la nature humaine*. Paris : Aubier Montaigne. ISBN 978-2-7007-0347-4.

INFRAFORCES, 2013. *Synthèse du Contrat d'études prospectives Branche des Fleuristes, vente et services des animaux familiers* [en ligne]. S.l. INFRAforces, Obea. [Consulté le 1 octobre 2019]. Disponible à l'adresse : <https://travail-emploi.gouv.fr/IMG/pdf/syntheses-ce89c2.pdf>.

INSEE, 2018. n°1712 : *L'activité des vétérinaires : de plus en plus urbaine et féminisée*. S.l. INSEE.

INSTITUT IFOP, 2008. *La perception de l'Ours en France et dans les Pyrénées*. S.l.

INTERBEV, 2019. Parution du rapport EAT-Lancet (Article d'analyse). In : *Interbev* [en ligne]. 2 janvier 2019. [Consulté le 23 septembre 2019]. Disponible à l'adresse : <http://www.interbev.fr/fiche/parution-du-rapport-eat-lancet-article-danalyse/>.

JACOBS, Jacquelyn A., PEARL, David L., COE, Jason B., WIDOWSKI, Tina M. et NIEL, Lee, 2017. Ability of owners to identify resource guarding behaviour in the domestic dog. In : *Applied Animal Behaviour Science*. mars 2017. Vol. 188, p. 77-83. DOI 10.1016/j.applanim.2016.12.012.

JARVIS, Suzanne, 2018. Encouraging responsible pet ownership. In : *Veterinary Record*.

avril 2018. p. 389.

JEANNEY, Michel, 2018. Xerfi souligne le dynamisme du marché des animaux de compagnie. In : *La dépêche vétérinaire*. 27 octobre 2018. Vol. 1455, p. 36.

JEAN-PIERRE DIGARD, 1999. *Les français et leurs animaux*. Fayard.

JOCELYNE PORCHER, 2011. *Vivre avec les animaux*. La Découverte.

JOHN BRADSHAW, 2011. *In Defence of Dogs*. Allen Lane.

JONES-FAIRNIE, H, FERRONI, P, SILBURN, S et LAWRENCE, D, 2008. Suicide in Australian veterinarians. In : *Australian Veterinary Journal*. avril 2008. Vol. 86, n° 4, p. 114-116. DOI 10.1111/j.1751-0813.2008.00277.x.

JOURNET, Nicolas, 2007. L'animisme est-il une religion ? Entretien avec Philippe Descola. In : *Sciences humaines* [en ligne]. février 2007. [Consulté le 1 octobre 2019]. Disponible à l'adresse : [https://www.scienceshumaines.com/l-animisme-est-il-une-religion-entretien-avec-philippe-descola\\_fr\\_15096.html](https://www.scienceshumaines.com/l-animisme-est-il-une-religion-entretien-avec-philippe-descola_fr_15096.html).

JULIANI, Marie, 2015. *Relation Homme-animal selon le profil du propriétaire : une enquête auprès de 933 détenteurs de chiens et de chats en France*. Thèse doctorat vétérinaire. Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse.

KALOF, Linda, 2017. Introduction to The Oxford Handbook of Animal Studies. In : *The Oxford Handbook of Animal Studies*. S.l. : Oxford University Press. ISBN 978-0-19-998318-6.

KAWAI, Masao, 1965. Newly-acquired pre-cultural behavior of the natural troop of Japanese monkeys on Koshima islet. In : *Primates*. août 1965. Vol. 6, n° 1, p. 1-30. DOI 10.1007/BF01794457.

KEITH THOMAS, 1985. *Dans le jardin de la nature. La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne (1500-1800)*. Bibliothèque des Histoires-GALLIMARD.

KENNEDY, Patricia F, 2008. Animal-companion depictions in women's magazine advertising. In : *Journal of Business Research*. 2008. p. 7.

KNESL, Oliver, HART, Benjamin L., FINE, Aubrey H., COOPER, Leslie, PATTERSON-KANE, Emily, HOULIHAN, Kendall Elizabeth et ANTHONY, Raymond, 2017. Veterinarians and Humane Endings: When Is It the Right Time to Euthanize a Companion Animal? In : *Frontiers in Veterinary Science*. Vol. 4. DOI 10.3389/fvets.2017.00045.

KOGAN, Lori R., SCHOENFELD-TACHER, Regina et VIERA, Ann R., 2012. The Internet and health information: differences in pet owners based on age, gender, and education. In : *Journal of the Medical Library Association : JMLA*. juillet 2012. Vol. 100, n° 3, p. 197-204. DOI 10.3163/1536-5050.100.3.010.

LAFHAMME, D. P., 2012. COMPANION ANIMALS SYMPOSIUM: Obesity in dogs and cats: What is wrong with being fat?1. In : *Journal of Animal Science*. 1 mai 2012. Vol. 90, n° 5, p. 1653-1662. DOI 10.2527/jas.2011-4571.

LALAND, Kevin N. et HOPPITT, William, 2003. Do animals have culture? In : *Evolutionary Anthropology: Issues, News, and Reviews*. 19 mai 2003. Vol. 12, n° 3, p. 150-159. DOI 10.1002/evan.10111.

LAMBERT, Kim, 2014. *Summarizing Reasons for Surrender and Stakeholder Perceptions within the Published Literature on Companion-animal Relinquishment*. University of Guelph.

LANCENDORFER, Karen M., ATKIN, JoAnn L. et REECE, Bonnie B., 2008. Animals in advertising: Love dogs? Love the ad! In : *Journal of Business Research*. mai 2008. Vol. 61, n° 5, p. 384-391. DOI 10.1016/j.jbusres.2006.08.011.

LANGFORD, Alexandra, 2010. *Origines, motivations et souhaits d'orientation professionnelle des étudiants vétérinaires*. Thèse doctorat vétérinaire. Toulouse : Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse.

LARKIN, Malinda, 2018. Suicide trend in the profession stretches back decades. In : *JAVMA news* [en ligne]. juin 2018. [Consulté le 8 octobre 2019]. Disponible à l'adresse : <https://www.avma.org/News/JAVMANews/Pages/180615c.aspx>.

LARRÈRE, Catherine et LARRÈRE, Raphaël, 1997. Le contrat domestique. In : *Le courrier de l'environnement de l'INRA*. 1997. Vol. 30, n° 30, p. 5–17.

LARRÈRE, Catherine et LARRÈRE, Raphaël, 2004. Actualité de l'animal-machine ? In : *Sens Public*

LE BART, Christian, 2006. Paul Bacot, Éric Baratay, Denis Barbet, Olivier Faure, Jean-Luc Mayaud dir., L'animal en politique. In : *Mots. Les langages du politique*

LE MONDE, 2018. Maltraitance animale : le Royaume-Uni veut encadrer la vente des chiots et des chatons. In : *Le Monde.fr* [en ligne]. 22 août 2018. [Consulté le 1 octobre 2019]. Disponible à l'adresse : [https://www.lemonde.fr/europe/article/2018/08/22/la-grande-bretagne-veut-encadrer-la-vente-des-chiots-et-chatons-ages-de-moins-de-six-mois\\_5345010\\_3214.html](https://www.lemonde.fr/europe/article/2018/08/22/la-grande-bretagne-veut-encadrer-la-vente-des-chiots-et-chatons-ages-de-moins-de-six-mois_5345010_3214.html).

LEAVER, S. D. A. et REIMCHEN, T. E., 2008. Behavioural Responses of Canis familiaris to Different Tail Lengths of a Remotely-Controlled Life-Size Dog Replica. In : *Behaviour*. 2008. Vol. 145, n° 3, p. 377-390.

LEROY, Frédéric et COFNAS, Nathan, 2019. Should dietary guidelines recommend low red meat intake? In : *Critical Reviews in Food Science and Nutrition*. 5 septembre 2019. Vol. 0, n° 0, p. 1-10. DOI 10.1080/10408398.2019.1657063.

- LEROY, G., ROGNON, X., VARLET, A., JOFFRIN, C. et VERRIER, E., 2006. Genetic variability in French dog breeds assessed by pedigree data. In : *Journal of Animal Breeding and Genetics*. février 2006. Vol. 123, n° 1, p. 1-9. DOI 10.1111/j.1439-0388.2006.00565.x.
- LEROY, Grégoire, 2011. Genetic diversity, inbreeding and breeding practices in dogs: Results from pedigree analyses. In : *The Veterinary Journal*. août 2011. Vol. 189, n° 2, p. 177-182. DOI 10.1016/j.tvjl.2011.06.016.
- LEROY, Grégoire, PHOCAS, Florence, HEDAN, Benoît, VERRIER, Etienne et ROGNON, Xavier, 2015. Inbreeding impact on litter size and survival in selected canine breeds. In : *The Veterinary Journal*. janvier 2015. Vol. 203, n° 1, p. 74-78. DOI 10.1016/j.tvjl.2014.11.008.
- LESAINE, Corinne, 1996. *L'abandon et l'adoption du chien*. Thèse doctorat vétérinaire. Ecole Vétérinaire de Nantes.
- LESCUREUX, Nicolas, 2006. Towards the necessity of a new interactive approach integrating ethnology, ecology and ethology in the study of the relationship between Kyrgyz stockbreeders and wolves. In : *Social Science Information*. septembre 2006. Vol. 45, n° 3, p. 463-478. DOI 10.1177/0539018406066536.
- LESTEL, Dominique, 2004. *L'Animal Singulier*. Paris: Seuil.
- LESTEL, Dominique, 2007. *Les amis de mes amis*. Éd. du Seuil.
- LOCKWOOD, Randall, 1985. The Role of Animals in Our Perception of People. In : *Veterinary Clinics of North America: Small Animal Practice*. mars 1985. Vol. 15, n° 2, p. 377-385. DOI 10.1016/S0195-5616(85)50309-5.
- LOWBRIDGE, Caroline, 2017. Veganism: How a maligned movement went mainstream - BBC News. In : [en ligne]. 30 décembre 2017. [Consulté le 30 septembre 2019]. Disponible à l'adresse : <https://www.bbc.com/news/uk-england-leicestershire-40722965>.
- LOYD, K. A. T., HERNANDEZ, S. M., ABERNATHY, K. J., SHOCK, B. C. et MARSHALL, G. J., 2013. Risk behaviours exhibited by free-roaming cats in a suburban US town. In : *Veterinary Record*. 28 septembre 2013. Vol. 173, n° 12, p. 295-295. DOI 10.1136/vr.101222.
- LUND, Elizabeth M, ARMSTRONG, P Jane, KIRK, Claudia A et KLAUSNER, Jeffrey S, 2005. Prevalence and Risk Factors for Obesity in Adult Cats from Private US Veterinary Practices. In : . 2005. Vol. 3, n° 2, p. 9.
- LUND, Elizabeth M, ARMSTRONG, P Jane, KIRK, Claudia A et KLAUSNER, Jeffrey S, 2006. Prevalence and Risk Factors for Obesity in Adult Dogs from Private US Veterinary Practices. In : *Intern J Appl Res Vet Med*. 2006. Vol. 4, n° 2, p. 10.
- LUND, Heidi S, SÆVIK, Bente K, FINSTAD, Øystein W, GRØNTVEDT, Elin T, VATNE,

- Terese et EGGERTSDÓTTIR, Anna V, 2016. Risk factors for idiopathic cystitis in Norwegian cats: a matched case-control study. In : *Journal of Feline Medicine and Surgery*. juin 2016. Vol. 18, n° 6, p. 483-491. DOI 10.1177/1098612X15587955.
- MANCEL, Lise, 2017. *L'animal, un compagnon de vie: étude du lien Homme-Animal de compagnie à destination des vétérinaires*. S.I. : ENVT - Université Paul Sabatier. T-2017-114
- MARINO, Lori, CONNOR, Richard C, FORDYCE, R. Ewan, HERMAN, Louis M, HOF, Patrick R, LEFEBVRE, Louis, LUSSEAU, David, MCCOWAN, Brenda, NIMCHINSKY, Esther A, PACK, Adam A, RENDELL, Luke, REIDENBERG, Joy S, REISS, Diana, UHEN, Mark D, VAN DER GUCHT, Estel et WHITEHEAD, Hal, 2007. Cetaceans Have Complex Brains for Complex Cognition. In : *PLoS Biology*. 15 mai 2007. Vol. 5, n° 5, p. e139. DOI 10.1371/journal.pbio.0050139.
- MARITI, Chiara, GAZZANO, Angelo, MOORE, Jane Lansdown, BARAGLI, Paolo, CHELLI, Laura et SIGHIERI, Claudio, 2012. Perception of dogs' stress by their owners. In : *Journal of Veterinary Behavior*. juillet 2012. Vol. 7, n° 4, p. 213-219. DOI 10.1016/j.jveb.2011.09.004.
- MARTIN, François et TAUNTON, Anne, 2006. Perceived importance and integration of the human-animal bond in private veterinary practice. In : *Journal of the American Veterinary Medical Association*. 15 février 2006. Vol. 228, n° 4, p. 522-527. DOI 10.2460/javma.228.4.522.
- MAUZ, Isabelle, 2002. Les conceptions de la juste place des animaux dans les Alpes françaises. In : *Espaces et sociétés*. 2002. Vol. 110-111, n° 3, p. 129-146. DOI 10.3917/esp.g2002.110-111.0129. Cairn.info
- MCGREEVY, P. D., THOMSON, P. C., PRIDE, C., FAWCETT, A., GRASSI, T. et JONES, B., 2005. Prevalence of obesity in dogs examined by Australian veterinary practices and the risk factors involved. In : *Veterinary Record*. 28 mai 2005. Vol. 156, n° 22, p. 695-702. DOI 10.1136/vr.156.22.695.
- MCMILLAN, Franklin D., 2017. Behavioral and psychological outcomes for dogs sold as puppies through pet stores and/or born in commercial breeding establishments: Current knowledge and putative causes. In : *Journal of Veterinary Behavior*. mai 2017. Vol. 19, p. 14-26. DOI 10.1016/j.jveb.2017.01.001.
- MCNAY, Mark E. et MOONEY, Philip W., 2005. Attempted Predation of a Child by a Gray Wolf, *Canis lupus*, near Icy Bay, Alaska. In : *The Canadian Field-Naturalist*. 1 avril 2005. Vol. 119, n° 2, p. 197. DOI 10.22621/cfn.v119i2.106.
- MELINA, Vesanto, CRAIG, Winston et LEVIN, Susan, 2016. Position of the Academy of

Nutrition and Dietetics: Vegetarian Diets. In : *Journal of the Academy of Nutrition and Dietetics*. décembre 2016. Vol. 116, n° 12, p. 1970-1980. DOI 10.1016/j.jand.2016.09.025.

MEYNADIER, Annabelle, 2001. *Contribution à l'étude des félins du nouveau monde en captivité*. Université Paul Sabatier de Toulouse.

MICHALON, Jérôme, 2017. Les Animal Studies peuvent-elles nous aider à penser l'émergence des épistémès réparatrices ? In : *Revue d'anthropologie des connaissances*. 15 septembre 2017. Vol. Vol. 11, N°3, n° 3, p. 321-349.

MICHALON, Jérôme, DORÉ, Antoine et MONDÉMÉ, Chloé, 2016. Une sociologie avec les animaux: faut-il changer de sociologie pour étudier les relations humains/animaux? In : *SociologieS*. 2016.

MICOUD, André, 2010. Sauvage ou domestique, des catégories obsolètes ? In : *Sociétés*. 2010. Vol. 108, n° 2, p. 99. DOI 10.3917/soc.108.0099.

MIDGLEY, Mary, 2006. *Animals and Why They Matter*. Reissue. Athens, Ga : University of Georgia Press. ISBN 978-0-8203-2041-0.

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION et DIRECTION GÉNÉRALE DE L'ENSEIGNEMENT ET DE LA RECHERCHE, 2017. *Référentiel d'activité professionnelle et de compétences à l'issue des études vétérinaires* [en ligne]. Annexe de l'arrêté ministériel du 20 avril 2007 relatif aux études vétérinaires. S.l. [Consulté le 20 octobre 2019]. Disponible à l'adresse : [https://www.agreenium.fr/sites/default/files/referentiel\\_veto\\_-\\_decembre\\_2017-bd-vdef.pdf](https://www.agreenium.fr/sites/default/files/referentiel_veto_-_decembre_2017-bd-vdef.pdf).

MITHEN, Steven, 1999. *The Prehistory of the Mind: The Cognitive Origins of Art, Religion and Science*. 1st edition. London New York : Thames & Hudson. ISBN 978-0-500-28100-0.

MOHANTI, Bidhu K., 2017. Grieving the Loss of a Pet Needs the Health System Recognition. In : *Journal of Social Work in End-of-Life & Palliative Care*. décembre 2017. Vol. 13, n° 4, p. 215-218. DOI 10.1080/15524256.2017.1385568.

MONDELLI, Francesca, PRATO PREVIDE, Emanuela, VERGA, Marina, LEVI, Diana, MAGISTRELLI, Sonia et VALSECCHI, Paola, 2004. The Bond That Never Developed: Adoption and Relinquishment of Dogs in a Rescue Shelter. In : *Journal of Applied Animal Welfare Science*. octobre 2004. Vol. 7, n° 4, p. 253-266. DOI 10.1207/s15327604jaws0704\_3.

MOORE, G. E., 1959. *Principia Ethica*. S.l. : Cambridge University Press.

MORRIS, Paul H., DOE, Christine et GODSELL, Emma, 2008. Secondary emotions in non-primate species? Behavioural reports and subjective claims by animal owners. In : *Cognition and Emotion*. janvier 2008. Vol. 22, n° 1, p. 3-20. DOI 10.1080/02699930701273716.

MOTTET, A., TEILLARD, F., BOETTCHER, P., DE' BESI, G. et BESBES, B., 2018.

Review: Domestic herbivores and food security: current contribution, trends and challenges for a sustainable development. In : *animal*. décembre 2018. Vol. 12, n° s2, p. s188-s198. DOI 10.1017/S1751731118002215.

MUÑOZ-PRIETO, Alberto, NIELSEN, Liza Rosenbaum, DAŁBROWSKI, Roman, BJØRNVAD, Charlotte Reinhard, SÖDER, Josefin, LAMY, Elsa, MONKEVICIENE, Ingrida, LJUBIĆ, Blanka Beer, VASIU, Iosif, SAVIC, Sara, BUSATO, Francesca, YILMAZ, Zeki, BRAVO-CANTERO, Antonio F., ÖHLUND, Malin, LUCENA, Sónia, ZELVYTE, Rasa, ALADROVIĆ, Jasna, LOPEZ-JORNET, Pia, CALDIN, Marco, LAVRADOR, Catarina, KARVELIENE, Birute, MRLJAK, Vladimir, MAZEIKIENE, Jovita et TVARIJONAVICIUTE, Asta, 2018. European dog owner perceptions of obesity and factors associated with human and canine obesity. In : *Scientific Reports* Vol. 8, n° 1. DOI 10.1038/s41598-018-31532-0.

NIJDAM, Durk, ROOD, Trudy et WESTHOEK, Henk, 2012. The price of protein: Review of land use and carbon footprints from life cycle assessments of animal food products and their substitutes. In : *Food Policy*. 1 décembre 2012. Vol. 37, n° 6, p. 760-770. DOI 10.1016/j.foodpol.2012.08.002.

NIJLAND, Marieke L, STAM, Frank et SEIDELL, Jacob C, 2010. Overweight in dogs, but not in cats, is related to overweight in their owners. In : *Public Health Nutrition*. janvier 2010. Vol. 13, n° 01, p. 102. DOI 10.1017/S136898000999022X.

NOACCO, Cristina, 2008. *La métamorphose dans la littérature française des XIIe et XIIIe siècles*. Rennes : Presses Univ. de Rennes. Collection « Interférences ». ISBN 978-2-7535-0551-3.

NORTON, Olivia, 2017. *Animal Welfare Frames: How Social Media Messages Bridge the Gap between the Protein Industry and Consumers*. S.I. : University of Arkansas, Fayetteville.

O'FARRELL, Valerie, 1997. Owner attitudes and dog behaviour problems. In : *Applied Animal Behaviour Science*. 1 avril 1997. Vol. 52, n° 3, p. 205-213. DOI 10.1016/S0168-1591(96)01123-9.

OLIVEIRA, Michele C. C., BRUNETTO, Márcio A., DA SILVA, Flávio L., JEREMIAS, Juliana T., TORTOLA, Letícia, GOMES, Marcia O. S. et CARCIOFI, Aulus C., 2014. Evaluation of the owner's perception in the use of homemade diets for the nutritional management of dogs. In : *Journal of Nutritional Science* Vol. 3. DOI 10.1017/jns.2014.24.

OLIVER, J. Eric et WOOD, Thomas, 2014. Medical Conspiracy Theories and Health Behaviors in the United States. In : *JAMA Internal Medicine*. 1 mai 2014. Vol. 174, n° 5, p. 817. DOI 10.1001/jamainternmed.2014.190.

OMS, 2017. OMS | L'approche multisectorielle de l'OMS «Un monde, une santé». In : *WHO* [en ligne]. septembre 2017. [Consulté le 8 octobre 2019]. Disponible à l'adresse : <http://www.who.int/features/qa/one-health/fr/>.

ONTIVEROS, Eric S., HUGHES, Shayne, PENEDO, Maria Cecilia T., GRAHN, Robert A. et STERN, Joshua A., 2019. Genetic heterogeneity and diversity of North American golden retrievers using a low density STR marker panel. In : CHIANG, Tzen-Yuh (éd.), *PLOS ONE*. 27 février 2019. Vol. 14, n° 2, p. e0212171. DOI 10.1371/journal.pone.0212171.

ORDRE NATIONAL DES VÉTÉRINAIRES, 2015a. *Abattage des animaux domestiques : la position de l'ordre national des vétérinaires*. Communiqué de presse de l'Ordre National des Vétérinaires. S.l. Ordre National des Vétérinaires.

ORDRE NATIONAL DES VÉTÉRINAIRES, 2015b. L'utilisation des mammifères sauvages dans les cirques itinérants. In : *Ordre National des Vétérinaires* [en ligne]. 2015. [Consulté le 20 octobre 2019]. Disponible à l'adresse : <https://www.veterinaire.fr/lordre/veterinaire-et-bien-etre-animal/lutilisation-des-mammiferes-sauvages-dans-les-cirques-itinerants.html>.

ORGANISATION DES NATIONS UNIES POUR L'ALIMENTATION ET, UNIVERSITÉ D'ABOMEY-CALAVI et CENTRE CUNICOLE DE RECHERCHE, 2017. *Comprendre et intégrer les questions de genre dans les projets et programmes d'élevage*.

ORMEROD, Elizabeth J., 2008. Bond-Centered Veterinary Practice: Lessons for Veterinary Faculty and Students. In : *Journal of Veterinary Medical Education*. décembre 2008. Vol. 35, n° 4, p. 545-552. DOI 10.3138/jvme.35.4.545.

ORWELL, George et QUÉVAL, Jean, 1984. *La ferme des animaux*. Paris : Gallimard. ISBN 978-2-07-037516-5.

OSTOJIĆ, Ljerka, TKALČIĆ, Mladenka et CLAYTON, Nicola S., 2015. Are owners' reports of their dogs' 'guilty look' influenced by the dogs' action and evidence of the misdeed? In : *Behavioural Processes*. février 2015. Vol. 111, p. 97-100. DOI 10.1016/j.beproc.2014.12.010.

OYAMA, Mark A., RUSH, John E., O'SULLIVAN, M. Lynne, WILLIAMS, Regan M., ROZANSKI, Elizabeth A., PETRIE, Jean-Paul, SLEEPER, Meg M. et BROWN, Dorothy Cimino, 2008. Perceptions and priorities of owners of dogs with heart disease regarding quality versus quantity of life for their pets. In : *Journal of the American Veterinary Medical Association*. juillet 2008. Vol. 233, n° 1, p. 104-108. DOI 10.2460/javma.233.1.104.

PACKER, Rma, HENDRICKS, A et BURN, Cc, 2012. Do dog owners perceive the clinical signs related to conformational inherited disorders as « normal » for the breed? A potential constraint to improving canine welfare. In : *Animal Welfare*. 17 mai 2012. Vol. 21, n° 1,



p. 81-93. DOI 10.7120/096272812X13345905673809.

PATRONEK, Gary J., GLICKMAN, Lawrence T, BECK, Alan, MCCABE, George et ECKER, Carol, 1996. Risk factors for relinquishment of cats to an animal shelter. In : *Journal of the American Veterinary Medical Association*. 1996. Vol. 209, n° 3, p. 582-588.

PATTERSON, Charles, 2008. *Un éternel Treblinka*. Paris : Calmann-Lévy. ISBN 978-2-7021-3845-8.

PEETERS, A, MALJEAN, J F, BIALA, K et BROUCKAERT, V, 2004. Les indicateurs de biodiversité pour les prairies : un outil d'évaluation de la durabilité des systèmes d'élevage. In : *Fourrages*. 2004. p. 217-232.

PETERS, Joris et SCHMIDT, Klaus, 2004. Animals in the symbolic world of Pre-Pottery Neolithic Göbekli Tepe, south-eastern Turkey: a preliminary assessment. In : . 2004. p. 40.

PINCHEMEL, Philippe et PINCHEMEL, Geneviève, 1997. *La face de la Terre: Éléments de géographie*. 5e éd. Paris : Armand Colin. ISBN 978-2-200-01932-7.

PODBERSCEK, Anthony L., PAUL, Elizabeth S. et SERPELL, James A., 2005. *Companion Animals and Us: Exploring the Relationships Between People and Pets*. S.l. : Cambridge University Press. ISBN 978-0-521-01771-8.

PORR MARTIN, 2015. Perceiving animals, perceiving humans. Animism and the Aurignacian mobiliary art of Southwest Germany. In : In: Sandra SÁZELOVÁ, Martin NOVÁK and Alena MIZEROVÁ (eds.). *Forgotten times and spaces: New perspectives in paleoanthropological, paleoetnological and archeological studies. 1st Edition*. Brno: Institute of Archeology of the Czech Academy of Sciences. 2015. p. 11.

PORTAL, Arnaud, 2002. *Les chiens d'utilité*. Faculté de Médecine de Créteil.

PRETLOW, Robert A. et CORBEE, Ronald J., 2016. Similarities between obesity in pets and children: the addiction model. In : *British Journal of Nutrition*. septembre 2016. Vol. 116, n° 05, p. 944-949. DOI 10.1017/S0007114516002774.

PROJET VETFUTURS FRANCE, 2018. *Le livre bleu*. S.l. VetFuturs France.

RACHELS, James, 1987. Darwin, Species and Morality. In : *The Monist*. 1987. Vol. 70, n° 1, p. 98-113.

RACHELS, James et REUS, Estiva (Trad), 1998. Darwin, espèce et éthique. In : *Les Cahiers antispécistes n°15-16* [en ligne]. avril 1998. [Consulté le 1 octobre 2019]. Disponible à l'adresse : <https://www.cahiers-antispecistes.org/darwin-espece-et-ethique/>.

REGAN, Tom, 2013. *Les droits des animaux*. Paris : Hermann. ISBN 978-2-7056-8230-9.

REYMOND, Stéphanie, 2016. *Vegetarianism/veganism : a sociological analysis*. S.l. : Texas A&M University.

RICOEUR, Paul, 1990. Ethique et morale. In : RICOEUR, Paul, *Soi-même comme un autre*. Le seuil. S.l. : s.n.

RIESMAN, David, 1964. *La foule solitaire*. Editions Arthaud. S.l. : s.n.

ROCHLITZ, Irene, 2005. A review of the housing requirements of domestic cats (*Felis silvestris catus*) kept in the home. In : *Applied Animal Behaviour Science*. septembre 2005. Vol. 93, n° 1-2, p. 97-109. DOI 10.1016/j.applanim.2005.01.002.

ROSHIER, A-L. et MCBRIDE, A., 2013. Canine behaviour problems: Discussions between veterinarians and dog owners during annual booster consultations. In : *Veterinary Record*. mars 2013. DOI doi: 10.1136/vr.101125.

ROSI, Alice, MENA, Pedro, PELLEGRINI, Nicoletta, TURRONI, Silvia, NEVIANI, Erasmo, FERROCINO, Ilario, CAGNO, Raffaella Di, RUINI, Luca, CIATI, Roberto, ANGELINO, Donato, MADDOCK, Jane, GOBBETTI, Marco, BRIGHENTI, Furio, RIO, Daniele Del et SCAZZINA, Francesca, 2017. Environmental impact of omnivorous, ovo-lacto-vegetarian, and vegan diet. In : *Scientific Reports*. 21 juillet 2017. Vol. 7, n° 1, p. 1-9. DOI 10.1038/s41598-017-06466-8.

ROUX, Célia, 2018. *Les mythes concernant l'alimentation des chiens: enquête en France et comparaison avec la situation Suisse*. Thèse doctorat vétérinaire. Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse.

SANDØE, P., KONDRUP, S. V., BENNETT, P. C., FORKMAN, B., MEYER, I., PROSCHOWSKY, H. F., SERPELL, J. A. et LUND, T. B., 2017. Why do people buy dogs with potential welfare problems related to extreme conformation and inherited disease? A representative study of Danish owners of four small dog breeds. In : ROSENFELD, Cheryl S. (éd.), *PLOS ONE*. 24 février 2017. Vol. 12, n° 2, p. e0172091. DOI 10.1371/journal.pone.0172091.

SAUVET, Georges et SAUVET, Suzanne, 1979. Fonction sémiologique de l'art pariétal animalier franco-cantabrique. In : *Bulletin de la Société préhistorique française*. 1979. Vol. 76, n° 10, p. 340-354. DOI 10.3406/bspf.1979.5161.

SCARLETT, Janet M., SALMAN, Mo D., NEW, JR., John G. et KASS, Philip H., 1999. Reasons for Relinquishment of Companion Animals in U.S. Animal Shelters: Selected Health and Personal Issues. In : *Journal of Applied Animal Welfare Science*. janvier 1999. Vol. 2, n° 1, p. 41-57. DOI 10.1207/s15327604jaws0201\_4.

SCHEFFER, Gisele Kronhardt, 2019. Animal abuse: A close relationship with domestic violence. In : *Derecho Animal. Forum of Animal Law Studies*. 19 mars 2019. Vol. 10, n° 2, p. 56. DOI 10.5565/rev/da.425.

- SCHMIDT, Klaus, 2010. Göbekli Tepe – the Stone Age Sanctuaries. New results of ongoing excavations with a special focus on sculptures and high reliefs. In : *Documenta Praehistorica*. 2010. Vol. 37, n° 0, p. 239. DOI 10.4312/dp.37.21.
- SERPELL, James, 2002. Anthropomorphism and Anthropomorphic Selection—Beyond the « Cute Response ». In : *Society & Animals*. 2002. Vol. 10, n° 4, p. 437-454. DOI 10.1163/156853002320936926.
- SERPELL, James A., 1981. Childhood Pets and Their Influence on Adults' Attitudes. In : *Psychological Reports*. octobre 1981. Vol. 49, n° 2, p. 651-654. DOI 10.2466/pr0.1981.49.2.651.
- SINGER, Peter, 1993. *La libération animale*. Grasset.
- SINGER, Peter, CAVALIERI, Paola et OLIVIER, David (Trad), 1993. Déclaration sur les grand singes anthropoïdes. In : *Cahiers Antispécistes* n°8. septembre 1993.
- SMOLKER, Rachel et CHARLET, Sylvaine, 2002. *Parmi les dauphins*. Paris : Le Grand livre du mois. ISBN 978-2-7028-7974-0.
- SOCIÉTÉ CENTRALE CANINE, Cavalier king charles. [en ligne]. [Consulté le 1 octobre 2019]. Disponible à l'adresse : <https://www.centrale-canine.fr/le-chien-de-race/cavalier-king-charles>.
- SPARKES, Andrew H, BESSANT, Claire, COPE, Kevin, ELLIS, Sarah L H, FINKA, Lauren, HALLS, Vicky, HIESTAND, Karen, HORSFORD, Kim, LAURENCE, Christopher, MACFARLAINE, Ian, NEVILLE, Peter F, STAVISKY, Jenny et YEATES, James, 2013. ISFM Guidelines on Population Management and Welfare of Unowned Domestic Cats ( *Felis catus* ). In : *Journal of Feline Medicine and Surgery*. septembre 2013. Vol. 15, n° 9, p. 811-817. DOI 10.1177/1098612X13500431.
- SPEDDING, Emma, 2016. Dogs are for life, not just for Instagram: Fashion site Lyst sells puppies online with « Canine Collection ». In : *The Telegraph*. 5 octobre 2016. p. 6.
- STELLA, Judi, CRONEY, Candace et BUFFINGTON, Tony, 2013. Effects of stressors on the behavior and physiology of domestic cats. In : *Applied Animal Behaviour Science*. janvier 2013. Vol. 143, n° 2-4, p. 157-163. DOI 10.1016/j.applanim.2012.10.014.
- STELLA, Judi L., LORD, Linda K. et BUFFINGTON, C. A. Tony, 2011. Sickness behaviors in response to unusual external events in healthy cats and cats with feline interstitial cystitis. In : *Journal of the American Veterinary Medical Association*. janvier 2011. Vol. 238, n° 1, p. 67-73. DOI 10.2460/javma.238.1.67.
- STEPANOFF, Charles et VIGNE, Jean-Denis, 2018. *Hybrid Communities: Biosocial Approaches to Domestication and Other Trans-species Relationships*. Abingdon, Oxon ; New

York, NY : Routledge. ISBN 978-1-138-89399-3.

STOEWEN, Debbie L, 2015. Veterinary Wellness. In : *CVJ*. 2015. Vol. 56, p. 4.

SUMMERS, Jennifer F., DIESEL, Gillian, ASHER, Lucy, MCGREEVY, Paul D. et COLLINS, Lisa M., 2010. Inherited defects in pedigree dogs. Part 2: Disorders that are not related to breed standards. In : *The Veterinary Journal*. janvier 2010. Vol. 183, n° 1, p. 39-45. DOI 10.1016/j.tvjl.2009.11.002.

TAMI, Gabriella et GALLAGHER, Anne, 2009. Description of the behaviour of domestic dog (*Canis familiaris*) by experienced and inexperienced people. In : *Applied Animal Behaviour Science*. septembre 2009. Vol. 120, n° 3-4, p. 159-169. DOI 10.1016/j.applanim.2009.06.009.

TAPPER, Richard, 1994. Animality, humanity, morality, society In : INGOLD, Tim (éd.), *What is an animal?* London : Routledge. p. 47-62. ISBN 978-0-415-09556-3.

TORJESEN, Ingrid, 2019. WHO pulls support from initiative promoting global move to plant based foods. In : *BMJ*. 9 avril 2019. Vol. 365, p. 11700. DOI 10.1136/bmj.11700.

TRIBUNE, 2017. TRIBUNE : « L'alimentation végétane est saine et viable, à tous les âges de la vie », défendent des professionnels de santé. In : *FranceSoir* [en ligne]. 25 octobre 2017. [Consulté le 30 septembre 2019]. Disponible à l'adresse : <http://www.francesoir.fr/societe-sante/tribune-alimentation-vegane-est-saine-et-viable-tous-les-ages-de-la-vie-defendent-des-professionnels-sant%C3%A9-dieteticien-nutritionniste-docteur-medecin-protection-animaux>.

VÄNSKÄ, Annamari, 2014. New kids on the mall: babyfied dogs as fashionable co-consumers. In : MARY JANE KEHILY AND DR LYDIA MARTE, Dr (éd.), *Young Consumers*. 12 août 2014. Vol. 15, n° 3, p. 263-272. DOI 10.1108/YC-10-2013-00400.

VÄNSKÄ, Annamari, 2016. 'Cause I wuv you!' Pet dog fashion and emotional consumption. In : *Ephemera Journal*. 2016. Vol. 16, p. 75-97.

VEROLLET, Karine, 2013. Les animaux de compagnie, leurs propriétaires et le vétérinaire : contribution à l'étude des conséquences pour le praticien du lien homme-animal familial et à l'amélioration du fonctionnement du chevac (centre hospitalier d'enseignement vétérinaire animaux de compagnie), à partir d'une enquête destinée à évaluer la satisfaction des clients. Thèse doctorat vétérinaire. Vetagro Sup Lyon.

VETFUTURS FRANCE, 2018. *Résultats de l'enquête vision 2030*. S.l. VetFuturs France.

VICART, Marion, 2010a. Des chiens auprès des hommes : ou comment penser la présence des animaux en sciences sociales. Paris, EHESS.

VICART, Marion, 2010b. Où est le chien ? À la découverte de la phénoménographie équitable. In : *Sociétés*. 2010. Vol. 108, n° 2, p. 89. DOI 10.3917/soc.108.0089.

- VIGNE, Jean-Denis, 2011. The origins of animal domestication and husbandry: A major change in the history of humanity and the biosphere. In : *Comptes Rendus Biologies*. mars 2011. Vol. 334, n° 3, p. 171-181. DOI 10.1016/j.crv.2010.12.009.
- VOITH, V. L., 1985. Attachment of people to companion animals. In : *The Veterinary Clinics of North America. Small Animal Practice*. mars 1985. Vol. 15, n° 2, p. 289-295. DOI 10.1016/s0195-5616(85)50301-0.
- VOITH, Victoria L., WRIGHT, John C. et DANNEMAN, Peggy J., 1992. Is there a relationship between canine behavior problems and spoiling activities, anthropomorphism, and obedience training? In : *Applied Animal Behaviour Science*. août 1992. Vol. 34, n° 3, p. 263-272. DOI 10.1016/S0168-1591(05)80121-2.
- VØLS, Kåre K., HEDEN, Martin A., KRISTENSEN, Annemarie T. et SANDØE, Peter, 2017. Quality of life assessment in dogs and cats receiving chemotherapy - a review of current methods: Canine and feline QoL assessments. In : *Veterinary and Comparative Oncology*. septembre 2017. Vol. 15, n° 3, p. 684-691. DOI 10.1111/vco.12242.
- VON DER WEID, Guillaume, 2018. Les réseaux sociaux nous rendent-ils asociaux? In : *Challenges* [en ligne]. 5 mars 2018. [Consulté le 26 septembre 2018]. Disponible à l'adresse : [https://www.challenges.fr/tribunes/comment-les-reseaux-sociaux-transforment-le-debat-public-en-catastrophe-democratique\\_584743](https://www.challenges.fr/tribunes/comment-les-reseaux-sociaux-transforment-le-debat-public-en-catastrophe-democratique_584743).
- WESTROPP, Jodi L et TONY BUFFINGTON, C.A, 2004. Feline idiopathic cystitis: current understanding of pathophysiology and management. In : *Veterinary Clinics of North America: Small Animal Practice*. juillet 2004. Vol. 34, n° 4, p. 1043-1055. DOI 10.1016/j.cvsm.2004.03.002.
- WIELER, Lothar H., EWERS, Christa, GUENTHER, Sebastian, WALTHER, Birgit et LÜBKE-BECKER, Antina, 2011. Methicillin-resistant staphylococci (MRS) and extended-spectrum beta-lactamases (ESBL)-producing Enterobacteriaceae in companion animals: Nosocomial infections as one reason for the rising prevalence of these potential zoonotic pathogens in clinical samples. In : *International Journal of Medical Microbiology*. 1 décembre 2011. Vol. 301, n° 8, p. 635-641. DOI 10.1016/j.ijmm.2011.09.009.
- WILCZYŃSKI, Jarosław, WOJTAL, Piotr, ROBLIČKOVÁ, Martina et OLIVA, Martin, 2015. Dolní Věstonice I (Pavlovian, the Czech Republic) – Results of zooarchaeological studies of the animal remains discovered on the campsite (excavation 1924–52). In : *Quaternary International*. août 2015. Vol. 379, p. 58-70. DOI 10.1016/j.quaint.2015.05.059.
- WILLETT, Walter, ROCKSTRÖM, Johan, LOKEN, Brent, SPRINGMANN, Marco, LANG, Tim, VERMEULEN, Sonja, GARNETT, Tara, TILMAN, David, DECLERCK, Fabrice,

WOOD, Amanda, JONELL, Malin, CLARK, Michael, GORDON, Line J., FANZO, Jessica, HAWKES, Corinna, ZURAYK, Rami, RIVERA, Juan A., VRIES, Wim De, SIBANDA, Lindiwe Majele, AFSHIN, Ashkan, CHAUDHARY, Abhishek, HERRERO, Mario, AGUSTINA, Rina, BRANCA, Francesco, LARTEY, Anna, FAN, Shenggen, CRONA, Beatrice, FOX, Elizabeth, BIGNET, Victoria, TROELL, Max, LINDAHL, Therese, SINGH, Sudhvir, CORNELL, Sarah E., REDDY, K. Srinath, NARAIN, Sunita, NISHTAR, Sania et MURRAY, Christopher J. L., 2019. Food in the Anthropocene: the EAT–Lancet Commission on healthy diets from sustainable food systems. In : *The Lancet*. 2 février 2019. Vol. 393, n° 10170, p. 447-492. DOI 10.1016/S0140-6736(18)31788-4.

WILLIAMS, Alex, 2018. Is Your Dog Ready for Instagram? - The New York Times. In : *The New York Times* [en ligne]. 2 octobre 2018. [Consulté le 1 octobre 2019]. Disponible à l'adresse : <https://www.nytimes.com/2018/02/10/style/dogs-instagram-famous.html>.

WILLIAMS, Brian, WILLIAMS, Angelica S. et DICKS, Mike, 2018. 266778 : *Can Pet Insurance improve the Demand for Veterinary Services?* S.l. Southern Agricultural Economics Association. 2018 Annual Meeting, February 2-6, 2018, Jacksonville, Florida.

WOJTAL, Piotr, WILCZYŃSKI, Jarosław, BOCHENSKI, Zbigniew M. et SVOBODA, Jiri A., 2012. The scene of spectacular feasts: Animal remains from Pavlov I south-east, the Czech Republic. In : *Quaternary International*. février 2012. Vol. 252, p. 122-141. DOI 10.1016/j.quaint.2011.06.033.

WOLCH, Jennifer R, GULLO, Andrea et LASSITER, Unna, 1997. Changing attitudes towards California's cougar. In : *Society & Animals* Vol. 5. Disponible à l'adresse :

YEATES, J. et MAIN, D., 2009. Assessment of companion animal quality of life in veterinary practice and research. In : *Journal of Small Animal Practice*. juin 2009. Vol. 50, n° 6, p. 274-281. DOI 10.1111/j.1748-5827.2009.00755.x.

ZECCHINI, Alain, 2002. Les animaux sauvages captifs peuvent-ils rester « naturels » ? In : *Courrier de l'environnement de l'INRA*. juin 2002. Vol. 46.



**AGREMENT SCIENTIFIQUE**

**En vue de l'obtention du permis d'imprimer de la thèse de doctorat vétérinaire**

Je soussignée, Annabelle MEYNADIER, Enseignant-chercheur, de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse, directeur de thèse, certifie avoir examiné la thèse de **Anne-Laure BLANC** intitulée « **Evolution de la relation Hommes-Animaux dans les sociétés occidentales au XXIème siècle. Conséquences sur le cas particulier de la relation propriétaire-animal de compagnie et rôle de la profession vétérinaire dans cette évolution** » et que cette dernière peut être imprimée en vue de sa soutenance.

Fait à Toulouse, le 30/10/2019  
Docteur Annabelle MEYNADIER  
Maitre de Conférences  
de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse



Vu :  
Le Président du jury :  
Professeur Gérard CAMPISTRON



Vu :  
Le Directeur par intérim de l'Ecole  
Nationale Vétérinaire de Toulouse  
Frédéric BOUSQUET

*En déléguation,*

**Caroline LACROUX**  
Directrice de l'enseignement  
et de la vie étudiante

Vu et autorisation de l'impression :  
Présidente de l'Université Paul Sabatier  
Madame Régine ANDRE-OBRECHT

La Présidente de l'Université Paul Sabatier,  
par délégation,  
Le Vice-Président de la CPVU  
**Richard GUILLET**

Mme Anne-Laure BLANC  
a été admis(e) sur concours en : 2014  
a obtenu son diplôme d'études fondamentales vétérinaires le : 18/07/2018  
a validé son année d'approfondissement le : 16/07/2019  
n'a plus aucun stage, ni enseignement optionnel à valider.







**NOM : Blanc**

**PRENOM : Anne-Laure**

**TITRE :** Évolution de la relation Hommes-Animaux dans les sociétés occidentales au XXI<sup>ème</sup> siècle. Conséquences sur le cas particulier de la relation propriétaire-animal de compagnie et rôle de la profession vétérinaire dans cette évolution.

**RÉSUMÉ :** Le XXI<sup>ème</sup> remet en lumière les interrogations humaines face à l'animalité. Ce questionnement s'appuie sur une relation Hommes-Animaux (HA) complexe, mêlant des notions d'ordre biologique, moral, écologique etc. Dans un contexte sociétal favorable, nous sommes engagés dans une quête urgente de redéfinition du statut des animaux.

L'« amour des animaux », une grande volonté de proximité et le fort penchant anthropomorphique de notre relation aux animaux modifient le statut des animaux de compagnie. Cependant, la méconnaissance de ces espèces est souvent à l'origine d'une maltraitance involontaire par l'inadéquation entre leurs milieux de vie et leurs besoins spécifiques.

Dans ce contexte, la profession vétérinaire a une position centrale à l'interface HA, dans les foyers, en élevage et en santé publique. Elle devient, de ce fait, un des acteurs principaux de l'évolution en cours, en tant que référence scientifique, et médiateur éclairé au contact des autres acteurs de la relation HA.

**MOTS CLÉS :** Société ; Ethique ; Relation Hommes-Animaux ; Statut animal ; Relation propriétaires-Animaux de compagnie ; Profession vétérinaire

**TITLE:** Evolution of the Humans-Animals relationship in Western societies in the 21<sup>st</sup> century. Consequences on the specific case of the pet-owner relationship and role of the veterinary profession in this development.

**SUMMARY:** The 21<sup>st</sup> century questions once again the link between humanity and animality. This questioning is based on a complex Human-Animal (HA) relationship, and involves biological, moral, ecological approaches etc. In a favourable societal context, we are engaged in an urgent quest to redefine the status of animals.

A strong interest for animals, the desire to live close to them and the strong anthropomorphic inclination of our relationship with animals modify the status of pets. However, the lack of knowledge about these species is often the cause of unintentional maltreatment due to the inadequacy between their living environments and their specific needs.

In this context, the veterinary profession has a main role at the HA interface, in households, in farms and in public health. It thus becomes one of the main actors of the ongoing evolution, as a scientific reference, and a mediator in contact with the other actors of the HA relationship.

**KEY WORDS:** Society; Ethics, Human-Animal relationship; Status of animals; Pet-owner relationship; Veterinary profession